



**DOM JEAN DE MONLÉON**  
**MOINE BÉNÉDICTIN**  
**DE L'ABBAYE SAINTE-MARIE DE PARIS**



**LES INSTRUMENTS**  
**DE LA PERFECTION**



**COMMENTAIRE ESCÉTIQUE**  
**SUR LE CHAPITRE IV<sup>E</sup>**  
**DE LA RÈGLE DE SAINT BENOÎT**





# **LES INSTRUMENTS DE LA PERFECTION**

## **INTRODUCTION**

La pratique des bonnes œuvres est une nécessité fondamentale de la vie chrétienne. Dieu, en créant l'homme, ne l'a pas mis d'emblée en possession du bonheur éternel auquel il l'a destiné : il l'a placé sur la terre afin, dit la Sainte Écriture, qu'il y travaillât [Gen. II, 15]. Or, ce terme travailler, ne saurait s'entendre ici dans un sens matériel : à proprement parler, Adam et Ève n'avaient pas à cultiver le Paradis terrestre pour en tirer leur subsistance... mais ils devaient, de par la volonté divine, accomplir un certain travail spirituel, afin de mériter le royaume des cieux.

La loi du travail, ainsi fixée à l'homme dès l'état d'innocence, s'impose doublement à lui depuis la chute originelle qui l'a réduit à la nécessité de gagner son pain à la sueur de son front ; s'il lui faut peiner pour tirer de la terre la nourriture dont son corps a besoin, il lui faut un travail bien plus laborieux

## Les instruments de la perfection

encore pour débarrasser son âme des ronces que le péché y fait naître et pour acquérir les vertus qui en sont la parure.

Ce travail se ramène tout entier à l'accomplissement des bonnes œuvres. De celles-ci, de leur nombre, de leur qualité dépend la sentence que le juge suprême portera sur chaque homme au dernier jour, avec la mesure de gloire ou de châtiements qui l'accompagneront. Notre-Seigneur l'a dit en termes exprès : Le Fils de l'homme viendra dans la gloire de son Père, avec ses Anges : et alors il rendra à chacun selon ses œuvres [S. Matth. XVI, 27]. Il l'a répété à saint Jean dans la vision mystérieuse de l'Apocalypse : Voici que je viens pour rendre à chacun selon ses œuvres [XX, 12]. Lorsqu'il décrit à ses disciples la scène du Jugement dernier, il leur montre, dans la pratique des bonnes œuvres, la matière essentielle de l'examen auquel chacun sera soumis ; il dira aux bons : Venez, les bénis de mon Père, car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; j'étais nu et vous m'avez vêtu ; malade, et vous m'avez visité ; en prison, et vous êtes venu à moi [S. Matth. XXV] ; tandis qu'il dira aux réprouvés : Éloignez-vous de moi, maudits, car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire, etc.

La doctrine qui proclame ainsi la nécessité absolue des œuvres, violemment attaquée par Luther, aux origines de la Réforme, sous le prétexte qu'il suffit de croire pour être sauvé, a été proclamée avec toute la clarté possible par le Concile de Trente, dans son magnifique décret sur la justification. « Nul, dit en substance celui-ci, ne peut se flatter d'être sauvé par la foi seule. Mais il faut que les bonnes œuvres coopèrent avec la foi, si nous voulons assurer notre justification, accroître nos

## Les instruments de la perfection

mérites, acquérir la vie éternelle... Il faut que, mortifiant notre chair et prenant en main les armes de la justice, nous progressions sans cesse de vertu en vertu [Session VI, c. 10. Denzinger, 803 et suiv.]. »

On le voit par ce témoignage, la pratique des bonnes œuvres est indispensable et pour se sauver et pour avancer dans le chemin de la perfection. Quiconque désire se sanctifier, devenir meilleur, s'élever dans les voies spirituelles, doit être assuré qu'il ne peut progresser qu'en les recherchant et les multipliant.

Or, ceci étant établi, que veut-on dire exactement quand on parle de bonnes œuvres ? L'expression est un peu vague : faute d'en savoir délimiter exactement l'extension et préciser la compréhension, on s'expose à vivre dans une crainte perpétuelle de ne pas faire son devoir et à laisser perdre des occasions multiples d'avancer vers Dieu.

Le Patriarche saint Benoît a donc rendu un immense service, non seulement à ses disciples, mais au peuple chrétien tout entier, lorsqu'il a consacré le chapitre IV de sa Règle à dresser le tableau des bonnes œuvres. Il a consigné là en 72 formules brèves, bien frappées, faciles à retenir, toute la substance de la morale chrétienne et de la perfection évangélique, tout ce qu'il est opportun à l'homme de savoir pour sanctifier ses actions, pratiquer les vertus, acquérir la gloire éternelle.

Le chapitre est intitulé : Quels sont les instruments des bonnes œuvres. Nous expliquerons bientôt le sens de cette expression. Mais voici d'abord, pour ceux de nos lecteurs qui n'auraient point en mains le texte de la Règle, la liste que dresse saint Benoît :

1. **Premier instrument** : avant toutes choses, aimer le Seigneur Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toute sa force.

## Les instruments de la perfection

2. Ensuite le prochain comme soi-même.
3. Ensuite, ne point tuer.
4. Ne point commettre l'adultère.
5. Ne point faire de vol.
6. Ne pas convoiter.
7. Ne pas porter de faux témoignage.
8. Honorer tous les hommes.
9. Et ce qu'on ne voudrait pas se voir fait à soi-même, ne pas le faire à autrui.
10. Se renoncer soi-même pour suivre le Christ.
11. Châtier son corps.
12. Ne pas rechercher les délices.
13. Aimer le jeûne.
14. Soulager les pauvres.
15. Vêtir celui qui est nu.
16. Visiter les malades.
17. Ensevelir les morts.
18. Secourir ceux qui sont dans la tribulation.
19. Consoler les affligés.
20. S'éloigner des actes du siècle.
21. Ne rien préférer à l'amour du Christ.
22. Ne pas satisfaire sa colère.
23. Ne pas se réserver un temps pour la vengeance.
24. Ne pas avoir de dol dans le cœur.
25. Ne pas donner une fausse paix.
26. Ne pas se départir de la charité.
27. Ne pas jurer, de peur de se parjurer.
28. Dire la vérité, de cœur comme de bouche.
29. Ne point rendre le mal pour le mal.
30. Ne faire d'injustices à personne, mais supporter patiemment celles qui nous sont faites.
31. Aimer ses ennemis.

## Les instruments de la perfection

32. Ne pas maudire ceux qui nous maudissent, mais bien plutôt les bénir.
33. Soutenir persécution pour la justice. 34. Ne pas être superbe.
34. Ni grand buveur de vin.
35. Ni gros mangeur.
36. Ni grand dormeur.
37. Ni paresseux
38. Ni murmureur.
39. Ni détracteur.
40. Mettre en Dieu son espérance.
41. Ce que l'on verra de bien en soi, le rapporter à Dieu, non à soi-même.
42. Le mal, au contraire, savoir qu'on l'a fait de soi-même et le réputer sien.
43. Craindre le jour du jugement.
44. Redouter l'enfer.
45. Désirer la vie éternelle de toute l'ardeur de son âme.
46. Avoir tous les jours la mort présente devant les yeux.
47. Veiller à toute heure sur les actions de sa vie.
48. En tout lieu, tenir pour certain que Dieu nous voit.
49. Quant aux pensées mauvaises qui adviennent à l'âme, les briser incontinent contre le Christ.
50. Et les manifester au père spirituel.
51. Garder sa bouche de tout propos mauvais ou pernicieux.
52. Ne pas aimer à beaucoup parler.
53. Ne pas dire de paroles vaines ou qui ne portent qu'à rire.
54. Ne pas aimer le rire trop bruyant ou trop fréquent.
55. Entendre volontiers les lectures saintes.
56. Vaquer fréquemment à la prière.
57. Confesser chaque jour à Dieu dans la prière, avec larmes et gémissements, ses fautes passées, en mettant d'ailleurs ses soins à se corriger du mal en lui-même.

## Les instruments de la perfection

58. Ne pas accomplir les désirs de la chair, haïr sa volonté propre.
59. Obéir en tout aux préceptes de l'Abbé, lors même (ce que Dieu détourne !) qu'il agirait autrement, se souvenant de ce commandement du Seigneur : Ce qu'ils disent, faites-le ; mais ce qu'ils font, gardez-vous de le faire [S. Matth. XXIII, 3].
60. Ne pas vouloir être appelé saint avant de l'être ; mais l'être d'abord, en sorte qu'on le dise avec plus de vérité.
61. Accomplir chaque jour, par ses œuvres, les préceptes de Dieu.
62. Aimer la chasteté.
63. Ne haïr personne.
64. N'avoir ni jalousie, ni envie.
65. Ne pas aimer à contester.
66. Fuir l'élévation.
67. Respecter les anciens.
68. Aimer les plus jeunes.
69. Prier pour ses ennemis, dans l'amour de Jésus-Christ.
70. Se remettre en paix avant le coucher du soleil avec ses contradicteurs.
71. Et ne jamais désespérer de la miséricorde de Dieu.

Tels sont, ajoute saint Benoît, « les instruments de l'art spirituel ». L'ensemble de ces formules constitue un memorandum complet du chemin de la perfection. Chacune d'elles est prodigieusement riche de doctrine et susceptible d'un nombre illimité d'applications. Le commentaire que l'on en trouvera dans le présent ouvrage n'a d'autre dessein que d'aider le lecteur à en pénétrer le sens, à les méditer, afin de les mettre en pratique et ainsi de se sanctifier. Pour les interpréter, nous avons cherché toujours, autant que possible, à expliquer « l'auteur par l'auteur », et nous avons demandé la pensée de saint

## Les instruments de la perfection

Benoît, avant toutes choses, aux passages similaires de la Règle. Cela fait, nous n'avons pas craint d'en illustrer le développement par des citations prises chez tous les maîtres de la vie spirituelle, nous proposant ainsi d'en rehausser le caractère universel et transcendant. Le code dressé par saint Benoît n'est pas la résultante de circonstances plus ou moins accidentelles ; il est, non pas le produit « d'un temps, d'un milieu, d'un pays », mais le résumé pratique de la doctrine de l'Évangile. À travers les lignes de saint Benoît, c'est la voix du Maître, de Celui qui s'est proclamé lui-même « l'Unique Maître », que nous avons cherché à entendre. Bien loin de vouloir opposer la discipline de Notre Bienheureux Père à d'autres écoles de spiritualité, nous nous sommes efforcés de montrer, par des citations prises aux auteurs les plus divers, que tous les vrais maîtres de la vie parfaite, qu'ils s'appellent saint Augustin, saint François d'Assise, saint Thomas, saint Bonaventure, saint Ignace ou sainte Thérèse, parlent au fond le même langage ; et que sous les divergences apparentes de leurs enseignements, divergent ces auxquelles s'arrêtent les esprits superficiels, l'homme qui cherche Dieu n'a pas de peine à reconnaître la vérité toujours une, telle que l'a révélée Jésus-Christ.

Rien n'est donc moins particulariste que le traité que nous offrons ici au public : comme le Prologue de notre Règle, il s'adresse à tous ceux qui, las du siècle et de ses vanités, veulent revenir vers le « Père des miséricordes ». Écrit sous le signe du beau mot de « Pax », qui est la devise de l'ordre bénédictin, il voudrait aider toutes les âmes inquiètes à établir, en elles et autour d'elles, le règne de la paix, de cette paix que le monde cherche en vain sans la pouvoir trouver, mais que le Christ a promise à ceux qui le suivent avec un cœur droit.



## CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

### OU L'ON RECHERCHE POURQUOI NOTRE BIENHEUREUX PÈRE A DRESSÉ UN TABLEAU, NON PAS DES « BONNES ŒUVRES » MAIS DE LEURS « INSTRUMENTS »

Le mot « instrument », instrumentum, désigne en général tout ce qui sert à exécuter un ouvrage, unde aliquid construi-mus, dit saint Isidore de Séville. Et cette définition ne saurait être restreinte aux objets matériels, tels qu'une scie ou un marteau. Cicéron déjà, considérant les ressources que la nature humaine trouve en elle-même pour aller à la connaissance du vrai, parlait des « instruments » nombreux donnés à l'homme pour acquérir la sagesse : instrumenta multa habet homo ad adipiscendam sapientiam.

Le Prologue de la Sainte Règle parle du moine comme d'un ouvrier – operarius – au service de Dieu. Dans le chapitre Ive, saint Benoît compare la vie spirituelle à un art, un métier qui

## Les instruments de la perfection

s'exerce dans le cadre du monastère : comme tout art, dès lors, elle demande un apprentissage, une méthode, des principes, des moyens, des « instruments » adaptés à l'objet qu'elle poursuit. Telle est bien d'ailleurs la pensée de Cassien, dont on connaît la profonde influence sur notre législateur monastique : « Un artisan, dit-il, s'empresse à se procurer les instruments qui concernent sa profession », non dans le simple désir de les posséder, mais afin, grâce à eux, de passer maître dans l'art dont ils sont les moyens. « Ainsi les jeûnes et les veilles, la méditation des Écritures, la nudité, le dépouillement de toutes richesses, ne sont pas la perfection, mais les instruments de la perfection. Ils ne constituent pas la fin de ce grand art, ils ne sont que les moyens par où l'on y parvient. »

Cette dernière phrase répond à la question que nous cherchons à résoudre. Les soixante-douze préceptes énoncés au chapitre IV de la Règle ne possèdent pas, par eux-mêmes, une valeur nécessaire et absolue, ils n'ont pas en eux-mêmes raison de fin. Leur emploi est subordonné à l'objet que poursuit le religieux, c'est-à-dire à son avancement spirituel. L'abstinence, l'aumône, la visite des malades, ne sont pas inévitablement de « bonnes œuvres » : employées mal à propos, elles deviendront aussi dangereuses qu'un ciseau dans les mains d'un enfant. Leur valeur, elles la tirent tout entière de la pensée qui les dirige, et de la volonté qui les accomplit. Or cette pensée doit avoir une intention pure, cette volonté doit être gouvernée par la discrétion.

Qu'un homme jeûne au pain et à l'eau tous les jours, dit le Père de Saint-Jure, qu'il donne tous ses biens aux pauvres et qu'il convertisse par ses prédications tous les pécheurs, s'il fait cela par vanité, toutes ces grandes et magnifiques

## Chapitre préliminaire

actions perdent leur lustre ; et au lieu de rendre la personne bonne et digne de récompense, elles la rendent méchante et passible de supplice.

Notre-Seigneur loua la pauvre veuve qui apportait deux deniers au trésor du temple, encore que son aumône fût la moindre de toutes ; car il considérait, non la valeur de son présent, mais la droiture de son intention. Au contraire, il se montrait sévère envers les Pharisiens, malgré leur fidélité aux moindres observances, parce qu'il lisait l'hypocrisie dans leur cœur. L'Évangile nous donne encore la même vérité à entendre, quand il dit : Deux femmes seront ensemble à la meule ; l'une sera prise et l'autre sera laissée [Matth. XXIV, 41]. Entendez : deux âmes s'exerceront aux mêmes œuvres ; l'une sera prise, et l'autre sera laissée, parce que l'intention de la première était droite, celle de la seconde ne l'était pas.

On voit, par ces quelques exemples qu'il serait aisé de multiplier, combien il est important d'agir en toutes choses avec un cœur droit, ne recherchant que la gloire de Dieu et l'accomplissement de son adorable volonté. Or, la première condition à réaliser pour conserver sans cesse cette intention pure, c'est de soumettre tous ses actes à une sage discrétion.

La discrétion est moins une vertu que la mère des vertus, en ce sens, dit saint Bernard, « qu'elle tempère et dirige les vertus, ordonne les affections et règle les mœurs. Supprimez-la, et la vertu devient vice ». Elle met en toutes choses équilibre et mesure, elle est par excellence la gardienne de l'ordre.

L'ordre est la grande loi du monde, l'expression unique et totale de la Volonté de Dieu, le sceau marqué par le Créateur sur l'œuvre sortie de ses mains. La langue grecque – langue de la Sagesse, disaient les scolastiques – exprime par le même

## Les instruments de la perfection

mot, kosmos, et l'univers lui-même, et l'harmonie qui préside à la somme de ses mouvements. Toute tendance vers une discipline, vers une organisation, vers une hiérarchie porte en soi un reflet de l'intelligence divine, tandis qu'à l'opposé, l'Enfer est par essence l'empire du désordre, le chaos.

La pensée de saint Benoît est profondément imprégnée de cette notion, et chaque page de la Règle manifeste le souci constant de disposer toutes choses selon une sage ordonnance. D'ailleurs le chemin de la perfection pourrait se résumer tout entier dans l'amour de l'ordre, dans le désir de voir se réaliser en tout lieu, en tout temps, en toute créature, le plan divin.

Or c'est à cela que veille la discrétion. Maîtresse des vertus, elle prévient tout écart et tout excès. Elle instruit la charité de l'ordre à suivre dans ses libéralités et ses affections. Elle empêche l'humilité d'être vile, l'obéissance de devenir obséquieuse. Elle garde la crainte du désespoir, comme l'espérance, de la présomption. Elle adoucit la gravité, humanise la mortification, éclaire d'un sourire le visage de l'austérité. Elle montre que l'on peut être économe sans être avare, pauvre sans être sordide, bienveillant sans être pusillanime, ferme sans tomber dans l'entêtement. Elle fixe les droits réciproques du corps et de l'âme : elle enseigne qu'il y a un temps pour manger et un temps pour jeûner ; un temps pour veiller et un temps pour dormir ; un temps pour parler et un temps pour se taire ; un temps pour les larmes et un temps pour la joie ; un temps pour travailler et un temps pour prier. Elle seule connaît l'étroit chemin qui mène au royaume de Dieu, *angusta via quæ ducit ad vitam* ; chemin difficile que bordent, à droite et à gauche, deux pentes également glissantes. À droite, celle de l'orgueil, sur laquelle on s'engage insensiblement quand on cherche la perfection

## Chapitre préliminaire

dans les singularités et les mortifications extraordinaires, que l'autorité de l'Abbé n'a pas ratifiées : « Car, dit saint Benoît, tout ce qui se fait sans la permission du Père spirituel sera mis au compte de la présomption et de la vaine gloire, non du mérite. » À gauche, c'est la pente du relâchement, de la tiédeur, de la négligence, sur laquelle glissent les religieux qui, commençant par mépriser les petites observances, en viennent peu à peu à violer les points essentiels de leurs Constitutions et finissent dans les pires désordres.

Aussi les Pères du désert, que l'on pourrait croire, de prime abord, exclusivement soucieux de grandes mortifications corporelles, avaient-ils grand soin de poser, à la base de leur ascèse, la vertu de discrétion. Tel était en particulier l'enseignement du grand saint Antoine, le père de la vie cénobitique. Il disait avoir assisté, dans sa longue carrière, à des chutes bien lamentables parmi les pénitents du désert ; il avait vu des frères pratiquer durant des années les plus grandes mortifications et tomber ensuite dans des désordres scandaleux ; or toujours, c'est au manque de discrétion qu'il attribuait leurs illusions et leur ruine.

Cassien rapporte à ce sujet l'exemple du moine Héron, qui fit grande impression sur sainte Thérèse. Ce solitaire avait vécu durant cinquante ans dans le désert de Scété, pratiquant la plus rigoureuse abstinence et gardant comme personne le secret de sa solitude. Mais dans cet amour même de la pénitence et de la retraite, il dépassa la mesure : chaque année, seul de tous les habitants du désert, il se refusait à prendre part au repas commun qui était de tradition parmi nos Pères, pour le jour de Pâques, de crainte qu'en mangeant avec les autres un peu mieux qu'à son ordinaire, il ne parut se relâcher de l'idéal

## Les instruments de la perfection

embrassé. Cet orgueil fut le piège où il tomba.

Le démon se présenta à lui sous les traits d'un Ange et lui persuada de manifester sa vertu en se précipitant tête première dans un puits, l'assurant qu'il ne se ferait aucun mal. Le malheureux le crut sur parole et se jeta dans le vide... On le trouva au fond à demi-mort, et il fallut bien des efforts pour le ramener au jour. Il expira peu après. Le pire est qu'il ne voulut point reconnaître sa faute, et l'on eut grand'peine à obtenir de l'Abbé Paphnuce que sa dépouille ne fût traitée comme celle des suicidés.

La discrétion est l'antidote souverain contre les excès et les égarements de l'amour-propre. Elle est la mère de toutes les vertus, comme ce dernier est le père de tous les vices. Tandis qu'il porte l'homme à se mettre en avant et à se faire valoir, elle lui apprend à s'effacer et à déférer au sentiment des autres. Se soumettre constamment aux ordres des supérieurs, aux usages établis, aux avis raisonnables des égaux ou des inférieurs, tel est en effet le moyen d'acquérir cette vertu, qui ne règne que par un perpétuel renoncement à la volonté propre. Mais on ne saurait faire assez d'efforts pour l'obtenir : car c'est avec elle que l'on trouvera le véritable esprit de saint Benoît, dont elle domine et tempère en quelque sorte toute la Règle. C'est elle, selon la parole de Cicéron rapportée plus haut, qui enseignera aux philosophes l'usage des instruments mis à leur disposition pour acquérir la Sagesse, aux philosophes, à ceux qui méritent vraiment ce nom, dans son sens exact ; aux amants de la Sagesse véritable, à ceux qui se font les disciples assidus de la Sagesse incarnée, du Verbe fait chair, du Seigneur Jésus.

Avant de terminer ce chapitre, nous voudrions répondre encore à une objection que l'on pourrait nous faire touchant le

## Chapitre préliminaire

sens que nous avons donné au mot instrument. Comment, dirait-on, concilier cette interprétation avec le premier instrument qui va nous être présenté, savoir, l'amour de Dieu ? Cet amour n'est-il pas nécessairement une bonne œuvre ? Comment pourrait-il devenir inutile ou même nuisible à l'ouvrage de notre sanctification ?

Il faut répondre à cela que l'amour de Dieu lui-même peut être l'objet de grandes illusions. Certaines personnes s'imaginent aimer Dieu par-dessus tout : mais elles l'aiment en réalité pour les consolations qu'elles en espèrent, sans aucun souci de sa gloire ni même de leur salut. Voici ce qu'écrit à ce sujet la Bienheureuse Angèle de Foligno :

L'amour de Dieu m'est par-dessus tout suspect. S'il n'est armé de discernement, il va à la mort ou à l'illusion ; s'il n'est discret, il court à une catastrophe... Celui qui aime Dieu uniquement pour être préservé de telle ou telle douleur accidentelle, n'est pas dans un ordre parfait : car il aime lui d'abord, et Dieu ensuite, qui cependant doit être aimé avant tout et pour lui-même... (Il y en a qui aiment Dieu) parce qu'il dispose du pardon et du paradis ; mais ils ne se soucient pas de lui-même ; ils l'aiment uniquement pour qu'il les garde du péché et de l'Enfer. D'autres l'aiment pour avoir des consolations et des douceurs spirituelles ; d'autres, pour être aimés de lui ;... d'autres, parmi les lettrés, aiment Dieu pour recevoir le sens, la science et l'intelligence de l'Écriture ; parmi les illettrés, pour savoir parler des choses de l'esprit ; mais ils ne songent ni à la gloire de Dieu, ni à leur salut, Ils veulent qu'on les aime et qu'on les considère ; il aiment la spiritualité afin de prendre place parmi ses héros... ils ne songent qu'au profit et la réputation ; ils

## Les instruments de la perfection

aiment l'obéissance la pauvreté, la patience, l'humilité extérieure et toutes les vertus, afin de dépasser les autres, afin d'être les premiers ; ressemblent à Lucifer qui fit tout ce qu'il fit pour avoir la première place.

On peut en dire autant de l'amour du prochain : cet amour tombe dans l'excès et dans le défaut s'il n'est armé d'une profonde discrétion.

Il serait aisé de multiplier les citations analogues. Nous n'insisterons pas davantage et nous passerons à l'étude successive de chacun des Instruments.

# L'AMOUR DE DIEU

***Primum instrumentum : In primis,  
Dominum Deum diligere ex toto corde, tota  
anima, tota virtute.***

Primum instrumentum <sup>1</sup>. Pour « l'ouvrier » spirituel l'amour de Dieu doit être en effet le premier des instruments. C'est le levier qui fera passer toute son activité du domaine naturel dans le surnaturel. Une œuvre n'est bonne que si elle a pour principe le désir de plaire à Dieu, c'est-à-dire l'amour. C'est dans cet amour que l'âme du chrétien puise la force d'obéir aux commandements, et l'âme du religieux celle d'embrasser la voie des conseils. Quand la nature recule devant les difficultés de la tâche, quand la susceptibilité se révolte devant les humiliations, les abaissements, les persécutions qu'il faut accepter pour aller à la Vie, c'est dans l'amour que le vrai disciple du Christ cherchera le ressort dont il a besoin. C'est dans l'amour que les Martyrs ont trouvé le fondement de leur force ; les Apôtres, l'aiguillon de leur zèle ; les Confesseurs et les Vierges, le soutien de leurs vertus. Si nous demandons à sainte Thérèse com-

---

<sup>1</sup> Ces deux mots, même s'il ont été ajoutés par un commentateur postérieur à saint Benoît, redisent bien la pensée du divin Maître : *Hoc est primum mandatum* (S. Marc, XII, 30)

## Les instruments de la perfection

ment elle a renouvelé la vie contemplative et porté aux quatre coins du monde la radieuse lumière du Carmel réformé ; si nous demandons à saint François Xavier, ce grand conquérant spirituel, quel a été l'instrument de ses victoires ; si nous demandons à tant d'autres saints le moyen qui assura le succès de leurs œuvres, tous, tous diront que leur principal moyen, leur « premier instrument », ce fut l'amour. Aussi bien, Notre-Seigneur, avant de confier à saint Pierre le gouvernement de son Église et de l'envoyer à la conquête de l'univers, lui posa cette seule question : « Simon Joannis, diligis me ? Simon, fils de Jean, est-ce que tu m'aimes ? » [S. Jean, XXI, 16] Il ne lui dit pas : Simon, sauras-tu prêcher ? Es-tu prêt à tous les labeurs, à toutes les discussions ? Pourras-tu supporter la prison, les verges, les croix ?... Mais il lui dit simplement : « Simon, fils de Jean, est-ce que tu m'aimes ? »...

Diligere, aimer. Remarquez que, dans ce mot, il y a eliger, choisir. L'amour que Dieu attend de nous, en effet, est un amour d'élection. Parmi tout ce qui se présente à elle et qu'elle pourrait désirer, la volonté, cette faculté supérieure de notre âme, pour unique objet de ses affections, choisit Dieu. Elle le choisit, comme l'épouse du Cantique, entre mille [Cant. V, 10], lui redisant sans cesse avec le Psalmiste : « Qu'est-ce qui m'importe dans le ciel, si ce n'est Vous ? Et qu'ai-je désiré sur la terre, sinon Vous ? » [Ps. LXXII, 25]

Ce dessein arrêté de préférer Dieu à tout autre objet est le principe de la charité. Mais le péché originel ayant soustrait à l'empire de la raison les puissances inférieures de notre âme, celles-ci, accoutumées à chercher leur bonheur dans les créatures, opposent à cette détermination de la volonté des résistances dont il ne finit pas s'étonner. Les personnes qui

## L'amour de Dieu

souffrent de trouver dans les bas-fonds de leur âme de profondes répugnances à se porter vers le souverain Bien doivent se pénétrer de cette considération, si elles veulent résister au découragement. Dieu nous demande avant toutes choses notre volonté. Les théologiens expriment cette vérité, en disant que nous devons aimer Dieu d'un amour « appetitive summo », en ce sens que, le préférant à tout autre bien, nous devons être prêts à tout abandonner, à tout sacrifier pour lui ; mais non pas nécessairement d'un amour « intensive summo », en ce sens que l'affection ressentie pour certaines créatures peut, en fait, pénétrer davantage notre sensibilité.

La « conversion des mœurs » a précisément pour objet de soumettre les puissances inférieures et de les amener à consentir, de gré ou de force, au choix fait par la volonté. Il en résulte ce « combat spirituel » auquel s'engage quiconque vient servir le Christ, *Christo vero Regi militaturus*.

*Ex toto corde, tota anima, tota virtute*. Précisons brièvement le sens de ces trois mots, dans lesquels Notre Bienheureux Père a résumé les diverses formules employées par l'Écriture pour énoncer le premier commandement.

En demandant tout le cœur et toute l'âme, Dieu rappelle à l'homme que les deux éléments dont il est composé, l'élément corporel et le spirituel, doivent s'unir dans l'hommage rendu à sa Majesté infinie. Le corps n'est désigné que par sa partie la plus noble, le cœur, dont l'amour est la fonction propre. Si le cœur aime, il diffusera l'amour avec le sang, dans toutes les parties du corps, il propagera sa ferveur dans l'être tout entier. S'il n'aime pas, c'est en vain que les lèvres prononceront les paroles ardentes des Psaumes, que les genoux fléchiront, que les mains lèveront vers le ciel des gestes suppliants. Ce peuple,

## Les instruments de la perfection

dit Notre-Seigneur, m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi [S. Matth. XV, 8].

Il faut aimer de toute son âme. Considérons un instant, dit saint Thomas, les rapports du corps avec l'âme : nous voyons celui-là appeler celle-ci de toutes ses forces. Sans elle, il n'est qu'une masse de chair informe. Est-elle entrée en lui ? il ne vit, ne sent, ne se meut que par elle. Et quand il l'a perdue, il se décompose et retourne au néant. Or, cette affection du corps pour l'âme est l'image de celle que l'âme doit éprouver pour Dieu. « Dieu, continue d'une façon charmante le Docteur Angélique, est en quelque sorte l'âme de l'âme, s'il est permis d'employer des termes impropres. Ô mon âme, songes-tu que tu es une âme, c'est-à-dire une sorte de corps spirituel ? Tu vois, par la façon dont le corps t'aime, comment tu dois toi-même aimer ton âme, c'est-à-dire Dieu. » Appelle-le de toutes tes forces, car, sans lui, tu n'as ni forme ni beauté. Quand enfin il sera venu à toi, ne vis que par lui, ne juge que par lui, ne te meus qu'en lui. Et sache bien que si tu venais à le perdre, tu ne serais plus que mort, pourriture et infection.

Enfin il faut aimer Dieu *ex tota virtute*, c'est-à-dire en allant jusqu'au bout de notre capacité d'aimer. La vertu, selon les philosophes, est le rendement suprême d'une faculté, *virtus est ultimum potentiaë*. Chacune de nos facultés, en effet, chacune de nos « puissances », est capable d'un effort plus ou moins grand. Un homme qui se promène, par exemple, ne demande à sa puissance motrice qu'un travail modéré. Un homme qui fuit, au contraire, porte l'effort de cette même puissance à son extrême limite, il court, il « se meut » de toutes ses forces. C'est ainsi que notre cœur, c'est ainsi que notre âme, doivent aimer Dieu. La seule mesure de l'amour de Dieu, c'est de l'ai-

## L'amour de Dieu

mer sans mesure. Si quelqu'un donc veut embrasser le chemin de la perfection, qu'il se jette à corps perdu dans cet amour, car c'est là seulement qu'il trouvera le vrai bonheur :

Ô âme heureuse, s'écrie sainte Catherine de Gênes, âme heureuse qui as joui de cet amour ; tu ne peux plus goûter ni voir autre chose, car ceci est vraiment ton pays, le pays pour lequel tu as été créée ! Ô très doux amour non connu, qui-conque t'a goûté ne peut plus exister sans toi ! Ô homme ! toi qui es créé pour cet amour, comment pourras-tu te contenter sans lui ? Comment pourras-tu être en repos, comment vivras-tu ? Tu trouves en lui tout ce qui se peut désirer, et avec une si extrême satisfaction, qu'on ne saurait l'exprimer ni se la figurer. Celui-là seul qui l'éprouve peut en comprendre quelque chose. Ô Amour ! En toi sont rassemblées toutes les joies et toutes les saveurs, en toi tous les désirs sont satisfaits ! Celui qui saurait bien exprimer ce que ressent un cœur embrasé de l'amour de Dieu ferait fondre ou se briser tous les autres cœurs, quand même ils seraient plus durs que le diamant et plus obstinés que le démon.



## CHAPITRE I. L'AMOUR DU PROCHAIN

*Deinde, proximum tamquam teipsum.*

Et le second est semblable au premier : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. [S. Matth. XXII, 39] Il faut remarquer, dans ce passage, que Notre-Seigneur ne dit pas : Et le second est égal..., mais : semblable. Le divin Maître ne commande pas d'aimer le prochain de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces. Dieu seul en effet a le droit d'être aimé ainsi. Dieu seul peut exiger cette effusion, ce don total de notre être, parce que Lui seul est vraiment digne d'amour : Tu solus sanctus, tu solus Dominus, tu solus Altissimus. Une sage prudence, au contraire, doit gouverner la charité envers le prochain. « La charité elle-même devient dangereuse, si elle passe la mesure, dit saint Jérôme. Celui qui aime quelqu'un doit considérer la nature et les qualités de celui qu'il aime et ne pas le chérir plus qu'il ne le mérite. Car si les justes bornes de la charité se trouvent dépassées, ni l'un ni l'autre, ni celui qui est aimé ni celui qui aime, ne seront exempts de péché. »

En conséquence, toute affection dérégulée, tout attachement qui sort de la mesure et de la discrétion, doit être banni de la vie spirituelle. Mais comment connaître cette mesure, comment sauvegarder la discrétion ?

## Les instruments de la perfection

Notre-Seigneur lui-même nous a marqué la règle à suivre, et cette règle, c'est l'amour de nous-mêmes. Diligere sicut seipsum. L'amour de nous-mêmes servira comme d'étalon à l'amour du prochain. L'amour de nous-mêmes !... Cependant les saints, les maîtres de la vie spirituelle ne cessent de prêcher la haine de soi-même : « Domine Jesu, disait saint Augustin en son magnifique langage, noverim te, noverim me ;... ut oderim me et amem te : Que je vous connaisse, et que je me connaisse ! afin que je me haïsse et que je vous aime. » Sainte Catherine de Sienne pose, à la base de son enseignement, la haine de soi, disant qu'il n'y a pas d'autre voie pour aller au ciel que de se perdre soi-même. Et n'est-ce pas là d'ailleurs le propre langage de l'Évangile : Celui qui vient à moi, et qui ne hait pas son père, sa mère... et jusqu'à sa propre âme, ne saurait être mon disciple [S. Luc XIV, 6].

Comment unir deux contraires ? comment concilier deux préceptes en apparence si opposés ? comment s'aimer soi-même et se haïr tout à la fois ?

Il faut savoir que chaque homme porte en lui deux cités, deux principes de vie, deux vouloirs, deux amours : il cache d'une part au fond de lui-même ce « quelque chose de divin » pressenti déjà par les Philosophes grecs, et, d'autre part, son propre « moi ». S'aimer soi-même, c'est aimer l'image de Dieu sur laquelle la Sagesse Incréée modela nos premiers parents [Gen. I, 26], c'est aimer le sceau divin dont notre âme est marquée et qui la prédispose à la joie éternelle [Ps. IV, 7]. S'aimer soi-même, c'est aimer cette âme faite pour s'unir aux chœurs des Anges et chanter avec eux la gloire du Dieu vivant..., pauvre âme, hélas ! qui vit ici-bas emprisonnée dans la matière et déchirée par les passions ; pauvre âme que nous privons

## L'amour du prochain

d'aliments et de lumières, que nous traitons avec une injustice de tous les instants, donnant tous nos soins, toutes nos préoccupations, toutes nos tendresses à ce corps de chair qui ne cesse de convoiter contre l'esprit et de nous entraîner vers la mort !

S'aimer soi-même, c'est choisir – encore – les intérêts de l'âme plutôt que ceux de la vie présente, préférer son avancement spirituel à tous les plaisirs terrestres ; c'est choisir – toujours – pour cette âme, Dieu comme fin à atteindre, Dieu comme Bien suprême à posséder.

Se haïr soi-même, c'est détester sa volonté propre, ce « moi » égoïste et superbe qui, se prenant pour le centre du monde, ne songe qu'à s'élever en abaissant les autres, à se glorifier lui-même, à satisfaire ses appétits, sans souci du bon plaisir de Dieu et de sa gloire ; ce « moi » qui engendre en nous le trouble, le péché, tous les maux, et nous conduit à la damnation.

Ainsi toute la vie spirituelle consiste à savoir à la fois s'aimer et se haïr soi-même.

Mais si s'aimer soi-même, c'est vouloir pour son âme la possession du Souverain Bien, aimer son prochain comme soi-même, c'est vouloir pour ce prochain le même Bien. On voit par là comment le second commandement est semblable au premier : car, n'aimant rien en nous que l'image céleste, le sceau divin, c'est Dieu que nous aimons en nous. Et si, dans la personne du prochain, nous savons aimer, non pas telles ou telles qualités physiques, non pas la puissance de la pensée, ou le charme de la conversation : si nous aimons seulement l'âme faite à la ressemblance de Dieu, rachetée par le sang du Christ, ornée de la grâce, des vertus et des dons du Saint-Esprit : ce sera Dieu encore que nous aimerons en lui.

## Les instruments de la perfection

Alors l'amour du prochain ne sera pas l'amour de la créature. Bien loin de se jeter à la traverse de notre amour pour Dieu, il se fondera avec ce dernier, il en sera le complément positif qui, nous gardant de toute illusion, nous permettra de réaliser, par des œuvres effectives, le précepte : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces.

C'est pourquoi le divin Maître a fait de la charité envers le prochain son commandement à lui [S. Jean XV, 12], le signe auquel se reconnaîtront ses véritables disciples. Aussi les instruments qui vont suivre ne seront-ils qu'un développement de celui-là, de ce précepte unique, qui porte en lui la Loi et les Prophètes. Il n'existe pas de commentaire plus éloquent de l'enseignement de Notre-Seigneur sur ce point que les paroles, rapportées par saint Jérôme, de saint Jean devenu vieux. Si les chrétiens d'Orient ont appelé « Chrysostome », c'est-à-dire « Bouche d'Or », un autre saint Jean dont ils voulaient célébrer l'éloquence, quel surnom auraient-ils donné au quatrième Évangéliste, à celui qui disait : Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu, si celui-là avait eu besoin d'un surnom, s'il n'avait été déjà le disciple que Jésus aimait ? Aucun homme ne saurait dire l'enchantement où sa parole plongeait ses auditeurs :... mais, maintenant, devenu très vieux, saint Jean ne parlait plus. Le fleuve d'or qui coulait de ses lèvres s'était arrêté, et quand on portait à l'assemblée des chrétiens l'Apôtre presque centenaire, il se bornait à répéter, en manière d'homélie : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. » À la fin, dit saint Jérôme, les disciples, attristés d'entendre toujours les mêmes paroles, lui demandèrent : « Maître, pourquoi dites-vous toujours cela ? »

## **L'amour du prochain**

Et lui, de leur faire cette réponse vraiment digne de Jean :  
« Parce que c'est le commandement du Seigneur, et qu'à lui  
seul, il suffit. »



## CHAPITRE II. OÙ L'ON DÉFEND LE MEURTRE SOUS TOUTES SES FORMES

*Deinde, non occidere.*

De même, dit saint Grégoire, que les nombreuses branches d'un arbre sortent d'un seul tronc, de même la diversité des vertus procède de l'unique charité. Aucune branche ne peut verdier, aucune œuvre ne peut porter de fruit si elle n'est unie à la charité comme à sa racine. » Telle est l'idée marquée par le « Deinde » que l'on rencontre ici. Ce mot porte, non pas seulement sur le troisième instrument, mais sur toute l'énumération qui va suivre. Le précepte de la charité ayant été posé sous sa double forme, toutes les œuvres vont en dériver, comme des conséquences tirées d'un principe, des exemples illustrant une règle, des articles précisant une loi.

Au disciple qui lui demandait : Maître, comment ferai-je pour parvenir à la vie éternelle ? Notre-Seigneur avait rappelé d'abord la fidèle observation du décalogue : Si tu veux entrer dans le chemin qui conduit à la vie, observe les commandements : tu ne tueras point, tu ne commettras point l'adultère, tu ne voleras point... etc... [S. Matth. XIX, 16 sqq.] Saint Benoît

## Les instruments de la perfection

procède en sa doctrine comme le divin Maître. Avant d'enseigner aux hommes le chemin de la perfection, il leur remet sous les yeux les fondements mêmes de la morale. Ce faisant, il les prévient contre l'illusion qui consiste à chercher la sainteté dans les moyens extraordinaires, plutôt que dans la pratique des vertus solides. La perfection évangélique en effet a pour base la morale chrétienne, et celle-ci se fonde à son tour sur la morale naturelle. Nul, par conséquent, ne peut être bon religieux s'il n'est d'abord bon chrétien, et nul ne saurait être bon chrétien s'il n'est d'abord un honnête homme.

Ne pas tuer. La gloire de Dieu, c'est que l'homme vive, a dit saint Irénée, parlant de la vie de la grâce : on peut appliquer la même sentence à la vie naturelle. Quiconque s'en prend à l'existence d'un homme, s'en prend directement à la gloire de Dieu. Il attende à la créature de prédilection qui couronne l'ensemble de l'univers ; il bouleverse, dit le catéchisme Romain, l'œuvre divine tout entière. Il transperce, si l'on peut ainsi parler, cette image ineffable de la Trinité que chaque âme porte en soi. Et parce que la défense de tuer est d'une extrême gravité, parce qu'il importait que nul ne l'ignorât, la Providence l'a inscrite au plus profond du cœur humain : en sorte que s'il y avait, dans le désert, un homme qui n'eût jamais connu d'autres hommes, qui n'eût jamais reçu la moindre notion de morale, cet homme saurait cependant, et à n'en pas douter, qu'il est tenu de respecter la vie de son semblable. Avant qu'aucune loi eût été promulguée, Caïn savait que tuer son frère était un crime, et il éprouvait du meurtre commis un tel remords qu'il désespérait de son pardon [Gen. IV, 13].

Comment ne pas admirer ici l'admirable sollicitude de Dieu envers sa créature, la tendresse miséricordieuse, maternelle et

## Où l'on défend le meurtre sous toutes ses formes

presque inquiète, qu'il témoigne à chacun de nous ? C'est parce qu'il nous voit faibles, désarmés, misérables, exposés, par les suites du péché originel, à tous les périls, à toutes les agressions, qu'il nous couvre de cette défense sévère et sans cesse rappelée. Combien est suggestif à cet égard le petit code qu'il promulgue devant Noé et sa famille, au sortir de l'arche ! L'heure n'est pas venue encore de formuler la Loi, et bien des siècles s'écouleront, avant que Moïse, sur le Sinaï, reçoive les dix commandements. Mais durant un laps de temps si long, que de dangers pour l'homme, que de menaces autour de sa frêle existence ! Alors Dieu anticipe, en quelque sorte, sur le Décalogue, et, pour nous protéger, formule un grand précepte : tandis qu'il donne à l'homme le droit de sacrifier, pour son usage, la vie des animaux et des plantes, il fait savoir avec insistance qu'il demandera un compte rigoureux de toute vie humaine, à quiconque, homme ou bête, se sera permis d'y attenter [Gen. IX].

On le voit par ce trait, la défense de tuer ne s'applique pas, comme le soutenaient les manichéens, à tous les êtres vivants. Elle concerne seulement les crimes contre la vie humaine, crimes que la théologie ramène à trois : le suicide, par lequel on en veut à sa propre vie ; l'homicide, dirigé contre celle du prochain ; le duel, qui participe à la fois de la malice des deux précédents. On admet à cette règle des exceptions, également au nombre de trois : la légitime défense ; la peine de mort, quand elle est nécessaire pour protéger la société ; et la guerre, lorsqu'elle est juste.

Mais, dira-t-on, puisque ce commandement ne saurait être ignoré de personne, était-il nécessaire vraiment que notre Bienheureux Père, si sobre d'ordinaire en ses paroles, le rappelât

## Les instruments de la perfection

ainsi, solennellement ?

À cette objection, nous ferons une double réponse. D'abord, saint Benoît avait du cœur humain une connaissance trop profonde pour ne pas savoir vers quel abîme d'égarement glisse le moine infidèle à la grâce, celui qui n'a pas soin « de briser contre le Christ les mauvaises pensées, dès qu'elles se présentent à son esprit », et qui laisse insensiblement l'avarice, la jalousie ou la rancune pousser leurs racines dans son âme. Lui-même n'avait-il pas failli être empoisonné par ces religieux qui l'avaient appelé à leur tête avec tant d'insistance ? N'avait-il pas dû à un miracle seul, d'échapper à la mort ?... L'histoire de son Ordre rapporte d'autres exemples semblables, et dont l'issue ne fut pas toujours aussi heureuse.

En 696, saint Bercaire gouvernait paisiblement le monastère de Hautvilliers, en Champagne. Un jour qu'il avait fait une réprimande à un jeune religieux, nommé Daguin, celui-ci, outré de colère, s'en vint, la nuit, frapper son abbé d'un coup de couteau. Saint Bercaire ne survécut que deux jours à sa blessure. En 1004, saint Abbon, abbé de Fleury, ayant été appelé à réformer le monastère de La Réole en Gascogne, s'y rendit avec quelques religieux. Mais les moines gascons, irrités de sa visite, cherchèrent querelle à ses compagnons. Une rixe s'ensuivit au cours de laquelle le saint abbé périt, frappé d'un coup de lance. Sous le gouvernement même de Pierre le Vénérable, le grand-prieur du monastère de Cluny, Guillaume de Roanne, fut empoisonné par quelques frères, mécontents de son zèle. On rapporte aussi de saint Ayou (ou Aigulphe), connu pour avoir été chercher en Italie le corps de saint Benoît, et devenu par la suite abbé de Lérins, qu'il fut mis à mort par ses religieux.

## Où l'on défend le meurtre sous toutes ses formes

Pour être coupable d'homicide, il n'est d'ailleurs pas toujours nécessaire d'attenter directement à la vie de quelqu'un. Le mauvais riche, qui laissait Lazare mourir de faim à sa porte, eut à répondre de cette mort devant Dieu : car c'est tuer que de ne pas nourrir, quand on le peut, un affamé, ou même d'enlever à un travailleur le fruit de sa peine. Celui qui prive les pauvres de leur pain, dit l'Écriture, est un homme de sang, et celui qui dérobe le pain gagné par son prochain à la sueur de son front est un homicide. Celui qui répand le sang, et celui qui fraude l'homme à ses gages, sont frères [Eccli. XXXIV, 25, 26]. Aussi le Catéchisme de la doctrine chrétienne range-t-il parmi les péchés qui crient vengeance contre le ciel, à côté de l'homicide proprement dit, l'oppression des pauvres et le fait de frustrer les ouvriers de leur salaire.

Au surplus, il y a des meurtres dans l'ordre spirituel comme dans l'ordre corporel. Celui qui hait son frère, dit saint Jean, est homicide [I Jo. III, 15]. Il donne la mort à sa propre âme, en la séparant de Dieu. Car Dieu est essentiellement charité, Dieu est amour : il ne peut en aucune façon cohabiter avec la haine et demeurer dans un cœur où règne une inimitié consentie. En outre, celui qui hait son frère court grand danger de donner la mort à l'âme de celui-ci : car la haine appelle la haine comme l'amour appelle l'amour. Sa froideur, ses mauvais procédés, ses paroles peu courtoises, de simples regards dans lesquels s'échappera sa malveillance intime, provoqueront peu à peu l'autre aux mêmes sentiments, aux mêmes manifestations, à la même antipathie. À moins d'être prêt à tous les héroïsmes pour sauvegarder la charité, celui-ci opposera hostilité à hostilité, et un fossé se creusera, chaque jour plus difficile à franchir, séparant deux pauvres âmes que, de part et d'autre, l'aversion va

## **Les instruments de la perfection**

consumer à petit feu.

Enfin l'Écriture nous donne à entendre que le scandale, le mensonge, et d'une façon générale toutes les fautes graves, sont des meurtres spirituels. On voit par là que le précepte rappelé ici par saint Benoît est d'une application constante et très étendue. On s'efforcera donc, pour le mettre en pratique, d'arracher de son âme tous les germes de mort, d'y faire croître au contraire la semence de vie et de diffuser cette vie intérieure sur le prochain, par un soin attentif à sauver en toutes choses les droits de la charité.

## NE PAS ÊTRE ADULTÈRE

*Non adulterari.*

Ce n'est pas sans raison que le Décalogue énonce l'adultère aussitôt après l'homicide [Ex. XX, 14] : « Il était juste et dans l'ordre, remarque le Catéchisme Romain, que la loi destinée à protéger la vie de l'homme contre le meurtre fût suivie de celle qui défend l'adultère. » En effet, après l'union de l'âme et du corps dans une même personne, il n'existe pas sur terre de lien plus étroit que celui qui associe l'homme et la femme dans le sacrement de mariage : ce lien est tellement puissant qu'il semble, de par la volonté de Dieu, fondre les deux époux en un seul être : Et erunt duo in carne una [Gen. II, 24].

Nous voudrions rechercher simplement ici le dessein que s'est proposé Notre Bienheureux Père en mettant sous les yeux de ses fils une défense qui semble bien, de prime abord, de ne pas les concerner.

Comme nous l'avons dit pour l'homicide, il n'est pas téméraire de penser que le saint Législateur a voulu montrer aux disciples, dès le principe, l'abîme où peut être entraîné le religieux négligent, qui ne sait pas défendre son âme contre les mauvais désirs, les mauvaises pensées et tous les miasmes qui montent du fond pervers de la nature humaine. Il savait que nul

## Les instruments de la perfection

ne peut se dire à l'abri d'une chute, et que celui-là est bien près de tomber qui se croit invulnérable. Sa connaissance profonde du monachisme lui permettait de dire avec saint Augustin : « Crois-moi, je parle au nom du Christ, je ne mens pas. J'ai vu des cèdres du Liban, j'ai vu des hommes, parvenus aux plus hauts sommets de la vie contemplative, des hommes qui m'inspiraient autant de vénération qu'un Ambroise ou un Jérôme, je les ai vus se laisser gagner, et tomber misérablement. »

Il avait lu sans doute dans les Conférences de Cassien l'histoire célèbre de ce jeune moine, qui, se trouvant en voyage, et étant entré dans une caverne pour y passer la nuit, fut surpris dans son sommeil par l'assemblée nocturne des démons. Ceux-ci, accourant de toute la province, rendaient compte à leur chef, tour à tour, des victoires remportées sur les hommes, ou des échecs subis, pour recevoir, selon les circonstances, éloges ou châtiments. Dans le nombre, il y en avait un dont la joie attirait les regards. Quand arriva son tour de parler, il raconta qu'assiégeant depuis quinze années un moine de Péluse, il était parvenu cette nuit même à entraîner le malheureux dans une union sacrilège, avec une vierge consacrée au Seigneur. « À ce récit, continue l'auteur, une clameur immense de joie s'échappa de toutes les poitrines. Le vainqueur se retira comblé d'éloges et de gloire. » Le lendemain, en poursuivant sa route, le frère apprit que le démon avait dit vrai.

Peut-être aussi saint Benoît connaissait-il les pathétiques gémissements de saint Jérôme dans la lettre à Sabinien, ce diacre accueilli et choyé comme un fils au monastère de Bethléem, et qui profitait de la confiance qu'on avait en lui, pour entretenir une liaison criminelle dans un couvent voisin.

Mais surtout saint Benoît ne pouvait ignorer la portée du

## Ne pas être adultère

sixième commandement : si la teneur de celui-ci, en effet, ne vise expressément que l'adultère, c'est-à-dire la violation du lien de mariage, les théologiens de tous les temps en ont étendu les applications beaucoup plus loin : « L'adultère, disait déjà saint Ambroise, ne consiste pas seulement à profaner l'union conjugale : il comprend tout ce que le mariage ne rend point légitime. » Tout ce qui est déshonnête, tout ce qui est impur, tout ce qui porte atteinte à la vertu de chasteté, se trouve dès lors proscrit. Notre-Seigneur nous a enseigné lui-même comment, sous la Loi nouvelle, il fallait entendre ce précepte : Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Tu ne commettras point d'adultère. Et moi je vous dis que quiconque regarde une femme avec convoitise a déjà commis l'adultère dans son cœur [S. Matth. V, 27].

Ainsi, pour accomplir ce commandement, l'âme en quête de perfection veillera, avec un soin constant, sur ses gestes, ses paroles, sur tous ses sens, et spécialement sur celui de la vue : les yeux, en effet, jouent le rôle de fenêtres, ouvertes sur le monde extérieur ; par elles, les impressions les plus malsaines peuvent entrer dans l'esprit, se graver dans la mémoire, et jeter ensuite le trouble dans toutes les facultés. C'est pourquoi Notre-Seigneur dit encore : Si ton œil droit est pour toi une occasion de chute, arrache-le et jette-le loin de toi [S. Matth. V, 29].

Mais, si l'on veut bien pousser plus loin la méditation du mot *adulterari* – qui veut dire, à la lettre, aller à un autre (*ad alterum ire*) – on remarquera qu'il existe aussi un adultère dans l'ordre spirituel, et que chacun est exposé à s'en rendre coupable de bien des façons. C'est « aller à un autre », en effet, que de quitter le Dieu auquel nous nous sommes liés par le

## Les instruments de la perfection

baptême, par les vœux de religion, pour retourner au service du démon ou à l'amour de la créature. Dans la belle prière d'Es-ther, Racine a très heureusement rendu l'expression du texte sacré :

Hélas ! ce peuple ingrat a méprisé ta loi.  
La nation chérie a violé sa foi ;  
Elle a répudié son époux et son père,  
Pour rendre à d'autres dieux un honneur adultère.

Que de fois, dans l'Ancien Testament, Dieu se plaint d'être abandonné ainsi du peuple qu'il a choisi, d'être outragé dans son affection, de voir violer le pacte conclu entre Israël et lui ! Jérusalem a commis l'adultère sur toutes les collines élevées, et sous tout arbre feuillu, dit Jérémie [Jer. II, 20]. Et le Prophète Ezéchiel : Votre beauté était accomplie, grâce au soin que j'avais mis de vous orner. Mais vous vous êtes glorifiée de cette beauté, comme si elle vous appartenait, et vous êtes tombée dans la débauche [Ez. XVI, 14].

Ces paroles ne visent pas seulement la cité sainte et le peuple choisi : elles s'adressent à chacun de nous. Quiconque s'engage au service du Seigneur par la profession religieuse ou par la réception des ordres sacrés, contracte avec le Verbe, avec l'Époux des Vierges, un « mariage de chasteté », comme disent les Pères. Celui-là choisit, pour unique objet de ses amours, la Sagesse, incarnée dans la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et doit aller répétant sans cesse avec l'auteur sacré : C'est elle que j'ai aimée, que j'ai poursuivie depuis ma jeunesse, que j'ai cherché à avoir pour épouse [Sap. VIII, 2].

Qu'il réserve dès lors pour Dieu tous ses soins, tous ses désirs, toutes ses attentions ! Qu'il se garde de trahir la fidélité promise, en retournant aux créatures ! Qu'il oublie pour Dieu

## **Ne pas être adultère**

toutes choses ! Que ni la mort, ni la vie, ni le ciel, ni l'enfer, ni quelque puissance que ce soit, ne puisse le séparer de Jésus-Christ, et qu'il Le glorifie par son amour dès le temps présent, afin de Le posséder sans partage durant les siècles de l'éternité !



## NE PAS VOLER

*Non facere furtum.*

Dieu, comme s'il ne lui suffisait pas d'avoir placé notre vie, notre personne, notre dignité, notre honneur sous une double égide, en les couvrant de ces deux préceptes : Tu ne tueras point ; tu ne commettras point d'adultère, Dieu vient encore, par un nouveau commandement, défendre nos biens extérieurs et nos richesses : Tu ne voleras point [Catéchisme Romain III, 8].

Le vol est un péché grave qui lèse à la fois la justice et la charité. La justice d'abord : l'Église, par l'organe des Souverains Pontifes, a maintes fois condamné les doctrines sociales qui refusent à la propriété une existence légitime. Elle tient le droit de posséder pour un droit sacré : droit non pas illimité, soumis au contraire à de sages réserves, mais droit nécessaire pour assurer au monde une vie normale, dans la paix. Sans doute, la terre appartient à tous les hommes, et sa destination est de servir à l'entretien de l'humanité tout entière ; sans doute, le droit de possession souverain et absolu n'appartient qu'à Dieu : mais, dans la mesure où l'homme se conforme au plan établi par la Sagesse divine, à cet « Ordre », à ce « Cosmos » dont le maintien, nous l'avons dit, est la loi suprême de

## Les instruments de la perfection

la perfection, l'homme a, sur les fruits de la terre, sur les animaux, sur le sol lui-même, un droit réel, véritable, légitime, de possession et d'administration. C'est ce droit que le vol outrage et méconnaît.

Contraire à la justice, le vol n'est pas moins opposé à la charité. Celle-ci exige en effet que nous fassions notre possible pour procurer du bien aux autres hommes. Or, celui qui vole lèse son prochain : il l'atteint dans ses biens, le met dans l'embarras, peut-être dans la misère ; il l'atteint aussi, et plus gravement, dans son âme : car il le porte aux soupçons mal fondés, aux jugements téméraires, au murmure, à la colère, à la vengeance, à la haine. La charité est, par essence, libérale, généreuse, « donneuse ». Elle ne cherche pas son propre intérêt [I Cor. XIII, 5], écrit l'Apôtre, mais celui des autres.

Tout ce qui est bon tend, de sa nature, à se répandre, à s'épancher, à se diffuser : Bonum est sui diffusivum, disent les philosophes. C'est là d'ailleurs la raison qui porta Dieu, le Bien par excellence, à créer le monde. Il n'avait aucun besoin du monde, il était parfaitement heureux dans la possession de sa Béatitude essentielle et la plénitude de ses perfections infinies. Mais il désirait répandre sa bonté, il voulait avoir des protégés, des amis, pour leur ouvrir les trésors de sa gloire et les combler de ses dons. Emporté, si l'on ose ainsi parler, par sa générosité, il ne lui a pas suffi de nous communiquer tout ce qu'il avait : il s'est donné lui-même à nous, dans le Sacrement de son amour.

Or, quand l'homme accomplit des œuvres charitables, quand il donne aux autres ses biens, son travail, son temps, voire sa vie, il s'élève vers la perfection divine et se rend semblable à Dieu. Quand, au contraire, il dérobe le bien que son prochain détient justement, il se fait le disciple et l'imitateur du démon.

## Ne pas voler

Car le démon est foncièrement voleur [S. Jean X, 1]. Au commencement du monde, il pensa s'approprier la divinité ; au Paradis terrestre, il tenta d'enlever à Dieu l'homme, cette créature d'élection, façonnée avec tant de sollicitude ; chaque jour enfin, il ravit au ciel des âmes destinées à la béatitude éternelle, et qu'il emporte avec lui dans l'abîme.

Toujours grave de sa nature, le vol prend une malice particulière dans la vie religieuse, où il lèse le vœu de pauvreté et s'accompagne nécessairement du péché d'avarice. Il faut considérer en outre que le monastère est la maison de Dieu : saint Benoît ne craint pas, à ce titre, d'en comparer les moindres ustensiles « aux vases sacrés de l'autel », parce que Dieu en est le vrai propriétaire, et que cette possession divine sanctifie tous les objets auxquels elle s'étend. On comprend dès lors sans peine que quiconque soustrait quelque chose à l'usage commun pour se l'approprier, commet une faute grave.

Il importe aussi de signaler deux genres de vols, habiles à se dissimuler, prompts à s'insinuer, et contre lesquels doivent se tenir en garde les religieux : l'un est la simonie, par laquelle on fait argent des choses spirituelles, on trafique des sacrements, des bénédictions, des indulgences. On sait quels ravages ce vice exerça sur l'Église à certaines époques. Le second est la liberté que l'on prend d'employer à d'autres usages l'argent reçu pour le soulagement des pauvres, quand même ce serait pour l'affecter aux constructions les plus utiles, aux œuvres les plus saintes : Celui qui offre à Dieu un sacrifice du bien des pauvres fait comme un homme qui tuerait le fils sous les yeux de son père, dit l'Ecclésiastique [XXXIV, 24], témoignant par là de l'extrême aversion que Dieu a pour de telles offrandes. Et le prophète Isaïe condamne les mêmes abus, quand il s'écrie :

## **Les instruments de la perfection**

Malheur à vous, qui bâtissez incessamment de nouvelles maisons, et qui joignez de nouvelles terres aux vôtres, jusqu'aux lieux où vous ne pouvez plus vous étendre ! [Is. V, 8]

Si l'on veut approfondir davantage encore le sens des mots : Non facere furtum, on remarquera que ce commandement embrasse à lui seul toute l'observance monastique : car le moine, au jour de sa profession, s'est donné tout entier ; il a remis à Dieu non seulement ses biens, mais tout son être ; la Règle lui enseigne qu'il ne pourra plus à l'avenir disposer de son corps ni de sa volonté. Il ne s'appartient plus. Dès lors toute reprise de soi-même, tout acte de volonté propre, donc toute désobéissance, tout manquement au silence, etc. peut être envisagé comme une sorte de vol fait à Celui qu'on a reconnu pour son Maître Souverain.

## NE PAS CONVOITER

*Non concupiscere.*

Ne pas convoiter. Devons-nous entendre par là que tous les désirs sont mauvais et qu'il faut indistinctement les étouffer tous ? S'il en est ainsi, comment redire avec le Roi-Prophète : Mon âme désire les parvis du Seigneur, elle les désire jusqu'à en mourir ? [Ps. LXXXIII, 3] Comment souhaiter avec l'Apôtre la dissolution de notre être, pour vivre avec le Christ ? Comment entendre cet autre précepte de saint Benoît : « Aspirer à la vie éternelle de toutes ses forces » ?

Sans doute, il s'est trouvé des philosophes pour placer le principe du bonheur dans l'absence de désirs, et la véritable sagesse dans une suprême indifférence à l'égard de toutes choses. Épicure déjà avait remarqué combien la jouissance produite par la satisfaction des convoitises est passagère, trompeuse, souvent mélangée de douleur : et il formait ses disciples à rechercher l'«ataraxie», c'est-à-dire le repos parfait de l'âme et du corps ; repos qui s'acquiert en mortifiant peu à peu tous les désirs de la nature, en les réduisant progressivement à la seule préoccupation des choses indispensables à la vie : une cruche d'eau et un pain d'orge.

Sous une apparente similitude, une divergence profonde

## Les instruments de la perfection

sépare cependant cette doctrine de la morale chrétienne. Celle-ci, en effet, recherche avant tout l'épanouissement de l'âme humaine, le développement plein et harmonieux de toutes ses facultés. La philosophie d'Épicure ne va au contraire qu'à la rétrécir, la dessécher, l'atrophier. En étouffant ses désirs, elle lui ôte son mouvement et sa vie. Le désir, en effet, est essentiellement générateur et fécond. Radicalement, « ontologiquement » – pour parler le langage des philosophes –, l'appétit concupiscible est bon ; il existait dans l'homme à l'état d'innocence. C'est de lui que procède l'amour, c'est grâce à lui que nous pouvons chercher et adorer Dieu. Les bons désirs sont les ailes de notre âme : ce sont eux qui la détachent du monde matériel, l'emportent vers les régions célestes, lui font rechercher la conversation des Anges ; et le prophète Daniel mérita d'être exaucé, parce qu'il était, dit l'Écriture, un homme de désirs [Dan. X, 11].

Mais, pour qu'il en soit ainsi, il faut que la concupiscence demeure soumise à la raison, qu'elle n'agisse point sans le contrôle et la permission de celle-ci. Or le principal effet du péché transmis par Adam à sa postérité a été précisément de ruiner cette dépendance. La faute originelle n'a pas, à proprement parler, vicié notre nature : elle a seulement rompu l'équilibre, l'harmonie, la hiérarchie qui existait entre nos différentes facultés. Dans le désordre ainsi réalisé, rien n'est plus lourd à l'homme, rien n'est plus fécond en misères que le déchaînement de la concupiscence, à tel point que l'Écriture parfois, ou les Pères, parlent de celle-ci comme si elle était le péché originel lui-même. Et saint Thomas, dans la belle oraison qu'il a composée pour être dite après la Communion, ne craint pas de demander « l'extermination de notre concupiscence ». Il faut

## Ne pas convoiter

entendre là, non l'appétit concupiscible en soi, mais ce même appétit déréglé, révolté contre le joug de la raison, se portant impétueusement, sans vouloir rien entendre, vers l'objet qu'il convoite et entraînant l'homme à toutes sortes d'excès.

La concupiscence ainsi déchaînée se manifeste sous deux formes que le Décalogue prohibe successivement : concupiscence des yeux : Tu ne désireras point la maison de ton prochain ; – la maison, c'est-à-dire les biens en général ; – concupiscence de la chair : Tu ne convoiteras pas son épouse [Ex. XX, 17].

L'une comme l'autre, elles sont insatiables. L'auteur sacré les compare à deux sangsues, appliquées à l'âme, épuisant celle-ci, et répétant sans cesse : « Affer, affer : Encore, encore [Prov. XXX, 15]. » Affer delicias, affer divitias, commente saint Bonaventure : Encore des plaisirs, encore des richesses ! Rien ne peut les apaiser : plus on cède à leurs demandes, plus on les rend exigeantes et impérieuses. L'homme qui cherche à les assouvir dépense en vain à ce travail toutes les ressources de ses facultés, toute la force vive de son âme : il ressemble, dit le prophète Aggée, à un sac percé, que rien ne peut remplir [Agg. I, 6].

Le rôle destructeur de ces appétits déréglés est mis en évidence par notre Bienheureux Père, lorsqu'il dit, au premier degré de l'humilité : « Il faut craindre le mauvais désir, car la mort est placée près de l'entrée de la délectation », ce qui signifie : les ténèbres de la mort spirituelle pénètrent dans l'âme à la suite de la volupté que procure la réalisation d'un mauvais désir. Tout le malheur de la race humaine et toutes les souffrances de notre âme dérivent de là.

## Les instruments de la perfection

Ce qui met entre nous des haines, des séparations, des guerres, écrit un théologien espagnol, le P. Louis de Léon, ce sont nos désirs déréglés ; la source des discordes entre frères n'est autre que la concupiscence de notre appétit mauvais. Toutes les difficultés qui naissent parmi les hommes se fondent et se sont fondées toujours sur l'ambition de posséder quelques-uns de ces biens, auxquels, sans raison, nous donnons notre estime : l'honneur, l'amusement, le plaisir, les richesses. Ces biens sont extrêmement limités, et cependant beaucoup d'hommes y prétendent à la fois : de là les rixes, les désunions, les rivalités, les procès, les combats. C'est ce qu'écrivait l'apôtre saint Jacques : D'où naissent parmi nous les procès et les guerres, si ce n'est de vos désirs dépravés [Jac. IV, 1]

Mais le dommage que font subir ces appétits à l'âme est bien pire encore. Leur premier effet, selon saint Jean de la Croix, est de priver celle-ci de l'esprit de Dieu : car, la marquant à l'empreinte de la créature, ils la rendent inapte à recevoir le sceau divin. En outre, ils la fatiguent : « ils sont semblables à ces petits enfants inquiets et mécontents, qui demandent sans cesse à leur mère tantôt une chose, tantôt une autre, sans jamais être satisfaits » ; ils la tourmentent, acharnés sur elle comme un essaim d'abeilles ; ils l'obscurcissent et la rendent incapable de refléter la lumière du divin visage ; ils la souillent, comme de la boue jetée dans une liqueur limpide. « Si nous avions à traiter expressément de la laideur et de l'ignominie qu'ils font contracter à l'âme, continue le Docteur mystique, nous ne saurions trouver de termes assez forts et il n'y aurait dans la nature rien d'assez abominable, point de reptiles assez repoussants, à qui nous puissions les comparer. »

## **Ne pas convoiter**

Que l'âme en quête de perfection s'attache donc patiemment à mortifier les convoitises de sa chair, afin de réserver pour Dieu toute sa capacité de désir et toute sa puissance d'amour.



## NE PAS DIRE DE FAUX TÉMOIGNAGE

*Non falsum testimonium dicere.*

Tu ne prononceras point contre ton prochain de faux témoignage. Entendue à la lettre, cette défense ne concerne que les dépositions faites devant la justice régulière, et contraires à la vérité : ainsi Notre-Seigneur fut accusé devant le sanhédrin par de faux témoins ; les deux vieillards qui abusèrent de leur dignité pour faire, en présence du peuple assemblé, une déposition mensongère et obtenir la condamnation de Suzanne, étaient coupables de faux témoignage [Dan. XIII].

La gravité de cette faute vient spécialement de l'importance attachée par Dieu lui-même aux affirmations solennelles prononcées devant un juge. Il est écrit, en effet, au livre du Deutéronome : Toute sentence sera établie par la parole de deux ou trois témoins [Deut. XIX, 15]. En raison de la difficulté que l'homme éprouve souvent à découvrir la vérité sur un fait donné, et de la promptitude avec laquelle ses jugements peuvent s'égarer, Dieu a tracé lui-même aux magistrats la règle de conduite qu'ils peuvent suivre en toute tranquillité de conscience : qu'ils convoquent des témoins, leur fassent prêter serment, et, si les dépositions s'accordent entre elles, qu'ils tiennent celles-ci pour conformes à la réalité. Sans doute, il n'y

## Les instruments de la perfection

a point là de certitude absolue : mais il y a, dit saint Thomas, une certitude probable qui suffit : elle a assez de poids pour que le juge soit dans l'obligation de lui donner le pas sur son propre sentiment, assez d'autorité pour que, de tout temps, le droit humain comme le droit divin aient décidé de s'en tenir à la parole des témoins et d'établir sur cette parole leur sentence, celle-ci fût-elle capitale.

Ne pas dire de faux témoignage. Le Docteur Angélique ne restreint pas aux seuls témoins à charge l'extension de ce précepte : il l'applique encore au juge, lorsque celui-ci prononce une sentence illégitime ; à l'accusé qui nie la vérité ou refuse d'avouer son crime ; à l'avocat, au témoin à décharge, s'ils avancent, pour sauver un coupable, des arguments faux.

Quel profit cependant peut tirer de ce commandement l'âme à la recherche de la perfection ? S'il est exceptionnel que l'on ait à intervenir dans le domaine de la justice officielle, il arrive souvent au contraire que l'on soit interrogé par un Supérieur, par un tiers, par un « ayant-droit » quelconque, sur tel ou tel incident, sur telle ou telle personne. Or, en vertu du principe énoncé plus haut : Toute sentence sera établie par la parole de deux ou trois témoins, le jugement de ceux qui se renseignent ainsi dépendra en grande partie des réponses que nous leur ferons. Combien il faut prendre garde, alors, de ne pas écouter ses antipathies ou ses sympathies particulières, et de parler strictement selon la vérité ! Si Dieu, au jour du Jugement, doit demander compte de toute parole oiseuse, qu'en sera-t-il des paroles injustes ? Il importe, comme notre Bienheureux Père nous y invite en maint passage, de remettre souvent sous nos yeux ce tribunal redoutable et de méditer sur l'examen auquel nous serons soumis. Plutôt que de charger le prochain, ou de

## Ne pas dire de faux témoignage

l'accuser, cherchons à excuser ceux dont la culpabilité n'est pas manifeste, disant avec saint Odilon : « S'il me faut être damné, j'aime mieux l'être pour trop d'indulgence que pour trop de sévérité. »

Plus souvent encore, c'est à ce tribunal intime nommé – à la lettre – le « for interne » que l'on est exposé à porter de faux témoignages. À tout instant on s'érige en juge, en accusateur, en défenseur. Le premier venu est cité, condamné. Aucun tribunal révolutionnaire n'a jamais expédié les affaires avec autant de désinvolture que celui qui siège dans la chambre secrète de notre conscience. Là, nulle procédure, nulle délibération, nulle plaidoirie ; un coup d'œil, une apparence, une parole, une ombre, et voilà un homme appréhendé, flétri, marqué au fer rouge. Ce n'est point la coutume des Romains, disait saint Paul, de juger sans avoir entendu la défense [Act. XXV, 16]. Ce n'est la coutume d'aucun peuple civilisé. Veillons à ce que ce ne soit pas la coutume de notre cœur...

C'est un faux témoignage, encore, que de se justifier soi-même en toutes circonstances, de publier ses propres mérites, d'oublier que l'on est, avec le reste de l'humanité, sujet aux négligences, aux faiblesses et aux distractions. Il rendait un faux témoignage, ce Pharisien venu au temple pour prier [S. Luc, XVIII, 11-12], qui disait : Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme les autres hommes qui sont voleurs, injustes, adultères... Je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tout ce que je possède...

Le livre des Proverbes nous avertit d'attendre les éloges faits par les autres : Que ta louange, dit-il, vienne d'autrui et non de ta bouche [Prov. XXVIII, 2].

Se rendre ainsi témoignage à soi-même est une chose telle-

## Les instruments de la perfection

ment inconvenante que la Vérité, incarnée dans une chair semblable à la nôtre, la Lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, a récusé sa propre déposition : Si je rendais témoignage de moi-même, disait le Christ, mon témoignage ne serait pas digne de foi [S. Jean, V, 31]. Et il renvoyait les Juifs au témoignage de Jean le Précurseur, à celui des Écritures, à celui de ses œuvres, à la théophanie solennelle de son Baptême. Tant il voulait donner à entendre que nul n'a qualité pour déposer, en témoin véridique, de ses propres vertus et de ses propres mérites !

Enfin, on est encore coupable de faux témoignage lorsqu'on viole la règle de vie que l'on a vouée. « Toute promesse qui n'est faite qu'en paroles et qui n'est pas suivie d'exécution, dit l'abbé Smaragde, fait sans aucun doute, de son auteur, un faux témoin. Salomon dit en effet : Le témoin menteur périra, mais l'homme obéissant proclamera ses victoires [Prov. XXI, 28], donnant ainsi à entendre que celui-là se voue à la mort éternelle, qui promet de servir Dieu et n'accomplit pas cette promesse. » Ce mensonge d'une vie infidèle aux vœux prononcés devant la cour céleste, notre Bienheureux Père le condamne au premier chapitre de sa Règle, quand il flétrit les Sarabaïtes, ces moines dérégles qui conservent leur attache aux œuvres du monde et « mentent à Dieu par leur tonsure ».

Vous serez mes témoins [Act. I, 8], avait dit Notre-Seigneur à ses Apôtres, en les envoyant à la conquête du monde. « Témoins » : les Apôtres considérèrent cette fonction comme l'essence même de la mission qu'ils avaient à remplir. Toute leur vie ne fut plus qu'un témoignage rendu à la divinité du Christ, à sa prédication, à ses miracles, à sa mort, à sa résurrection, à l'existence d'un royaume céleste. Derrière eux, Martyrs,

## **Ne pas dire de faux témoignage**

Confesseurs, Vierges n'ont été autre chose que les « témoins » du Christ : les Martyrs par leur mort – on sait que le mot grec *marturion* veut dire témoignage, – les Confesseurs par leur patience, les Vierges par leur pureté. Sur leurs pas, hâtons-nous nous aussi, comme le chante, en empruntant un texte de saint Paul [Heb. XII, 1], la belle préface des Saints inscrite au Propre du diocèse de Paris, hâtons-nous « vers le combat offert à notre patience ». Que notre pauvreté, notre obéissance, notre continence soient à tout instant un témoignage rendu à la Providence, à la Souveraineté, à la Beauté du Dieu tout-puissant, afin que nous méritions de recevoir au milieu des Élus, au jour du Jugement, « une impérissable couronné de gloire ! »



## HONORER TOUS LES HOMMES

*Honorare omnes homines.*

Dans les articles précédents, notre Père saint Benoît s'est borné à reproduire presque mot pour mot les préceptes du Décalogue. Voici qu'au huitième instrument, il s'écarte du texte sacré : il ne dit plus, avec Moïse : Honore ton père et ta mère, mais : « Honore tous les hommes. »

Ce serait méconnaître la profonde sagesse du Législateur des moines que d'attribuer ce changement à quelque inadvertance. Pour nous, pénétrés, avec saint Odon, de cette pensée, qu'il n'y a pas, dans la Règle, une virgule qui n'ait sa raison d'être, nous chercherons quel enseignement peut bien comporter cette modification inattendue.

L'Évangile raconte qu'un jour, comme la foule se pressait autour du Sauveur pour l'entendre, on vint prévenir celui-ci que sa mère et ses frères l'attendaient dehors. Qui est ma mère, et qui sont mes frères ? repartit Jésus. Puis étendant la main vers ses disciples, il dit : Voici ma mère et voici mes frères. Quiconque en effet accomplit la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère [S. Matth. XII, 46].

Or c'est un grand enseignement que Notre-Seigneur donnait

## Les instruments de la perfection

là à ses disciples : il leur signifiait le complet renoncement qu'il exige des siens, renoncement au monde et à ses vanités, mais renoncement aussi à la famille et aux joies légitimes de celle-ci. En s'engageant dans la profession religieuse, l'homme rompt entièrement avec le monde, il brise même les liens du sang, il devient, comme le mystérieux roi de Salem, sans père, sans mère, sans généalogie [Heb. VII, 3]. Il ne reconnaît plus d'autre parenté que le sang du Christ, d'autre famille que celle des enfants de Dieu <sup>2</sup>.

C'est précisément ce sang du Christ répandu pour eux, c'est l'image de Dieu gravée dans leurs âmes, qui sont le fondement de l'honneur dû à tous les hommes. Saint Ambroise, commentant la vie de Jacob, s'arrête au passage de la Genèse où il est dit que ce patriarche s'en vint au-devant de son frère Ésaü et l'adora sept fois. Est-ce donc, se demande-t-il, que Jacob adora son frère, homme brutal et gros mangeur, alors que la Loi disait : Tu adoreras le Seigneur Ion Dieu et tu ne serviras que lui seul ? Ou bien serait-ce la terre qu'il adora ?... Non certes, mais rempli de l'esprit prophétique, il adorait, dans l'homme qui descendait des montagnes de Seir, Celui qui devait un jour descendre des collines éternelles pour opérer le salut du monde ; il saluait en lui cette Humanité dont le Christ n'a pas dédaigné de se revêtir pour racheter tous les hommes, et

---

<sup>2</sup> *En parlant ainsi, nous ne voulons pas dire, cela s'entend, que les vœux de religion suppriment en aucune façon la reconnaissance et l'affection que tout homme doit à ceux dont il tient l'existence. Le religieux conserve l'obligation de réserver à ses parents une part très spéciale dans ses prières et de leur donner toutes les marques de vénération ou de tendresse filiale compatibles avec sa règle. C'est là un principe de droit naturel que l'Évangile n'a jamais prétendu abroger : Je ne suis pas venu, dit Notre-Seigneur, pour abolir la Loi, mais pour la parfaire.*

## Honorer tous les hommes

d'avance il obéissait au Maître qui ordonnerait un jour à saint Pierre de pardonner soixante-dix-sept fois sept fois à ceux qui l'auraient offensé.

Saint Thomas enseigne que l'on doit honorer non seulement les rois et les grands, mais tout homme, selon son rang, parce que tous portent en eux l'image de Dieu, et c'est là, dit-il, la raison de leur rendre honneur. Notons cependant ces mots : « selon son rang » : ils maintiennent le respect dû aux différentes dignités sociales ou religieuses, respect qui s'adresse à la puissance divine, déléguée à des créatures. Mais, par-delà ces honneurs particuliers, on ne doit jamais oublier de tout homme qu'il est l'image vivante de Dieu, aimée de Lui, rachetée du sang de son Fils. « Tout ainsi que l'on rend de la révérence et du respect au petit prince, fils aîné du roi – écrit le P. Saint-Jure, – encore que ce ne soit qu'un enfant, à cause de la dignité de sa naissance, et que son chef doit un jour porter le diadème, et sa main manier le sceptre », de même tout chrétien, par le fait de son baptême qui l'élève à la dignité princière d'enfant de Dieu, frère de Notre-Seigneur, et héritier du royaume éternel, « est digne d'un très grand honneur que par conséquent il lui faut rendre. ».

Ce respect, on le témoignera par l'usage d'une grande affabilité dans les rapports avec le prochain. On marquera à chacun que l'on fait état de lui. On imitera l'exquise courtoisie de notre Bienheureux Père, accueillant un visiteur dans sa grotte par ces mots : « C'est aujourd'hui Pâques pour moi, puisque Notre-Seigneur m'accorde le bien de vous voir. »

Saint Benoît a développé cet « instrument » dans le chapitre où il traite de la façon de recevoir les hôtes au monastère. Pour les riches il sait que l'empressement ne fera jamais défaut.

## Les instruments de la perfection

Nombreux, dit le livre des Proverbes, sont les courtisans de l'homme puissant et les amis de celui qui peut faire des largesses. Et Sénèque déjà avait remarqué que le riche attire les hommes, comme le cadavre attire les loups, et le miel, les mouches.

Mais les pauvres, mais les voyageurs, mais ceux dont on n'a rien à attendre ! C'est eux que saint Benoît recommande à la sollicitude de ses enfants. Il veut que, non content de subvenir à leurs nécessités, l'Abbé les traite avec déférence, et même adore en eux la personne du Christ, qui doit dire un jour : J'ai été voyageur, et vous m'avez reçu [S. Matth. XXV, 35].

Il convenait que l'hospitalité fût mise au premier rang des vertus recommandées par le Patriarche des moines, car elle fut sous l'Ancienne Loi la vertu patriarcale par excellence. Quoi de plus admirable que l'accueil fait aux trois Voyageurs par Abraham, au pied du chêne de Mambré ? « Abraham, dit saint Ambroise, était assis devant sa tente, il demeurait là en plein midi, tandis que les autres dormaient : il surveillait l'arrivée possible d'un hôte » Et voici qu'il aperçoit au loin trois inconnus. Alors cet homme considérable, chef d'une puissante tribu, se lève avec empressement. Il court à la rencontre des arrivants, et, sans prendre le temps de savoir ce qu'ils sont, se prosterne à leurs pieds. Il prévient leurs désirs, n'attend pas leurs demandes ; il leur offre de l'eau, va chercher du pain, choisit lui-même une des bêtes les plus tendres de ses troupeaux et la fait tuer pour leur repas ; il appelle sa femme, ses serviteurs... Et tandis que les trois inconnus mangent, il se tient debout, comme un serviteur, lui, Abraham, que l'Écriture qualifie de « prince » !... [Gen. XXIII, 6]

## LA VRAIE JUSTICE

*Et quod sibi quis fieri non vult, alii non faciat.*

Après avoir énuméré les commandements de Dieu, saint Benoît les résume dans cette formule : « Ne pas faire à autrui ce que l'on ne voudrait pas se voir faire à soi-même. » À cela se réduisent, selon Notre-Seigneur, les différents enseignements de la Loi et des Prophètes [S. Matth. VII, 12]. Tous les commandements, nous l'avons dit, dérivent de l'unique charité ; toutes les bonnes œuvres se ramènent à traiter le prochain comme nous voudrions être traités nous-mêmes. Pour connaître, en effet, ce que désire et ce que redoute le cœur humain, l'homme n'a qu'à s'interroger lui-même. Dans ses souvenirs, dans ses impressions personnelles, il discernera les besoins, les faiblesses, les lâchetés, les pudeurs, les susceptibilités de la nature humaine prise en soi. Son expérience lui montrera les mots et les procédés qui froissent celle-ci, comme les attentions et les soins dont elle est avide.

Ne pas faire à autrui ce que l'on ne voudrait pas se voir faire à soi-même », ce précepte résume à lui seul toutes les législations. C'est un petit code qu'il est facile de porter partout avec soi et d'appliquer en toutes circonstances. Si les

## Les instruments de la perfection

hommes, chaque fois qu'ils éprouvent un désir, une irritation ou une rancune, avaient assez de force d'âme pour mesurer leur sentiment à la règle d'or ainsi formulée, que de péchés, que d'injustices seraient évités sur la terre !

Mais, hélas ! le même péché originel, qui a ruiné notre nature, a aveuglé nos jugements. Les fils des hommes, dit le Prophète Royal, sont menteurs dans leurs balances [Ps. LXI, 10] : ils emploient des mesures différentes, selon qu'il s'agit de peser leurs propres actions ou celles de leurs semblables. Remplis d'indulgence pour eux-mêmes, toujours prêts à se justifier, à trouver mille raisons d'excuser les fautes qu'ils ont commises, ils sont au contraire sans pitié pour les défaillances d'autrui. Que de fois Notre-Seigneur essaya de faire comprendre cette vérité aux Pharisiens ! Lorsque ces zéloteurs intransigeants de la Loi amenèrent devant lui la femme surprise en flagrant délit d'adultère, certes, le Maître ne prétendit pas contester la gravité d'un tel crime. Celui qui est venu élever l'union de l'homme et de la femme à la dignité d'un sacrement [Canon 1012] n'allait pas permettre aux Juifs de fouler aux pieds la fidélité conjugale. Mais le silence que gardaient ses lèvres divines, devant les « justiciers », laissait voir combien déplaît à son cœur, même dans les cas les plus sérieux, cette promptitude à accuser et à condamner le prochain, sans miséricorde, sans souci des circonstances qui peuvent atténuer la faute : Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre ! [S. Jean VIII, 7] Les histoires des Pères du désert, la vie des Saints, montrent que, même dans les milieux où l'on s'adonne avec ardeur à la recherche de la perfection, il est nécessaire de revenir souvent à la méditation de ce précepte fondamental.

## La vraie justice

Un Abbé, rapporte Rufin dans ses Vies des Pères, demanda un jour à un anachorète, nommé Timothée, quelle conduite il devait tenir à l'égard d'un moine négligent. Timothée conseilla de le renvoyer, ce qui fut fait. Mais aussitôt l'anachorète tomba dans une hésitation qui lui donnait grande peine. Comme il versait à ce sujet quantité de larmes et disait à Dieu : « Seigneur, ayez pitié de moi », il entendit une voix qui lui répondit : « Timothée, vous êtes tombé dans cette tentation parce que Vous n'avez point eu pitié de celle de votre frère.

Un moine qui était dans le monastère de l'abbé Élie, raconte Pélage Diacre, en fut chassé à la suite d'une tentation à laquelle il avait succombé. Il s'en alla trouver saint Antoine, qui le garda près de lui durant quelque temps, puis le renvoya au lieu d'où il venait. Mais les frères ne voulurent pas le recevoir et le chassèrent encore une fois Il s'en vint de nouveau trouver saint Antoine et lui dit : « Mon Père, ils n'ont pas voulu me recevoir. » Alors, ce grand serviteur de Dieu fit porter aux frères les paroles suivantes : « Un vaisseau, après avoir perdu tout ce dont il était chargé, et fait naufrage, est arrivé enfin avec grand'peine tout près du rivage. Et vous, le voyant en cet état, vous voulez le faire périr. » Ces paroles leur firent comprendre le sentiment et le désir du Saint, et ils reprirent aussitôt le solitaire chassé.

La pratique de ce précepte n'est que la mise en œuvre de la vertu de justice, comme l'insinue le mot alteri (à autrui). Selon l'enseignement de S. Thomas, c'est en effet le propre de la justice d'être toujours ad alterum, orientée vers autrui, réglant tous les rapports avec le prochain. Parce qu'elle relève de la plus noble des facultés humaines, de la volonté, la justice tient le

## Les instruments de la perfection

premier rang entre les vertus morales, et les anciens déjà reconnaissaient sa prééminence : « Ni l'étoile du soir, ni l'étoile du matin, dit Aristote, ne sont aussi dignes d'admiration. »

Sous la loi du Christ, ceux qui voudront pratiquer cette vertu devront s'attacher spécialement à ne jamais penser de mal du prochain, mais à interpréter en bonne part toutes ses actions, même les mauvaises ; à partager ses joies comme ses douleurs et ses peines ; à défendre sa réputation, lorsqu'elle est attaquée ; à l'assister dans tous ses besoins, à le traiter comme on voudrait être traité soi-même si l'on était malade, prisonnier, calomnié, persécuté, etc.

Alors ils mériteront ce titre de « justes » que l'Écriture décerne, comme une couronne, à ceux seulement dont la vie fut un modèle de loyauté ici-bas. Notre-Seigneur lui-même a été « le Juste » par excellence. C'est par ce mot que l'Église chante l'accomplissement de l'œuvre du salut, lorsqu'au soir du Vendredi-Saint, le Seigneur se couche dans le tombeau, pour y dormir en paix, comme un bon ouvrier sur le déclin du jour ; elle le chante, en un répons d'une incomparable douceur : *Ecce quomodo moritur justus...*

Et sainte Gertrude résume toutes les perfections de son Bien-Aimé, tout l'amour de son cœur, dans ces seuls mots : *Jesus justus...*

## LE RENONCEMENT

*Abnegare semetipsum sibi, ut sequatur  
Christum.*

Se renoncer soi-même à soi-même... » Qu'est-ce à dire, « à soi-même », sibi ? On remarquera que saint Benoît se sert à plusieurs reprises d'expressions analogues, au cours de la Règle : *Dicens sibi cum Propheta Domino ;... ut frater qui sibi peculiariter vult orare. Les commentateurs entendent ce sibi comme s'il y avait : apud se, in conscientia sua, c'est-à-dire : en soi-même, au for intime de sa conscience. « Se renoncer soi-même à soi-même », c'est donc se renoncer non seulement devant les hommes, mais dans son cœur et devant Dieu.*

La Vérité, dit le célèbre Dominicain Jean Tauler, nous apprend elle-même que si le grain de froment ne tombe en terre pour y mourir, il demeure infertile ; mais que, s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. Ces paroles... nous enseignent que nous devons entièrement mourir à nous-mêmes, si nous voulons devenir féconds en vertu. De même en effet que ni le grain de froment, ni aucune chose au monde ne saurait recevoir une autre forme sans avoir perdu la première et subi une sorte de destruction, de même

## Les instruments de la perfection

nous ne saurions être unis à Jésus-Christ pour être membres de son corps et enrichis de ses grâces, sans nous être auparavant quittés nous-mêmes, sans avoir fait mourir tous nos vices et tous nos défauts..., sans nous être renoncés en toutes les choses où nous nous cherchons, nous nous aimons, nous nous désirons nous-mêmes...

On a vu plus haut qu'il y a au fond de nous-mêmes comme un double principe, un germe de vie et un germe de mort. Notre âme est marquée, sur l'une de ses faces, du sceau divin ; sur l'autre, de l'empreinte du « moi », frappée par l'amour-propre. Comme Rebecca, elle porte en son sein deux jumeaux qui se font la guerre : Esaü, le fils du péché, et Jacob, le fils de la grâce. Si nous laissons la nature agir seule, le droit d'aînesse, sans nul doute, reviendra à Esaü : Jacob sera opprimé, la chair dominera l'esprit. L'âme qui cherche la perfection doit, à l'exemple de Rebecca, user de toute son industrie pour transférer au cadet le droit de l'aîné, pour asservir l'homme charnel à l'homme spirituel et pour donner à la vie de la grâce le pas sur la concupiscence.

Il est extrêmement important de bien connaître ces deux sources de notre activité : ce principe divin qui ne cherche que Dieu, ce fonds corrompu qui ne cherche que soi-même. « La connaissance de ce fonds mauvais, dit encore Tauler, est beaucoup plus avantageuse à l'homme que s'il possédait sans elle l'esprit d'un ange. » Ce « moi » recherche en toutes choses son propre intérêt au détriment de Dieu, dont la gloire devrait être l'unique objet de nos efforts et de nos soins. Il poursuit sa propre satisfaction dans les vanités du monde, les plaisirs des sens, les richesses périssables. Il se complaît dans les conversations frivoles, dans l'étalage d'une science creuse, dans

## Le renoncement

l'amour des créatures. Il est extrêmement subtil et excelle à se dissimuler. Il pousse à la pratique des bonnes œuvres, non pour plaire à Dieu, mais pour mériter les louanges des hommes. Il ressemble au prêtre Florentius, dont parle saint Grégoire, qui désirait, non point la vertu pour elle-même, mais seulement le prestige que donne la vertu. Foncièrement pénétré de sa propre excellence, il tient, comme Aman, que les honneurs et les récompenses n'iront à nul autre aussi dignement qu'à lui-même [Esther VI, 6]. Il se recherche encore dans la dévotion, dans les exercices spirituels, dans la prière, dans les consolations divines et jusque dans l'amour de Dieu qu'il rapporte à sa propre gloire. Nouvelle hydre de Lerne, il dresse des têtes multiples, qui renaissent aussitôt coupées ; il possède une vitalité telle qu'il est impossible de le détruire complètement ici-bas. Du moins, faut-il s'appliquer de son mieux à l'enchaîner et à le réduire : c'est là précisément l'objet du renoncement.

Le premier pas, dans ce chemin étroit, consiste à abandonner les richesses de ce monde. Si tu veux être parfait, dit Notre-Seigneur, va, vends tout ce que tu as et donne-le aux pauvres... [S. Matth. XIX, 21] Mais ce n'est là qu'un premier effort, bien petit au regard de ce qui reste à faire : « C'est peu de chose pour l'homme, dit saint Grégoire, de renoncer à ce qu'il a ; mais c'est une affaire bien plus ardue de renoncer à ce qu'il est. » Se dépouiller de soi-même, de ses défauts, de ses mauvaises habitudes, « toutes choses, dit Cassien, qui nous sont si étroitement unies depuis notre naissance qu'elles ont contracté avec nous comme une sorte d'affinité, voire de parenté, et qu'elles semblent comme passées dans notre sang... », se vider de tout amour-propre et se réduire soi-même à néant, c'est le travail de la vie parfaite ; c'est là cette première nuit obscure

## Les instruments de la perfection

dans laquelle saint Jean de la Croix nous demande d'entrer résolument et dont il a formulé, en quelques lignes, tout le programme :

Que l'âme, dit-il, se porte donc toujours, non au plus facile, mais au plus difficile ; non au plus savoureux, mais au plus insipide ; non à ce qui plaît, mais à ce qui déplaît ; non à ce qui est un sujet de consolation, mais plutôt de désolation ; non au repos, mais au travail ; non désirer le plus, mais le moins ; non à ambitionner ce qu'il y a de plus précieux et de plus élevé, mais ce qu'il y a de plus méprisable et de plus bas ; non à vouloir quelque chose, mais à ne rien vouloir ; non à rechercher le meilleur en toutes choses, mais le pire, désirant d'entrer, pour l'amour de Jésus-Christ, dans un total dénûment, une parfaite pauvreté d'esprit et un renoncement absolu par rapport à tout ce qu'il y a dans le monde. Il faut embrasser ces pratiques avec toute l'énergie de son âme, et essayer d'y assujettir sa volonté. En s'y livrant avec affection, par une application intelligente et discrète, on y trouvera, en très peu de temps, de grandes délices et des consolations ineffables.

Mais ce dépouillement dont certains philosophes païens déjà avaient pressenti les avantages et qu'ils recherchaient pour lui-même, comme une fin en soi, comme une forme du bonheur, ce dépouillement ne doit être pour nous, chrétiens qu'un moyen de nous mettre à la suite de Jésus-Christ : ut sequatur Christum, ajoute saint Benoît. En abandonnant tous les biens périssables, nous pourrons courir plus légers dans la voie royale où le Maître s'est élancé le premier, à pas de géant [Ps. XVIII, 6]. Si nous voulons entrer avec lui dans la gloire, et avoir part à son royaume, il faut nous engager courageusement dans le chemin

## **Le renoncement**

des afflictions, de l'abnégation, de l'anéantissement ; chemin qu'il a daigné parcourir, lui qui était le Fils de Dieu. Avec lui, il faut mourir, descendre au tombeau, devenir aussi indifférents qu'un cadavre aux attraites comme aux injures des hommes et du monde : alors nous mériterons les faveurs divines et les joies de la vie éternelle... Car nul ne peut ressusciter, s'il n'a commencé par mourir.



## LA MORTIFICATION CORPORELLE

*Corpus castigare.*

L'instrument précédent nous invitait à embrasser l'abnégation : or, dans cette voie, « le premier pas à faire, dit sainte Thérèse, c'est de renoncer à l'amour de notre corps ». Avant que notre premier père n'eût perdu, au Paradis terrestre, l'état d'innocence où Dieu l'avait créé, le corps de l'homme était entièrement soumis à son âme, l'âme était soumise à Dieu, et ainsi une harmonie parfaite régnait dans le composé humain. Mais le péché originel survint, qui bouleversa cette ordonnance : et depuis lors, partiellement affranchi de la tutelle de l'âme, le corps est devenu pour celle-ci un terrible compagnon. Demandant son bonheur aux objets que ses sens lui révèlent, n'ayant nul souci d'un Créateur qu'il n'entend, ne goûte et ne voit point, il exerce sur la volonté une pression constante pour l'entraîner vers les créatures, la détourner de Dieu, et la faire consentir au péché. Entre la chair et l'esprit, la guerre est déclarée, « et ce n'est point certes une petite guerre, dit saint Ambroise, quand nous entendons l'Apôtre lui-même, ce vase d'élection, s'écrier : Je vois la loi de ma chair qui s'oppose à la loi de mon esprit et me réduit en captivité, sous la loi du péché qui est dans mes membres... Malheureux homme que je suis !

## Les instruments de la perfection

qui me délivrera de ce corps de mort ? [Rom. VII, 23] ».

Sainte Catherine de Gênes raconte, dans ses Dialogues, avec un humour charmant, comment elle entreprit, au début de sa vie spirituelle, de faire vivre en elle le corps et l'âme sur un pied d'égalité. Chacune de ces deux substances devait exercer à son tour, durant une semaine, le gouvernement de l'individu. Bien vite, hélas ! ce contrat tourna au désavantage de la partie la meilleure. La pauvre âme fut impuissante à résister aux demandes, sans cesse plus hardies, de son compagnon. Elle céda, s'abandonna peu à peu, oublia la suavité des choses célestes.

Elle en vint au point que non seulement elle prenait plaisir au péché, mais que même elle s'en vantait... Tous ses goûts, son amour, ses désirs, ses joies étaient dans les choses de la terre. Elle avait le reste en haine, elle n'en pouvait même pas parler sans un grand ennui, et elle trouvait amer ce qui lui avait semblé jadis plein de charme. Elle avait changé le goût du ciel en celui d'ici-bas.

Elle glissait ainsi, d'un mouvement accéléré, vers la ruine définitive, lorsque Dieu daigna, dans sa miséricorde, lui faire entrevoir l'horreur de sa situation : alors, épouvantée, elle se ressaisit, et se redressa, de toute sa force, contre le corps. Rompant le pacte établi, elle manifesta sa volonté arrêtée de devenir maîtresse absolue. Elle entreprit une lutte de tous les instants, et ne se donna point de cesse qu'elle n'eût réduit la chair en une complète servitude.

Cet exemple est destiné à faire comprendre que la matière et l'esprit ne sauraient vivre en nous sur un pied d'égalité. Si la volonté ne réagit pas, si nous suivons la pente de notre nature, inclinée au mal par le péché originel, le corps fatalement pren-

## La mortification corporelle

dra l'avantage. Alors il domine l'âme, l'opprime, la tyrannise, l'entraîne peu à peu vers sa propre fin qui est la corruption ; et la satisfaction que l'on accorde à ses désirs ne fait qu'accélérer sa course vers la ruine. Il faut donc, avec l'Apôtre, le châtier et le réduire en servitude [I Cor.IX, 27]. Il faut, par le lent et persévérant travail de la lutte contre soi-même, rétablir l'ordre que le péché d'Adam a détruit, et remettre peu à peu les sens sous le joug de la raison.

Cette doctrine, il est vrai, s'accorde mal avec les idées de notre temps. Le progrès d'une civilisation occupée surtout à satisfaire les appétits inférieurs de l'homme ; la diffusion de théories sociales légitimant toutes les immoralités, sous prétexte que chacun a le droit de « vivre sa vie » ; le désir de secouer tout ce qui semble une entrave à la nature, l'affaiblissement universel des anciennes disciplines, tout cet ensemble exerce une influence dissolvante sur les volontés, même les mieux trempées, sur les esprits, même les plus chrétiens. Et l'on rencontre aujourd'hui nombre de gens qui pensent pouvoir reléguer au musée des antiquités, comme bonnes pour d'autres temps, les pratiques de la mortification corporelle. Les lignes suivantes, exprimant la pensée de trois maîtres en matière de perfection, précisent sur ce point la vraie doctrine de l'Église, doctrine qui vaut pour tous les lieux et pour toutes les époques.

C'est une erreur grossière, écrit saint Alphonse de Liguori, de dire, comme le font certaines personnes, que les mortifications extérieures ne servent de rien ou qu'elles servent de peu de chose. Sans doute, pour la perfection, elles sont moins nécessaires que les autres, mais il ne s'ensuit pas qu'elles soient inutiles. Celui qui ne se mortifie pas extérieurement, dit saint Vincent de Paul, ne sera mortifié ni au

## Les instruments de la perfection

dedans ni au dehors. Et saint Jean de la Croix ajoute qu'un directeur qui dédaigne les mortifications ne mérite aucune confiance, fit-il d'ailleurs des miracles.

Si le seul mot de mortification est devenu pour beaucoup d'esprits une sorte d'épouvantail, cela vient de la conception erronée qu'ils se font de la chose. Leur imagination entrevoit dans le lointain des cilices, des pointes de fer, des flagellations sanglantes, des bains glacés et toutes les tortures que la fervente industrie des saints a pu inventer, au cours des âges, pour exténuer la superbe de la chair. Sans doute, Dieu a demandé ces pénitences héroïques à certaines âmes d'élite, pour montrer à quels excès la véhémence de son amour peut emporter ceux qui en sont possédés. Mais, hâtons-nous de le dire, ce n'est point là la règle commune. Bien plus, ce serait s'illusionner gravement que de s'engager dans cette voie sans une assistance spéciale de l'Esprit-Saint. Nous avons parlé, dans un chapitre antérieur, des dangers auxquels sont exposés ceux qui, par amour-propre se livrent à de grandes pénitences, et des chutes retentissantes que firent au désert certains ascètes de renom. Il faut qu'une sage discrétion préside à ces pratiques et nous garde soigneusement des initiatives que ne sanctionnerait pas l'autorité d'un directeur. « La macération du corps par les jeûnes, les veilles, et choses semblables, dit l'Ange de l'École, n'est agréée de Dieu que dans la mesure elle est une œuvre de vertu ; ce qui se produit lorsqu'elle est réglée par la discrétion requise, de telle manière que la concupiscence soit refrénée, sans que cependant la nature ne soit accablée. » Il importe, sur ce point comme sur les autres, de se souvenir que la perfection ne consiste pas à faire de grandes choses, mais à bien faire les petites.

## La mortification corporelle

Pour le chrétien qui vit dans le monde, la vraie mortification consistera surtout à observer avec le plus grand soin les commandements – tous les commandements – de Dieu et de l'Église, en même temps qu'à accomplir fidèlement et dans leurs moindres détails tous ses devoirs d'état. Pour un religieux, elle demandera avant toutes choses une attention constante à ne négliger aucun point de la règle ou des constitutions qu'il a vouées. En ajoutant à cela un contrôle convenable sur ses regards, ses gestes, ses paroles, en évitant tout excès de table, en pratiquant quelques légères pénitences supplémentaires Soumises à l'approbation de qui de droit, on aura le véritable esprit de mortification tel que notre Bienheureux Père nous le révèle dans son chapitre sur le Carême.

La mortification ainsi entendue procure à nos âmes les plus précieux avantages.

[Elle] réprime l'aiguillon de la chair, chasse les mauvaises pensées, favorise les exercices spirituels et en particulier l'oraison, éclaire l'âme, entretient la vigueur de l'esprit, ouvre la porte à la componction, à l'humilité et au sincère repentir, excite la joie, procure la paix, assure la tranquillité, efface les péchés, purifie l'âme, soumet la chair à l'esprit, donne la santé au corps, devient l'école de la sainteté et du mérite.

Une âme intérieure doit donc l'avoir en haute estime, et la pratiquer dans la mesure où elle le peut, si elle veut faire des progrès réels dans la vertu. Après avoir arrêté une ligne de conduite conforme aux principes donnés plus haut, elle s'attachera à la suivre avec une grande constance, sans être dans une perpétuelle anxiété de se fatiguer outre mesure et de ruiner ses forces.

## Les instruments de la perfection

Car c'est là un piège que le démon ne cesse de tendre aux âmes ferventes : il leur met dans la tête qu'elles ont nui à leur santé. Dès lors cette préoccupation les domine à tel point qu'elles fuient les moindres pénitences et n'osent même plus observer leur Règle. Personne n'a analysé cet état d'esprit avec plus de finesse que sainte Thérèse, dans les chapitres X et XI du Chemin de la Perfection. Ne pouvant les citer ici en entier, nous nous bornerons à en résumer l'enseignement en quelques lignes, renvoyant, pour plus ample informé, nos lecteurs au texte même de la sainte réformatrice du Carmel. Sans doute, dit-elle en substance, lorsqu'on présente des signes certains de maladie, il faut – c'est une obligation de conscience – s'en ouvrir aux supérieurs, et prendre tous les ménagements opportuns. Mais au contraire, pour ce qui est des simples malaises, indispositions légères, migraines et « tous ces petits maux qui peuvent se porter debout », il faut en prendre son parti et les accepter sans défaillance. Faute de quoi, on est toujours à s'examiner, s'écouter, s'inquiéter. « Un jour, nous n'allons pas au chœur parce nous avons mal à la tête. Le jour suivant, parce que nous y avons eu mal ; les trois jours d'après, de peur d'y avoir mal. » Alors le souci de notre perfection cède le pas à celui de notre santé. On se soigne pour pouvoir garder la règle : « Mais cet excellent désir de garder la règle va si loin, et l'on prend, pour garder la règle tant de soin de sa santé, qu'en réalité on meurt sans l'avoir gardée entièrement pendant un mois, ni même pendant un jour. »

Souvenons-nous que deux abîmes bordent le chemin de la perfection : à droite, l'orgueil, qui réclame des pénitences extraordinaires ; à gauche, la sensualité, qui écarte tout effort et toute privation. Que l'âme soucieuse d'avancer s'attache à faire

## **La mortification corporelle**

son devoir, sans intransigeance comme sans pusillanimité : et ce sera la voie sûre pour aller à Dieu.



## LA FUITE DES PLAISIRS

*Delicias non amplecti.*

Après avoir engagé ses disciples à mortifier leur chair, saint Benoît les avertit de ne pas « embrasser les délices », *Delicias non amplecti*. Il semblerait, à première vue, plus logique d'invertir ces deux propositions de conseiller la fuite des plaisirs d'abord, la pénitence ensuite. Mais c'est à une considération plus profonde que Notre Bienheureux Père veut nous conduire. Son expérience propre et la tradition des anciens lui ont appris combien la sensualité, chassée d'un point par la mortification, est prompte à se loger en quelque autre, combien elle est tenace ; comment les objets les plus menus, les jouissances les plus modestes peuvent lui servir de repaire et arrêter l'âme dans son élan vers Dieu. « Ne vous imaginez pas, disait à ses disciples un vieil anachorète, qu'il n'y ait d'autres délices corporelles que celles dont on jouit dans le siècle : ceux qui font profession de vivre dans la retraite et dans l'abstinence doivent aussi mettre à ce rang tout ce dont ils useraient avec sensualité, quelque vil que ce soit, et encore que les plus austères aient accoutumé d'en user. Car l'eau même et le pain peuvent devenir, chez le solitaire, la cause de délices condamnables, s'il en use avec sensualité, c'est-à-dire pour satisfaire non pas à la

## Les instruments de la perfection

nécessité de son corps, mais au dérèglement de son esprit. »

On voit donc le sens du conseil qui nous est donné maintenant : ne pas embrasser les délices. La mortification corporelle, dont il a été traité au chapitre précédent, a pour objet de réduire le corps en servitude et de l'obliger à dominer ses caprices, ses petites lâchetés, ses pusillanimités, à faire honnêtement son devoir de chaque jour et à se tenir pour satisfait quand il a reçu son nécessaire. Maintenant il faut veiller à ce que, même dans l'usage de ce nécessaire, la sensualité ne glisse pas son venin.

Non amplecti, ne pas embrasser. Saint Benoît défend de s'attacher aux plaisirs, mais non de trouver quelque délassément, quelque soulagement dans les créatures. Aussi bien la chose serait au-dessus des forces humaines. Si frugale que soit la table, elle aura toujours un certain charme pour celui qui a faim. Rien ne saurait empêcher les oreilles d'éprouver de l'agrément à entendre un concert ou le chant des oiseaux, ni les yeux à contempler les beautés de la nature. Sainte Thérèse prenait plaisir à voir glisser sur le Tage les galères aux riches couleurs : mais, ajoute-t-elle aussitôt, parce qu'elle y trouvait matière à louer Dieu. Et c'est là en effet ce qu'il convient de faire, comme l'Église nous le montre dans la prière qu'elle fait dire après les repas : *Agimus tibi gratias omnipotens Deus, pro universis beneficiis tuis...* L'âme, lorsqu'elle rencontre ainsi une jouissance dans quelque objet créé, ne doit pas s'arrêter là et savourer cette sensation pour elle-même : mais elle doit remonter aussitôt en actions de grâces vers le Bien suprême, auteur de tous les biens.

L'Écriture Sainte nous apprend que Samson perdit sa force aux pieds de Dalila ; et l'histoire romaine, que l'armée d'Annibal laissa échapper le fruit de sa victoire dans les délices de

## La fuite des plaisirs

Capoue. Ainsi en va-t-il de l'âme qui se laisse gagner par les plaisirs des sens. Elle devient faible et impuissante pour le bien. Les jouissances sensibles agissent sur la volonté comme les Sirènes sur les navigateurs de la légende. Elles la charment, la captivent, lui font oublier le but de son voyage ici-bas, qui est la vie éternelle, et l'entraînent sur des écueils où elle se brise inévitablement. C'est la pensée qu'exprime Notre Bienheureux Père, au chapitre septième de sa Règle : « La mort, dit-il, est placée derrière l'entrée de la délectation *Mors secus introitum delectationis posita est.* » Ce qui veut dire : Prenez garde aux plaisirs des sens. Car si vous laissez la jouissance qu'ils procurent pénétrer jusqu'à votre âme, sachez que la mort entrera sur ses pas. La mort, c'est-à-dire la mort spirituelle, la séparation d'avec Dieu : l'âme ne saurait posséder à la fois et son Créateur et la créature. S'attachant à celle-ci, il faut qu'elle se détache et se sépare de celui-là. Le Sage dit de même, en des termes admirablement expressifs : Ne considère pas le vin quand il est vermeil et que sa couleur étincelle dans le verre : il séduit pour se faire boire, mais ensuite il te mordra comme le serpent et t'infectera de son poison comme le basilic [Proverbes XXIII, 3].

Cette tristesse amère, ce découragement, cet anéantissement que laissent derrière eux les plaisirs de la terre, quelle âme sincère ne les a ressentis ?...

La légende rapporte qu'Ulysse, pour résister aux appels des Sirènes, fit boucher avec de la cire les oreilles de ses rameurs et s'attacha lui-même au mât de son vaisseau. Que la volonté prenne des mesures semblables : qu'elle défende les sens contre les séductions du monde ; qu'elle enlace elle-même étroitement la croix de Jésus-Christ. Eh quoi ? Nous sommes

## Les instruments de la perfection

les membres d'une tête couronnée d'épines, et nous voudrions vivre dans les délices ? Considérons avec le Prophète Celui que nous nommons notre Maître et notre Seigneur. Aucun de ses sens, aucun de ses membres, aucune parcelle de son corps ne fut épargnée par la souffrance. Sa fête fut déchirée par les épines, son divin visage meurtri par les soufflets, son épaule broyée par la croix. Ses pieds et ses mains ont été percés de clous, son corps tout entier disloqué par la crucifixion. Ses yeux durent supporter le spectacle des douleurs de la Vierge, ses oreilles furent saturées de blasphèmes et d'injures. Sa bouche endura une soif telle que, seule parmi les supplices, elle Lui arracha un cri de détresse. Son odorat enfin eut cruellement à souffrir des odeurs qui montaient du Calvaire, lequel était charnier où pourrissaient toutes sortes d'infections. Comment, après cela, nous qui nous disons ses disciples, pourrions-nous vivre dans les plaisirs ?

L'âme doit se souvenir en outre qu'elle n'est sur la terre que pour peu de temps, et qu'il importe, par-dessus toutes choses, d'assurer son salut. Or ces délices d'un instant préparent à ceux qui les recherchent des châtements sans fin : Autant il s'est glorifié et a vécu dans les délices, dira le souverain Juge, autant donnez-lui maintenant de tortures et de larmes [Apoc. XVIII, 7]. Alors les sens expieront durement les jouissances recherchées ici-bas.

Alors, dit saint Pierre d'Alcantara, les yeux seront tourmentés par la vue effroyable des démons, les oreilles par les blasphèmes et les hurlements des damnés. Ceux dont l'odorat s'est délecté dans les parfums et les odeurs sensuelles seront plongés dans une intolérable infection. Le goût qui faisait ses délices de viandes délicates et de morceaux

## La fuite des plaisirs

friands, sera tourmenté par une faim et une soif dévorantes. Le tact jadis idolâtre de délices et de douceurs, passera tour à tour, selon Job [XXIV, 19], des eaux glacées de la neige aux ardeurs consumantes du feu.

Fuyons enfin les plaisirs sensuels, parce que, loin de nous fortifier, ils ne font qu'affaiblir le corps et engourdir l'esprit.

La bonne chère, dit sainte Marie-Madeleine de Pazzi, n'a bien souvent d'autre effet que d'occasionner des maladies et d'abrèger les jours. On ne laisse pas cependant de s'y livrer parce que les sens y trouvent leur plaisir. Ce plaisir pourtant finit par n'être plus senti... Un homme habitué à faire bonne chère ne trouve plus, quand il est malade, de mets assez délicats pour réveiller son appétit blasé ; tandis qu'un pauvre... se trouve soulagé et fortifié par les moindres remèdes.

Que l'âme avide d'aimer Jésus-Christ repousse loin d'elle tout ce qui sent la recherche, la mollesse, la sensualité : « Qu'avez-vous donc été admirer dans le désert ? demandait Notre-Seigneur à la foule. Un homme mollement vêtu ? Sachez que ceux qui portent des vêtements précieux et mènent une vie de délices sont dans la demeure des rois » [S. Luc VII, 28], c'est-à-dire sont les courtisans des grands de la terre, non les amis du Roi des rois, ni les soldats de Jésus-Christ. Aussi bien, comment demeureraient-ils avec Celui qui n'a pas une pierre pour reposer sa tête ? Comment chargeraient-ils sur leur épaule cette croix que chaque disciple doit prendre, et porter derrière le Maître ?

On peut entendre encore, sous le nom de délices, les jouissances que donne un travail intellectuel poursuivi avec passion. À celles-là aussi, il faut prendre garde de trop s'attacher.

## Les instruments de la perfection

Lorsque l'étude en effet devient une fin en soi, lorsqu'elle recherche la science pour les satisfactions qu'elle y trouve et non pour mieux connaître Dieu, elle devient tellement dangereuse que l'Écclésiaste l'appelle une occupation détestable [I, 13]. Elle constitue alors une véritable prostitution de l'esprit : car celui-ci s'enchaîne servilement à des objets d'un ordre inférieur, lui qui est fait pour épouser la Vérité première, la Vérité incréée, et qui ne peut trouver qu'en elle son repos.

Enfin le mot de délices peut désigner les consolations sensibles, ces émotions qui plongent parfois l'âme dans une profonde suavité. Désirer ces jouissances, en faire l'élément principal de sa piété et comme le pivot de sa vie intérieure, c'est mal pratiquer l'abnégation ; c'est repousser l'abandon et la sécheresse, qui sont de puissants moyens d'avancement spirituel. « C'est se rechercher soi-même en Dieu, c'est s'attacher aux présents et aux faveurs de Dieu, – non à Dieu lui-même, ce qui est diamétralement opposé à l'amour vrai », dit saint Jean de la Croix.

Que celui qui veut faire des progrès s'applique bien plutôt à « haïr son âme », à se renoncer sans cesse, à se libérer de toutes les jouissances spirituelles et temporelles, en embrassant la croix du Sauveur. Alors il montera vers la perfection. Il se rendra digne de goûter un jour ces délices que la Sagesse promet aux rois..., non pas aux rois de la terre, non pas à ceux qui gouvernent les hommes, mais à ceux qui savent se gouverner eux-mêmes, qui s'attachent à réduire le corps et toutes ses convoitises sous l'empire de la raison et qui tendent de toutes leurs forces vers ce royaume céleste, dans lequel « servir, c'est être roi ».

## LE JEÛNE

*Jejunium amare.*

Comment ne pas admirer, une fois de plus, la discrétion de notre bienheureux Père ? Voici qu'ayant à parler du jeûne, il semble redouter d'en faire, de prime abord, une obligation absolue. Il sait combien ce mot effraye les commençants. Il sait aussi que, bien souvent, l'hospitalité, la charité, l'obéissance, la maladie, empêcheront tel ou tel de ses enfants d'observer cette pénitence. Alors, pour ne pas rebuter ceux-là, pour ne pas contrister ceux-ci et leur laisser quand même le mérite d'une bonne œuvre, il se contente de dire qu'il faut « aimer » – c'est-à-dire estimer et désirer – le jeûne. Le commentaire le plus éloquent de cette nuance, ne serait-ce point les larmes versées plus tard, un jour de Samedi Saint, par saint Grégoire le Grand ? Rongé par la maladie, ce Pape, lumière de l'Église et gloire de notre Ordre, pleurerait de ne pouvoir jeûner, en cette Vigile de la Pâque, où l'on avait coutume alors d'imposer cette pénitence même aux petits enfants. Mais sa douleur n'était-elle pas un éclatant témoignage rendu à la prudence du Maître par le plus noble de ses disciples ? Saint Grégoire ne jeûnait pas, mais il demeurait fidèle à la Règle en « aimant le jeûne », lui qui pleurerait de ne pouvoir jeûner !

## Les instruments de la perfection

Le mot de « jeûne », dans son sens absolu, désigne l'abstention de tout aliment et de toute boisson. Tel fut le jeûne que pratiqua rigoureusement le divin Maître durant les quarante jours qu'il passa au désert [saint Luc, IV, 1]. Tel est encore celui que l'Église demande aux fidèles, pour recevoir le Corps du Seigneur. C'est là le jeûne « naturel » ou « eucharistique ».

Dans une acception plus étendue, le même mot désigne la pénitence prescrite aux chrétiens durant le Carême, aux époques de Quatre-Temps, aux Vigiles, et qui consiste à ne faire chaque jour qu'un repas digne de ce nom. C'est alors le « jeûne ecclésiastique ». Enfin, toute restriction volontaire que l'on s'impose ou que l'on accepte, par esprit de pénitence, en matière de nourriture, est désignée par les théologiens sous le nom de « jeûne moral ».

Sous ces diverses formes, il convient d'aimer le jeûne : le premier, parce qu'il est un hommage rendu à la Présence réelle du Seigneur sous les saintes espèces, en même temps qu'un symbole de la pureté absolue avec laquelle notre cœur devrait s'approcher du Pain des Anges ; le jeûne ecclésiastique, parce qu'il manifeste un vrai désir de pénitence et obtient la rémission des péchés ; le jeûne moral, parce qu'il témoigne à Dieu que notre amour pour Lui est sincère, et que nous sommes prêts à sacrifier, pour Lui plaire, les satisfactions permises à notre corps.

Les avantages du jeûne ont été constamment célébrés par les Pères, les Docteurs, les maîtres de la vie spirituelle ; et le soin extrême que les Saints ont toujours apporté à l'observance de ce précepte montre qu'il faut le tenir, sans aucun doute, pour un instrument capital de la sanctification. « C'est par lui, chante la Préface du Carême, que les vices sont étouffés, que

## Le jeûne

l'esprit s'élève, que l'âme se trouve fortifiée et enrichie. » Grâce à lui, la prière monte légère et droite vers le trône de Dieu ; le cœur s'ouvre à la componction, l'esprit s'aiguise, s'affine, pénètre plus profondément dans l'intelligence des Écritures et des divins mystères. Grâce à lui, l'homme s'élève du domaine matériel où le retient la chair, vers les régions célestes, vers le commerce des Esprits bienheureux, car le jeûne « est la nourriture des Anges ».

Ne vous trompez point, dit saint Jean Climaque. Vous ne serez jamais délivré de la servitude du Pharaon, vous ne célébrerez jamais la Pâque du Ciel, si durant toute votre vie vous ne mangez des laitues amères... », c'est-à-dire si vous ne pratiquez l'abstinence et la mortification du goût.

Ajoutons que le jeûne exerce sur les hommes un incontestable ascendant, trop souvent ignoré ou négligé. Le cardinal Pitra citait à cet égard l'aventure d'un religieux, très fervent, très bon prédicateur, mandé à Constantinople pour y prêcher le Carême. L'affluence à ses sermons fut d'abord empressée. Mais on vint à savoir que la santé de l'orateur l'obligeait à manger de bonne heure, à faire gras tous les jours. Dès lors, ce fut fini, et toute l'éloquence du pauvre homme ne put réussir à lui attirer des auditeurs. Sainte Marie-Madeleine de Pazzi fait allusion aux mêmes faiblesses, lorsqu'elle dit : « D'où vient que certains ouvriers évangéliques font si peu de fruit dans les âmes, si ce n'est de leur défaut de mortification ? » Et Notre-Seigneur donne un avertissement semblable, quand il rappelle que la prière et le jeûne sont indispensables pour chasser les grands démons [saint Matth. XVII, 20].

Mon ami, disait le Curé d'Ars à un jeune prêtre qui lui demandait le secret de ses premières conquêtes, ce qui met

## Les instruments de la perfection

le démon en déroute, c'est la privation dans le boire, le manger et le dormir... Il n'y a rien qu'il redoute comme cela... Lorsque j'étais seul, il m'arrivait de ne pas manger pendant des journées entières... J'obtenais alors du Bon Dieu tout ce que je voulais, pour moi comme pour les autres.

Nous voudrions exhorter les personnes qui désirent mener une vie sérieusement chrétienne, à méditer les avantages du jeûne, à ne point traiter légèrement une pratique aussi fondamentale. C'est ne pas « aimer le jeûne » que de recourir au plus futile prétexte pour s'en faire dispenser. Sans doute, l'affaiblissement des santés actuelles est devenu, pour beaucoup d'esprits, une manière de dogme, un principe qui ne saurait être contesté. Et l'on en déduit aussitôt cette conclusion, qu'il faut supprimer le jeûne, comme si le jeûne était le grand coupable, la cause de tout le mal !

Or, avouons-le, ni le principe, ni la conséquence ne s'imposent comme des évidences. La dernière guerre a démontré, de façon péremptoire, que les hommes de nos jours peuvent, sous la pression de la nécessité ou sous l'impulsion d'une volonté énergique, fournir des efforts et endurer des privations qui ne le cèdent en rien aux faits semblables de toutes les époques de l'histoire. Et la culture physique, si développée aujourd'hui, est-elle un signe que la race humaine soit abâtardie ?

Quant à faire du jeûne un exterminateur de la santé, c'est renverser étrangement les rôles. Ne voit-on pas les médecins de notre temps imposer à leurs malades des régimes autrement rigoureux que les jeûnes de l'Église ? Ne sait-on pas que la sobriété est une garantie contre les infirmités, et la liturgie se trompe-t-elle quand elle nous promet, de l'observance quadra-

## Le jeûne

gésimale, les effets les plus salutaires non seulement pour l'âme, mais aussi pour le corps ?

Ce n'est pas du jeûne que nous devons avoir peur, disait saint Jean Chrysostome prêchant à ses fidèles, mais de la gourmandise et de l'ivrognerie. Ces vices nous rendent esclaves de nos passions et de nos appétits : mais le jeûne nous délivre de cette servitude, pour nous rendre notre première liberté. Puisqu'il défait nos ennemis et brise nos fers, ne sont-ce pas des motifs suffisants pour nous le faire accepter avec joie ?... Moïse et Élie, qui étaient comme les colonnes de l'Ancien Testament, se préparaient à parler à Dieu par des jeûnes. Dès le commencement du monde, le jeûne fut recommandé au premier homme : Vous mangerez du fruit de tous les arbres du Paradis ; mais pour celui de la science du bien et du mal, vous n'en mangerez point Gen. II, 17. Voilà une espèce de jeûne que Dieu prescrivait au premier homme : or, si cette vertu était nécessaire dans le Paradis terrestre, elle l'est bien davantage maintenant que nous en sommes bannis ; si ce remède était salutaire avant la blessure, il est bien plus nécessaire depuis que nous sommes malades. Si, lorsque la concupiscence et nos passions ne nous faisaient point la guerre, il fallait nous armer du jeûne, cette arme nous est absolument nécessaire depuis que nos passions se sont révoltées et que la concupiscence a mis le désordre partout.

Un jour, au temps des Pères du désert, quelques jeunes moines écoutaient l'abbé Alexandre se plaindre de leur relâchement et proposer à leur zèle les exemples des Anciens : « Mon Père, hasarda l'un d'eux, nous sommes aujourd'hui peu robustes... — Que dites-vous là, mon fils, répartit le Saint,

## **Les instruments de la perfection**

nous sommes peu robustes ? Croyez-moi, pour ce qui est du corps, nous ne le cédon point en force à ceux qui couraient aux Jeux Olympiques : mais c'est notre âme qui est faible. »

C'est notre âme qui est faible : méditons ces paroles et demandons à Dieu le courage d'observer la loi de l'Église, en la matière qui nous occupe. Pour ceux qui, vraiment, seraient dans l'impossibilité de pratiquer le précepte à la lettre, qu'ils veuillent bien se souvenir du conseil de saint Benoît, que, du moins, ils « aiment le jeûne » ! Qu'ils se contentent des adoucissements nécessaires et conservent l'usage de quelques privations pour les jours de pénitence commune : peut-être leur mortification, encore que réduite, sera-t-elle l'équivalent de ces deux oboles que la pauvre veuve porta au trésor du temple et qui lui méritèrent les éloges du Sauveur.

## L'AUMÔNE

*Pauperes recreare.*

Partagez votre pain avec celui qui a faim, recevez dans votre maison les pauvres qui sont sans abri [Isaïe LVIII, 7]. Remarquons avec saint Jérôme que le prophète dit : votre pain, non pas un pain quelconque, mais la part que vous auriez mangée, si vous n'aviez point jeûné, « de telle sorte que le jeûne ne soit pas un bénéfice pour votre bourse, mais un rassasiement pour votre âme ». Et le pape saint Léon exprime la même pensée, quand il dit : « Le jeûne à lui seul n'est pas suffisant pour sauver nos âmes : complétons-le par les œuvres de miséricorde. Employons à faire la charité ce que nous retranchons à notre jouissance, et que le fruit de nos privations serve à nourrir les pauvres ! »

C'est donc à bon droit que, dans la série des instruments de la perfection, on trouve, après le jeûne, les œuvres de miséricorde corporelle. Celles-ci, selon l'enseignement ordinaire des théologiens, sont au nombre de sept. Notre Bienheureux Père les ramène à quatre : soulager les pauvres, vêtir celui qui est nu, visiter les malades, ensevelir les morts. Mais il est aisé, en confrontant cette énumération avec celle de saint Thomas, de voir que l'une et l'autre embrassent l'ensemble des misères

## Les instruments de la perfection

physiques de l'humanité.

La civilisation païenne avait ignoré l'aumône et méprisé la pauvreté. Elle était dure aux indigents comme elle l'était aux vaincus, comme elle l'était aux infirmes et à tous les déshérités de la vie. Jamais la littérature ancienne ne fait mention d'une œuvre destinée au soulagement des malheureux. Si la voix de Sénèque s'était élevée un instant pour recommander le pauvre comme une « chose sacrée », cette voix n'avait pas trouvé d'écho, et c'est à l'un des plus humains parmi les poètes de Rome, c'est à Virgile, au « sage et doux » Virgile, que nous devons le dernier mot, sur ce point, de la pensée antique : Turpis egestas, la honteuse pauvreté<sup>3</sup> !

Mais le Christ apparut... Celui dont la parole humaine est impuissante à dire la splendeur, Celui qui porte avec soi les trésors de toute sagesse et de toute science, le Verbe descendu des magnificences éternelles, le Fils de Dieu fait homme, manifesta, pour les biens de ce monde, le plus éclatant mépris. Il naquit pauvre, vécut avec les pauvres, choisit parmi les pauvres les fondements de son Église. Par l'exemple de sa vie comme par l'enseignement de sa parole, il ne cessa de flétrir la richesse et de glorifier la pauvreté.

Alors le pauvre devint, de la part des disciples, l'objet de toutes sortes d'attentions. Les premières converties des grandes dames romaines employèrent leurs immenses fortunes à bâtir des asiles, des hôpitaux, à soulager les nécessités les plus pressantes. Une généreuse émulation s'empara des chrétiens : pour les indigents, on abandonna les objets les plus chers ; les évêques vendirent les vases sacrés, les ornements, le mobilier de leurs églises. On combla les mendiants de marques

---

3

## L'aumône

d'égarés. On s'empressa à les servir, à leur laver les pieds. Durant tout le Moyen-Âge, on vit des grands, des rois, des empereurs, des papes, dérober aux multiples occupations de leur vie le temps nécessaire pour rendre aux pauvres les plus humbles devoirs. Nul peut-être n'a surpassé en ce genre la charité du bon roi saint Louis. Chaque samedi, il faisait réunir toute une troupe de miséreux dans un coin retiré de son hôtel, leur lavait et leur baisait humblement les pieds. Tous les jours, en quelque lieu qu'il se trouvât, cent vingt-deux pauvres recevaient chacun, par ses soins, un morceau de viande ou de poisson, un quart de vin, deux pains et un denier parisien. Treize autres étaient introduits dans les appartements royaux, traités comme les officiers du palais, et trois d'entre eux mangeaient tout près du Roi.

Bien des fois, dit Joinville, je vis qu'il taillait leur pain et leur donnait à boire... Il me demanda si je lavais les pieds aux pauvres le jour du Grand-Jeudi. — Sire, dis-je, quel malheur ! les pieds de ces vilains, je ne les laverai jamais ! — En vérité, dit-il, voilà qui est mal parlé ; car vous ne devez pas avoir en dédain ce que Dieu fit pour notre enseignement. Aussi vous prié-je, pour l'amour de Dieu d'abord, et pour l'amour de moi, que vous vous accoutumiez à les laver.

Si les grands de la terre, lorsqu'ils sont éclairés des lumières de la foi, ont témoigné aux pauvres une telle sollicitude, un tel respect, il faut chercher la raison de cette conduite dans la terrible sentence portée par Notre-Seigneur : Malheur à vous, riches, car vous avez reçu votre récompense ! [saint Luc, VI, 24] Ainsi, la richesse, cette richesse que les hommes poursuivent avec ardeur et sur laquelle se concentrent tous leurs

## Les instruments de la perfection

désirs ; elle qui obtient sans effort la considération, les honneurs, la gloire ; qui ouvre toutes les portes, supprime toutes les barrières, permet tous les plaisirs, cette richesse est chargée pourtant du poids de la colère divine et met au front de ceux qui la détiennent le signe des damnés : *Væ vobis divitibus !* Saint Luc ne dit pas, dans la parabole de Lazare, que le riche eût commis de grands crimes : il le montre seulement vêtu avec magnificence, et donnant de grands festins, mais au milieu desquels nul n'avait souci du mendiant étendu à la porte [saint Luc XVI, 19 sqq.]. Cependant, lorsqu'il meurt, cet homme opulent descend en enfer, comme si c'était là le destin ordinaire des riches, comme si la jouissance des biens terrestres entraînait de plein droit la perte du paradis !

Il n'est qu'un moyen pour les riches d'effacer la condamnation portée contre eux : c'est de se montrer généreux envers les pauvres. Il faut que, renversant l'ordre des valeurs tel que le monde l'établit, leur foi découvre, sous les haillons des misérables, les frères du pauvre Lazare emporté par les anges dans le sein d'Abraham, les prédestinés à la gloire, les amis de Dieu. Bossuet exprime fort bien ce sentiment, quand il marque avec quel respect saint Paul traite les pauvres :

Priez Dieu, mes chers frères, (dit ce dernier) que mon service leur soit agréable [Rom. XV, 31]. Que veut dire le saint Apôtre, et faut-il tant de prédication, pour faire agréer une aumône ? Ce qui le fait parler de la sorte, c'est la haute dignité des pauvres... Il ne les regarde pas seulement comme des malheureux qu'il faut assister, mais il regarde que, dans leur misère, ils sont les principaux membres de Jésus-Christ et les premiers-nés de l'Église. En cette qualité glorieuse il les considère comme des personnes auxquelles il

## L'aumône

fait la cour, si je puis m'exprimer de la sorte. C'est pourquoi il n'estime pas que ce soit assez que son présent les soulage, mais il souhaite que son service leur agrée ; et pour obtenir cette grâce, il met toute l'Église en prières.

Tel est bien d'ailleurs l'enseignement du divin Maître : Faites-vous des amis avec cet argent d'iniquité, afin qu'au moment de votre mort, ils vous reçoivent dans les demeures éternelles [saint Luc, XVI, 9].



## ENCORE L'AUMÔNE

*Nudum vestire.*

L'Écriture et les Pères célèbrent à l'envi les avantages de l'aumône. Celle-ci, disent-ils, obtient la rémission des péchés, attire les bénédictions de Dieu, protège contre les tentations, augmente en nous la charité. Mais alors, comment concilier ceci avec la défense si rigoureuse, faite par saint Benoît à ses enfants, de donner quoi que ce soit ? Le moine, de par la règle, ne peut rien posséder, rien recevoir ; il ne peut non plus rien donner, pas une eulogie, c'est-à-dire pas une image, pas une médaille, pas le moindre objet. L'apôtre saint Paul travaillait de ses mains pour avoir de quoi pratiquer l'aumône, et les Pères du désert suivirent constamment cet usage. Mais, depuis l'établissement des règles monastiques, le travail, déterminé par l'obéissance, ne laisse plus à chacun cette ressource. Alors, demanderons-nous avec saint Thomas, l'état religieux sera-t-il donc un dommage pour ceux qui l'ont embrassé ?

À quoi le même Docteur répond que quiconque renonce au monde et à ses richesses, pour suivre le divin Maître, accomplit le précepte de l'aumône dans sa plénitude. En prononçant le vœu de pauvreté, en s'engageant à ne plus rien posséder, il donne d'un seul coup tout ce qu'il a, et son superflu et son

## Les instruments de la perfection

nécessaire, au Christ lui-même ou à ses membres, il se dépouille en leur faveur de tous ses biens, présents et à venir.

Cependant il serait dangereux pour la charité de s'en tenir là et de se désintéresser dorénavant du sort des pauvres. On peut trouver, même dans la vie religieuse, bien des moyens de témoigner à ceux-ci quelque sollicitude. Les auteurs spirituels conseillent en général de conserver dans son cœur le désir de donner et d'entretenir ainsi dans la communauté un esprit de miséricorde ; de multiplier les aumônes spirituelles, dont nous parlerons plus loin ; de traiter les humbles avec beaucoup d'égards et de bonté, etc.

Voici pourtant que la délicate prévoyance de Notre Bienheureux Père offre à ceux-là même qui ne possèdent rien le moyen de donner quelque chose et de sacrifier leur superflu. Après la faim, après la soif, les pauvres ont à endurer les intempéries, les rigueurs de l'hiver surtout. Ils sont misérablement vêtus... Alors, chacun des frères veillera à ménager ses vieux habits, à ne point les conserver non plus : mais après avoir reçu un vêtement neuf, il portera soigneusement le vieux au vestiaire... à cause des pauvres, propter pauperes !

Horace raconte que Lucullus fut un jour sollicité de prêter cent manteaux pour une fête. « Cent ? répondit le fastueux Romain, c'est beaucoup ! Néanmoins je verrai et vous ferai porter ce que je puis. » Il ordonna des recherches dans sa garde-robe et l'on trouva cinq mille manteaux ! Sur quoi le poète ajoute : « C'est une maison pauvre que celle où l'on ne trouve un abondant superflu. »

Telle est bien, en effet, l'opinion du monde. Le monde aime à accumuler les biens matériels, sans nécessité, sans utilité, sous la seule pression de l'avarice et de l'orgueil. Il entasse,

## Encore l'aumône

non par prévoyance, non pour faire face à des besoins réels ou probables, mais pour étonner et éblouir. Or, quand cette accumulation, égoïste et stérile, dépasse une certaine mesure, quand elle détourne de leur fin légitime les objets créés pour l'usage de l'homme, elle va contre l'équitable répartition des richesses prévue dans le plan divin, elle est une violation de l'ordre souverain qui règne sur le monde, elle est un péché.

Si l'on appelle voleur l'homme qui arrache à quelqu'un son vêtement, disait saint Basile, quel nom donner à celui qui, pouvant revêtir son frère nu, ne l'a point fait ? Ce pain que tu gardes, il appartient à l'affamé ; cet habit que tu enfermes dans ton coffre, il appartient à l'homme sans vêtements ; cette chaussure qui pourrit chez toi, elle appartient à celui qui va nu-pieds ; cet argent que tu tiens enfoui, il est aux pauvres. Tu es injuste en proportion de ce que tu pouvais donner aux hommes !

Saint Jean-Baptiste déjà avait annoncé l'obligation de distribuer aux pauvres le superflu des vêtements : Que celui qui a deux tuniques, disait-il, donne à celui qui n'en a point ! [saint Luc II, 11] Sans doute, il ne faut pas prendre cette injonction à la lettre, et saint Benoît le montre bien en accordant aux frères deux vêtements complets. Mais il ne permet pas davantage et veille à ce que l'avarice ne prenne point le masque de l'économie pour se glisser dans les cellules tout le surplus devra être reporté sans délai au vestiaire, « à cause des pauvres ».

Dans ces derniers, la vraie charité – nous l'avons dit – cherche à servir et à soulager la personne du Christ. Le texte de la Règle met cette vérité bien en lumière ; il a dit plus haut : « soulager les pauvres », pour attirer nos regards sur la multiplicité des misères qui nous entourent ; maintenant il nous

## Les instruments de la perfection

ramène à l'unité, en disant : « celui qui est nu ».

Celui qui est nu... Nu, il l'était quand il naquit dans la grotte de Bethléem et que les douces mains de la Vierge l'envelopèrent de langes. Et il était nu encore quand il mourut sur la croix : le Roi des vierges n'eut pas une robe pour défendre sa modestie ; le Roi du ciel, qui habille avec magnificence les lis et les fleurs des champs, n'eut pas un manteau pour préserver son corps de la morsure du froid ! Si nous lisons dans l'Évangile que les domestiques du grand-prêtre allumèrent un feu pour se chauffer, et que saint Pierre éprouva le besoin de se rapprocher d'eux ; si ces hommes robustes eurent froid, malgré leurs vêtements et leurs chaussures, que ne dut pas endurer le corps du Sauveur, complètement dépouillé, épuisé par la perte de son sang, ce corps plus sensible et plus délicat que ne le fut jamais corps humain, en raison de sa conception virginale !

L'Église a si bien senti tout ce qu'il y a de poignant dans cette nudité, qu'elle l'offre sans cesse à nos méditations avec le crucifix, et lui consacre une station spéciale du Chemin de la Croix : « Jésus est dépouillé de ses vêtements. »

Âme chrétienne, voulez-vous pénétrer plus profondément dans ce mystère ? Voulez-vous savoir encore comment « vêtir Celui qui est nu », comment réchauffer Celui qui, du haut de la croix, implore votre pitié ?... Sachez que le corps mystique du Christ ne connaît point de jour où ne soit à nouveau cruellement dépouillé tel ou tel de ses membres. Lorsqu'un homme découvre dans la vie de son prochain quelque tare secrète, quelque péché inconnu, quelque défaut ignoré ; lorsqu'il s'empare de l'incident, du détail plus ou moins exact, plus ou moins scandaleux, pour en faire le thème de ses railleries sournoises ou des injures ouvertes ; lorsqu'il jette ce qu'il sait comme une

## Encore l'aumône

proie au milieu d'une conversation qui languit ; lorsqu'il met ainsi brutalement à jour une blessure que le silence recouvrait et que le temps sans doute aurait cicatrisée, cet homme peut reconnaître ses mains dans celles qui ont arraché la tunique de Jésus au Calvaire !

Ce n'est pas ainsi qu'agit le vrai chrétien. Quand le hasard lui révèle quelque misère morale, quelque chose qu'il vaut mieux ne pas savoir et ne pas dire, il imite le geste respectueux de Sem et de Japhet devant la nudité de Noé, leur père : il sait ne pas voir ce qu'il ne faut pas voir, et il jette sur la honte du prochain le manteau de sa charité. Telle fut, selon l'historien Théodore, la conduite de l'empereur Constantin, au Concile de Nicée. On venait de lui remettre des accusations secrètes contre certains évêques : il fit aussitôt jeter les lettres au feu, en disant : « À la vérité, si je voyais de mes yeux un homme d'église pécher, je le couvrirais de ma pourpre impériale, afin qu'il ne fût vu de personne. »

Enfin, il est une dernière nudité qu'il faut travailler à couvrir. C'est celle que le Seigneur reproche dans l'Apocalypse, à l'évêque de Laodicée [III, 17] ; c'est celle que chacun peut reconnaître en soi, c'est celle de notre âme. Notre âme, par le péché originel, a été dépouillée des vertus qui étaient sa protection et sa parure, et elle est exposée, comme nue, au chaud, au froid, à la pluie, à la grêle, à toutes les tempêtes de ses passions et des tentations. Pour la protéger, il faudra travailler à reconquérir les grâces perdues ; il faudra lui tisser, avec les diverses vertus, une chaude et riche tunique, en attendant le jour où le Seigneur daignera la revêtir d'une robe de gloire pour l'éternité : *Amavit eum Dominus et ornavit eum ; stolam gloriæ induit eum* [Eccli. XV, 5].



## LE SOIN DES MALADES

*Infirmum visitare.*

Le mot « visiter », qu'emploie ici la Règle, doit s'entendre d'abord au sens d'« aller voir ». C'est bien là en effet le premier service que l'on doit à ceux qui souffrent. Rien n'est aussi triste qu'un malade abandonné : si la solitude est toujours pénible à l'homme – cet « animal social », selon la définition d'Aristote, – elle pèse d'un poids doublement lourd sur ceux que la souffrance rive à leur chambre ou à leur lit. Avant tous les soins matériels, leur état appelle la présence d'un visage compatissant et la douceur d'une parole qui reconforte.

Cependant la vraie charité ne saurait s'en tenir là, et sous ce mot de « visite » il faut entendre encore les différents soins que l'on doit aux malades. Saint Benoît livre toute sa pensée sur ce sujet au chapitre trente-sixième de la Règle : « Le soin des malades, dit-il, doit être assuré avant toutes choses et sur toutes choses, ante omnia et super omnia. » On trouve, en d'autres passages de la Règle, l'expression : ante omnia. Nulle part, on ne rencontre l'insistance de ce redoublement : ante omnia et super omnia. « Avant toutes choses » : toute autre occupation cède le pas à celle-là, et doit être abandonnée sur-le-champ, si le soin des malades vous appelle. « Par-dessus toutes choses »

## Les instruments de la perfection

car il n'est rien qui demande plus d'attention, de sollicitude et de charité. Toute l'austérité de la Règle tombe à la porte d'un malade, et rien ne saurait être négligé de ce qui peut apporter à celui-ci quelque soulagement. La responsabilité personnelle de l'Abbé, celle du cellérier, sont engagées sur ce point, et le service de l'infirmier ne doit être confié qu'à des hommes éprouvés, diligents, pénétrés de la crainte de Dieu, pleins de sollicitude, et surtout armés de patience.

La patience !... « L'homme, dit Bossuet, est si porté à l'aigreur qu'il s'aigrit très souvent contre ceux qui lui font du bien. Un malade, combien s'aigrit-il contre ceux qui le soulagent ! »

On lit, dans les histoires des Pères, la vie admirable d'un étudiant nommé Euloge. N'ayant point le courage d'affronter les austérités du désert, avide cependant d'acquérir la vie éternelle, il abandonna sa famille et la carrière littéraire qu'il avait embrassée, pour se faire le serviteur d'un estropié, qu'il ramassa mendiant sur une place publique. Quinze ans durant, il vécut ainsi. Il nourrissait l'infirme, le baignait, le soignait avec la plus grande sollicitude. L'autre cependant, loin de lui en avoir aucune reconnaissance, se prit pour lui d'une aversion violente. Il l'insultait grossièrement, redoublait ses exigences et se mettait en de telles colères qu'il cherchait parfois, de ses mains débiles, à étrangler son bienfaiteur. Il fallut qu'enfin l'oracle du désert, le grand saint Antoine, admonestât sévèrement ce malheureux, pour le ramener à des sentiments plus convenables. Euloge mourut quarante jours plus tard et son âme alla recevoir au ciel la récompense de son abnégation.

Un tel exemple n'est pas une exception dans l'histoire du genre humain. Saint Benoît avait sondé trop profondément le cœur de l'homme pour l'ignorer. Il se hâte donc d'élever nos

## Le soin des malades

regards vers les biens éternels : la mauvaise humeur des malades, dit-il, « fait obtenir une plus grande récompense ». Ainsi, ce n'est pas pour mériter la gratitude et la louange des hommes qu'il faut accomplir cette œuvre charitable, mais pour obtenir la couronne de la vie éternelle, couronne dont les impatiences et les mauvais procédés des infirmes ne feront que rehausser l'éclat.

Le soin des malades a toujours été considéré comme un des moyens les plus efficaces de monter vers la perfection. Il requiert en effet beaucoup d'abnégation, de renoncement, de douceur, de patience, toutes choses qui contribuent puissamment à mortifier et purifier notre nature. Les Pères du désert tenaient que cette forme de la charité a le pas sur les pénitences les plus austères. « Je vous recommande ces chères malades, écrivait sainte Thérèse à la Mère Anne de Jésus. Je désire que vous les régalez de votre mieux ; et croyez, ma Mère, que le jour où les malades vous manqueront, tout vous manquera. » Notre-Seigneur déclare qu'il fera de cette œuvre l'un des points essentiels de son jugement : J'ai été infirme, dira-t-il... Infirmus, et visitastis me. À la lettre, l'Évangile ne rapporte point que le Sauveur ait été quelquefois malade. La tradition tient au contraire communément qu'il ne le fut jamais. Mais il a été « infirme », au sens étymologique de ce mot, lorsqu'il s'est dépouillé de la toute-puissance de sa divinité, pour se livrer sans défense aux mains des soldats. Alors la souffrance s'abat-tit sur lui comme un orage de grêle sur un parterre de fleurs, maculant, broyant et ravageant tout sous son implacable déchaînement. Celui que le Prophète-Roi avait vu s'avancer dans le rayonnement d'une beauté sans rivale parmi les fils des hommes [Ps. XLIV, 3], un autre Prophète le vit alors, réduit à

## Les instruments de la perfection

un état d'anéantissement tel, qu'il avait perdu même l'apparence humaine : ce n'était plus qu'un spectre, quelque chose d'informe et de sanglant : Non est ei species neque decor : et vidimus eum, et non erat aspectus, et nos putavimus eum quasi leprosum [Isaïe LIII, 2,4]. Le Sauveur est comparé ici au lépreux, en figure, dit saint Jérôme, de sa flagellation : les fouets couvrirent alors son corps de plaies qui saignaient, comme si la lèpre l'eût recouvert de blessures purulentes.

C'est cette détresse infinie du divin Maître que les chrétiens cherchent à soulager dans la personne des malades. Ce que vous avez fait au plus petit d'entre les miens, a-t-il déclaré, c'est à moi que vous l'avez fait [saint Matthieu XXV, 40]. S'il souffre des mauvais traitements infligés à tout fidèle comme s'il les subissait lui-même ; au point de dire : Saul, Saul pourquoi me persécutes-tu ? – il ne dit pas : pourquoi persécutes-tu mon Église, mes serviteurs, mes enfants, ou choses semblables, mais : moi... Pourquoi me persécutes-tu ? – s'il souffre ainsi dans ses membres, Notre-Seigneur reçoit aussi tous les soulagements apportés à ceux qui souffrent ici-bas, comme faits à lui-même. Et pour que l'on entende bien ceci à la lettre, saint Benoît a soin de souligner sa pensée : sicut revera Christo, dit-il. Revera, c'est-à-dire : comme s'il s'agissait « véritablement » du Christ. Si l'on venait vous dire : Le Christ est souffrant, il est à votre porte, il a besoin de vous, quel empressement ne mettriez-vous pas à courir vers lui ; quel soin à satisfaire, à prévenir ses moindres désirs, quelle générosité à donner le linge le plus fin, le lit le plus doux, la chambre la plus gaie de votre maison ! Sicut revera Christo. C'est ainsi qu'il faut agir avec les malades. Cette obsession du Christ souffrant fait comprendre l'extrême sollicitude marquée par les saints aux

## Le soin des malades

malades, et parfois leurs excès. On connaît l'histoire charmante du Frère mineur qui entendit un malade demander du pied de porc. Il courut aussitôt vers une troupe de ces animaux en train de paître dans la campagne, coupa sans hésiter un pied au premier qu'il rencontra, et rapporta triomphant l'objet convoité. Pour lui, tous les droits cessaient devant un désir du Christ souffrant, et, comme les disciples qui détachèrent l'ânesse au jour des Rameaux, il pouvait dire : C'est le Seigneur qui en a besoin.

Demandons encore à notre grand et beau saint Louis comment un vrai chrétien sert le Christ dans la personne des malades. « En l'abbaye de Royaumont, il y avait un moine qui avait nom frère Léger. Il était lépreux et habitait en un logis séparé. Il était devenu dégoûtant et horrible par suite de sa maladie : ses yeux étaient si gâtés qu'il ne voyait goutte, il avait perdu le nez, ses lèvres étaient enflées et fendues, et ses paupières rouges et hideuses à voir. » Le roi vint un jour le visiter, au moment de son repas. Il pénétra dans sa chambre, avec l'Abbé du monastère, le salua respectueusement et lui demanda comment il se trouvait. « Puis il s'agenouilla devant lui et commença à lui couper sa viande à genoux, avec le couteau qui était sur la table, et il mettait les morceaux dans la bouche du malade, qui les recevait de la main du roi et les mangeait. » Bientôt il demanda au lépreux s'il prendrait volontiers de la perdrix, et, sur sa réponse affirmative, en fit chercher aussitôt à sa propre cuisine. On en apporta plusieurs. Le roi en choisit une et la découpa. Puis il en trempait lui-même chaque morceau dans le sel, et enlevait soigneusement les grains de sel du morceau pour qu'ils n'entrassent point dans les crevasses des lèvres du lépreux. « En même temps, le roi consolait le

## **Les instruments de la perfection**

malade, il lui disait de souffrir sa maladie en bonne patience ; que c'était son purgatoire qu'il faisait en ce monde et que cela valait mieux que de le souffrir dans l'autre... Le repas achevé, le pieux roi pria le malade de prier Notre-Seigneur pour lui, et il sortit avec l'Abbé et il s'en alla manger lui-même à l'hôtel qu'il avait dans l'abbaye » [D'après le récit de Guillaume de Saint-Pathus, confesseur du roi]

## LE SOIN DES MORTS

### *Mortuum sepelire.*

Le sentiment universel des peuples a toujours considéré comme un suprême outrage le fait de demeurer sans sépulture. Toutes les civilisations antiques ont célébré des cérémonies religieuses en l'honneur des morts, et le peuple de Dieu n'a point agi différemment. Le livre de la Genèse montre le grand soin que les Patriarches prirent de leur sépulture; plus tard, on voit Tobie risquer sa tête pour rendre les derniers devoirs aux hommes de sa nation mis à mort par Sennachérib. L'importance de cette œuvre ressort encore des paroles par lesquelles le Seigneur annonçait à Jérémie le châtement des Juifs idolâtres : Il n'y aura personne pour les pleurer, personne pour les ensevelir; ils demeureront comme du fumier sur la surface de la terre. Et leur cadavre servira de pâture aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre.

Le christianisme, dès son origine, renchérit sur cette sollicitude. Les premières églises furent des Catacombes, c'est-à-dire des cimetières, et l'on entoura des soins les plus respectueux le corps de ceux qui n'étaient plus. On les lavait, on les parfumait, on leur fermait les yeux, on les embrassait, on les portait en terre au chant des hymnes et des psaumes. De nos jours encore,

## Les instruments de la perfection

la liturgie catholique, conservant ces traditions, donne à la dépouille des fidèles les plus grandes marques d'égard.

N'y a-t-il point là une certaine contradiction avec le souverain mépris que les maîtres de la vie spirituelle témoignent à ce corps de chair? Comment expliquer, par exemple, les soins minutieux que prit Notre Bienheureux Père, touchant sa propre sépulture, lui qui, au dire de sainte Brigitte, faisait de son corps autant de cas que d'un sac de terre? La vie de saint Antoine, de saint Hilarion, de bien d'autres ascètes offre des traits semblables.

La contradiction, on le voit sans peine, n'est qu'apparente. Ce que poursuivaient ces bourreaux d'eux-mêmes, c'était la chair convoitant contre l'esprit, la concupiscence déchaînée par le péché originel : ce n'était pas l'œuvre du sixième jour, modelée par les mains du Créateur, sanctifiée par la grâce, par le sang du Christ, par la présence intime du Dieu vivant, le corps qui doit ressusciter à la fin du monde et participer avec l'âme aux joies de la Cité céleste. En disposant leur sépulture avec tant de soin, ces justes voulaient affirmer d'une manière positive leur croyance à la résurrection des corps et leur espérance de la vie future c'est là aussi qu'il convient de chercher la vraie raison du respect que porte l'Église à la dépouille des morts.

Cependant cet acte de foi n'épuise point le sens mystérieux de la sépulture : la tradition chrétienne, en effet, ne se borne pas à conserver les corps : elle veut qu'ils soient ensevelis, c'est-à-dire déposés dans la terre. La vie de saint Antoine offre un passage extrêmement suggestif à cet égard

Les Égyptiens, dit le biographe, enveloppent de quantité de linges les corps des personnes qui meurent pieusement, et particulièrement ceux des saints martyrs. Au lieu de les

## Le soin des morts

enterrer, ils les mettent sur de petits lits et les conservent ainsi dans leurs maisons, croyant leur rendre beaucoup d'honneur.

Mais saint Antoine condamnait sévèrement cette coutume, comme contraire à la religion, puisque, disait-il,

les corps des Patriarches et des Prophètes demeurent aujourd'hui encore dans les tombeaux et que celui même de Notre-Seigneur à été mis dans un sépulcre... C'est une faute, ajoutait-il, de ne point porter en terre le corps des morts, quelque saints que puissent être ceux-ci, car il ne saurait y avoir rien de plus grand ni de plus saint que le corps du Seigneur.

Et le vieil anachorète, quand il sentit sa fin prochaine, quitta l'Égypte, pour être sûr que son corps serait vraiment mis en terre par des disciples fidèles.

C'est encore le désir d'imiter leur Maître jusqu'à la fin qui guidait les saints dans cette préoccupation. Le retour du corps humain à la terre avait été prononcé par Dieu comme l'un des châtements de la faute originelle. Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, jusqu'à ce que tu retournes à la terre dont tu as été tiré : car lu es poussière, et tu retourneras en poussière. Le Christ, victime expiatoire, venue en ce monde pour accomplir la peine du péché, voulut porter jusqu'au bout la malédiction du Dieu tout-puissant : et, si la corruption ne pouvait à aucun prix attaquer son corps virginal, cette arche sainte, ce temple vivant de l'adorable Trinité, du moins le Maître s'humilia-t-il jusqu'à être enseveli et déposé dans la terre. Or ne savons-nous pas que nos corps sont les membres du Christ? Pourquoi les membres ne passeraient-ils point là où la tête a passé? A l'imitation de son Fils, la Vierge sans souillure, qui

## Les instruments de la perfection

n'était pas tributaire de la mort puisqu'elle ne devait rien au péché, la Vierge voulut néanmoins, avant d'être emportée par les Anges, mourir et descendre au tombeau.

Comment pourrions-nous désirer autre chose? Saint Paul nous montre que la sépulture est en quelque sorte le prélude nécessaire de la résurrection, et qu'il faut être enseveli d'abord avec le Christ, si l'on veut ressusciter avec lui : Le corps, dit-il, est maintenant déposé en terre plein de corruption, et il ressuscitera incorruptible. Il est mis en terre dans la pourriture, il ressuscitera dans la gloire. Il est mis en terre privé de mouvement, et il ressuscitera plein de vigueur.

On voit par là combien la tradition catholique est loin des théories matérialistes, qui déshonorent le monde moderne et tendent à ramener la pratique barbare de l'incinération. Ne pourrait-on cependant tirer argument, contre le soin donné à la sépulture des défunts, de la parole évangélique : Laissez les morts ensevelir les morts? Notre-Seigneur n'a-t-il pas condamné là, de façon manifeste, la pompe ordinaire des funérailles?

Le divin Maître se plaît parfois à employer des expressions étranges, pour nous faire réfléchir, piquer notre curiosité, et nous inviter à sonder plus profondément les mystères de sa doctrine. Quelle leçon cache-t-il sous ces mots : Laissez les morts ensevelir les morts?...

Nous avons reçu, dit saint Ambroise, le pieux commandement d'ensevelir les morts : comment défendrait-il de rendre les derniers devoirs à un père? Que veut-il nous donner à entendre par là, sinon que les affaires des hommes doivent céder le pas à celles de Dieu? La préoccupation était louable, mais comportait un trop grave embarras. Celui qui s'occupe de plusieurs choses à la fois affaiblit son

## Le soin des morts

ardeur. Qui divise ses soins retarde ses progrès. Et il faut assurer d'abord les choses plus importantes.

Or, c'était une chose plus importante, à n'en pas douter, de prêcher l'Évangile aux nations et de les arracher à la mort éternelle, que de porter en terre le corps d'un homme mort. Le divin Maître voulait faire comprendre au disciple que toutes les occupations, même les plus vénérables, même les plus sacrées, doivent être abandonnées dès que le Seigneur nous appelle : Laisse les morts enterrer les morts. Pour toi, va et annonce le royaume de Dieu.

D'ailleurs on remarquera que ces paroles du Sauveur ne sauraient être prises à la lettre : il est tout à fait impossible que des morts ensevelissent un autre mort. Notre-Seigneur a voulu cacher une vérité plus profonde sous un sens figuré : Laissez aux morts le soin d'enterrer les morts, laissez ceux qui sont morts à la grâce, laissez les pécheurs s'occuper des œuvres de mort, des affaires d'un monde où tout s'écroule vers la mort. Pour vous, ne vous mettez en peine que du royaume des cieux.

Laissons donc les morts ensevelir les morts. Et cependant ne manquons point de rendre tous les devoirs à ceux qui ne sont plus. C'est une louable coutume que de veiller les morts<sup>4</sup> et de les envelopper comme d'une couronne de prières qui ne s'arrêtent point. Sans doute, le corps est là, inerte, paisible, semblant dormir... Mais l'âme?... L'âme qui a paru devant son Juge, qui a rendu compte de toute sa vie, que fait-elle au même

---

<sup>4</sup> *Coutume très ancienne. On désignait cette veillée sous le nom de nocturna pevigilatio. Les chrétiens s'opposèrent de bonne heure à l'usage juïdaïque d'ensevelir les morts aussitôt que possible. Ils les exposaient trois jours durant dans leur maison, et le quatrième à l'église, tandis que les prêtres récitaient ou chantaient des Psaumes avec les voisins et les amis.*

## **Les instruments de la perfection**

moment? Peut-être gémit-elle dans les flammes du Purgatoire, peut-être comprend-elle alors dans toute son intensité le cri du Psalmiste : De profundis clamavi ad te, Domine; Domine, quis sustinebit? Ne la laissons point sans secours, sans consolation; mettons en œuvre pour elle tout le zèle de notre charité, et portons à sa détresse la bienfaisante rosée de la prière des vivants.

## **L'ASSISTANCE À CEUX QUI SONT DANS LA TRIBULATION**

*In tribulatione subvenire.*

L'homme ne souffre pas seulement dans son corps. Outre les misères et les privations physiques que nous venons d'étudier, il rencontre les difficultés de la vie, les défaillances morales, les maladies de l'âme. Sans doute, les infirmes et les nécessiteux ont droit à la pitié : mais ils ne sont point seuls à en être dignes. À côté d'eux, que d'opprimés, que de faibles, écrasés par l'implacable égoïsme de la lutte pour la vie ! Peut-on laisser sans secours les orphelins, les veuves, les pauvres honteux, les ignorants, les pusillanimes ? Et ceux que ronge quelque chagrin, ceux que le péché tient sous son esclavage, ceux qui ont perdu, ou qui n'ont jamais connu, la lumière de la foi ?...

La charité chrétienne ne les oublie pas. Après les œuvres de la miséricorde corporelle, elle fixe celles de la miséricorde spirituelle, et les théologiens ont coutume de ramener celles-ci, comme les premières, au nombre de sept : conseiller les incertains ; instruire les ignorants ; avertir les pécheurs ; consoler les affligés pardonner les offenses ; supporter patiemment les

## Les instruments de la perfection

défauts d'autrui ; prier Dieu pour les vivants et pour les morts. Ce que les Scolastiques résumaient dans le vers suivant : *Consule, carpe, dole, solare, remitte, fer, ora*. Saint Benoît, résumant à grands traits, les réduit à deux chefs : Venir en aide à ceux qui sont dans la tribulation ; consoler les affligés.

Ces œuvres, qui tendent à soulager l'âme, substance incomparablement plus précieuse que le corps, participent de la dignité de leur objet, et sont d'un ordre plus élevé que les précédentes. On pourrait dès lors se demander pourquoi Notre-Seigneur n'a fait d'elles nulle mention dans son discours sur le Jugement dernier : J'ai eu faim, et vous m'avez, donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire, etc.... Il ne parle que de la miséricorde corporelle, comme si toute la matière de son examen devait porter sur celle-ci.

À cette question, saint Bonaventure répond que le divin Maître s'adressait à un peuple grossier, et qu'il a laissé aux âmes délicates le soin de monter plus haut. Ajoutons qu'il serait cependant téméraire de vouloir pratiquer uniquement la miséricorde spirituelle, et de négliger délibérément les œuvres corporelles.

In tribulatione subvenire. Ceux-là d'abord sont dans la tribulation, qui manquent de lumière pour se diriger dans la vie. Il faut donc « conseiller les incertains et instruire les ignorants ». Tous ceux qui, dociles aux intentions des Souverains Pontifes, s'émeuvent de la situation faite aux ouvriers par la civilisation moderne, et mettent au service de ceux-ci le temps dont ils disposent, avec les ressources de leur intelligence ; tous ceux qui s'intéressent à des orphelinats, des patronages, des cercles d'études, des syndicats professionnels ; ceux qui enseignent le catéchisme, qui s'occupent de réveiller le sens chrétien dans les

## **L'assistance à ceux qui sont dans la tribulation**

cœurs où il dort et de projeter sur les âmes quelques rayons de la lumière divine ; tous ceux-là font l'aumône spirituelle et appellent sur eux les bénédictions du ciel, car, dit saint Jacques, la religion pure et sans tache devant Dieu, c'est de visiter les veuves et les orphelins dans leur misère [Jac. I, 27].

Mes frères, continue plus loin le même Apôtre dans son Épître catholique, si l'un de vous s'égaré hors du chemin de la vérité et qu'un autre le convertisse, celui-là doit savoir que qui-conque aura ramené le pécheur de l'égarement de sa voie, sauvera son âme de la mort éternelle [Jac. V, 19-20]

L'écrivain sacré veut parler là d'une autre forme de la miséricorde : la correction fraternelle, qui consiste à redresser les pécheurs. Il faut prendre garde de ne pas se laisser abuser par le mot de « correction » : ce n'est point la justice qui est ici en cause, mais la charité. Aussi ce genre d'avertissement doit-il se faire avec beaucoup de douceur, de tact et de discrétion. Saint Grégoire compare les hommes qui accomplissent ensemble le chemin de la vie, à des voyageurs s'avancant sur la glace et se prenant par la main pour se soutenir les uns les autres. Telle est bien la figure de la correction fraternelle sagement entendue. C'est travestir celle-ci que de la confondre avec l'expression d'un zèle amer et l'éruption d'une impatience qui couvait au fond du cœur. La vraie correction procède doucement, elle vient au pécheur comme le bon Samaritain venait à l'homme que les brigands avaient dépouillé, roué de coups et rejeté meurtri sur le bord du chemin. Elle lui porte le vin et l'huile, le vin d'une parole ferme qui relève et soutient la volonté, tandis que l'huile d'une tendre compassion adoucit la blessure.

On exerce encore la miséricorde spirituelle en supportant avec patience les défauts du prochain. Saint Paul se faisait tout

## Les instruments de la perfection

à tous pour les gagner tous : Qui est infirme, disait-il, avec lequel je ne le sois ? Qui est scandalisé, sans que je brûle ? [II Cor. XI, 29]

L'Apôtre, qui, après avoir été ravi au troisième ciel, sentait encore en lui l'aiguillon de la chair et souffrait des coups que lui portait l'Ange de Satan [II Cor. XIII, 7], ne s'étonnait point de voir ses frères, moins favorisés de la grâce, succomber sous les attaques du monde et du démon. Lui qui s'accusait de ne pas faire le bien qu'il eût voulu et de faire le mal qu'il haïssait ; qui, mettant intérieurement ses délices dans la loi de Dieu, sentait dans ses membres une loi qui combattait contre celle de son esprit et le maintenait captif sous le joug du péché [Rom. VII], il ne se scandalisait point de voir tant de chrétiens mener une vie trop souvent inférieure aux promesses de leur baptême. Il ne commençait pas ses prédications par des reproches amers sur la lâcheté et les dérèglements de ceux qu'il visitait. Au contraire, il manifestait une grande patience, attendant le moment opportun pour avertir et redresser les pécheurs.

Et Notre-Seigneur, quelle mansuétude n'a-t-il pas déployée à supporter les défauts d'autrui ! Que de fois sa nature si délicate n'a-t-elle pas été heurtée par les paroles, les procédés, les attitudes de ses contemporains, de ce peuple charnel et grossier, de cette génération incrédule et adultère ! Cependant rien ne le rebutait : il s'approchait des malades, s'asseyait à la table des publicains et des pécheurs, subissait les exigences de la foule, et ne se lassait point, malgré le peu de succès de ses efforts, d'instruire apôtres et disciples. Cet esprit de condescendance et de bénignité est profondément chrétien. Aussi la Sainte Règle le tient-elle pour un élément important de notre perfection : elle demande aux frères de supporter leurs infirmi-

## L'assistance à ceux qui sont dans la tribulation

tés réciproques, tant physiques que morales, « avec la plus grande patience ». Patientissime : ne semble-t-il pas que tout le cœur de notre bienheureux Père ait passé dans ce mot ?

Enfin l'on mettra au premier rang des aumônes spirituelles, la prière pour les vivants et pour les morts. La prière ! C'est par elle surtout que les âmes intérieures et tous ceux qui ne peuvent se livrer aux œuvres extérieures exercent la charité envers le prochain. Semblable à ces gardiens qui veillaient sur les murailles de la cité, et dont le prophète entendit l'appel dans la nuit : Custos, quid de nocte ? custos, quid de nocte ? [Isaïe XXI, 11] l'âme contemplative s'élève dans son oraison comme dans une tour, du haut de laquelle son regard embrasse toute l'Église. Sa sollicitude s'étend à tous ceux qui sont en détresse, à tous ceux qui souffrent, à tous ceux que menace un danger. Elle crie, comme les gardes dans la nuit : Custos, quid de nocte ? custos, quid de nocte ? « Ô gardien, ô seul et véritable gardien des âmes, que faites-vous dans la nuit ? Qui nous protégera contre les ténèbres, contre le mal, contre l'erreur, contre les démons ? Qui nous défendra contre la tentation, qui nous soutiendra dans le péril, sinon, vous, Dieu tout-puissant ? Custos, quid de nocte ? » Elle prie, cette âme que le monde traite d'inutile, elle prie pour les pécheurs, pour ceux qui ne prient pas. Elle s'unit aux larmes que versait le Seigneur sur la cité sainte, à la douleur de l'Apôtre devant l'obstination des Juifs, à l'angoisse du Psalmiste, quand il disait : la défaillance m'a saisi en voyant les pécheurs abandonner votre loi [Ps. CXVIII, 53]. Elle prie pour le Pape et les têtes de l'Église, pour les malades, les voyageurs, pour ceux qui sont en mer ; elle prie pour les mourants de chaque jour et pour ceux qui gémissent dans les flammes du Purgatoire. Elle pense, comme le poète,

## **Les instruments de la perfection**

que rien d'humain ne lui est étranger. Sa prière, ignorée des hommes, monte dans la nuit. Elle monte, portée par les Anges, jusqu'au trône de Celui qui règne dans les cieux, et elle retombe de là, en pluie de grâces, sur tous ceux qu'elle a voulu protéger.

## LA COMPASSION

*Dolentem consolari.*

C'est un besoin absolu pour l'homme d'épancher ses peines dans un cœur compatissant. Lorsque saint Benoît, au début de sa Règle, définit les diverses espèces de moines, il laisse entendre que la grande épreuve réservée aux ermites ou anachorètes, par leur genre de vie, est de se voir retirer la consolation que l'on trouve dans la société des frères. L'homme en effet est un « être social ». Il lui faut des amis dans la joie : l'Écriture fait entendre tour à tour les exhortations réciproques des justes pour s'exciter à louer Dieu : Venez, réjouissons-nous dans le Seigneur, disons à Dieu notre allégresse [Ps. XCIV, 1], et celles des impies pour courir à leurs débauches : Venez et jouissons des biens présents, usons de la créature, hâtons-nous tant que dure notre jeunesse [Sap. II, 6].

Il lui en faut plus encore dans la douleur. La douleur est pesante comme un fardeau, et celui qu'elle accable cherche d'instinct un compagnon qui puisse le soulager. Le divin Maître lui-même n'a pas échappé à cette loi. Au jardin des Oliviers, il a pris à l'écart ses disciples les plus chers pour leur ouvrir son cœur ; mais aucun d'eux n'a su comprendre son angoisse, pas même Jean le Bien-Aimé. Alors s'est réalisée

## Les instruments de la perfection

avec une intensité poignante cette parole du Psalmiste : J'ai cherché un homme qui s'attristât avec moi, et nul ne s'est rencontré ; j'ai cherché quelqu'un pour me consoler, et je n'ai point trouvé [Ps. LXVIII, 21].

Ce besoin d'être consolé, inhérent au cœur humain, se heurte trop souvent à l'égoïsme ou à l'incompréhension d'autrui. Toute épreuve est pénible en elle-même. Mais que de fois le fardeau s'en trouve aggravé par l'indifférence ou l'éloignement des proches, des amis, de ceux sur lesquels on se croyait en droit de compter ! Les hommes évitent d'instinct tout ce qui porte le signe de la mauvaise fortune, de la déchéance, de la ruine, de l'adversité. Ils fuient celui que le malheur a frappé, soit qu'ils redoutent d'être atteints avec lui, soit qu'ils se sentent impuissants à le consoler. Ils fuient aussi, par orgueil, celui qui a péché et qui cherche à se relever. Ils craignent de se souiller à son contact, et disent avec les pharisiens : Éloignez-vous de moi, ne vous approchez pas, vous êtes un être impur [Isaïe LXV, 5].

Cassien rapporte l'histoire d'un jeune moine qui, pressé dans le désert de violentes tentations, s'en vint ouvrir son cœur à un ancien. « Il pensait trouver dans la prière du vieillard une consolation à sa peine et le remède à ses blessures. Mais l'autre d'éclater en paroles amères : Infâme et misérable, indigne de porter le nom de moine, quiconque peut ressentir les atteintes d'un vice tel que celui-là. » L'effet de tels reproches – on le conçoit sans peine – aurait été de jeter son visiteur dans le désespoir, si le saint abbé Apollon ne s'était trouvé sur le chemin pour le ressaisir et le reconforter.

Oh ! qu'il avait mal compris, ce rude solitaire, malgré ses pénitences, ses mortifications, ses méditations prolongées ;

## La compassion

qu'il avait mal compris le grand secret du Cœur de Jésus : l'amour compatissant pour les pécheurs ! S'il accueillait ainsi un frère en tentation, de quel visage aurait-il reçu l'Enfant prodigue revenant au logis, la Madeleine pleurant ses désordres, ou saint Pierre après son triple reniement ?

Rapprochons de cette conduite le chapitre vingt-septième de la Règle, où saint Benoît laisse entrevoir une fois de plus la tendresse paternelle de son cœur :

Que l'Abbé s'occupe en toute sollicitude des frères qui ont failli, car ce sont les malades qui ont besoin du médecin, et non ceux qui sont en bonne santé [saint Matthieu IX, 12]. Il doit donc, comme un sage médecin, user de toutes sortes de moyens. Il enverra, comme sous main, pour consoler l'excommunié, des sympectes, c'est-à-dire des frères âgés et sages qui, comme à la dérobée, reconforteront ce frère chancelant et l'engageront à faire une humble satisfaction. Qu'ils le consolent surtout, de peur qu'il ne se laisse accabler par l'excès de sa tristesse.

Pouvait-on imaginer sollicitude plus délicate ?

La première consolation que l'on doit aux affligés, c'est de les entendre avec bienveillance. L'homme qui se plaint demande, avant toutes choses, à épancher son cœur dans un autre. Savoir écouter sans impatience, sans ennui apparent, en donnant au contraire des marques d'intérêt et de sympathie, c'est déjà apporter à la peine du prochain un très réel soulagement. Quand bien même on ne trouverait rien à dire, on devrait se tenir pour assuré d'avoir vraiment pratiqué la vertu de compassion. Je pleurais, dit Job, sur celui qui était dans l'affliction, et mon âme souffrait avec celle du pauvre [Job XXX, 25]. Considérons ici encore notre divin Modèle. Avec quelle dou-

## Les instruments de la perfection

ceur, avec quelle patience ne devait-il pas prêter l'oreille aux doléances des pauvres gens qui venaient auprès de lui chercher du réconfort ! Cependant, à n'en pas douter, il savait très exactement, avant même qu'ils eussent ouvert la bouche, tout ce qu'ils allaient lui dire. Mais il préférait leur laisser le loisir de parler, parce que c'est là d'abord ce que cherche l'âme en peine. À son exemple, les Pères du désert, malgré le soin extrême qu'ils mettaient à fuir le monde, savaient entr'ouvrir leur solitude pour les affligés et écouter ceux-ci avec grande charité. L'auteur de la Vie de saint Antoine rapporte de cet illustre solitaire,

qu'il était comme un médecin donné par Dieu à toute l'Égypte. Qui donc, étant dans la tristesse lorsqu'il est venu le trouver, ne s'en n'est pas retourné dans la joie ? Quel est celui qui, pleurant la mort de ses amis, ne s'est pas senti soulagé par ses paroles ? Quel est celui qui, dominé par la colère lorsqu'il s'approchait de lui, n'a pas vu changer et attendrir son cœur ? Quel est le pauvre qui, l'abordant dans son affliction, n'a pas été consolé après l'avoir vu et entendu parler, et n'a pas méprisé même les richesses ? Quel est le solitaire qui, étant dans une vie plus relâchée lorsqu'il est venu vers lui, ne s'en est pas allé plus fort et plus courageux ?... Quel est celui qui, étant travaillé du démon et ayant eu recours à son assistance, n'en a pas ressenti les effets ? Et enfin quel est celui qui, tourmenté par des pensées diverses, ne s'en est pas retourné avec un esprit tranquille ?

Les moines restèrent fidèles, à travers les âges, à ces traditions de leurs anciens.

## La compassion

Nulle part, écrit Montalembert, la race humaine, dans ses joies et ses douleurs, n'a trouvé des sympathies plus vives et plus fécondes que sous le froc du moine. La vie solitaire, la mortification, le célibat, bien loin d'éteindre dans le cœur du moine l'amour du prochain, en augmentaient l'intensité et le redoublaient en le purifiant... Leurs écrivains avaient, pour peindre cette disposition propre aux âmes monastiques, un terme spécial, celui de *benignitas*, c'est-à-dire la bonté relevée et épurée par la piété ; *benignitas*, mot tout chrétien, tout monastique et aussi difficile à traduire que les deux autres vertus habituelles du cloître, *simplicitas* et *hilaritas*... Leur porte était toujours ouverte, non seulement à l'indigent et à l'exilé, mais à toutes les âmes fatiguées de la vie, courbées sous le poids de leurs fautes, ou simplement éprises de l'étude et du silence.

Pour parler à ceux qui sont dans l'affliction, après les avoir écoutés, on peut, selon saint Thomas, s'inspirer des considérations suivantes : la vanité des biens et des joies de ce monde ; le danger de la prospérité temporelle, qui nous éloigne de Dieu ; la douce affection de Celui qui nous frappe, et qui cherche par là non point notre perte, mais bien au contraire notre amendement et notre sanctification ; le souvenir des souffrances de Notre-Seigneur : si le bois vert a été traité de la sorte, pourquoi le bois sec serait-il épargné ? Enfin, l'avantage d'avoir des tribulations en cette vie, puisque celles-ci n'ont aucune proportion avec la gloire qu'elles font acquérir à notre âme pour l'éternité.

La compassion, lorsqu'elle n'est pas animée par une charité assez vive, doit se garder de deux écueils : elle peut être maladroite, ou insuffisante.

## Les instruments de la perfection

Elle est maladroite quand elle prétend raisonner celui qui se plaint et lui montrer qu'il est dans son tort. Ainsi firent les amis de Job, et Dieu s'en montra fort irrité. Une telle compassion en effet, bien loin d'adoucir, échauffe la blessure. Elle ne soulage pas le tourment, elle l'augmente ; elle engendre la colère et non l'apaisement, la révolte contre Dieu et non la soumission. Elle oublie qu'il y a un temps pour meurtrir et un temps pour guérir, un temps pour détruire et un temps pour bâtir [Eccl. III, 3]. « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas. » Le cœur qui souffre n'entend pas, ou entend mal, les raisons de la raison.

Elle est insuffisante, lorsqu'elle prétend éteindre la tristesse sous des phrases banales ou des plaisanteries ; lorsque, après un accueil affable, elle se lasse, se dérobe et s'esquive. Alors elle laisse celui qui la sollicitait plus accablé, plus seul, plus désarmé qu'il ne l'était auparavant, et il peut dire à son tour, avec le divin Maître : J'ai cherché un homme qui s'attristât avec moi, et nul ne s'est rencontré ; j'ai cherché quelqu'un pour me consoler, et je n'ai point trouvé.

La vraie compassion n'agit pas ainsi. Comme le bon Samaritain, elle prend à sa charge celui qu'elle a trouvé souffrant. Elle sait être prévenante, insinuante, délicate, persévérante. Elle traite l'âme malade comme on traite un infirme, elle la soigne comme une mère soigne l'enfant de ses entrailles. Sans doute, une telle vertu demande, chez celui qui veut la pratiquer, des efforts, du renoncement, de l'abnégation : mais aussi elle le transforme à l'image du Père qui fait briller son soleil sur les bons et sur les méchants ; elle le conduit à la vie éternelle, selon la promesse du Sauveur : Bienheureux les miséricordieux, car eux-mêmes obtiendront miséricorde [saint Matthieu

## La compassion

V, 7].



## CHAPITRE III. L'ÉLOIGNEMENT DU MONDE

*A saeculi actibus se facere alienum.*

Nous avons dit, dans un chapitre antérieur que, si la charité envers Dieu ne connaît pas de mesure, la charité envers le prochain doit au contraire être soumise à une sage discrétion, et se garder de l'excès. Voici que la Règle de saint Benoît est conduite à appliquer ce principe. Après avoir énuméré les œuvres de miséricorde tant spirituelles que corporelles, sachant combien les occupations extérieures, même les plus saintes, peuvent entraîner l'âme « hors de soi », le législateur rappelle le moine aux devoirs de sa vocation et lui demande de demeurer étranger aux « actes du siècle ». Que signifie au juste cette expression ?

Saint Benoît ne prétend pas interdire à ses fils tout commerce avec le monde. Les Apôtres, après la Résurrection, furent bien obligés, pour gagner leur vie, de revenir aux filets qu'ils avaient quittés sur l'appel du Christ [saint Jean, XXI] ; de même il arrive souvent que les besoins du monastère ou les nécessités du prochain imposent aux religieux des occupations, des travaux, des affaires qui ressemblent beaucoup aux occupations, aux travaux, aux affaires des gens du monde. Tout ce qui se fait dans le siècle n'est pas nécessairement œuvre ou « acte »

## Les instruments de la perfection

du siècle. Les Pères du désert, ces amants passionnés de la solitude, savaient cependant recevoir leurs visiteurs avec une extrême courtoisie ; ils allaient à la ville vendre le produit de leur travail ; et dans les moments de crise ou de persécution, ils quittaient leurs cellules pour venir apporter aux victimes les secours en leur pouvoir.

De nos jours, les religieux se voient contraints souvent à des occupations du même genre : et ils doivent s'y donner de bon cœur, dans la mesure où l'obéissance leur en fait une obligation.

Mais, en dehors de ces nécessités, le moine doit fuir le monde de son mieux, parce qu'il y a incompatibilité entre l'esprit du monde et celui de l'Évangile. Ce n'est point dans l'agitation des affaires et des soucis terrestres que l'on trouve Dieu, mais dans la solitude et le silence. C'est au désert, c'est en s'enfonçant vers le cœur du désert que Moïse aperçut le buisson ardent ; c'est au désert qu'Élie sentit passer la brise légère où se trouvait le Seigneur, et que saint Jean-Baptiste – chose bien étonnante ! – commença de prêcher la venue du Messie. C'est là que tant de saints, imitant l'exemple du Sauveur lui-même, sont allés chercher Dieu, et c'est là qu'ils l'ont trouvé. Ego cognovi te in deserto, in terra solitudinis, dit le Seigneur au prophète Osée [XIII, 2] : « C'est au désert que je t'ai connu, dans la terre de l'abandon ». Et saint Bonaventure, commentant cette parole, ajoute : « ...cette terre où a coutume de s'accomplir l'union du Verbe divin avec l'homme. »

Or le désert où s'est retiré le religieux qui veut fuir le monde, c'est son monastère. Il doit donc s'attacher à y demeurer, et n'en sortir que le plus rarement possible. Quatre choses, dit saint Thomas, conviennent spécialement au religieux :

## L'éloignement du monde

« être attentif à rester au monastère, obéir à son supérieur, fuir l'oisiveté et vaquer à la prière. » La fréquence des sorties et des voyages permet à l'esprit du monde de rentrer peu à peu dans l'âme, et d'en étouffer la flamme intérieure. La préoccupation de suivre ce qui se passe dans le siècle est pour l'esprit religieux ce que le ver est au bois ou la teigne au vêtement. Elle le ronge lentement, mais sûrement. Les mille plaisirs apparents qu'offre le monde détournent l'âme de l'unique nécessaire ; ils absorbent une partie de cet appétit de bonheur qui est le ressort de toute son activité, et l'empêchent de se porter tout entière vers Dieu, comme l'y invite le Psalmiste, quand il lui fait dire : Je garderai toute ma force pour aller à vous Ps. LVIII, 10]. Ainsi se perdent les vocations les plus sérieuses.

Au moment de la Réforme du Carmel en Espagne, il y avait un jeune religieux de la Réforme qui vivait dans une continuelle intimité avec Notre-Seigneur, et on l'avait vu plus d'une fois élevé de terre dans la ferveur de la contemplation. Il fut désigné par le chapitre de son Ordre pour aller à Rome en mission : Père Pierre, lui dit saint Jean de la Croix qui le rencontra au moment de son départ, Votre Révérence va en Italie déchaussée, et en reviendra chaussée. Ce Père en effet, au cours de son voyage, négligea ses pratiques de piété, se laissa aller au relâchement. En relations continues avec le siècle, il perdit tous les trésors de vertu et de mérites qu'il avait amassés jusque-là et qu'il ne retrouvera plus jamais ; car il ne tarda pas à quitter le Carmel réformé et passa chez les Mitigés.

Sans doute, on s'excuse soi-même en se disant que l'on fait du bien aux autres. Et ceci est souvent vrai. Mais il importe de ne point se perdre soi-même sous le prétexte d'aider les autres

## Les instruments de la perfection

à devenir meilleurs, car cela serait contraire à l'ordre que doit respecter la charité. En regard du bien que l'on peut procurer à telle ou telle personne, il convient de peser le mauvais exemple que donne au monde lui-même un religieux toujours par monts et par chemins. Les gens du siècle se scandalisent de la facilité avec laquelle il délaisse les devoirs de son état, et volontiers lui diraient avec saint Jérôme : Quid facis in turba, qui solus es ? Que faites-vous dans la foule, vous dont la profession est d'être solitaire ?

Saint Jean de la Croix, quand il était prieur du couvent de Grenade, ne faisait pas de visites, ne rendait même pas celles qu'on lui faisait. Certains religieux lui firent remarquer les inconvénients d'un pareil procédé, et, par déférence pour leur sentiment, le saint consentit à faire une visite au Président de la ville. Il se présenta chez lui et s'excusa d'avoir tant tardé à remplir ce devoir : Père Prieur, lui répondit le Président, nous aimons mieux voir Votre Révérence et ses frères dans leurs maisons que dans les nôtres. Si en venant chez nous ils nous entretiennent, en restant chez eux, ils nous édifient. Le religieux qui vit dans la solitude nous élève le cœur ; celui qui sort pour sortir ne parvient ni à nous édifier, ni à gagner le moindre crédit pour lui-même. Le saint, ravi de ces paroles, abrégé sa visite et rentra au couvent, où il rapporta l'entrevue à la communauté : Personne, mes Pères, ajouta-t-il, ne sait mieux ce que demandent de nous les gens du monde qu'eux-mêmes. Or ce qu'ils entendent trouver en nous, ce ne sont pas des courtisans, mais des saints. Ce n'est pas dans leurs maisons qu'ils nous veulent, mais dans les nôtres, occupés à louer Dieu.

Il faut fuir le monde, il faut fuir les manières du monde. A

## L'éloignement du monde

sæculi actibus, dit saint Benoît. Il faut renoncer aux préoccupations, aux plaisirs, aux honneurs, aux manières du monde. « En vous retirant du siècle, dit saint Jean Climaque, ne prenez plus part aux choses du siècle, car les passions qui ont été chassées de notre cœur n'aiment rien tant que d'y revenir. » Ce n'est point assez d'embrasser la vie religieuse : beaucoup ont fui au désert, qui y ont emmené le monde avec eux. Si l'on est vraiment avide de vie solitaire, il faut s'appliquer à bannir de ses pensées, de son langage, de ses manières, de ses vêtements, de ses attitudes, tout ce qui sent le monde et sa frivolité : ou bien il faut renoncer à s'établir dans la contemplation des choses célestes.

Veillez, dit Raban Maur, à ne rien garder en vous qui respire le siècle, à ne point porter avec vous à l'église les souillures ou la versatilité du siècle. Mais que tout ce qui sent le siècle vous soit anathème. Ne mélangez pas les choses divines avec les choses humaines, n'introduisez pas les affaires du monde au milieu du service de l'Église. C'est là ce que saint Jean proclame comme avec une trompette dans son épître : N'aimez point le monde, ni ce qui est dans le monde [I Jo. II, 15]. Et saint Paul pareillement : Ne vous conformez point à l'image de ce siècle [Rom. XII, 2].

Le moine, lorsqu'il est obligé de vivre parmi les hommes, doit imiter dans son cœur saint Siméon Stylite, qui s'était fixé sur une colonne pour se tenir au milieu du monde, et cependant séparé de lui.

Dom du Sault, bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, dans ses Avis aux Religieux, si estimés des maîtres de la vie spirituelle, dit fort bien sur ce sujet :

## Les instruments de la perfection

Un religieux doit ressembler... à un vaisseau marchand qui vogue sur la mer... Un vaisseau est dans la mer, mais la mer n'est point dans le vaisseau ; on prend toutes les précautions possibles pour empêcher l'eau d'y entrer, et si elle s'y glisse par quelque ouverture, on a soin de la retirer aussitôt et de la jeter dehors. Un religieux est dans le monde, mais le monde ne doit pas être dans le cœur du religieux ; il doit veiller avec la dernière application à n'en être point pénétré. Si quelque chose de ses vanités et de sa corruption s'insinue en lui, il doit l'en bannir au plus tôt... Un vaisseau est dans la mer, mais il ne s'y arrête pas, il vogue vers le port et il se sert de cet élément pour y arriver. Un religieux est dans le monde, mais il ne doit point y attacher son cœur ; il doit se servir du monde et des créatures pour aller au port de l'éternité bienheureuse.

## L'AMOUR DE JÉSUS-CHRIST

*Nihil amori Christi praeponere*

Après avoir mis ses disciples en garde contre l'esprit du monde, qui, sous le voile des œuvres de miséricorde envers le prochain, pourrait se glisser dans leurs âmes, Notre Bienheureux Père donne maintenant la règle d'or qu'il faut suivre, si l'on veut reconnaître toujours le droit chemin, si l'on veut éviter tout écart à droite, vers une réserve égoïste et orgueilleuse, comme à gauche, vers un empressement exagéré : ne rien préférer, ni le service des pauvres, ni celui des malades, ni la paix du monastère, ni le silence de la cellule, ne rien préférer à l'amour du Christ.

On voit, au premier livre des Rois, que l'écuyer qui portait les armes de Jonathas, au moment de s'engager, seul avec celui-ci, dans une expédition des plus périlleuses, ne se mit en peine ni du danger à courir, ni de la raideur du chemin. Mais il se contenta de dire à son maître : Faites tout ce qui vous plaît. Allez où vous le désirez, et je vous accompagnerai partout où vous voudrez [I Reg. XIV, 7].

Quiconque embrasse la vie religieuse et se charge des « glorieuses armes de l'obéissance » devient par le fait même l'écuyer du Prince qui a vaincu le monde en se faisant obéis-

## Les instruments de la perfection

sant jusqu'à la mort, et la mort de la croix. Dès lors, il ne lui est plus permis de combattre à sa guise : les yeux fixés sur son Roi, il suit ce dernier partout où il va, et n'a d'autre désir que d'exécuter ses ordres.

Car l'« amour » dont parle ici saint Benoît se manifeste essentiellement par l'obéissance. Le chapitre cinquième de la Règle ne laisse à cet égard aucun doute : « Celle-là (l'obéissance sans délai) convient à ceux qui estiment n'avoir rien de plus précieux que le Christ. » L'obéissance, en effet, en demandant à l'homme le sacrifice de sa liberté, c'est-à-dire du plus précieux de tous ses biens, est le plus grand témoignage d'affection que la créature raisonnable puisse donner à son Créateur. Si vous m'aimez, dit le divin Maître, obéissez à mes commandements. Ce n'est pas à ceux qui crient : Seigneur, Seigneur, qu'il promet son royaume, mais à ceux qui font la volonté de Dieu. Ceux que l'obéissance trouve toujours libres de toute attache et prêts à aller où il faudra, ceux qui savent renoncer à leurs goûts, à leurs désirs, à leurs attraits, aux travaux entrepris et même à telles dévotions ou mortifications particulières, pour suivre les moindres appels du Maître, ceux-là montrent réellement qu'ils « ne préfèrent rien à l'amour du Christ ». Ils sont vraiment ces fils de la Sagesse dont parle l'auteur sacré, qui composent l'assemblée des justes, et le fruit qu'ils portent est obéissance et amour [Eccli. III, 1].

Obéissance et amour. Ces deux vertus ne se séparent point. Le commandement par excellence, le premier et le plus grand de tous les commandements est un précepte d'amour : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces [saint Matthieu XXII, 39], et ainsi toute obéissance, qu'il s'agisse de la voie des préceptes ou de

## L'amour de Jésus-Christ

celle des conseils, s'ordonne à ce but unique : aimer.

Aimer Dieu. Mais, pour aimer il faut connaître. Or comment connaître Dieu ? Sans doute, nous savons de Lui qu'il est : le mouvement du monde, l'harmonie de l'univers, la beauté des créatures, proclament à l'envi son existence et révèlent en outre quelques-unes de ses perfections. Cela ne suffit point cependant pour connaître la vraie nature de Dieu. Le Dieu du Sinaï, Celui qui se définit lui-même : Je suis Celui qui est [Ex. III, 14] ; l'Être pur, l'Être absolu, l'Être souverain, est au-dessus de toute image et de toute pensée. Il dépasse toute conception, et c'est en vain que l'esprit humain essaye de l'appréhender. L'homme ne peut se faire de lui qu'une idée très imparfaite, et la connaissance la plus élevée à laquelle il atteint est une connaissance purement négative. Quand nous disons de Dieu qu'il est un pur esprit, nous concevons qu'il est sans mélange de matière ; quand nous disons qu'il est infini, nous entendons qu'il n'a point de limites. Et ainsi du reste. Nous ne pouvons nous élever au-dessus de ces négations.

Or, cette connaissance imparfaite engendrera bien un certain amour, dont les écrits des philosophes païens donnent parfois de touchantes manifestations : mais cet amour lui-même demeurera très imparfait. Pour aimer Dieu pleinement il faudra autre chose. Saint Augustin raconte, dans ses Confessions, les efforts qu'il faisait, étant encore manichéen, pour élever son esprit jusqu'à Dieu. Sans cesse il cherchait à monter plus haut, à se dégager de toute image, pour parvenir à la Vérité immuable. Et parfois, comme dans un éclair, il entrevoyait quelque chose de la lumière même de Dieu : mais il ne pouvait y arrêter la pointe de son esprit, et retombait aussitôt, sans s'être rassasié de la splendeur entrevue.

## Les instruments de la perfection

Il se serait épuisé ainsi en efforts stériles, s'il n'avait enfin trouvé le « médiateur », c'est-à-dire celui qui sert d'intermédiaire, de moyen terme, entre Dieu et l'homme, Jésus-Christ. Car c'est pour cela que le Verbe s'est fait chair et qu'il a habité parmi nous : c'est pour mettre à notre portée, pour accommoder à notre faiblesse le Dieu infini. En lui, la plénitude de la divinité, la somme des attributs et des perfections divines réside « corporellement », c'est-à-dire d'une façon perceptible pour nos sens. En lui, nous pouvons voir, entendre, toucher, l'Être immatériel que nous ne saurions, sans cela, saisir. Son humanité, comparable à un prisme, décompose et permet d'analyser le rayon fulgurant qui jaillit de l'Être absolument simple. C'est pourquoi il est la voie, la vérité et la vie. Il est la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, lumen de lumine, lumière sortie de la lumière, lumière visible procédant de la lumière invisible, lumière perceptible aux yeux humains et cependant rigoureusement identique à la lumière inaccessible dans laquelle habite le Très-Haut.

Toute la puissance d'amour que notre cœur veut donner à Dieu, c'est donc sur Jésus-Christ qu'il faut la diriger. En traitant du deuxième instrument, nous avons fait remarquer que le second commandement était dit « semblable », et non pas « égal » au premier, et que nous ne devons pas aimer le prochain de tout notre cœur : un homme cependant fait exception à la règle ; un homme a le droit d'être aimé comme Dieu, sans partage, sans réserve, sans mesure, et cet homme, c'est Jésus-Christ.

Lui-même le donne à entendre clairement dans la réponse qu'il fit un jour à l'apôtre Philippe : Seigneur, disait ce dernier, montrez-nous le Père, et cela nous suffit, c'est-à-dire, et nous

## L'amour de Jésus-Christ

n'aurons plus rien à désirer. Philippe, repartit le Sauveur, celui qui me voit, voit aussi le Père. Entendez : Celui qui m'a trouvé a trouvé la plénitude du bonheur, il possède tout ce que le Père peut lui donner, il n'a pas à désirer autre chose [Jo. XIV, 8-9].

Ainsi, il n'y a point d'autre moyen pour nous d'aller à Dieu, de connaître et d'aimer Dieu, de réaliser notre destinée éternelle, que Jésus-Christ. Tel est l'ordre inviolablement établi par Dieu, le fondement de la religion, l'unique porte de salut.

Je l'ai reconnu, et je le vois clairement, dit sainte Thérèse, nous ne pouvons plaire à Dieu que par Jésus-Christ, et Sa Volonté est de ne nous accorder de grandes grâces que par les mains de cette Humanité très sainte, en qui, comme il a dit, il met ses complaisances. C'est cent et cent fois que je l'ai vu par expérience et je l'ai entendu de la bouche même de Notre-Seigneur. C'est par cette porte, comme je l'ai vu clairement, que nous devons entrer, si nous voulons que la divine Majesté nous découvre de grands secrets. Ainsi, ne cherchez pas d'autres routes, fussiez-vous au sommet de la contemplation.

Que rien donc ne passe pour nous avant l'amour de Jésus-Christ, que rien ne nous sépare de cet amour ! C'est là cette perle précieuse de l'Évangile pour laquelle nous devons vendre tout le reste. Et parce que l'amour fait sortir de soi pour devenir semblable à l'objet aimé, attachons-nous à revêtir le Christ, à tenir constamment ce divin modèle sous nos yeux, à le reproduire en nous, comme l'exprime savoureusement le quatrain suivant, tiré d'un vieux livre d'Heures :

Jésus soit en ma tête et mon entendement,  
Jésus soit en mes yeux et mon regardement,  
Jésus soit en ma bouche et en mon parlement,

## Les instruments de la perfection

Jésus soit en mon cœur et en mon pensement.  
Ainsi soit-il.

## CONTENIR SA COLÈRE

*Iram non perficere*

Pour se mettre à l'école de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il importe d'abord de débusquer un adversaire que chacun rencontre en soi-même et qui détruit à tout instant le travail de la grâce. Cet ennemi, c'est le penchant à la colère. Apprenez de moi, dit le Sauveur, que je suis doux et humble de cœur [saint Matthieu XI, 29]. Remarquons que le Maître pose la douceur avant l'humilité, indiquant par là que nul ne peut espérer venir à bout de l'orgueil, s'il ne commence par pacifier son âme et la guérir de ses emportements.

Tous nos vices, tous nos défauts, toutes nos difficultés, et nos imperfections proviennent de l'inclination au péché qui demeure en nous après le Baptême et que les théologiens nomment la concupiscence. Or cette inclination serait facilement maîtrisée par la raison, si elle ne tirait elle-même une grande force du pouvoir qu'a l'homme de se mettre en colère. Cette puissance irascible, cette faculté qui se jette impétueusement sur les obstacles auxquels se heurte la volonté, donne des armes à la concupiscence et la rend redoutable. Saint Thomas l'appelle pour ce motif « armigera concupiscentiæ », écuyère de la concupiscence, suivante qui porte le glaive de sa maî-

## Les instruments de la perfection

tresse et le lui passe au moment du combat. Il est aisé de conclure qu'en détruisant la colère, on désarme la concupiscence, et avec elle toutes les passions mauvaises. C'est la colère seule en effet qui permet à celles-ci d'affronter les difficultés, de briser les résistances, d'enlever de vive force l'objet qu'elles veulent atteindre. En la faisant mourir, on ôte aux autres passions leur vigueur, et la raison n'aura plus de peine à les faire rentrer dans le devoir. En ce sens, l'Ange de l'École dit encore qu'elle est « la porte de tous les vices ; fermez-la, et vous obtiendrez à l'intérieur la tranquillité nécessaire aux vertus ; ouvrez-la, et l'âme sera prête à tous les crimes ».

Considérée en soi, la colère cependant n'est pas chose mauvaise : c'est une passion de l'âme, au même titre que la crainte ou l'amour. Elle a été donnée à l'homme pour surmonter les obstacles qui l'empêchent d'atteindre sa véritable fin, pour lutter contre les tentations et les mauvais penchants, pour réprimer le désordre, pour venger les injures faites à Dieu. Lorsqu'elle agit en ce sens, lorsqu'elle tend à satisfaire la justice et à rétablir l'ordre violé, lorsqu'elle s'exerce sur de vrais coupables et sans sortir des bornes marquées par la raison, elle est légitime, elle peut même se traduire en actes de vertu. Aussi voyons-nous le Saint-Esprit, par la bouche du Psalmiste, faire aux hommes une obligation de se mettre en colère contre leurs défauts : Irascimini, leur dit-il, et nolite peccare [Ps. IV, 5]. De même, ceux qui détiennent le pouvoir ou qui ont à exercer quelque autorité doivent s'irriter contre les négligences et les manquements de leurs sujets. L'Écriture leur donne en exemple les colères de Moïse contre les désobéissances d'Israël, celle de Notre-Seigneur quand il chassa les vendeurs du temple, celles de Dieu contre les égarements et les débordements de son

## Contenir sa colère

peuple. Mais ce sont là des colères de colombe [Jer. XXV, 38], des irritations dans lesquelles il n'y a pas l'ombre de fiel ou d'amertume, des colères inspirées par une vraie charité et non par quelque blessure de l'amour-propre, des colères dans lesquelles la passion, « tenant, dit Aristote, le rôle de soldat et non celui de chef », demeure constamment soumise à l'empire de la raison.

Or, se maintenir ainsi dans une absolue possession de soi-même, dans une claire vision de la justice, tout en donnant au dehors les marques de l'indignation, est une chose tellement difficile que nul ne peut y prétendre sans s'être longuement exercé à la pratique de la douceur, ce que l'Écriture insinue en disant de Moïse qu'il était « le plus doux des hommes [Num. XII, 3] ». Pour corriger les autres, il faut d'abord se dominer soi-même. « Rien ne sied moins que la colère à l'homme qui punit, dit Sénèque. Le châtement n'est efficace que s'il part de la raison. C'est pour cela que Socrate disait à son esclave : Comme je te battrais, si je n'étais en colère ! »

La colère une fois déchaînée ne connaît plus de mesure. Elle fait sortir l'homme de lui-même et le rend capable des pires excès. Aiguillonnée par l'amour-propre qui s'exaspère de la résistance rencontrée, elle ravit au contrôle de la raison les facultés de l'âme et du corps, pour les jeter avec violence sur l'objet auquel elle s'est heurtée. L'homme perd alors toute notion de convenance et tout sentiment de sa dignité. Son visage abandonne l'expression humaine qui fait sa noblesse, pour devenir semblable à une face de démon ; ses membres s'échappent en gestes dérégés, sa bouche profère des paroles précipitées, souvent incohérentes, jaillies de profondeurs obscures dont il ignorait l'existence en lui-même, paroles dont les

## Les instruments de la perfection

conséquences trop souvent seront irréparables.

Sénèque cite l'exemple suivant, de l'injustice inouïe à laquelle peut se laisser emporter un homme, de mœurs honorables, dans un mouvement de fureur. Un soldat romain, sorti du camp avec un camarade pour le service des vivres, était revenu sans son compagnon et sans pouvoir expliquer ce qui était arrivé à celui-ci. Il fut accusé de l'avoir tué, et, de ce chef, condamné à mort par Pison, son général.

L'infortuné demande un sursis pour aller aux recherches, on le lui refuse. On le conduit hors des lignes du camp, et déjà, il tendait sa tête, lorsque soudain reparaît celui que l'on croyait assassiné. Le centurion préposé au supplice ordonne à l'exécuteur de remettre son glaive au fourreau et ramène le condamné vers Pison. Une foule nombreuse escorte les deux camarades qui se tiennent l'un l'autre embrassés : toute l'armée fait éclater sa joie. [À la vue de cette manifestation], Pison s'élançe en fureur sur son tribunal ; il voue à la fois au supplice et le soldat non coupable du meurtre, et celui qui n'avait pas été assassiné. Puis il ajoute une troisième victime : le centurion lui-même, pour avoir ramené un condamné, partagera le sort de celui-ci. Ainsi trois malheureux sont traînés au lieu fatal pour l'innocence du premier !

Que de fléaux ont été déchaînés sur l'humanité par la colère ! Que de crimes, que de meurtres, que de massacres ont eu pour cause un emportement non réprimé ! Et dans la vie quotidienne, qui dira le nombre des amitiés brisées, des situations compromises pour quelques mots violents que l'on n'a pas su étouffer ?

Aussi, quiconque recherche la paix du Christ doit s'appliquer à déraciner de son cœur cette funeste passion. La première

## Contenir sa colère

résolution à prendre est celle que nous indique saint Benoît : iram non perficere, ne point satisfaire sa colère, ne pas lui donner libre cours, ne jamais mettre à exécution les actes qu'elle inspire. On sait comment l'empereur Théodose, homme profondément chrétien mais d'un naturel emporté, ordonna un jour, dans un moment de fureur, le massacre général des habitants de Thessalonique, pour s'être livrés à des manifestations séditeuses. À peine revenu à lui, il révoqua cette terrible sentence : mais il était trop tard, et sept mille personnes avaient déjà été mises à mort. Quand l'empereur repentant obtint enfin de saint Ambroise sa réconciliation avec l'Église, le grand évêque lui demanda de rédiger, séance tenante, une loi, d'après laquelle tout arrêt entraînant la mort ou la confiscation des biens ne serait promulgué que trente jours après avoir été rendu.

C'est une loi du même genre qu'il faut établir dans le petit monde de notre âme : ne jamais prendre une sanction sans en avoir pesé les conséquences devant Dieu ; s'imposer toujours un délai – mora – avant d'agir, lorsqu'on sent que l'on perd le contrôle de soi-même. Les instruments suivants nous apprendront à atteindre le mal dans sa racine. Le premier point à obtenir est d'abord d'en endiguer les effets, et pour cela de ne jamais satisfaire sa colère.

Dans ce dessein, il faut, autant qu'on le peut, s'aider de la prière. Lorsque la mauvaise humeur s'élève, lorsque la tempête s'annonce, lorsque la raison menace d'être submergée, comme jadis la barque que montaient les Apôtres, la première chose à faire est de courir avec ceux-ci au divin Maître et de le supplier intérieurement : Seigneur, sauvez-nous, nous périssons [saint Matthieu VIII, 25]. Il faut, autant qu'on le peut, faire des orai-

## Les instruments de la perfection

sons jaculatoires, ou invoquer les noms de Jésus et de Marie, ces noms dont la liturgie chante qu'ils sont comme du baume ou de l'huile répandue, parce que leur seule présence calme l'irritation et apaise les flots agités de notre âme.

Après la prière, le moyen le plus efficace de se maîtriser est d'observer le silence à tout prix. Si on laisse échapper un premier flux de paroles, elles ne feront qu'exciter la tempête. Le silence doit jouer le rôle d'une digue opposée au torrent, ou d'une cage emprisonnant le monstre prêt à s'élancer et à mettre notre âme en pièces.

Mais à ces moyens immédiats, il faut ajouter des précautions prises de loin :

Le soldat, dit saint Bonaventure, qui voudrait se revêtir de ses armes seulement quand les ennemis font irruption sur lui n'aurait pas le temps de se mettre en garde, et la surprise ne lui permettrait pas de songer aux moyens de s'échapper.

Il est donc nécessaire de se prémunir à l'avance contre les accès de la colère. Pour cela, saint Grégoire le Grand conseille deux procédés : le premier est de considérer les désagréments que nous pourrions avoir à souffrir dans telle action, dans telles circonstances, et de s'armer de patience contre eux, en s'appuyant sur les injures reçues par notre Sauveur ; le second, d'avoir constamment présent à l'esprit le souvenir de nos péchés et le sentiment de notre fragilité.

C'est en méditant souvent ces pensées et d'autres semblables que l'on arrivera à fortifier le cœur contre cette passion, et à empêcher ces explosions de violence qui font perdre en quelques instants à l'âme le fruit de bien des efforts, la laissant dans le même état qu'un jardin ravagé par un ouragan.

## RENONCER À SE VENGER

*Iracundiæ tempus non reservare*

Ne pas réserver un temps pour la vengeance. Le premier emportement réprimé, on pourrait garder au fond de soi-même la résolution de châtier celui qui nous a irrités, et ainsi de « se réserver un temps pour la vengeance ». Vengeance, désir de se venger, tel est en effet le sens dans lequel on peut entendre le mot iracundia. Or, est-il besoin de dire que ce sentiment est tout l'opposé de l'esprit chrétien ? L'oubli des injures tient une place fondamentale dans la doctrine du Divin Maître : il en fait l'une des bases de la Loi nouvelle, il l'impose comme une condition absolue à quiconque veut trouver grâce devant le Père céleste : Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.

Mais,

le pardon des injures est difficile, dit Bourdaloue, et il n'y a rien dans le cœur de l'homme qui n'y répugne... Pardonnez sincèrement et de bonne foi, pardonnez pleinement et sans réserve, voilà, à en juger par les sentiments naturels, la plus rude épreuve de la charité, et l'un des plus grands efforts de la religion.

Saint Benoît le savait bien : aussi procède-t-il, comme à

## Les instruments de la perfection

l'ordinaire, avec une sage méthode. Il ne demande pas dès l'abord que l'on bannisse de son cœur tout ressentiment, toute animosité contre le prochain. C'est là un terme auquel on s'efforcera d'arriver plus tard : il serait prématuré d'en imposer l'accomplissement à des commençants. En effet, nous nous sentons parfois dans une telle impuissance d'oublier une injure, de chasser un sentiment de rancune, qu'à parler sans ménagement sur ce sujet, on risquerait, dit le Catéchisme Romain, de réduire certaines âmes au désespoir.

Notre Bienheureux Père se borne donc à proposer ici, comme un second progrès à réaliser, après avoir réussi à dominer ses premiers emportements, la volonté de renoncer à tout projet délibéré de représailles. Dieu déjà en avait donné le précepte au peuple juif : Tu ne chercheras pas à te venger [Lev. XIX, 18].

À vrai dire, cependant, si on la considère dans son origine, la vengeance n'est point un mal. Elle est fille de la justice ; elle naît du désir de voir réparer, en quelque façon, toute violation de l'ordre et du droit établi. Aussi nous la louons en Dieu comme une perfection : Juste judex ultionis, lui chantons-nous à la Messe des Morts, Juste dispensateur de la vengeance... En lui, elle est souverainement bonne. Elle est la contrepartie équitable de la récompense qu'il accorde aux élus. Si ceux qui ont évité le mal pour faire le bien, sur cette terre, doivent recevoir un jour la béatitude, c'est-à-dire le Bien éternel, il convient que ceux qui ont rejeté le bien pour embrasser le mal, reçoivent à leur tour le malheur absolu, le mal éternel. C'est ce qu'expriment les théologiens en définissant la vengeance : *redditio mali pœnalis pro malo culpabili*.

Mais un tel droit n'appartient qu'à Dieu, et lui-même le

## Renoncer à se venger

revendique comme une de ses prérogatives : C'est à moi qu'appartient la vengeance, et c'est moi qui rétribuerai au temps marqué. [Deut. XXXII, 35]

De notre part, tout acte de vengeance est un acte mauvais, à cause des dispositions d'orgueil et de haine qui se greffent inévitablement sur le souci initial de rétablir la justice. Celui qui prétend se venger oublie et sa condition de créature, qui l'empêche d'avoir par soi-même aucune espèce de droit ; et son état de pécheur, qui le rend passible sans cesse des châtements divins. Au lieu de chercher, comme le mauvais serviteur de l'Évangile, à faire rendre gorge à son compagnon d'exil en cette vallée de larmes, il devrait plutôt se mettre en peine des comptes qu'il aura à rendre pour lui-même. Qui veut se venger, dit le fils de Sirach, trouvera un Dieu qui se vengera à son tour. Et Dieu tiendra ses péchés en réserve. Pardonne à ton prochain, lorsqu'il te fait du mal : et toi, alors, quand tu demanderas pardon, tes péchés te seront remis. L'homme garde sa colère contre l'homme, et il demande à Dieu sa propre guérison ? Il n'a pas compassion d'un homme semblable à lui, et il demande pardon pour ses propres péchés ? [Eccli. XXVIII, 1-5]

Aveuglés par notre orgueil, nous détestons, non l'offense, mais l'offenseur. Ce que nous voulons venger, c'est non pas l'honneur de Dieu, mais notre amour-propre, au fond duquel se cache le principe réel de nos indignations : toute colère en effet, dit saint Thomas, a pour cause le sentiment d'avoir été méprisé.

Aussi la vengeance n'est-elle jamais permise aux individus : seuls ont le droit de l'exercer ici-bas les pouvoirs publics légitimes, en tant qu'ils représentent l'autorité de Dieu.

Mais, au-dessus des juges de la terre, l'œil de la foi doit

## Les instruments de la perfection

savoir découvrir le tribunal suprême devant lequel viendront, au dernier jour, tous les différends et tous les procès, pour y être jugés de nouveau : Je jugerai les justices, dit le Seigneur [Ps. LXXIV, 3]. Toutes les justices jugées par les hommes, toutes les accusations, tous les griefs formulés par eux, toutes les sentences prononcées, toutes les punitions infligées seront évoqués et minutieusement pesés, au dernier Jugement, par Celui qui sonde les reins et les cœurs.

Remettons donc à cet arbitre souverain le soin de défendre nos droits ; aimons à lui rendre ainsi témoignage de la confiance absolue que nous avons en son équité, et, loin de nous acharner à poursuivre nos offenseurs, cherchons bien plutôt à bannir de nos rapports avec le prochain tout ce qui sentirait le désir de vengeance. Imitons la magnanimité du saint roi David, lorsque, caché dans la caverne d'Enggadi, il tint à sa merci Saül, qui lui faisait tant de mal. Bien loin de le mettre à mort, il le laissa aller, avec des égards touchants, se contentant de lui dire : Que le Seigneur soit juge entre toi et moi et qu'il me venge de toi : mais ma main ne se portera point sur toi. [I Reg. XXIV, 13]

Le mot iracundia a encore un sens plus général, qu'il importe d'étudier. C'est celui d'irascibilité, ou d'irritabilité. Il désigne l'état de ceux qui se mettent en colère à tout propos et sans raison.

On voit, dit Sénèque, la différence qu'il y a entre la colère et l'irascibilité : c'est celle qui existe entre un homme ivre et un ivrogne ; entre un homme qui a peur et un poltron. Un homme peut être en colère sans être irascible ; un homme irascible peut parfois n'être pas irrité.

Un tel vice est gravement nuisible à la dévotion et à la vie

## Renoncer à se venger

intérieure. Comment l'Esprit-Saint, qui est joie, douceur, bienveillance, charité, ferait-il sa demeure dans une âme toujours agitée, toujours en courroux ? Comment lui ferait-il entendre ces gémissements inénarrables, ces prières ferventes qui montent jusqu'au trône de Dieu ?

En outre, ce défaut jonche d'épines la vie commune. Une susceptibilité toujours en éveil, toujours prête à mordre, rend pénibles les rapports quotidiens. Elle envenime les difficultés les plus insignifiantes et fait tourner au tragique les moindres incidents.

Celui qui cherche la perfection doit donc extirper de son cœur toute irascibilité, et s'exercer à supporter sans amertume les reproches, les critiques, les plaisanteries, les manques d'égards, etc.... Qu'il s'efforce d'établir son âme dans une « immobilité » capable de résister à toute injure comme à toute louange, cette « immobilité » constituant, au dire de saint Jean Climaque, la vraie douceur !

En ce sens, nous dirons encore : *iracundiæ tempus non reservare*, ne pas garder un temps pour la colère. S'il y a un temps pour tuer et un temps pour guérir, un temps pour ruiner et un temps pour bâtir, un temps pour les larmes et un temps pour la joie [Eccl. III], on ne saurait dire qu'il y a un temps pour l'aigreur et un temps pour la douceur, un temps pour la rancune et un temps pour le pardon. C'est toujours qu'il faut être doux, c'est toujours qu'il faut pardonner.

On ne gravera jamais trop profondément dans son âme la pensée que l'esprit chrétien est un esprit de douceur. C'est cette vertu que le divin Maître a posée comme le principe de notre rénovation. C'est elle qui par excellence, au témoignage de saint Thomas, met l'homme en état de connaître Dieu. C'est

## **Les instruments de la perfection**

par elle que nous devenons semblables à l'Agneau divin, qui se laissa conduire sans une plainte à la plus horrible des morts. [Is. LIII, 7] C'est elle qui valut à la Très Sainte Mère de Dieu cette place « unique » parmi toutes les créatures, comme le lui chante l'Église : *Virgo singularis, inter omnes mitis*. C'est à elle enfin qu'est promise la possession de la patrie céleste : Bienheureux les doux, dit Notre-Seigneur, parce qu'ils posséderont la terre. [Matth. V, 4]

## LA SIMPLICITÉ

*Dolum in corde non tenere.*

Il arrive souvent que ceux qui, par vertu ou par impuissance, ont renoncé à se venger ouvertement, gardent par devers eux un obscur désir de châtier tout de même leur offenseur, en usant de ruse, en lui tendant des pièges, en se livrant contre lui – pour nous servir d’un mot semblable au mot latin — à des manœuvres « dolosives ». Ils appellent secrètement quelque malheur, quelque revers, quelque disgrâce qui viendra les venger, prêts à souffler sur le feu, s’il le faut, pour attiser l’incendie.

Et c’est dans ce réduit encore qu’il faut poursuivre la colère. *Dolum in corde non tenere*, cela signifie : ne pas garder de mauvais sentiments dans son cœur, pardonner sans arrière-pensée, renoncer à tout espoir de vengeance, expulser délibérément de son esprit toute mauvaise intention.

Ne pas garder », non tenere, dit saint Benoît. S’il disait : « ne pas concevoir », il demanderait trop à la nature humaine. À moins d’être très élevé déjà dans la perfection, il est impossible de ne pas sentir sourdre, au fond de sa conscience, une certaine malveillance contre ceux qui nous ont outragé ou fait du tort. C’est là la réaction spontanée de

## Les instruments de la perfection

la nature, comparable au mouvement de répulsion qu'éprouve d'instinct le corps d'un homme, pour l'instrument qu'un chirurgien a enfoncé dans sa chair vive.

Il n'est donc pas défendu de percevoir de tels sentiments : mais il est défendu de les accueillir, de les entretenir et de les laisser croître. Pour cela, les moyens les plus efficaces sont : la pratique attentive de la charité fraternelle, dont il sera question bientôt ; et l'ouverture de conscience, par laquelle, dévoilant au père de son âme les sentiments que l'on sent gronder au fond de soi, on réduit ceux-ci à l'impuissance, et on les rejette en quelque sorte hors de son cœur.

Plus on cache le dol, dit l'abbé Smaragde dans son Commentaire sur la Règle de saint Benoît, plus il devient mauvais. Si on le manifeste, au contraire, on l'annihile et on guérit.

Dans une acception plus générale, le mot « dolus » s'emploie pour désigner toute hypocrisie ou dissimulation. « Le dol, dit saint Isidore de Séville, est un artifice de l'esprit qui consiste à donner le change. » Il exprime le désaccord qui règne entre les actions extérieures d'un homme et ses intentions secrètes, entre ce qu'il dit tout haut et ce qu'il pense tout bas.

C'est le péché par excellence des Pharisiens. Le Pharisien manifeste un grand zèle extérieur pour le service de Dieu. Il connaît par le menu les multiples prescriptions de la Loi, et met à les observer un soin que nul ne peut ignorer. Il ne néglige ni une prière, ni une ablution, ni un geste rituel, et défend les moindres usages des anciens avec une fidélité intransigeante. Il soumet à de longues délibérations les points d'observance qui lui semblent incertains, et s'entoure de toutes les lumières pos-

## La simplicité

sibles avant d'en décider. Regardez avec quelle déférence il s'avance vers Jésus, vers le Prophète nouvellement paru en Israël, dont les foules proclament à l'envi la sagesse : Maître, nous savons que vous êtes véridique et que vous enseignez la voie de Dieu selon la vérité, sans vous mettre en peine de qui que ce soit ; car vous ne tenez aucun compte des personnes. Dites-nous ce qu'il vous en semble : est-il permis ou non de payer le tribut à César ? [Matth. XXII, 17]

À cette demande, d'apparence si courtoise, quelle sévère réplique, cependant, de la part du divin Maître : Pourquoi me tentez-vous, hypocrites ?

Son regard, qui sonde les reins et les cœurs, a pénétré du premier coup les consciences jusqu'au fond, et discerné l'intention perfide que cachent ces paroles doucereuses. Jésus sait que les Pharisiens n'ont nul souci véritable de la gloire de Dieu : la religion leur sert comme d'un piédestal pour se hausser eux-mêmes aux yeux des hommes. Le seul mobile de leur conduite est leur propre intérêt. S'ils viennent à Notre-Seigneur, ce n'est pas dans le dessein de chercher la lumière, mais avec l'intention bien arrêtée au contraire de perdre la lumière véritable, qui éclaire tout homme venant en ce monde. Que Jésus, par mégarde, réponde de payer le tribut à César, il heurte le sentiment national des Juifs, et c'est un coup direct porté à sa popularité. Qu'il conseille, au contraire, de refuser l'impôt, et le voilà suspect aux yeux des Romains. La question qu'on lui posait n'était donc qu'un piège pour le perdre, et c'est pourquoi elle provoque son indignation.

Car Jésus a horreur de la duplicité. « Comme il est lui-même d'une essence toute pure et toute simple, dit saint Jean Climaque, il veut que les âmes qui s'approchent de lui soient

## Les instruments de la perfection

toutes simples et toutes pures comme lui. » Il ne peut souffrir rien qui sente la fourberie, l'hypocrisie, l'artifice ou le déguisement. Il demande à ses disciples d'être simples comme des colombes, car la colombe n'a point de fiel. « Elle ne blesse ni du bec ni des ongles », symbolisant ainsi l'âme sans amertume, qui ne sait faire de mal « ni en paroles ni en actions ».

Plût au ciel que tous les Pharisiens eussent péri avec le temple de Jérusalem ! La secte a disparu, le levain est resté. Et chacun peut faire son profit de l'avertissement du divin Maître : Cavete a fermento Pharisæorum [Matth. XVI, 11], gardez-vous du ferment des Pharisiens !

Pour expulser ce mauvais germe, il faut, selon le conseil de Notre-Seigneur, s'attacher à se refaire une âme de petit enfant. « Le bon Dieu nous a laissé du Paradis trois choses, disait le Père capucin François Borgia, religieux de haute piété : les étoiles, les fleurs et les yeux d'un enfant. » Or, d'où vient cette candeur que l'on voit briller dans le regard des tout-petits ? De la simplicité de leur cœur. L'enfant ignore la dissimulation : son âme passe tout entière dans ses yeux, sans recéler aucune arrière-pensée, sans soupçonner chez autrui mensonge ou malice. Si nous voulons retrouver une telle âme, il faut en demander le secret à la « simplicité ».

La simplicité ! Beaucoup se flattent de posséder cette vertu délicate et charmante, qui n'ont jamais cherché à approfondir sa nature véritable. Qu'est-ce donc, au vrai, qu'être simple ?

Être simple avec Dieu, c'est interpréter en un sens favorable tout ce qui vient de Lui, selon cette belle parole de la Sagesse : Sentite de Domino in bonitate [Sap. I, 1]. C'est recevoir toutes choses, les biens et les maux, la santé et la maladie, la richesse et la misère, avec une égale reconnaissance, persuadé que Dieu

## La simplicité

est souverainement bon, qu'Il est aussi incapable d'être cruel ou méchant, que le sucre d'être amer ; que, s'Il laisse parfois le malheur s'abattre sur les hommes, Il ne veut par là que les corriger et les sanctifier. Être simple avec le prochain, c'est ne jamais prendre en mauvaise part ce que font les autres, ne se scandaliser de rien. C'est prêter toujours à autrui de bonnes intentions, apprécier ses qualités, excuser ses défauts, ne souhaiter de mal à personne et désirer sincèrement le bien de tous.

Au surplus, si l'on veut connaître la nature et les effets de la simplicité, il faut lire dans les Vies des Pères, la ravissante histoire de saint Paul, surnommé « le Simple », et l'on y verra comment cet homme absolument ignorant, put en peu de temps, par la pratique de cette seule vertu, atteindre aux sommets de la perfection, et acquérir un mérite qui lui permettait de chasser les démons que son maître, le grand saint Antoine, n'arrivait pas à mettre en fuite.

La simplicité rend l'âme transparente et forte à la fois comme un diamant. Elle lui permet de déjouer tous les pièges du démon et de réduire ce tentateur à merci. Elle ouvre à ceux qui la possèdent un crédit sans mesure sur le cœur de Dieu : n'est-ce pas elle qui donna à notre douce patronne, sainte Scholastique, une puissance plus grande que celle même du glorieux saint Benoît ? Puisse-t-elle éclairer nos âmes, les arracher à la tyrannie des choses de la terre, et les faire pénétrer dans la lumière de l'éternelle félicité !



## LA PAIX

*Pacem falsam non dare.*

Voici que le travail entrepris pour extirper de notre âme la colère jusque dans son germe, nous amène à considérer ce mot de « paix », qui domine en quelque sorte toute l'œuvre de saint Benoît et qui est resté comme la devise de l'Ordre établi par ses soins. « Lui-même, écrit Montalembert, n'a pas reçu de plus beau titre que celui de fondateur de la paix :

*Ipse fundator placidæ quietis*

et ses fils constituent, au dire de saint Bernard, l'«Ordre des pacifiques ».

Cette paix, que les moines s'efforcent de garder entre eux et de faire rayonner autour d'eux, ils en demandent le secret à la prière et la vie intérieure. C'est pour l'obtenir qu'ils vivent, comme les disciples au Cénacle, séparés du reste des hommes, unis dans l'oraison, attendant Celui qui entre toutes portes closes et qui dit : Je vous donne ma paix, la paix que le monde ne peut donner. [saint Jean, XIV, 27]

Le monde a bien sa paix, lui aussi, qu'il donne à ses fidèles : mais cette paix est trompeuse. Elle recouvre, sans les détruire, tous les mauvais sentiments qui troublent le cœur de l'homme. Elle n'est qu'une hypocrisie, une feinte, un calcul dicté par

## Les instruments de la perfection

l'intérêt ou l'ambition :

**J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer.**

Notre Bienheureux Père ne veut pas de ces réconciliations apparentes, de ces marques d'affection simulées, où la bouche parle de paix, tandis que le cœur demeure rempli d'aversion. Il nous invite à chercher la paix, la vraie, celle du Seigneur, afin de mériter le titre de « fils de Dieu », promis par l'Évangile aux « pacifiques », c'est-à-dire, à la lettre, aux « faiseurs de paix ».

Comment cela ? Comment travailler d'une façon constante à l'acquisition d'un bien si précieux ?

Cherchons d'abord la signification exacte du mot qui nous occupe. « La paix, dit saint Augustin, c'est le repos dans l'ordre. » Cette définition, devenue classique, montre qu'il entre dans la constitution de la paix deux éléments : l'ordre et le repos.

Et d'abord l'ordre. Nous avons dit déjà que l'ordre est la grande loi du monde ; que tout l'effort de chaque créature doit tendre à réaliser, autant qu'il est en elle, le plan harmonieux prévu par Dieu pour l'ensemble de l'univers. La paix demande donc que l'ordre soit respecté, c'est-à-dire que chacun se tienne à sa place, que nul ne sorte de sa sphère ; que les inférieurs obéissent ; que les supérieurs sachent pourvoir aux besoins spirituels ou corporels de leurs sujets, et prendre leurs responsabilités ; en un mot, que chacun fasse son devoir sans léser les droits des autres.

Mais il ne suffit pas que les membres d'un corps ou d'une société demeurent à la place qui leur a été marquée. S'ils sont eux-mêmes travaillés d'un secret désir de se déplacer, d'empiéter sur le terrain des autres ; s'ils se sentent mal à l'aise dans le domaine à eux assigné ; s'ils supportent de mauvaise grâce le

## La paix

rang qui leur revient dans la hiérarchie à laquelle ils appartiennent, alors on ne saurait parler de paix véritable : car les simples désirs, même non réalisés, suffisent à éloigner celle-ci. Et c'est pourquoi saint Augustin ne s'est pas contenté de dire que la paix, c'était l'ordre ou le respect de l'ordre, mais la « tranquillité dans l'ordre ».

Ainsi définie, on comprend sans peine que la paix soit un bien immense, le terme suprême auquel devraient tendre tous les désirs et toutes les activités. En soi, elle est un don de Dieu, et Lui seul est en mesure de la donner au monde. Mais, pour l'obtenir de sa miséricorde, le devoir des hommes est de travailler à l'établir autant qu'ils le peuvent. Or la paix, diffusée par Dieu à travers les créatures, a sur ces dernières, selon saint Denis, un triple effet : elle les unit chacune en elle-même ; puis, les unes aux autres ; et enfin toutes à l'unique principe dont elle sort elle-même, c'est-à-dire à Dieu. Il suit de là que nos efforts personnels doivent poursuivre ce triple objet, et tendre à nous faire vivre ici-bas : en paix avec le prochain, en paix avec nous-mêmes, en paix avec Dieu.

Avec Dieu d'abord. Si l'homme ne jouit plus de l'amitié de son Créateur, s'il se trouve exposé aux coups de la colère divine, il le doit à la désobéissance de son premier père et à tous les péchés qui l'ont suivie. Telle est l'unique cause du désordre dont souffre la création. Pour rétablir l'harmonie, une seule voie est ouverte, celle d'une obéissance studieuse aux commandements de Dieu, et d'une attention constante à éviter le péché. Lorsque l'âme demeure attachée à la volonté divine et respectueuse en tout de ses ordres, Dieu répond à cette fidélité par la communication de ses biens et de ses faveurs. Et elle connaît alors quelque chose de la paix céleste, selon cette

## Les instruments de la perfection

parole du Psalmiste : Pax multa diligentibus legem tuam [Ps. CXVIII].

C'est, au contraire, « donner une fausse paix à Dieu » que de méconnaître sa vraie nature, son infinie sainteté, son horreur du péché ; de se faire un autre Dieu que celui de l'Église, un Dieu somnolent, indifférent au bien comme au mal, le « Dieu des bonnes gens », comme on disait au siècle dernier, accueillant au même titre dans son Paradis les bons chrétiens et les hérétiques, les innocents et les pécheurs, les malfaiteurs et leurs victimes. C'est lui donner une fausse paix, que de lui retirer ainsi l'attribut de justice et la volonté de châtier le mal.

Pour avoir la paix avec soi-même, il faut tendre à instaurer, dans l'univers en miniature que constitue chaque être humain, le règne de la raison et la domination de celle-ci sur les sens, afin de faire cesser, au profit de l'âme, l'état de guerre introduit par le péché.

Ceux-là arrivent à posséder la paix, dit saint Augustin, qui, établissant d'abord un parfait concert entre tous les mouvements de leur âme, les assujettissent tous à la raison, c'est-à-dire à ce qui a le droit de commander en eux ; et, de plus, domptant fidèlement leurs appétits, deviennent le royaume de Dieu, dans lequel tout est réglé. Il faut que la partie la plus élevée gouverne l'autre, qui ne doit point se révolter ; et cette partie plus élevée elle-même doit se soumettre à ce qui est au-dessus d'elle, à la Vérité même, au Fils unique de Dieu. La raison ne pourra conserver son empire sur les puissances inférieures, tant qu'elle ne sera pas, de son côté, parfaitement soumise à ce qui est au-dessus d'elle. Telle est la paix promise sur la terre aux hommes de bonne volonté, la paix qui constitue la vie du parfait sage.

## La paix

Au contraire, on se donne à soi-même une fausse paix, lorsqu'on cède au désir de la chair, lorsqu'on suit sa volonté propre au détriment de celle de Dieu ; lorsqu'on s'opiniâtre dans ses idées personnelles et que l'on vit selon son bon plaisir. Sans doute, on obtient par ces moyens une apparence de quiétude et même de bonheur ; les désirs satisfaits cessent un instant de tourmenter la volonté qui leur a cédé, mais pour se réveiller bientôt avec de nouvelles exigences et une arrogance décuplée par leur victoire.

Enfin, on s'emploie à donner une vraie paix au prochain, quand on respecte scrupuleusement les droits de celui-ci, dans les moindres détails ; quand on ne fait pas à autrui ce qu'on ne voudrait pas se voir faire à soi-même ; quand on ne se mêle que de ce qui vous regarde, quand on s'applique à supporter patiemment les défauts des autres pour se montrer, en toutes circonstances, doux et humble de cœur.

Mais on devient l'ouvrier d'une paix menteuse, si l'on prodigue des flatteries dont on ne pense pas un mot ; si l'on se dérobe au devoir de corriger et de punir, sous prétexte de ne pas troubler le train ordinaire des choses, ou de ne pas faire de peine aux coupables ; si l'on sacrifie tout au désir de conserver sa tranquillité personnelle et l'estime des hommes, sans nul souci des intérêts de Dieu. Telle fut la faiblesse de Héli, grand-prêtre de Silo, et on sait quel terrible châtement il attirera par là sur lui, sur ses enfants et sur le peuple tout entier. [I Reg. IV]

Voilà quelques-uns des moyens que l'on peut mettre en œuvre pour devenir un « pacifique ». Cependant, comme nous l'avons dit déjà, nos efforts les plus méritoires ne sauraient par eux-mêmes nous faire trouver la paix : car celle-ci est ineffable de sa nature, elle dépasse toute conception humaine ; elle est

## **Les instruments de la perfection**

une participation de la vie même de Dieu. Nous n'en connaissons la plénitude que dans la Jérusalem céleste : mais on peut, dès ici-bas, en obtenir quelque avant-goût, s'il plaît à Dieu, et c'est pourquoi l'Église la demande chaque jour au divin Maître, quand elle lui dit : *Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, dona nobis pacem.*

## LA GARDE DU CŒUR PAR LA CHARITÉ

*Caritatem non derelinquere*

C'est avec beaucoup d'à-propos que saint Benoît passe de la paix à la charité : celle-ci est en effet la mère de celle-là. Pour faire régner la concorde entre les hommes, il ne suffit pas de rétablir la justice dans leurs affaires, comme on le croit trop communément. Il y faut quelque chose de plus, il y faut la reine des vertus théologales ; et saint Thomas l'enseigne expressément : « La paix, dit-il, est le fruit non pas de la justice, mais de la charité. »

On ne saurait trouver à cette parole un commentaire plus éloquent que le spectacle offert à nos yeux par le monde contemporain. Certes, le mot de « justice » est à l'honneur ! Qu'il s'agisse d'apaiser les conflits sociaux ou de rétablir entre les nations l'équilibre détruit par la guerre, c'est à la justice toujours, et à la justice seule, que l'on fait appel pour remettre l'ordre en toutes choses. Combien d'efforts ont été faits en ce sens, nul ne saurait le dire. Cependant les solutions nées de ce labeur, et d'une réelle bonne volonté, demeurent précaires et instables. Pourquoi ?

Parce que la paix « n'est pas l'œuvre de la justice, mais de la charité ». Ceci se comprend aisément si l'on veut bien revenir à

## Les instruments de la perfection

la définition de saint Augustin que nous méditons plus haut : « La paix est la tranquillité dans l'ordre. » En supprimant les causes extérieures des disputes, en châtiant les coupables, en rétablissant chacun dans ses droits, en remettant toutes choses à leur place légitime, la justice peut, à la vérité, rétablir l'ordre, un ordre matériel et apparent : elle ne saurait aller plus loin. Elle ne peut atteindre la cause première du désordre ; elle ne peut détruire la racine même du mal, à savoir la triple concupiscence qui règne sur le cœur de l'homme, et qui, avide toujours de nouveaux biens, de nouvelles jouissances ou de nouveaux honneurs, le porte constamment à sortir de sa sphère, sans souci des intérêts du prochain.

Pour assurer la « tranquillité de l'ordre », il faut, à la justice, ajouter la charité. Car il est de l'essence même de cette dernière vertu de nous porter à aimer, et l'amour cherche l'union. Toute affection engendre, entre ceux qui s'aiment, une certaine conformité de goûts, de désirs, d'intérêts. Vouloir ce que veut l'autre, ne pas vouloir ce qu'il ne veut pas, c'est là, au dire de Cicéron, la propre caractéristique de l'amitié : *Amicorum est idem velle et nolle*.

Or la charité, diffusée dans les cœurs par le Saint-Esprit, pénétrant peu à peu ceux-ci de son onction jusqu'à leurs fibres les plus intimes, comme ferait de l'huile sur du cuir, calme la concupiscence, apaise les ambitions, adoucit les désirs. En invitant l'homme à aimer le prochain comme soi-même, à souhaiter donc pour le prochain comme pour soi la possession du seul bien véritable, c'est-à-dire de Dieu, elle le porte à mépriser tout ce qui ne tend pas directement à cette fin. Dès lors, l'importance que l'on attachait aux choses de la terre décroît, les contestations qui naissaient de ce sujet perdent de leur âpreté,

## La garde du cœur par la charité

et la paix peut établir un règne durable.

Aimer le prochain, avoir pour tout homme, parce qu'il est homme, quelque chose des sentiments que l'on éprouve pour ses frères ou ses amis, tel est l'effet que doit produire la vraie charité. Ceux qui vivent en exil savent de quel élan spontané se porte leur cœur vers tout homme qui vient de leur pays. Même sans le connaître, ils se sentent inclinés vers lui et l'enveloppent, dès qu'ils le voient, d'un regard chargé d'affection. Or c'est avec de tels yeux que le Christ regardait tous les hommes. Chaque visage humain rappelait au Roi des anges, exilé parmi nous, et l'œuvre de son Père, et la patrie éternelle à laquelle nous sommes tous destinés. Ce sentiment dominait dans son âme tous les autres. Quels que fussent les procédés dont on usait à son endroit, jamais un mouvement d'aversion ne montait de son cœur et ne venait ternir la limpidité de son regard. C'est pourquoi l'Épouse du Cantique dit de lui que ses yeux sont semblables à ceux de la colombe [V, 12] : car la colombe n'a point de fiel, et il n'y avait jamais rien d'amer dans les yeux de Jésus. Lors même qu'il appelait les Pharisiens : serpents, race de vipères ; lorsqu'il réprimandait ses disciples, lorsqu'il repoussait saint Pierre avec ces mots si durs : Éloigne-toi de moi, Satan, aucune irritation ne corrompait la suavité de sa miséricorde, aucune aigreur ne se mêlait au désir ardent qu'il avait de rendre meilleurs ceux qu'il reprenait : et si Judas, en l'embrassant au jardin des Oliviers, avait eu le courage de regarder son Maître au visage, il n'aurait lu, dans ces yeux qui cherchaient les siens, qu'un amour désolé et une compassion infinie.

Le cœur des chrétiens devrait adhérer à la charité, comme ces coquillages appelés « patelles » adhèrent aux rochers de la

## Les instruments de la perfection

mer sur lesquels ils vivent fixés, et dont aucune vague ne peut les séparer.

Saint Paul l'avait bien compris, quand il s'écriait : Qui donc nous séparera de la charité du Christ ? c'est-à-dire de cette charité que le Christ nous a laissée comme son commandement par excellence. Et, envisageant tour à tour les maux que les hommes ont coutume de redouter le plus, ou les hypothèses les plus invraisemblables, comme de voir les Anges nous détourner de l'amour de Jésus, il poursuit : Sera-ce la tribulation, – c'est-à-dire les épreuves extérieures, – ou l'angoisse, – les peines intérieures ; – sera-ce le retranchement des choses les plus nécessaires à la vie, la famine, la nudité, la menace d'un danger, la persécution, le glaive ? Non, au milieu de tous ces maux, nous demeurons vainqueurs, à cause de celui qui nous a aimés. Je suis certain que ni la mort – c'est-à-dire le plus redoutable de tous les maux, – ni la vie – le plus désirable de tous les biens, – ni les Anges, ni les Principautés, ni les Vertus, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni aucune force au monde, ni la hauteur, – c'est-à-dire la crainte d'être précipité du haut d'une montagne, – ni celle d'être jeté dans les profondeurs de la mer, ni aucune créature ne pourra nous séparer de la charité de Dieu, qui nous est donnée dans le Christ Jésus Notre-Seigneur [Rom. VIII, 35 et suiv.].

Il y a, dans la vie de saint Vincent de Paul, un trait qui montre bien les effets préventifs – si nous osons ainsi parler – de la charité sur la colère, et comment cette vertu, lorsqu'elle règne vraiment dans un cœur, y étouffe dès le principe les mouvements d'irritation, même les plus légitimes. Une grande dame avait obtenu par surprise, d'Anne d'Autriche, la promesse de l'évêché de Poitiers pour son fils. Or ce futur évêque

## La garde du cœur par la charité

était un mauvais sujet que l'on ramassait souvent le soir ivre mort au coin des rues. Saint Vincent de Paul, informé, accourt et éclaire la religion de la reine : celle-ci le charge d'aller apprendre à la sollicitieuse que la nomination est rapportée. La dame, prise à cette nouvelle d'une violente colère, saisit un tabouret, le lance à la tête du saint et lui fait au front une large blessure, d'où le sang jaillit avec abondance. Le frère qui accompagne Vincent veut intervenir. Celui-ci l'arrête : « N'est-ce pas admirable, dit-il, de voir jusqu'où va la tendresse d'une mère pour son fils ! »

Quiconque veut posséder Dieu doit s'appliquer à ne jamais se départir de la charité, car Dieu est charité, et celui qui demeure dans la charité demeure en Dieu, et Dieu en lui [I Jo. IV, 16]. Toutes nos bonnes œuvres, tous nos sacrifices, doivent être ordonnés à l'acquisition ou au développement de cette vertu. Elle est appelée « reine » en ce sens que toutes les autres ne sont que ses dames d'honneur, et doivent lui céder le pas comme à leur souveraine. Si quelqu'un prétendait déplacer cette hiérarchie, mettre au premier rang, par exemple, la tempérance, ou l'esprit de silence, ou la pauvreté, et laisser la charité dans un rôle d'assistante, il ferait fausse route : car tout, dans la vie spirituelle, doit tendre à instaurer le règne de la charité. C'est là ce que Notre-Seigneur aurait voulu faire comprendre aux Pharisiens. Il ne les blâmait pas d'être fidèles à leurs moindres usages, assidus aux jeûnes, aux ablutions, aux prières publiques ; mais il leur reprochait de sacrifier la charité à tout cela : Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, qui payez scrupuleusement la dîme des moindres herbes, comme de la menthe, de l'aneth et du cumin, pendant que vous négligez ce qu'il y a de plus important dans la loi, la justice, la misé-

## **Les instruments de la perfection**

ricorde et la fidélité. Il fallait pratiquer ces choses et ne pas omettre les premières [saint Mathieu XXIII, 23]. Saint Paul nous enseigne également que, quand même nous donnerions tous nos biens aux pauvres, jusqu'à nous réduire nous-mêmes à la misère ; quand même nous pratiquerions les mortifications les plus héroïques et livrerions notre corps aux flammes, tout cela ne nous servirait de rien, si nous n'avons la charité [I Cor. XIII, 3].

Puisqu'il nous est impossible aujourd'hui d'imiter les Pères du désert dans leurs pénitences, leurs jeûnes, leurs veilles, leurs disciplines, portons tous nos efforts, pour racheter notre faiblesse, sur la pratique de la charité : ce sera le meilleur moyen de répondre aux désirs du Cœur de Jésus et d'assurer notre gloire dans l'éternité.

## NE PAS JURER

*Non jurare, ne forte perjuret.*

S'ils devaient prendre à la lettre ces paroles de leur Bienheureux Père, les fils de saint Benoît pourraient, en certaines conjonctures, se trouver bien embarrassés. Car l'Eglise elle-même, par l'organe du Droit canon, leur impose parfois, comme aux autres fidèles, l'obligation du serment. Elle le demande, par exemple, aux membres de ses tribunaux, aux professeurs de ses universités, aux postulants dans les procès de canonisation, aux religieux qui doivent voter pour l'élection d'un supérieur majeur, aux évêques avant leur consécration, etc.

Cependant, le législateur des moines pourrait se réclamer de la parole même du divin Maître : Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : Tu ne commettras point le parjure... Pour moi, je vous dis de ne pas jurer du tout — non jurare omnino [Matth. V, 33].

Mais, en parlant ainsi, Notre-Seigneur, pas plus que saint Benoît, ne voulait interdire tout à fait l'usage du serment. Lui qui venait parfaire la Loi et non pas l'abolir, comment aurait-il réprouvé ce que Moïse avait autorisé et même conseillé : Tu craindras le Seigneur ton Dieu, tu le serviras lui seul, et tu jure-

## Les instruments de la perfection

ras par son nom [Deut. VI, 13] ? Par ailleurs on peut voir, dans la sainte Écriture, les Apôtres ou les Anges prendre le Seigneur à témoin de leurs affirmations, et Dieu lui-même jurer : Juravit Dominus, et non pœnitebit eum [Ps. CIX, 4].

Considéré absolument, le serment est une chose bonne. Il est né de la foi qui porte les hommes à croire en Dieu et constitue un hommage rendu à la véracité divine. Inconnu aux origines du genre humain, son usage s'introduisit peu à peu sous la pression de la nécessité :

Lorsque le mal, écrit le Catéchisme romain – à la suite de saint Jean Chrysostome – lorsque le mal se propageant en tous sens eut gagné l'univers entier ; lorsque toutes choses se trouvèrent mêlées et bouleversées dans une confusion générale, et que, par un malheur pire que tous les autres, la presque totalité des hommes se fut engagée dans les honteuses servitudes de l'idolâtrie : alors enfin, après bien du temps, s'introduisit l'habitude de jurer. Car, comme il était difficile, dans cet état d'iniquité et de perfidie générales, d'amener les autres à vous croire, on prenait Dieu à témoin de ce qu'on avançait.

Ainsi le serment, en invoquant le nom de Dieu comme garantie de ce qui vient d'être énoncé, atteste que Dieu est la source de toute vérité, qu'il ne peut être trompé ni tromper les autres, que rien n'échappe à ses regards et qu'il veille sur le monde entier. Il ne saurait donc être tenu pour mauvais en soi, et la parole de Notre-Seigneur citée plus haut n'a d'autre dessein que d'en prohiber l'abus. Elle doit s'entendre ainsi : Pour moi, je voue dis de ne pas jurer constamment, à tout propos, sans cause légitime . Saint Jacques dit dans le même sens : Avant toutes choses, mes frères, ne jurez point [Jac. V, 22], ce

## Ne pas jurer

qui signifie simplement : « Ne faites point comme ceux qui ont la mauvaise habitude de perdre patience et de recourir au serment dès qu'ils rencontrent contradiction ou incrédulité. »

L'abus du serment était courant chez les païens, et l'auteur de la Sagesse le leur reproche en ces termes : Ils se parjurent avec la plus grande facilité. Comme en effet, ils mettent leur confiance dans des idoles sans vie, ils jurent des choses fausses, pensant qu'il n'en résultera pour eux aucun mal. Aussi ils subiront à juste titre la double conséquence de leur péché : pour avoir mal pensé de Dieu en jurant par les idoles, et pour avoir fait de faux serments, méprisant la justice dans leur hypocrisie [Sap. XIV, 28 et suivants].

Quant à la facilité des Juifs à jurer et à se parjurer, elle était proverbiale. Ils juraient pour les choses les plus insignifiantes, appelant à tout propos le ciel, Jérusalem ou le temple en témoignage de ce qu'ils avançaient, et prétendant exiger de leurs interlocuteurs les mêmes attestations.

On voit sans peine les conséquences d'un tel abus : les parjures seront inévitables, entraînant le mépris du nom de Dieu et de constants outrages à la divine vérité. En outre, si l'on cherche le mobile qui porte les hommes à jurer ainsi, on ne saurait en trouver d'autre que l'orgueil. L'orgueil s'émeut de rencontrer une résistance, si petite qu'elle soit, dans l'esprit de l'interlocuteur, et il veut contraindre celui-ci à accepter de gré ou de force ses affirmations. Or, il est évident qu'une telle façon d'agir ne saurait laisser à l'âme son repos. La colère se mettra vite au service de l'orgueil et chassera cette paix que saint Benoît voudrait précisément nous faire acquérir : c'est pourquoi ce précepte trouve ici sa place : Ne jurez pas, car les serments vains et les faux serments sont une cause perpétuelle

## Les instruments de la perfection

de disputes et de guerres entre les hommes.

Il en va des serments comme des remèdes : il ne faut user de ceux-ci qu'avec ménagement, sous peine de les rendre pernicious. De même, on ne doit pas jurer sans cause grave et légitime : mais on peut le faire, par exemple, pour sceller la paix, pour affirmer sa soumission, pour observer les canons de l'Église, pour arrêter une calomnie, pour se libérer d'une fausse accusation, etc. Les théologiens ont emprunté à un texte du prophète Jérémie les trois conditions qu'exige l'emploi du serment, savoir la vérité, le jugement, et la justice [Jer. IV, 2] : la vérité comme matière, dit saint Thomas, car on ne peut attester que les choses dont on est absolument sûr ; le jugement comme forme, en ce sens que l'on doit procéder sans passion ni précipitation, mais toujours avec prudence et discernement ; et la justice comme fin, car on ne saurait invoquer l'autorité de Dieu en faveur d'une injustice.

On distingue le serment affirmatif et le serment promissoire : le premier sanctionne une vérité que l'on énonce ; le second, un engagement que l'on prend. De ces deux notions, on peut tirer pour la vie courante deux conséquences pratiques.

En matière d'affirmations, à moins que la foi ou les mœurs ne se trouvent en péril, il faut énoncer celles que l'on croit vraies, avec beaucoup de modération, et suivre le conseil de Notre-Seigneur : Contentez-vous de dire : Cela est ; ou : Cela n'est pas ; car tout ce qui est dit de plus vient du mal [saint Matth. V.]

Quant aux promesses, il faut veiller à n'en point faire d'inconsidérées. Aux origines de la vie monastique, les néophytes s'engageaient facilement dans des vœux qu'ensuite ils n'observaient pas, comme le montrent les compliments suivants adres-

## Ne pas jurer

sés par l'évêque Palladius à son ami Lausus, dans l'ouvrage qu'il lui dédie et que l'on nomme, pour cette raison, Histoire Lausiaque :

Tu n'as point sous l'empire de quelque impulsion, d'une présomption déraisonnable, pour plaire aux hommes, entravé d'un serment ta détermination, ainsi que l'ont éprouvé quelques-uns qui, après avoir, par émulation, par gloriole de ne pas manger ou de ne pas boire, asservi leur libre arbitre à la contrainte du serment, y ont ensuite manqué lamentablement par attachement à la vie, par découragement, par volupté, et se sont ainsi rendu coupables de parjures.

À promettre légèrement, on s'expose à violer ses promesses : c'est là un danger contre lequel il faut se prémunir. Si tu as promis quelque chose au Seigneur, dit l'Ecclésiaste [V, 3-4], ne diffère point de l'exécuter. Une promesse infidèle et sottise – c'est-à-dire faite sans sincérité et sans réflexion — lui déplaît. Mais tout ce que tu auras voué, accomplis-le – accomplis-le exactement, sans l'atténuer, sans y rien changer. – Il vaut beaucoup mieux ne pas faire de vœux que d'en faire et de ne pas les tenir.

Sans aller jusqu'au serment, on se lie trop souvent par des promesses téméraires. Dans un moment d'enthousiasme, on se laisse aller à prendre des engagements dont on n'a point, d'abord, mesuré tout le poids. Puis, la ferveur passée, la monotonie de la vie quotidienne les rend bientôt insupportables. On en néglige par degrés l'accomplissement, et un jour vient où l'on n'en tient plus aucun compte. De là l'extrême prudence que marque saint Benoît au sujet des pénitences supplémentaires qu'il conseille pour le Carême. Après avoir exhorté ses fils à ajouter, de leur propre mouvement, quelques mortifica-

## **Les instruments de la perfection**

tions à celles qui sont de règle, il leur recommande de les soumettre à la permission de l'Abbé. Conseil extrêmement sage et qui peut s'étendre bien au-delà des limites du Carême : il est nécessaire, si l'on veut faire des progrès dans la perfection, d'ajouter aux obligations de son état quelques pénitences et pratiques de dévotion personnelles, sous peine de tomber dans la tiédeur. Mais il faut les faire sanctionner par l'obéissance.

## LA VÉRITÉ

*Veritatem ex corde et ore proferre.*

Les Pères de l'Église se sont toujours montrés sévères sur la question du mensonge. Ils estiment qu'il n'est jamais permis de mentir, même pour procurer un bien. Cette règle ne souffre que de rares exceptions : d'aucuns cependant, reconnaissant que le respect scrupuleux de la vérité est parfois difficile à observer, ont parlé en ce sens de « mensonges nécessaires ».

Saint Thomas ne s'est pas montré moins strict. Selon lui, la parole a été essentiellement donnée à l'homme pour manifester sa pensée, et il y a comme une profanation à lui faire exprimer le contraire. Mentir est à ses yeux une faute grave. Et la célèbre réponse qu'il fit un jour, à propos du « bœuf qui vole », témoigne que le mensonge joyeux lui-même ne trouvait pas aisément grâce devant lui.

Telle est la vraie pensée de l'Église. L'Église sait que le mensonge a le démon pour père et que Dieu a ce vice en horreur. Elle sait qu'une infinité de maux découlent de cette source empoisonnée ; elle sent qu'à être trop indulgente sur ce point, elle mènerait la société humaine aux abîmes. Elle s'accommode mal des nombreuses théories mises en avant pour justifier les manquements à la vérité : elle désire que ses

## Les instruments de la perfection

enfants se montrent d'une loyauté absolue, et que, selon le conseil de Notre-Seigneur, une seule de leurs paroles vaille tous les serments [Matth. V, 35].

C'est dans cet esprit que saint Benoît s'adresse ici à ses disciples : il leur demande une droiture, une sincérité, une fidélité parfaites. Il veut qu'ils aient l'amour de la vérité dans le cœur, qu'ils ne disent jamais rien de faux ; qu'ils n'usent point de détours, de subtilités, de déguisements, ni d'équivoques.

Il faut faire comprendre aux personnes doubles et dissimulées, dit saint Grégoire le Grand, combien est inutile la peine qu'elles se donnent par leur dissimulation, qui les rend criminelles devant Dieu. La crainte qu'elles ont d'être reprises des fautes qu'elles ont commises les engage à user de détours et à inventer de fausses excuses ; elles sont travaillées perpétuellement de soupçons qui leur causent de grandes inquiétudes. La sincérité est la voie la plus sûre pour se bien défendre : car il n'y a rien de plus aisé que de dire la vérité. Tandis que quand on veut soutenir une fausseté, on sent dans son cœur une sorte de répugnance qui fait souffrir.

Ce texte met en lumière deux conséquences que le mensonge entraîne derrière lui : la colère de Dieu et l'inquiétude de l'âme. Ajoutez à cela : le mépris des hommes. Le monde même, qui se montre indulgent aux vices, et parfois aux plus graves, reste sévère pour les menteurs. Ceux qui sont la proie de ce défaut sont universellement dédaignés, tandis qu'au contraire une certaine estime d'attache toujours aux hommes loyaux et francs.

Il convient donc de s'appliquer à ne pas déguiser sa pensée, à dire la vérité librement, sans hauteur, mais sans pusillanimité

## La Vérité

quand cela est nécessaire. Celui qui observe le vent, dit l'Ecclésiaste [XI, 4], ne sème point : et celui qui considère les nuages ne récoltera point. Ce qui veut dire : l'homme qui cherche à suivre l'opinion, qui redoute les critiques et parle pour se faire louer, ne portera aucun fruit.

Il faut avoir le courage de dire la vérité, même quand elle est humiliante pour nous et que sa manifestation répugne à notre amour-propre : Mme Acarie, la réformatrice du Carmel en France, insistait beaucoup auprès de ses novices sur la nécessité de chercher à paraître aux yeux des hommes tel qu'on est en réalité aux yeux de Dieu.

Il faut avoir le courage aussi de défendre la vérité quand elle est attaquée, de l'affirmer quand elle est niée. Certes cela ne va point sans difficultés, sans angoisses, sans risques. Mais « il vaut mieux, dit saint Bonaventure, subir un supplice pour la vérité que de recevoir un bienfait pour prix d'une adulation ». La perfection en cette matière va jusqu'à sacrifier sa vie pour la vérité : c'est ce qu'ont fait les martyrs. Au milieu des supplices, ils confessaient hautement la vérité, la Vérité personnifiée, le Fils de Dieu fait homme, Jésus-Christ.

Pour que nos discours soient toujours l'expression de la vérité, il faut entretenir comme le foyer de celle-ci dans notre cœur. Et parmi les pensées qui serviront à l'alimenter, deux seront particulièrement efficaces : d'une part, la crainte du jugement de Dieu, et, d'autre part, le sentiment de notre propre indignité.

L'insensé a dit en lui-même : Il n'y a point de Dieu [Ps. LII, 1]. L'insensé l'a dit, c'est vrai, l'Écriture en témoigne, mais il l'a dit précisément parce qu'il est un insensé. Il l'a dit pour se tromper soi-même, pour donner carrière à ses dérèglements. Il

## Les instruments de la perfection

s'assure ainsi qu'il n'y a point de jugement après cette vie, et que nul ne se souviendra de nos œuvres quand nous serons morts [Sap. II, 4].

Ce faux préjugé, dit saint Grégoire le Thaumaturge, est la source d'une infinité d'erreurs ; car c'est de ce principe que l'on conclut qu'il faut passer sa vie dans les délices... en contentant tous ses désirs et en ne vivant que selon son caprice... Puisqu'il n'y a rien à espérer après cette vie, faites donc tout ce qui vous plaît, personne ne vous demandera compte de vos actions.

Ainsi celui-là ment dans son cœur, qui bannit de ses pensées la crainte de Dieu : et celui-là aussi qui a de soi une haute estime, qui se tient pour supérieur aux autres et s'attribue à lui-même le mérite de ses bonnes actions. Tel fut le péché d'Aman, lorsque, interrogé sur la façon dont il conviendrait de traiter un homme que le roi voulait honorer, il pensa aussitôt qu'il ne pouvait s'agir que de lui-même [Esther VI, 8].

Mais l'absolu néant de la créature devant son Créateur, le souvenir de ses fautes personnelles et de ses ingraturités, le sentiment de n'être « que le dernier et le plus vil de tous les hommes », voilà la grande vérité que l'âme sincère remet sans cesse devant ses yeux. Voilà la vérité qu'elle énonce « non pas seulement avec sa langue », mais qu'elle s'efforce d'imprimer au plus profond de soi-même – *ex intimo credat affectu* – « disant avec le Prophète : Je suis un ver de terre et non un homme, l'opprobre des hommes et le rebut du peuple [Ps. XXI] ».

C'est cette vérité que méditait le roi David durant des nuits entières, trempant sa couche de ses larmes et confessant son iniquité au Seigneur [Pss. VI ; XXXI etc.]. C'est elle qui faisait

## La Vérité

jaillir de son cœur les magnifiques accents du Miserere et de tant d'autres Psaumes : mais c'est elle aussi qui lui méritait l'amitié de Dieu. Dieu, en effet, qui ne sait que faire miséricorde et pardonner, ne se contentait pas d'effacer la faute du roi pénitent : oubliant et son adultère, et son homicide, il faisait de celui-ci son ami, son confident, son prophète ; il lui révélait les mystères cachés de sa Sagesse. Pourquoi ? Pour l'humilité avec laquelle il avait avoué son crime. C'est David lui-même qui le déclare : Vous avez aimé la vérité, dit-il au Seigneur, la vérité, c'est-à-dire l'aveu de ma faute, que j'ai reconnue et pleurée – et vous m'avez révélé ce que d'ordinaire votre sagesse tient incertain et caché aux yeux des mortels [Ps. L, 8].

Tandis qu'il parle ainsi, dit saint Ambroise, brusquement la splendeur de la vérité et l'éclat de la grâce spirituelle se manifestent à lui. Et, s'élevant au-dessus des ombres de ce monde, il entrevoit dans l'esprit prophétique les secrets des mystères célestes.

Qui ne comprend, dès lors, la justesse de cette parole, attribuée à saint Bernard : « La vérité, c'est l'humilité » ? Et qui n'aimerait à confesser souvent, comme David, sa profonde et intime misère, pour entrevoir aussi quelque chose des splendeurs de la Vérité éternelle ?



## NE PAS RENDRE LE MAL POUR LE MAL

*Malum pro malo non reddere*

Ô commandement aimable, ô douce et aimable loi que la loi chrétienne ! s'écrie le Père de Saint-Jure. Moïse a été législateur des Hébreux, Solon des Athéniens, Lycurgue des Spartiates, Minos des Candiots, Numa des Romains : ceux-ci, et tous les autres qui ont policé des états et des républiques, ordonnent en leurs lois des supplices pour les malfaiteurs, et ne parlent que de pendre, de décoller, de lapider et de faire mourir ceux qui font tort à leurs concitoyens ; mais Jésus-Christ, notre très bénin Seigneur, et très miséricordieux législateur, ne commande en sa divine loi que d'aimer et de faire du bien. Ne tuez pas, dit-il, vos ennemis ; ne les offensez point, et ne leur rendez aucun déplaisir ; mais pardonnez-leur les injures qu'ils vous font et aimez-les.

Saint Benoît nous conduit toujours plus avant, à la recherche de la paix. Il met maintenant entre nos mains de nouveaux instruments pour déraciner le vice de la colère, et nous entraîne par degrés vers ce point culminant de la perfection évangélique que constitue l'amour des ennemis. Vous avez entendu, disait Notre-Seigneur, qu'il a été dit aux anciens : œil pour œil, dent pour dent [saint Matthieu V, 38]...

## Les instruments de la perfection

Mais pourquoi cela avait-il été dit aux anciens ? Pourquoi Moïse, le plus doux des hommes au témoignage de l'Écriture, avait-il donné au peuple saint un commandement si dur ?

On pourrait à cela faire diverses réponses : nous ne retiendrons ici que celle qui intéresse le point de vue de la perfection. Moïse, dit saint Thomas, avait reconnu chez les Juifs une inclination si forte à se venger et à faire du tort au prochain, qu'il ne vit aucun moyen de les guérir, sinon de chercher à modérer leur violence. Il les obligea donc à ne point dépasser la mesure dans les vengeances qu'ils exerçaient, et à se contenter de rendre, au plus, un châtiment égal au tort qu'ils avaient subi.

La perfection de l'Évangile, disait à Cassien l'Abbé Serenus, ne pouvait être manifestée au monde avant que l'on eût appris à observer la Loi. Auraient-ils été capables d'entendre ces paroles : Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui encore l'autre [saint Matthieu V, 39], ceux qui, non contents de mesurer leurs vengeances à la loi du talion, répondaient par des grands coups au plus léger soufflet, ou par des blessures infligées les armes à la main ; qui, pour une dent, ne voulaient rien de moins que la vie de celui qui les frappait ? Était-il possible de dire : Aimez vos ennemis [saint Matthieu V, 44], à des hommes chez qui l'on devait compter comme vertu singulière qu'ils aimassent leurs amis, et que, pour leurs ennemis, contents de les éviter seulement et de les haïr, ils ne fussent pas empressés à les assaillir et à leur ôter la vie ?

Laissée à elle-même, la nature humaine est toujours prête à infliger une peine beaucoup plus grave que l'outrage qu'elle a reçu, et à se porter aux derniers excès. Elle rendrait volontiers non pas œil pour œil, non pas mal pour mal, mais cent maux

## Ne pas rendre le mal pour le mal

pour un.

C'était donc déjà un grand progrès que de contenir cette fureur vindicative sous le joug de la raison, et de contraindre l'offensé à ne rendre qu'un dommage équivalent au dommage subi. Là s'arrêtait la justice des Scribes et des Pharisiens : mais la perfection évangélique exige bien davantage. Pour moi, continue Notre-Seigneur, je vous dis de ne pas résister au mal [saint Matthieu V, 39]. Ne pas résister au mal, c'est être prêt à accepter de nouvelles injures, à tendre l'autre joue si l'on a été souffleté. Saint Benoît demande ici à ses disciples de faire un premier pas dans cette voie, en s'abstenant tout au moins de rendre le mal pour le mal. La perfection consistera à rendre le bien pour le mal.

En citant l'ancien commandement avant de formuler le sien, Notre-Seigneur donne à entendre que les deux lois ne s'opposent point, mais que la première est une étape qui conduit à la seconde. Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens... Entendez : « Vous vous êtes exercés si longtemps dans l'ancienne Loi ! Il est temps maintenant de passer à des choses plus relevées : c'est ainsi qu'en usent les maîtres envers leurs disciples. Ils leur apprennent d'abord une leçon facile, puis ils les appliquent à des choses plus élevées. Je vous apprend des maximes plus parfaites que celles qu'on a données aux anciens, parce que la nature se perfectionne de plus en plus, et je vous dis que si votre justice n'est pas plus pleine et plus parfaite que celle des Docteurs de la Loi et des Pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. »

On voit par là qu'il faut, en matière d'ascèse, procéder par étapes et par degrés, et qu'on doit patiemment encercler et mortifier ses passions pour s'élever peu à peu dans la vertu.

## Les instruments de la perfection

C'est la leçon que nous voulions tirer des paroles de Notre-Seigneur. Revenons maintenant au texte de saint Benoît.

En rendant le mal pour le mal, on s'expose d'une part à détruire la paix, et d'autre part à perdre un moyen précieux de sanctification. On compromet la paix, car on s'engage dans une série sans fin de querelles, de vengeance et de représailles. Mieux vaut abandonner quelques avantages matériels que de perdre le bien de la paix. Ainsi Abraham, lorsqu'il vit ses bergers molestés par ceux de Lot, ne s'entêta point à revendiquer ses droits : « Je t'en prie, dit-il à son neveu, qu'il n'y ait point de dispute entre toi et moi, entre mes bergers et les tiens ! Car nous sommes frères. Mais, vois : toute la terre est à ta disposition... Si tu vas à gauche, je garderai la droite ; et si tu choisis ce qui est à droite, pour moi je m'en irai à gauche [Gen. XIII, 8-9].

De même, notre Père saint Benoît, quand il connut les excès auxquels la jalousie entraînait le prêtre Florentius, préféra céder la place, et quitta Subiaco pour le mont Cassin.

Dans cet ordre d'idées, il faut veiller à ne tirer vengeance sous aucune forme de ceux qui nous ont offensés, et en particulier à ne pas attaquer leur réputation. C'est de ce danger que voulait se garder le bienheureux Libertinus, religieux qui vivait au monastère de Fondi vers 641, et dont saint Grégoire raconte l'histoire dans ses Dialogues. Il avait reçu de son Abbé en colère un escabeau dans la figure, et il en avait le visage tout meurtri ; comme on lui demandait la cause de sa blessure : « Hier soir, répondit-il, par un malheur que m'ont attiré mes péchés, mon visage donna contre un tabouret, et ce coup y a causé tout le mal que vous voyez. »

Que m'ont attiré mes péchés : retenons cette parole, car elle

## Ne pas rendre le mal pour le mal

nous donne la clef de la patience des saints. Par-delà la cause seconde, ils voient la Cause première ; derrière l'homme qui les frappe, ils voient Dieu qui les juge. Ils ne doutent point que sa Providence, en permettant contre eux tel ou tel sévice, ne poursuive un secret dessein d'amendement et de sanctification. Si le mauvais traitement qui nous atteint ne devait entraîner aucune conséquence profitable à notre âme, Dieu dont la sollicitude est infinie, Dieu qui a compté tous les cheveux de notre tête, nous en préserverait. Mais en le laissant s'abattre sur nous, il cherche à promouvoir notre avancement spirituel. Il veut, ou nous purifier d'une faute dont nous n'aurions jamais fait pénitence, ou nous permettre l'exercice de quelque vertu, ou augmenter notre gloire éternelle.

Devant les contrariétés, devant la méchanceté de certains hommes, il convient donc de fixer ses regards sur le jugement occulte de Dieu. Il faut s'armer, non du glaive comme fit saint Pierre au jardin des Oliviers, mais de patience comme notre doux Sauveur, et dire avec lui : Le calice que mon Père m'a préparé, ne le boirai-je donc pas ? [saint Jean XVIII, 11]

Certes, le Roi des Anges n'était guère en peine de repousser quelques soldats et quelques valets. Un mot de ses lèvres eût suffi à les coucher à terre. Mais derrière leurs bras qui allaient torturer et crucifier sa chair, il apercevait la justice de son Père enfin satisfaite, le péché expié, le démon enchaîné, le Paradis ouvert, l'armée sans nombre des élus jouissant d'un bonheur ineffable pour une éternité... Tout cela, c'était le prix du calice qu'il allait boire : il fit taire les répugnances de sa nature humaine et se livra à ses bourreaux.

Imitons notre adorable Sauveur dans sa générosité ; disons avec saint Grégoire de Nazianze, persécuté par les Ariens :

## Les instruments de la perfection

Les outrages qu'on m'a faits peuvent-ils être comparés aux crachats dont on a couvert Jésus-Christ et aux soufflets qu'on lui a donnés ? Je préfère à tout ce qu'il y a de plus glorieux dans le monde... sa douceur et sa tranquillité dans les tourments. Si on le trahit par un baiser, il fait quelques doux reproches, mais il ne frappe point ceux qui le trahissent ; si on se jette sur lui pour l'entraîner, il suit ceux qui lui font cette violence, après s'en être plaint modestement. Il se fâche contre ceux qui coupent l'oreille de Malchus, et il la remet. Si vous demandez le feu du ciel contre Sodome qui l'a repoussé, il n'y consentira pas ; si on crucifie un voleur avec lui, sa bonté lui ouvre les portes du Paradis. Toutes les actions et toutes les souffrances de Jésus Christ se ressentent de sa douceur : s'il a souffert, pour nous sauver, des supplices si cruels, ne pardonnerons-nous pas de légères offenses à nos égaux ?

## L'OUBLI DES INJURES

*Injuriam non facere, sed factam patienter sufferre*

Le mot injure se prend communément en français au sens d'insulte : il désigne tout acte, et plus spécialement toute parole, qui porte atteinte à l'honneur du prochain. Il répond assez exactement à ce que les théologiens nomment contumélie, c'est-à-dire à un déshonneur injustement infligé à une personne présente.

Il serait superflu d'insister ici sur l'incompatibilité qui existe entre de tels procédés et la recherche de la perfection. L'âme qui veut s'avancer dans les voies de Dieu doit bannir de ses habitudes tout geste offensant, ne fût-ce qu'un haussement d'épaules, toute attitude méprisante, toute parole grossière ou désobligeante.

Mais le mot injure a, au sens latin, une acception beaucoup plus large. Il s'entend de tout acte qui va contre le droit d'autrui (in-jus), c'est-à-dire de toute injustice.

Tout homme, en effet, a des droits : il a des droits, non pas au sens absolu que le langage de la Révolution donnait à ce mot, et dont il serait lui-même le principe, mais des droits relatifs à la fin que Dieu lui a assignée et proportionnels aux

## Les instruments de la perfection

devoirs qui lui incombent. Il a la faculté légitime et inviolable de posséder, de faire, de recevoir tout ce dont il a besoin pour assurer son salut et pour exercer les fonctions qui lui sont dévolues dans la société où il vit. C'est là une des conditions de l'Ordre, de cet Ordre suprême, décrété par la volonté de Dieu, et sur lequel le vrai disciple de saint Benoît s'efforce de marcher toujours – nous l'avons dit – les yeux fixés.

Celui qui veut en agir ainsi s'appliquera à respecter scrupuleusement les droits du prochain ; à ne jamais troubler, de son propre mouvement, le régime établi ; à ne pas toucher, si peu que ce soit, aux attributions, aux privilèges, aux habitudes des autres. La Règle donne un précieux enseignement sur ce sujet quand elle prescrit au cellérier de servir aux moines, à l'heure voulue, la nourriture fixée, *annonam constitutam*. Saint Benoît sait que de tels détails ne sont pas négligeables pour la paix d'une communauté. Nul mieux que lui n'a compris que la vie monastique est faite pour des hommes, et non pas pour des anges ; que la perfection est le but vers lequel elle tend, et non le fondement sur lequel elle s'élève ; qu'il faut prendre l'homme tel qu'il est, non tel qu'il devrait être, et qu'il est nécessaire, tout en refrénant sa nature, de compatir à son infirmité. Celui qui prétend modifier arbitrairement les usages légitimes, qui ne tient pas compte des mesures fixées, des petites faveurs même, sanctionnées par la coutume, celui-là fait injure – à la lettre – à son prochain : il va contre son droit, il l'incite au mécontentement, au murmure, nuisant ainsi gravement à la paix de la maison de Dieu.

Pour la même raison, il convient que chacun des membres de la communauté s'attache à respecter soigneusement les attributions de ceux qui sont en charge. Tout office en effet

## L'oubli des injures

entraîne des droits corrélatifs aux devoirs qu'il impose : non seulement le Prieur ou le cellérier, mais le sacristain, mais le cérémoniaire, le cuisinier, le portier, etc., sont en droit d'attendre que nul ne s'ingère indûment dans le domaine dont ils sont responsables.

Par contre, si nous devons être extrêmement attentifs à ne pas fouler le terrain d'autrui, nous devons supporter avec une parfaite patience toutes les injustices et toutes les injures qui n'atteignent que notre personne. Tel est, selon la parole même de Notre-Seigneur, le moyen d'arriver à posséder son âme [saint Luc, XXI, 19]. Tel est l'exemple qu'il nous a laissé lui-même : nul n'a poussé plus loin le renoncement à toute espèce de privilèges. Il a abdicqué ses droits de Fils de Dieu et de Souverain maître du monde, en se laissant traiter comme un pauvre et un esclave, il a abdicqué ses droits d'homme, en se soumettant à une sentence capitale portée au mépris de toute justice, il a délaissé même ses droits de condamné à mort en se soumettant à une flagellation et une mise en croix où ne furent observés aucun des ménagements que la loi et les coutumes imposaient aux bourreaux.

Sur ses traces, ceux qui veulent mener la vie parfaite renoncent aux privilèges essentiels de la nature humaine, au droit de propriété, à leur liberté, à la vie de famille. Ils abdiquent la possession de leur propre corps et l'usage de leur volonté. Ils cherchent à se réduire à néant et à se dépouiller de leurs moindres droits, avec autant de soin que les gens du monde s'appliquent à faire valoir les leurs.

Bien plus, ils s'efforcent de supporter avec une parfaite égalité d'âme tous les outrages qui leur sont faits. Ils cherchent à surmonter les répugnances intimes de leur nature sur ce sujet et

## Les instruments de la perfection

à accepter de bonne grâce cette médecine amère, mais salutaire. Dans les offenses dont ils sont l'objet, ils reconnaissent ce breuvage empoisonné que Notre-Seigneur a annoncé à ses disciples, leur assurant qu'ils pourraient le boire impunément [saint Marc XVI, 18]. Lorsque, au reçu d'une injure, nous ne sentons ni notre susceptibilité s'irriter, ni notre jalousie s'éveiller, ni notre colère s'enflammer ; lorsque notre âme demeure calme et maîtresse de toute passion, alors nous pouvons dire en vérité que nous avons bu le poison, et qu'il ne nous a fait aucun mal.

Bien au contraire, il assure notre santé spirituelle, en donnant la mort au plus dangereux des ennemis de notre âme, à l'orgueil qui est la source de tous nos maux. La réaction que provoquent les injures chez celui qui en est l'objet est la vraie pierre de touche de son humilité. L'amour-propre, en effet, peut bien se parer du manteau de cette vertu, se dire de bouche le plus grand des pécheurs et le dernier des hommes, et se livrer aux manifestations extérieures les plus édifiantes : mais il n'arrivera jamais à être suffisamment sur ses gardes pour accepter de bon cœur l'outrage inattendu. Le vice qui se cachait sous de faux dehors se trouvera ainsi démasqué, et sera, dès lors, beaucoup moins dangereux.

À ce premier avantage il faut ajouter que l'injure reçue et non vengée constitue comme une créance sur la justice de Dieu. Dieu garde, dit le Psalmiste, la vérité à travers les siècles : Il fera justice à ceux qui souffrent l'injustice [Ps. CXLV, 7]. Dieu s'est engagé en quelque sorte à rétablir les droits de tous ceux qui auront été opprimés : et il lui est agréable que ceux-ci, par leur silence, témoignent de leur confiance en sa souveraine intervention. Le Seigneur combattra

## L'oubli des injures

pour vous, disait Moïse aux Hébreux, et vous, vous garderez le silence [Ex. XIV, 14].

En outre, l'injustice attire à ceux qui en sont victimes l'amitié des Anges et des Saints. Le Bienheureux Don Bosco vit un jour le sacristain de l'église où il allait dire la messe mettre brutalement à la porte un jeune flâneur entré là par curiosité. « Pourquoi traitez-vous ainsi mon ami ? lui demanda-t-il. — Votre ami, ce petit vaurien ?... — Dès que je vois maltraiter quelqu'un, repartit l'homme de Dieu, il devient mon ami. » Tel est, à n'en pas douter, le sentiment de toute la cour céleste : qui ne consentirait à souffrir quelque chose pour gagner de tels protecteurs ?

De même, on rapporte, dans la vie de saint Siméon Stylite, que son Abbé, saint Timothée, s'étant laissé circonvenir par quelques frères et ayant prié le serviteur de Dieu de quitter la communauté, eut une vision la nuit suivante.

Il vit une multitude d'hommes armés qui environnaient le monastère et qui criaient : Timothée, rends-nous Siméon le serviteur de Dieu, ou nous te brûlerons et ton monastère avec toi, parce que tu as maltraité un homme juste... Une autre nuit, il vit une multitude d'hommes forts et puissants qui se tenaient devant lui, disant : Donne-nous Siméon, le serviteur de Dieu, qui est si fort aimé de lui et de tous les Anges. Pourquoi l'as-tu tant fait souffrir ? Il est plus grand que toi devant Dieu, et tu as affligé tous les anges en l'affligeant.

Sous les injures, l'âme s'enrichit de vertus et acquiert cette beauté du lis entre les épines que loue le Cantique des cantiques [Cant. II, 2]. Elle montre alors sa véritable valeur.

## Les instruments de la perfection

La grappe, tant qu'elle est sur la vigne, n'a rien à souffrir, dit saint Augustin, elle demeure entière, mais n'en coule rien. On l'envoie au pressoir, on la foule, on l'écrase, il semble qu'on fait injure à cette grappe : mais cette injure n'est pas stérile. Bien plus, si elle ne recevait aucune injure, c'est elle, la grappe, qui demeurerait stérile.

Enfin l'acceptation silencieuse des injures est un puissant moyen de gagner les cœurs : elle témoigne d'une force d'âme qui ne peut venir que du vrai Dieu, et porte plus de fruits qu'aucune prédication. Saint Éphrem raconte que saint Abraham le solitaire, envoyé comme prêtre dans une ville païenne, s'y vit en butte aux plus indignes traitements : on le battait, on le traînait par les pieds, on lui jetait des pierres, on le laissait mourir de faim et de soif. Lui cependant supportait tout cela avec une admirable patience. Plus on le tourmentait, plus il se montrait bienveillant et charitable.

Un jour enfin, les habitants se dirent les uns aux autres « Vous voyez quelle est l'extrême mansuétude de cet homme. Vous voyez son incroyable charité pour nous, et comment, malgré tous les maux que nous lui avons infligés, il n'est jamais parti d'ici, il n'a jamais dit à qui que ce soit la moindre mauvaise parole, il n'a conçu aucune aversion contre nous, il a supporté toutes nos persécutions avec une extrême joie. Or quelle apparence y a-t-il que si le Dieu qu'il nous prêche n'était le Dieu véritable, et s'il n'y avait un Paradis où les gens de bien régneront avec lui, et un Enfer où les méchants seront châtiés de leurs crimes, il eût voulu souffrir inutilement des traitements si cruels ? » Sur quoi ils décidèrent d'aller trouver le saint : ils se laissèrent

## L'oubli des injures

instruire par lui, reçurent le baptême, et leur ville devint un modèle de ferveur.

Pour toutes ces raisons, les saints ne se sont pas contentés de supporter les injures avec patience ; ils les ont désirées, ils les ont tenues pour de véritables bienfaits. Ils savaient que leur âme en retirerait de grands avantages et que rien ne les transformerait mieux à la ressemblance du Christ. Si le Maître a été traité de magicien, de buveur de vin, de séducteur, de blasphémateur, pourquoi les disciples s'étonneraient-ils d'être insultés à leur tour ? Pourquoi le bois sec serait-il mieux traité que le bois vert ? Que l'âme fidèle s'efforce donc d'accepter de bon cœur les manques d'égards, les passe-droits, les offenses qui peuvent lui être faites : elle sera sûre ainsi de marcher sur les pas de son Seigneur.



## L'AMOUR DES ENNEMIS

*Inimicos diligere.*

L'homme qui cherche à s'avancer dans la vie parfaite ne se contente pas de supporter avec patience les injures qu'il reçoit ; il cherche à aimer ceux qui les lui font : Vous avez entendu qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. Pour moi je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent [saint Matth. V, 43].

La Loi, il est vrai, n'ordonnait pas de haïr les ennemis. La citation que fait ici Notre-Seigneur rapporte une conclusion inexacte, tirée arbitrairement par les rabbins, des textes où Dieu prescrivait la destruction des ennemis d'Israël [par exemple Deut. VII, 2]. Mais la Loi ne commandait pas non plus de les aimer : elle enjoignait seulement de les assister, lorsqu'ils étaient dans le besoin : Si tu vois tomber sous sa charge, disait-elle, l'âne de celui qui te hait, tu ne passeras point, mais tu aideras celui-ci à le relever [Ex. XXIII, 5].

L'amour des ennemis est un commandement réservé à la Loi nouvelle. C'est lui qui se dresse comme le point culminant de l'Évangile et le couronnement de la charité. C'est le signe auquel se reconnaissent les vrais disciples du Christ : Si en effet vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense en

## Les instruments de la perfection

aurez-vous ? Et si vous saluez vos frères seulement, que faites-vous de plus que les Gentils ? Ceux-ci ne le font-ils pas aussi ? [saint Matth. V, 46]

L'amour des ennemis a été complètement ignoré des païens, car c'est un commandement que la nature ne peut accomplir sans la grâce de Jésus-Christ, tant elle y trouve de répugnance. La seule pensée de donner des marques d'affection à quelqu'un qui nous a fait du tort provoque une révolte instinctive de tout notre être. On peut affirmer que Notre-Seigneur lui-même n'alla pas au-devant de Judas avec le même cœur qu'il se fût approché de saint Jean. Mais il refoula le dégoût que lui inspirait la vue du traître, s'avança vers lui, et, avec une inexprimable tendresse, le serra dans ses bras en l'appelant : Mon ami !

On peut aimer ses ennemis pour soi-même, c'est-à-dire en raison du profit que l'on retire de leur inimitié ; et on peut les aimer pour eux-mêmes, à cause du Christ, d'une affection entièrement désintéressée. Ce second point seul représente proprement la consommation du précepte, la cime de la charité : il en sera question plus tard, au 70e instrument. Pour le moment, il importe de mettre en lumière le profit qu'une âme chrétienne sait retirer de l'hostilité dont elle est l'objet. Cela, les Anciens l'avaient déjà compris, et Plutarque a composé un traité sur l'utilité des ennemis. Voici, par exemple, la comparaison dont il se sert pour enseigner à tirer parti de leur inimitié :

Les premiers hommes se contentaient de n'être point blessés ni offensés par les bêtes farouches et sauvages, et c'était là la fin de tous les combats qu'ils menaient contre elles : mais ceux qui sont venus depuis, ayant appris à en user, non seulement se gardent bien d'en recevoir du dom-

## L'amour des ennemis

mage, mais, qui plus est, en savent tirer du profit, se nourrissant de leurs chairs, se vêtant de leurs laines et de leur poil, se médicinant de leur fiel et de leur présure, et s'armant de leurs cuirs, si bien qu'il serait à craindre que si les bêtes défailaient à l'homme, sa vie n'en devienne sauvage, pauvre et nécessiteuse.

La justice la plus élémentaire demande que l'on ait de l'affection pour ceux auxquels on est redevable de quelque service. Les animaux eux-mêmes, dit saint Basile, connaissent ce sentiment.

Rappelons à ce sujet la naïve histoire de saint Macaire et de la hyène, telle qu'on la lit dans Palladius :

Un jour, une hyène, ayant pris son petit qui était aveugle, l'apporta à Macaire : ayant heurté de la tête la porte de la clôture, elle entra, trouva le saint assis dehors, et jeta le petit à ses pieds. Alors Macaire, ayant pris celui-ci, mit de la salive sur ses yeux, fit une prière, et sur-le-champ l'animal recouvra la vue. La mère, l'ayant allaité, le prit et s'en alla. Mais le lendemain elle revint et rapporta au saint une grande toison de brebis.

Or nos ennemis nous rendent de nombreux et signalés services : ils nous éclairent sur nos défauts, nous gardent contre eux, nous mettent en mesure d'obtenir le pardon de nos péchés et nous préparent des couronnes pour la vie éternelle.

Lorsque l'on dit qu'un ami est un bien précieux, cela s'entend d'un ami véritable, qui désire sincèrement le bien de notre âme et nous aide à avancer dans la vertu. De tels amis sont rares : trop souvent les hommes ne se lient d'amitié qu'avec ceux qui flattent leurs passions.

À défaut d'un ami véritable, un ennemi est beaucoup plus

## Les instruments de la perfection

utile à notre progrès spirituel que de faux amis. L'antipathie qu'il nous porte lui fait découvrir, dans nos paroles ou nos actes, mille sujets de critique et de blâme auxquels nous n'aurions jamais pensé. Souvent il se trompe, et travestit nos intentions : mais souvent aussi il voit juste et saisit exactement les points faibles de notre vie. Son inimitié, comme une loupe grossissante, lui permet d'apercevoir bien des imperfections que notre conscience n'eût point découvertes. Aussi tout homme que n'aveugle pas le sentiment de sa propre estime doit-il faire son profit des accusations ouvertes ou sournoises que profèrent contre lui ceux qui le détestent.

Notre ennemi travaille, sans le vouloir, à nous faire acquérir la connaissance de nous-mêmes, qui est le fondement de la sagesse. En outre, il joue autour de notre âme le rôle d'un chien de garde, prêt à gronder et à aboyer au moindre manquement qu'il apercevra. La crainte de provoquer ses critiques nous maintiendra dans une vigilance attentive, alors que l'indulgence de nos amis nous porte au relâchement. Aussi lit-on de certains saints, qu'ils tenaient leurs adversaires pour leurs meilleurs protecteurs et leurs plus utiles gardiens.

En second lieu, nos ennemis nous donnent la faculté, en leur pardonnant, d'obtenir nous-mêmes le pardon de nos péchés. Tel est l'enseignement exprès du Divin Maître : Si vous pardonnez aux hommes leurs manquements envers vous, votre Père céleste vous remettra lui aussi vos péchés [saint Matth. VI, 14]. Pour que cette notion se grave profondément dans le cœur des chrétiens, pour qu'ils sachent sans aucun doute que Dieu se servira à leur égard de la mesure dont eux-mêmes se seront servis à l'endroit du prochain, Il leur fait dire, dans l'Oraison dominicale : Pardonnez-nous nos offenses, comme

## L'amour des ennemis

nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Pardonnez, et vous serez pardonnés. Voilà la condition qu'il n'est permis à personne d'ignorer. Celui qui demande à Dieu remise de ses fautes en gardant par-devers lui rancune à son prochain, porte contre lui-même sa propre sentence. Mais comment accomplirions-nous ce précepte, si personne ne nous offensait ? Comment pardonnerions-nous, si personne ne nous faisait tort ? Nous n'aurions rien à offrir à Dieu pour obtenir de lui notre pardon ; nous manquerions de la monnaie nécessaire pour acheter le royaume des cieux. Ainsi nos ennemis sont en quelque sorte nos bienfaiteurs, puisqu'ils nous permettent de nous libérer d'une dette si lourde. Saint Grégoire de Tours rapporte qu'un saint Abbé, le bienheureux Martius, était si pénétré de cette vérité, qu'ayant surpris un jour un voleur dans son jardin, non seulement il lui pardonna son intrusion, mais il lui fit remettre des fruits et des légumes comme par reconnaissance.

Enfin les mauvais traitements que leurs ennemis ont fait subir aux saints ont été pour ceux-ci le plus puissant moyen d'acquérir leurs mérites et leur gloire. « Nul ne peut être Abel, dit le Père Tauler, s'il n'a à souffrir la méchanceté de Caïn. »

Que resterait-il de l'histoire de l'Église, s'il fallait en arracher toutes les persécutions ? Que seraient aujourd'hui les saints Innocents sans la cruauté d'Hérode ? « Jamais, dit saint Augustin, leur ennemi n'aurait pu leur rendre, en les comblant de bienfaits, un service comparable à ce qu'il leur fit obtenir par sa haine. » Sans la rage de leurs bourreaux, sainte Agnès, sainte Cécile, toutes les Vierges martyres, auraient-elles atteint le même degré de gloire, la même ferveur d'amour ? Sans l'acharnement de leurs adversaires, les grands Docteurs auraient-ils acquis une telle science et manifesté une telle force

## Les instruments de la perfection

d'âme ?

On voit clairement par là l'utilité des ennemis et l'on comprend sans peine le geste de tant de saints embrassant leur bourreau en allant au supplice.

Il est rapporté au livre de la Genèse que le vieil Isaac, en bénissant Jacob, lui dit : Tu seras le seigneur de tes frères ; et à Esaü : Tu seras le serviteur de ton frère [Gen. XXVII, 29, 40]. Or, à la lettre, cette prédiction ne s'est pas réalisée : jamais Esaü ne devint le vassal de Jacob, et celui-ci eut toujours à redouter la puissance de son frère. Sans doute, on peut dire, pour justifier le sens historique de cette prophétie, que celle-ci se vérifia dans leurs descendances, lorsque les Iduméens (descendants d'Esaü) furent soumis aux Juifs (descendants de Jacob). Mais si, nous élevant au-dessus de la lettre, nous cherchons, à la lumière des écrits des saints Pères, la leçon morale qui se trouve cachée sous ces paroles, nous découvrons alors que celles-ci se sont exactement réalisées : Esaü, par la haine qu'il lui portait, servit grandement Jacob. C'est grâce à cette haine que Jacob, obligé de fuir la maison paternelle, mérita de voir le ciel s'ouvrir au-dessus de son sommeil et les Anges descendre vers lui ; de se sanctifier chez Laban par un travail ingrat et assidu de quatorze années ; d'obtenir en mariage Lia, puis Rachel, et d'avoir une magnifique postérité ; enfin de conquérir vraiment son droit d'aînesse, de vaincre son frère et de le dominer, le jour où, s'humiliant à genoux, il contraignit Esaü, le terrible Esaü, à s'attendrir et à verser des larmes ! [Gen. XXXIII, 4]

Voilà en quel sens l'âme fidèle doit s'attacher à tirer profit de ceux qui lui font la guerre : mais ce sujet n'est pas épuisé, et les deux instruments qui suivent vont nous inviter encore à

## **L'amour des ennemis**

l'approfondir.



## ENCORE LES INJURES

*Maledicentes se non maledicere, sed  
magis benedicere.*

Nos ennemis peuvent nous attaquer soit par leurs paroles, soit par leurs actes. La conduite à tenir devant l'une et l'autre alternatives est donnée successivement par saint Benoît dans le présent instrument et dans le suivant. Étudions aujourd'hui la manière de se comporter devant les « malédictions ».

Non maledicere, cela signifie qu'il ne faut pas « dire de mal » de ceux qui en disent de nous, qu'il ne faut pas répondre à leurs injures ouvertes par de semblables injures, ni appeler le malheur sur leur tête. Mais on doit bien plutôt les « bénir », c'est-à-dire leur vouloir du bien, et leur témoigner ses bonnes dispositions par des paroles ou par des actes.

Ne réponds pas au sot selon sa sottise, dit le livre des Proverbes, de peur de paraître semblable à lui [Prov. XXIV, 24]. C'est un signe de virilité morale que de savoir garder son sang-froid devant les outrages. L'âme faible au contraire chancelle sous la moindre insulte : incapable de supporter l'affront, elle sort aussitôt d'elle-même, se répand en remarques amères, en reproches, en injures plus violentes que celles qu'elle a reçues. L'abondance ou la véhémence de ses paroles lui donnent l'illu-

## Les instruments de la perfection

sion d'être forte : mais elle se trompe, et ne fait qu'accuser sa défaite, car elle montre clairement ainsi son manque de maîtrise et combien il faut peu de chose pour lui faire perdre le contrôle de soi-même. Cela, les philosophes anciens l'avaient déjà compris : Socrate à Athènes, Caton à Rome, se rendirent célèbres par la sérénité qu'ils surent conserver devant certains outrages qu'on leur fit.

Sénèque rapporte que Philippe de Macédoine, ayant reçu un jour une ambassade députée par la ville d'Athènes, que conduisait un certain Démocharès, demanda à ce dernier ce qu'il pouvait faire pour plaire à ses concitoyens. « C'est de vous pendre ! » répondit Démocharès. Les assistants s'indignent d'une telle brutalité : mais Philippe les fait taire, ordonne de laisser aller en paix l'irascible personnage ; puis, se tournant vers les autres délégués, il ajoute : « Allez dire aux Athéniens qu'il y a beaucoup plus d'orgueil à tenir de tels discours, qu'à les écouter sans les punir. » Il avait raison : en de pareilles rencontres, l'insulte déshonore non pas celui qui la reçoit, mais celui qui la fait.

Ne pas répondre aux outrages, c'est bien. Éprouver de la reconnaissance envers ses insulteurs, c'est mieux encore. Et cependant on le leur doit bien, si l'on considère le service qu'ils nous rendent. Il est plus utile d'être repris par un sage que trompé par les adulations des sots, dit l'Ecclésiaste [Eccl. VII, 6]. Celui en effet qui veut avancer dans la perfection tire plus de profit des reproches, que des flatteries ou des éloges. Les progrès mêmes qu'il fait dans la vertu peuvent aisément se retourner contre lui et devenir la cause de sa ruine, si, prêtant l'oreille aux compliments qu'il entend, il se laisse aller à l'orgueil et à la complaisance en soi-même. Combien se sont éga-

## Encore les injures

rés ainsi !

Déjà, la sagesse des Romains avait soin de placer, derrière le char du général vainqueur montant au Capitole, quelques soldats qui pouvaient impunément railler ses travers et lui faire entendre de rudes vérités. Elle voulait ainsi préserver le triomphateur de l'enivrement de sa gloire.

De même, la miséricordieuse sollicitude de Dieu ne manque jamais de mettre sur le chemin de celui qui s'élève vers la perfection, un ou plusieurs ennemis pour lui rappeler sa fragilité et son néant. Tandis que David, contraint de fuir devant Absalon, marchait tristement, entouré de ses gardes, un homme du nom de Semei, fils de Géra, vint se placer à quelque distance sur le flanc du cortège, et, de là, se mit à maudire le roi en lui jetant des pierres : Va-t-en, lui disait-il, va-t-en, homme de sang, homme de Bélial ? Voici que le Seigneur a fait retomber sur toi tout le sang de la maison de Saül ! Parce que tu as usurpé son royaume, le Seigneur a livré celui-ci aux mains de ton fils Absalon, et voici que les malheurs t'accablent parce que tu es un homme de sang ! Cependant un des officiers de David voulait s'élancer sur l'insulteur et lui couper la tête ; mais le roi de l'arrêter par ces paroles vraiment admirables : Laissez-le donc maudire, lui dit-il. Car c'est le Seigneur qui lui a ordonné de maudire David. Qui donc oserait lui demander compte de sa conduite ?... Laissez-le, afin qu'il me maudisse, selon le commandement du Seigneur : peut-être qu'ainsi le Seigneur aura pitié de mon affliction, et me récompensera pour la malédiction que je subis aujourd'hui [II Reg. XVI].

Que dire de cette foi, qui sait reconnaître dans tous les événements, même les plus contraires, la main de Dieu ? C'est là qu'il faut chercher le secret de la patience des saints.

## Les instruments de la perfection

Ainsi les insultes nous maintiennent dans l'humilité : elles peuvent encore être un moyen efficace de corriger certains défauts. Voici un trait de la vie de sainte Monique, rapporté par saint Augustin, qui met bien ce point en lumière. Alors qu'elle était enfant, et que ses parents, pleins de confiance en sa vertu, lui confiaient le soin d'aller à la cave chercher le vin, la petite Monique prit l'habitude de goûter celui-ci du bout des lèvres, avant de le verser dans la bouteille.

Or, comme en méprisant les petites fautes, on tombe insensiblement dans de plus grandes, il arriva qu'augmentant chaque jour légèrement ce qu'elle prenait, elle se laissa aller peu à peu à boire avidement des coupes de vin presque pleines.

Cependant, ses parents ignoraient ce désordre, et personne ne la corrigeait. « Mais, continue le saint Docteur, remontant d'un magnifique coup d'aile vers le Dieu auquel rien n'échappe et qui veille sur toutes ses créatures,

Vous, Seigneur, qui êtes toujours présent, qui nous avez créés, qui nous appelez et qui, même par le moyen des méchants, faites du bien aux âmes pour les sauver, qu'avez-vous fait alors, mon Dieu ? Comment l'avez-vous soignée ? Comment l'avez-vous guérie ? N'avez-vous pas tiré d'une autre âme, comme un instrument salubre préparé secrètement par vous, un sarcasme dur et acéré, pour détruire d'un seul coup ce foyer de corruption ? Une servante qui l'accompagnait d'ordinaire à la cave, se disputant un jour avec sa jeune maîtresse, comme cela arrive souvent, lui jeta ce méfait à la face, l'appelant avec la dernière insolence : ivrognesse (meribibula) ! Ce fut là comme un aiguillon qui la piqua si bien, qu'elle aperçut son mal, le condamna aussitôt

## Encore les injures

et s'en corrigea. Tant il est vrai que, si nos amis nous pervertissent par leurs flatteries, nos ennemis souvent nous redressent par leurs reproches.

Ces paroles font bien saisir l'utilité des injures : celles-ci sont comme la pointe dont se sert le céleste médecin pour percer les abcès de notre orgueil. Elles ne blessent que pour purifier et pour guérir. Et parce que tout homme né de la femme est infecté en lui-même d'amour-propre, de vanité, d'estime de soi, il ne saurait se dispenser de passer par cette épreuve, s'il veut se sanctifier.

Un ange apparut un jour à Henri Suzo, rapporte saint Alphonse de Liguori : « Henri, lui dit-il, jusqu'à ce jour tu t'es mortifié comme tu l'as voulu ; dorénavant, tu seras mortifié comme il plaira aux autres. » Le jour suivant, Henri, s'étant mis à la fenêtre, vit un chien qui tenait entre ses dents un lambeau d'étoffe et le déchirait. Il entendit en même temps une voix qui disait : « C'est ainsi que tu seras déchiré par la bouche des hommes. » Suzo descendit alors dans la rue, ramassa le morceau d'étoffe et le conserva soigneusement, pour qu'en lui rappelant cette journée, il lui fit trouver quelques forces pour supporter les traverses qui lui étaient annoncées.

Dans la voix de ceux qui nous insultent, reconnaissons celle de Dieu lui-même qui nous reproche nos défauts, qui veut mettre à l'épreuve notre patience, notre fidélité, la sincérité de notre amour. Cette voix « prépare » les âmes pour sa grâce, ainsi que l'insinue ce verset du Psalmiste : *Vox Domini præparantis cervos*, que saint Augustin commente en ces termes : « La voix du Seigneur, dit-il, mène à la perfection ceux qui savent surmonter les langues venimeuses [in Ps. XXVIII, 9]. »

## Les instruments de la perfection

Si nous pouvions soupçonner quelle gloire sera un jour la récompense des injures patiemment supportées, nous préférons celles-ci à tous les éloges, nous ne trouverions pas de termes pour en témoigner notre reconnaissance à Dieu, comme le disait un jour Notre-Seigneur à la Bienheureuse Angèle de Foligno : « Lorsque quelqu'un t'offensera en paroles ou en actes, tu crieras que tu es indigne, indigne d'une telle grâce ! »

Si la blessure nous fait souffrir, si nous sentons le découragement nous envahir ou la colère nous gagner, réfugions-nous auprès de Celui qui pour notre amour a subi tant d'outrages. « Dæmonium habes, tu es possédé du démon », lui disaient les Juifs, à Lui qui chassait les démons ! Il aurait pu leur dire en toute vérité : « C'est vous qui êtes possédés... », mais il se garda bien de le faire : il ne voulut pas avoir l'air de rendre injure pour injure, de « maudire ceux qui le maudissaient », et il continua de les « bénir », c'est-à-dire de répandre parmi eux ses bienfaits, car il a enseigné lui-même que c'est là l'un des chemins qui mènent à la vraie béatitude : *Beati eritis, cum maledixerint vobis homines* [saint Matth. V, 11].

## LES PERSÉCUTIONS

*Persecutiones pro justitia sustinere.*

Tous ceux qui veulent vivre saintement dans le Christ Jésus, dit saint Paul, subiront persécution [II Tim. III, 12]. La règle ainsi énoncée ne souffre aucune dispense. L'Apôtre dit tous. Il ne parle pas au conditionnel, il parle au futur, pour marquer qu'il s'agit là non d'une hypothèse possible, mais d'un événement certain : ils subiront persécution. Que les âmes fidèles gravent donc cet enseignement au plus profond d'elles-mêmes, afin qu'au jour où l'épreuve se présentera, elles ne soient point surprises, mais se souviennent que le Seigneur leur avait dit toutes ces choses avant qu'elles n'arrivent !

La persécution est-elle donc un bien en soi ? À ce compte, les malfaiteurs poursuivis par la police, les hérétiques dénoncés par l'Église, les damnés tourmentés par les démons auraient un sort digne d'envie, car ils sont, chacun à leur manière des persécutés.

Si les supplices faisaient les martyrs, disait saint Augustin, toutes les mines en regorgeraient, toutes les chaînes serviraient à en conduire, tous ceux qui tombent sous le glaive mériteraient la couronne. Il importe donc de connaître le motif pour lequel on subit ces supplices. Aussi que personne

## Les instruments de la perfection

ne dise : Je souffre, donc je suis un juste. Celui qui a souffert le premier a souffert pour la justice. C'est pourquoi il a ajouté cette condition essentielle : Bienheureux ceux qui sont persécutés pour la justice [saint Matth. V, 10].

Si l'on prend le mot justice dans son acception ordinaire, l'instrument que nous étudions ici doit s'entendre dans le sens suivant : il est impossible de s'appliquer à mener une vie juste sans se heurter à la persécution. C'est là un fait universel, dont l'histoire de l'humanité offre de constants exemples. Bien avant même l'établissement du christianisme, Aristide fut banni d'Athènes parce que ses concitoyens étaient fatigués de l'entendre appeler : « le juste », et Socrate fut condamné à boire la ciguë pour avoir enseigné trop assidûment l'amour de la vertu. Comment expliquer des actes si peu conformes à l'équité la plus élémentaire ?

La raison s'en trouve dans la haine que porte au Christ, et à tous ceux qui le servent, l'esprit mauvais. « Ce sont les démons, dit saint Justin, qui excitent cette hostilité contre quiconque cherche, d'une façon ou d'une autre, à croire selon le Verbe, et à fuir le mal. » Or, dans la mesure où ils enseignaient la vérité et pratiquaient la justice, les hommes tels que Socrate ou Aristide, sans le savoir, étaient chrétiens. À leur insu, c'était la « semence du Verbe, innée dans la race humaine », qui portait en eux ses fruits, et « ceux qui suivent ses principes sont voués à la haine et à la mort ». Le monde est un champ de bataille où la lumière combat contre les ténèbres, le bien contre le mal : quiconque s'efforce de propager la lumière et de faire le bien travaille au profit de Celui qui est la lumière du monde, du Soleil de justice, c'est-à-dire de Jésus-Christ. Dès lors, un tel homme devient, dans la mesure même de ses efforts, l'enne-

## Les persécutions

mi du démon et l'objet des attaques de cet esprit infernal.

Abel fut tué par Caïn pour avoir offert à Dieu des sacrifices sans tache. Abraham, au dire de l'historien Josèphe, se vit en butte à la haine des Chaldéens, parce qu'il fut le premier à honorer le vrai Dieu et à se moquer de leurs idoles. Isaac fut persécuté par Ismaël, Jacob par Esaü, Joseph par ses frères, David par Saül, le peuple saint par les Égyptiens, le Sauveur du monde par les Juifs. « Un jour ne me suffirait pas, dit saint Jérôme, si je voulais énumérer de combien de manières les impies prévalent ici-bas sur les justes, et les oppriment »

Sous la Nouvelle Loi, la même règle se manifeste d'une façon constante : à peine les Apôtres eurent-ils commencé de prêcher le nom de Jésus, que la fureur des Pharisiens se déchaîna contre eux. Pendant quatre siècles le sang des martyrs coule à flots, et l'histoire de l'Église se confond avec celle de ses persécutions. Lorsque enfin l'avènement de Constantin apporte la paix religieuse, les grandes hérésies se déclarent. Que n'eurent pas à souffrir alors les Docteurs et les saints pour défendre la vérité ! Par quelles tribulations extérieures, mais aussi par quelles angoisses morales passèrent saint Athanase, saint Basile et tant d'autres, quand ils virent l'arianisme, formidable comme « la bête qui montait de la mer » [Apoc. XIII, 1], fondre sur l'Église et près de la dévorer ! Puis, invariablement, au cours des âges, tous ceux qui, sous l'action de l'Esprit-Saint, ont entrepris d'extirper une erreur, d'arrêter un abus, d'opérer une réforme, ont vu aussitôt la tempête se soulever contre eux. Partout et toujours s'est vérifiée cette parole du prophète : Qui recessit a malo, prædæ patuit, celui qui s'est éloigné du mal est devenu la proie des méchants [Is. LIX, 15]. « J'ai aimé la justice, et j'ai haï l'iniquité, disait sur son lit de mort le Pape Gré-

## Les instruments de la perfection

goire VII : c'est pour cela que je meurs en exil. » Oui, c'est pour cela : on ne peut aimer la justice, on ne peut lutter contre l'iniquité sans s'offrir aux coups de la persécution. Celle-ci viendra parfois des ennemis de la vérité ; elle pourra venir aussi – et elle n'en sera que plus pénible – des amis, des proches, de personnes bien intentionnées. Elle viendra de ceux dont on pouvait le moins l'attendre : une seule chose est certaine, c'est qu'elle viendra.

Le mot *justitia* a encore, dans la langue de l'Église, le sens de justification. Il désigne alors, non plus la justice en soi, mais la justice infusée à l'homme par Dieu, « la rénovation et la sanctification de l'homme intérieur, qui d'injuste, le fait juste, d'ennemi, ami, afin d'être héritier selon l'espérance de la vie éternelle ». En ce sens, l'expression *persecutiones pro justitia sustinere* veut dire qu'il faut supporter patiemment les persécutions, si l'on veut obtenir sa justification devant Dieu.

Cette épreuve est le creuset où l'âme se purifie, se dépouille des défauts qui la défigurent et s'orne de vertus pour plaire à son Seigneur. Bienheureux, dit saint Jacques, l'homme qui supporte la tentation : parce que, lorsqu'il aura été éprouvé, il recevra la couronne de vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment [Jac. I, 12]. De même qu'un morceau de cire ne saurait perdre l'empreinte du cachet qu'il porte et en recevoir une nouvelle sans être chauffé au feu, de même l'âme ne peut abandonner les marques du monde ou du démon dont elle est souillée, et se renouveler à l'image de Dieu, sans passer par l'épreuve.

Mais l'épreuve est amère, il faut l'avouer, et fait violence à la nature. Lorsqu'elle s'abat sur nous, nous gémissons, nous accusons Dieu d'indifférence ou de dureté, nous le supplions d'éloigner de nous cette souffrance, nous disons avec le Pro-

## Les persécutions

phète : Jusqu'à quand crierai-je, Seigneur, et ne m'exaucerez-vous point ? La violence que je subis me fait pousser des clameurs vers vous, et vous ne me sauvez point ? [Habac. I, 2] Et nous oublions, dit saint Jérôme, « que l'or reçoit sa forme dans le feu, et que les trois enfants sortirent de la fournaise plus purs qu'ils n'y étaient entrés ».

Sustinere, dit saint Benoît : il faut supporter la persécution sans faiblir. Il ne s'agit point là d'une indifférence absolue, de ce mépris de la douleur auquel s'exerçaient les stoïciens. Qui oserait dire qu'il est défendu de sentir tout le poids de l'épreuve et de s'en plaindre doucement à Dieu, quand on voit le divin Sauveur lui-même défaillir presque, devant l'amertume de sa Passion : Mon Père, suppliait-il, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! [saint Matth. XXVI, 39]

Mais ce gémissement ne doit point dégénérer en murmure. Il faut subir la colère de Dieu sans douter de sa miséricorde, et reconnaître, dans la main qui nous fait souffrir, celle du médecin qui cherche notre guérison, non celle d'un ennemi qui veut notre mort.

Dieu est médecin, dit le Docteur d'Hippone, et vous avez encore quelque infection. Vous criez, mais il a encore quelque chose à couper. Et il ne retire point sa main qu'il n'ait enlevé ce qu'il juge devoir retrancher. Celui-là est un médecin cruel qui se laisse attendrir par les plaintes du patient, qui fait grâce à la blessure et à l'infection. Regardez les mères : avec quelle énergie elles frottent leurs petits dans le bain, pour leur santé ! N'entendez-vous pas cependant quels cris poussent ceux-ci entre leurs mains ? Direz-vous donc que les mères sont cruelles parce qu'elles ne font point grâce, parce qu'elles n'écoutent pas les larmes ? Ne sont-

## Les instruments de la perfection

elles pas pleines de tendresse ? Pourtant les enfants crient, et elles ne les écoutent point. Ainsi notre Dieu est plein de charité, mais il semble ne point nous entendre, pour nous guérir et nous épargner dans l'éternité.

Il en va de l'âme soumise à l'épreuve comme de saint Jean, lorsqu'il fut plongé dans l'huile bouillante, à la Porte latine. Il sortit de là, dit la liturgie, purior et vegetior. De même l'âme ne subit dans la persécution aucun détriment véritable : elle sort de là plus pure et plus vigoureuse. Elle se dispose à la grâce, s'enrichit de vertus, se pare pour les noces éternelles. Elle montre que son amour pour Dieu est sincère et véritable. Enfin, elle retire tant d'avantages de la souffrance qu'après s'être unie au prophète pour gémir, elle s'unit à lui encore, lorsque, sur la fin de son Cantique, ayant compris l'utilité de l'épreuve, il demande à Dieu maintenant avec insistance que les tribulations s'abattent sur lui : Que la pourriture, s'écrie-t-il, entre dans la moëlle de mes os, comme il advint au bienheureux Job ; qu'elle me fasse un lit de vermine, afin que je sois en paix au jour de la grande tribulation et que je monte vers le peuple de tous ceux qui ont les reins ceints, vers notre peuple [Habac ; III, 16], vers ceux qui, après avoir virilement combattu et souffert ici-bas, sont devenus les enfants de Dieu, et jouissent maintenant, dans la vision de l'adorable Trinité, d'un bonheur et d'une gloire éternels !

## L'HUMILITÉ

*Non esse superbum.*

Depuis le 22<sup>e</sup> instrument des bonnes œuvres : « Ne point satisfaire sa colère », saint Benoît a énoncé une série de préceptes qui ont pour but de régler nos rapports avec le prochain. Il va maintenant en formuler d'autres, qui concerneront plus spécialement la conduite personnelle de son disciple. L'objectif de ces injonctions, cependant, est toujours le même : il s'agit d'établir l'âme dans cette bienheureuse paix qui domine toute la spiritualité bénédictine. Or le grand ennemi de la paix, – on l'a vu longuement dans les chapitres précédents, – c'est la colère.

Mais la colère elle-même a sa source dans l'orgueil. Elle naît toujours, selon saint Thomas, du sentiment d'avoir été méprisé, c'est-à-dire de l'amour-propre froissé.

Tous les troubles, toutes les tristesses et tous les chagrins que nous avons, écrit le P. de Saint-Jure, si nous voulons monter jusqu'à leur source, nous verrons qu'ils sont causés de quelque vent qui est renfermé dans notre tête, d'une estime de nous-mêmes, d'un dessein ambitieux de paraître, d'un désir d'emporter le dessus, de crainte d'être méprisés, et de choses semblables. Ôtez les vents, vous empêcherez

## Les instruments de la perfection

les tempêtes de la mer ; retranchez l'orgueil, et vous affranchirez des orages le cœur humain.

On ne saurait donc détruire la colère, faire régner la paix en soi et autour de soi, sans entreprendre contre l'orgueil une lutte serrée.

Comme on ne peut tuer une bête farouche sans armes, dit saint Jean Climaque, ainsi on ne peut vaincre la colère sans l'humilité... Cette vertu est la mère de la souveraine paix de l'âme... Celui qui s'unit avec elle, par le lien d'un mariage tout spirituel et tout divin, est doux et paisible. Il a le cœur contrit et humilié. Il est tendre et porté sur toutes choses à la miséricorde et à la compassion. Il est tranquille, obéissant, gai, plein de ferveur.

L'orgueil est l'adversaire par excellence de la perfection, il est le « premier des péchés et le principe de tous les autres », car il a effet direct de nous détourner de Dieu, tandis que les autres nous en séparent seulement par voie de conséquence. Il nous fait mépriser la loi divine, écarte par là l'obstacle qui nous arrête sur le chemin du péché, et ouvre ainsi la voie à tous les dérèglements. À ce titre, il est appelé par le Docteur Angélique « péché général », et tout l'effort du combat spirituel doit en définitive se porter contre lui. Saint Benoît a compris admirablement cette vérité : c'est pourquoi il a fait de l'humilité le fondement de sa Règle. De même que la Cité sainte, la Jérusalem céleste, dont le nom veut dire Vision de paix, apparut à saint Jean munie de douze portes [Apoc. XXI, 12], de même la cité bâtie par Notre Bienheureux Père, pour servir de refuge ici-bas aux hommes qui cherchent la paix, présente à ceux qui veulent pénétrer dans son enceinte, comme douze portes, les douze degrés d'humilité énoncés au chapitre VIIe de la Règle.

## L'humilité

Que cherchons-nous, nous qui avons fui le monde ? Nous cherchons Dieu, c'est là l'essence de notre vocation. Or l'orgueil sépare de Dieu : Voici que je viens à toi, orgueilleux, dit le Seigneur le Dieu des armées car ton jour est arrivé, le temps où je te visiterai. Et l'orgueilleux tombera, et il s'effondrera, et il n'y aura personne pour le relever [Jer. I, 31, 32].

Nous cherchons la lumière : et il porte avec lui une telle puissance d'aveuglement qu'il a fait du premier des Séraphins le prince des ténèbres ; nous cherchons la vie, et il conduit à la mort : car, bien plus que les deux concupiscences avec lesquelles il se partage l'empire du monde [I Jo. II, 16], il est le grand pourvoyeur de l'Enfer. C'est pourquoi l'Église veut que l'on dise au Confiteur : mea culpa, pour les péchés qu'engendre la concupiscence des yeux ; mea culpa encore, pour ceux de la chair ; mais mea maxima culpa, pour les péchés de superbe. Et Notre-Seigneur donnait à entendre la même vérité quand il disait aux Pharisiens : En vérité, je vous le dis : les publicains et les courtisanes entreront avant vous dans le royaume de Dieu [saint Matth. XXI, 31]. Les publicains représentent, dans ce passage, les hommes qui sont entraînés au mal par l'avarice ou la concupiscence des yeux ; les courtisanes, ceux qui sont esclaves des passions de la chair. Les uns et les autres auront moins de peine à faire leur salut que ceux qui sont la proie de l'orgueil, symbolisés par les Pharisiens.

Nous cherchons la perfection : or, non seulement l'orgueil est le commencement de tout péché [Eccli. X, 15], mais encore il corrompt les vertus qu'il rencontre dans l'âme : il détruit le mérite du bien accompli, et fait perdre tout le bénéfice de ses prières, de ses pénitences, de ses aumônes à celui que ces œuvres remplissent intérieurement d'une secrète vanité.

## Les instruments de la perfection

Voilà pour l'orgueil en tant que « péché général ». Mais ce vice est en même temps un « péché spécial », et c'est à ce titre qu'il occupe la place à laquelle on le rencontre, dans la série des « instruments ». On le définit alors : recherche désordonnée de sa propre excellence.

Sans doute, il est louable de chercher sa propre excellence, c'est-à-dire l'épanouissement des dons que Dieu a mis en soi : à la condition cependant de rester dans l'ordre, dans le plan de la volonté divine. Or l'orgueilleux tend sans cesse à sortir de sa sphère et, par là, à troubler cette « tranquillité de l'ordre », qui est, au dire de saint Augustin, le caractère essentiel de la paix.

Dans les assemblées, écrit saint Bernard, il prend la première place, Il répond le premier dans les conseils ; il vient sans qu'on l'appelle et s'ingère dans les affaires dont on ne l'a pas chargé. Il change ce qui était réglé et refait ce qui était fait. Tout ce qu'il n'a pas lui-même disposé et réglé, à son avis, n'est pas bien. Il juge les juges, et devance leurs décisions. Si, le temps venu, il n'est pas élu prier, il dit que son Abbé est jaloux ou a été trompé. À la moindre obéissance exigée de lui, il se laisse aller à l'indignation et au dédain ; il estime qu'on ne devrait pas mettre à des emplois si humbles un sujet capable, comme lui, de fonctions plus élevées.

Pour lutter contre un défaut si redoutable, il convient que chacun s'exerce à considérer souvent, d'une part, la misère humaine en général et, d'autre part, la sienne en particulier. Qu'est-ce que l'homme, en effet ? Une créature, c'est-à-dire un être essentiellement dépendant, qui retomberait sans cesse dans le non-être, si Dieu à tout moment ne le soutenait. Il ne possède qu'une ombre de vie, une apparence d'être, et c'est en toute

## L'humilité

vérité que sainte Catherine de Sienne pouvait répéter à son Seigneur : « Vous êtes Celui qui est, je suis celle qui n'est pas. »

S'il n'a point l'être, comment prétendrait-il avoir autre chose ? Qu'avez-vous donc que vous n'avez reçu, dit l'Apôtre, et si vous l'avez reçu, pourquoi vous glorifier comme si vous ne l'aviez point reçu ? [I Cor. IV, 7] L'intelligence de l'homme, son industrie, ses aptitudes, ses qualités, tout cela est une parure qui lui est prêtée pour jouer son rôle sur la scène du monde. Mais quand sonnera l'heure dernière, quand « la comédie sera finie », il découvrira soudain son néant et son indigence devant Dieu. Alors, comme Cendrillon sur le coup de minuit, il verra disparaître d'un seul coup toute cette splendeur éphémère, tous ces riches vêtements dont il croyait son âme parée, et il percevra, avec une intensité que nul esprit humain ne peut concevoir ici-bas, l'immense misère qui reste la part de l'homme lorsque Dieu a retiré de lui ses dons.

À cette première considération, il faut joindre le souvenir de ses fautes personnelles et le sentiment de sa propre fragilité. En s'examinant soi-même, chacun n'a point de peine à trouver mille raisons de s'humilier et de se juger inférieur aux autres. Que l'on se souvienne des erreurs de son jugement, des défaillances multiples de sa volonté devant les moindres efforts ; du peu de résistance que l'on sait opposer aux tentations, de la peine que l'on éprouve à se détacher de certaines créatures, et l'on perdra peu à peu cette haute opinion que l'on a de soi, ainsi que le désir de gouverner toutes choses selon ses propres lumières. Bien plutôt, on sentira la nécessité d'employer les remèdes préconisés par les maîtres de la vie spirituelle, pour se délivrer d'un vice aussi dangereux :

## Les instruments de la perfection

Le premier de ces remèdes, selon saint Bonaventure, c'est d'embrasser l'obéissance en toute simplicité de cœur.

Le second, c'est de se montrer humble envers ses frères, dans toute la sincérité de son âme, s'efforçant de ne les blesser en rien, par un parfait acquiescement à leurs vues.

Le troisième, c'est de s'exercer en tout temps, le plus qu'on le peut, aux œuvres d'humilité, aux charges les plus viles et les plus dédaignées, comme de servir à la cuisine, laver la vaisselle, balayer la maison, etc.

Le quatrième, c'est de fuir les honneurs, préférer de beaucoup en tout temps servir les autres que d'en être servi, retrancher de son langage toute parole prétentieuse.

... Enfin en dernier lieu, il faut éviter toute singularité et tout acte qui respirerait tant soit peu la vanité ou la présomption.

## LA SOBRIÉTÉ

*Non vinolentum.*

Ne pas être amateur de vin. On éprouve quelque embarras à traiter de cette matière devant des âmes qui cherchent la perfection, et l'on pourrait craindre, à première vue, de faire œuvre tout à fait inutile, tant la chose semble évidente. Cependant, si l'on songe d'une part aux désordres qui résultent d'une prohibition rigoureuse, telle qu'elle s'est pratiquée récemment en certains pays ; si l'on considère d'autre part que l'usage de boire du vin s'est beaucoup développé depuis le début de ce siècle ; qu'en outre, la faveur dont jouissent aujourd'hui certains rafraîchissements au nom américain permet à l'alcoolisme d'atteindre, non plus seulement les hommes, comme autrefois, mais encore nombre de femmes et de jeunes filles, on comprendra qu'il n'est pas superflu, devant ces excès contradictoires, de demander à saint Benoît, sur ce point comme sur tant d'autres, la norme d'une vraie discrétion.

Remarquons que le saint Patriarche ne dit pas de s'abstenir complètement de vin, mais seulement « de n'être pas grand buveur ». Le mot *vinolentus* désigne un homme qui boit trop, trop avidement, ou trop souvent : qui *vel nimia aviditate, vel nimia frequentatione, vel in nimia quantitate vinum potat*. Saint

## Les instruments de la perfection

Benoît d'ailleurs a exposé toute sa pensée sur ce point dans un chapitre de sa Règle, qui est un chefs-d'œuvre de modération :

... Ayant égard au tempérament de ceux qui sont faibles, dit-il, nous croyons qu'une hémine de vin suffit à chacun pour la journée. Quant à ceux auxquels Dieu donne la force de s'en passer, qu'ils soient assurés qu'ils en recevront une récompense spéciale...

De ce passage, il ressort clairement deux choses : 1°) que saint Benoît n'a pas voulu prohiber absolument l'usage du vin, même aux moines ; – 2°) que néanmoins il exhorte ceux qui le peuvent à s'en abstenir complètement.

Sur le premier point, il s'est montré plus large que ses devanciers. Déjà, sous l'ancienne Loi, les Réchabites et les Nazaréens, vrais ancêtres des religieux, ne prenaient jamais de vin ni de boisson fermentée [Cf. Jer. XXXV, 8 ; Nombres VI, 3]. Aux origines du christianisme, les premiers moines, imitant la conduite de saint Jean-Baptiste, qu'ils tenaient pour le maître parfait de la vie solitaire, pratiquèrent eux aussi une abstinence rigoureuse. Ainsi saint Athanase rapporte de saint Antoine

qu'il n'avait pour toute nourriture que du pain et du sel, et ne buvait qu'un peu d'eau. Quant à la viande et au vin, il est inutile d'en parler, puisque la plupart des autres solitaires ne savaient non plus que lui ce que c'était que d'en user.

Telle était la coutume générale du désert : à cette Règle cependant les Pères savaient faire quelques exceptions, soit en faveur des malades, soit pour des raisons de charité. Aux malades, il était toujours permis de donner du vin, comme on peut le voir par la règle de saint Pacôme ou par la Vie de saint Martin, de Sulpice Sévère. Souvent même, selon le conseil de saint Paul à Timothée [I Tim. V, 23], on les exhortait à en

## La Sobriété

prendre. Il existe à ce sujet une savoureuse anecdote, que rapporte saint Jérôme, et dont l'héroïne fut sainte Paule. Celle-ci venait d'être gravement malade. Lorsqu'elle commença à entrer en convalescence, les médecins lui ordonnèrent de prendre un peu de vin pour se fortifier, craignant, disaient-ils, « qu'elle ne devînt hydropique ». La sainte s'y refusa obstinément. Saint Jérôme joignit ses instances aux leurs, mais en vain. À bout d'arguments, il fit prier saint Épiphanie, qui se trouvait alors non loin de là, de venir voir Paule et de l'obliger, par l'autorité de son caractère et de son âge, à suivre la prescription des médecins. L'évêque acquiesça au désir de son ami. Il vint s'asseoir au chevet de la malade et, longtemps, la harangua en tête-à-tête... Quand il sortit enfin de la chambre : « Eh bien, lui demanda saint Jérôme qui le guettait anxieusement, qu'avez-vous fait ? — Ce que j'ai fait ? répondit le vieillard. J'ai si bien réussi qu'elle a presque persuadé à un homme de mon âge qu'il ne devait plus boire de vin ! »

Sainte Paule avait ses raisons d'agir ainsi, et nous n'avons point à juger les saints. Toutefois sa conduite ne saurait être imitée impunément, car saint Thomas enseigne en propres termes que « quelqu'un qui s'abstiendrait sciemment de vin au point de compromettre sérieusement sa santé serait coupable d'une faute ».

En dehors du cas des malades, la tradition des Pères soumettait cette abstinence à l'un des grands principes qu'elle suivait toujours, savoir qu'il y a des rencontres où la charité nous oblige à passer par-dessus les règles ordinaires. Ainsi le saint abbé Paphnuce, dérogeant à sa conduite habituelle, accepta un jour un verre de vin que lui tendait un chef de brigands, et le but « pour gagner l'âme de cet homme ». L'autre fut si touché

## Les instruments de la perfection

de ce geste, qu'il se convertit, et toute sa bande avec lui.

Il faut retenir de ce petit trait surtout le principe dont s'inspire le saint anachorète : on voit comment les Pères du désert, malgré leur zèle pour les mortifications corporelles, s'attachaient par-dessus tout à observer « le précepte du Seigneur », c'est-à-dire la charité.

Telle fut aussi la conduite de notre Bienheureux Père. Encore que l'abstinence absolue fût sa règle habituelle et que sa vie, sur ce point comme sur tout le reste, reproduisît parfaitement sa Règle, les Dialogues de saint Grégoire nous rapportent quelques circonstances où il accepta du vin, soit par condescendance envers des frères peu enclins à la pénitence, soit par égard pour un présent qui lui était fait.

Il pousse la discrétion plus loin, il ne veut pas accabler les faibles sous un fardeau trop lourd. Bien qu'il pense que « le vin ne convienne nullement aux moines », il sait qu'on ne peut persuader cela « aux moines de notre temps ». Il ne voudrait pas d'ailleurs d'une prohibition qui semblerait réduire le produit de la vigne à n'être qu'un instrument de péché. Comment maudire le vin, dont l'Écriture elle-même fait souvent l'éloge et auquel le Psalmiste demande de réjouir le cœur de l'homme ? [Ps. CIII, 15] le vin que la Sainte Vierge s'inquiéta de voir manquer aux noces de Cana, et dont son Fils, sur sa demande, remplit miraculeusement six amphores, afin que la fête ne perdît rien de son attrait ? le vin que le Sauveur choisit avec le pain, comme les deux produits les plus nobles de la terre, pour être la matière du sacrifice de la nouvelle alliance et pour être transformés en son Corps et en son Sang ?

Saint Benoît s'est donc gardé de porter un anathème absolu : il demande simplement « que l'on n'en boive point jusqu'à

## La Sobriété

satiété » et que l'on se contente d'une hémine.

Ceci étant posé, il n'en demeure pas moins que le Patriarche exhorte vivement « ceux auxquels Dieu en donnera la force », à ne pas user de cette licence et à garder l'abstinence complète, leur promettant même, de ce chef, une récompense spéciale.

Pourquoi cela ? Parce qu'il est difficile à quiconque boit, même modérément, de ne pas outrepasser un jour ou l'autre la mesure convenable. Nous avons cité déjà l'exemple de sainte Monique : nul ne peut se flatter sur ce point d'être à l'abri de tout danger.

Il y en a beaucoup qui se croient forts, écrit saint Ambroise. Sont-ils plus forts que Lot, sont-ils plus réservés que Noé ? Ce n'est pas sans raison que l'Écriture a mis sous nos yeux les vices de ces Patriarches, que nous voyons vaincus par la boisson : mais c'est pour nous apprendre ce que nous devons craindre. Noé le juste a été surpris parce qu'il ignorait la force du vin mais toi, ayant sous les yeux son exemple, ne l'ignore pas... Tire profit non seulement de l'enseignement des Patriarches, mais aussi de leurs égarements. Et si l'exemple de l'ébriété est répété deux fois, c'est pour réitérer la leçon de prudence.

Pris en trop grande quantité, le vin exerce une action des plus fâcheuses, tant sur l'âme que sur le corps. La force que les membres semblent trouver en lui est purement factice : c'est une excitation passagère, qui se paie par une usure prématurée de l'organisme. Elle est suivie de langueurs, de lourdeurs, d'abattement ; elle expose aux troubles les plus graves. D'ailleurs, la seule vue du visage d'un homme adonné à la boisson est plus éloquente qu'aucun discours pour montrer les conséquences néfastes d'une telle habitude.

## Les instruments de la perfection

Mais les effets sur l'âme sont plus redoutables encore : le vin – et, à plus forte raison, l'alcool – obscurcit l'intelligence, affaiblit la volonté, enflamme les passions. L'homme ivre perd l'usage de sa raison et devient semblable aux brutes. Ses bas instincts sont déchaînés, la sensualité le domine ; il n'exerce plus aucun contrôle sur lui-même, il perd toute dignité, il est affranchi de toute pudeur comme de toute discipline. Il devient, pour ceux qui le voient, un objet de risée, et il n'en a cure. Les mauvais désirs s'allument en lui, car, selon saint Paul, il y a de la luxure dans le vin [Eph. V, 18], et le voici prêt aux péchés les plus graves. Ou bien sa colère s'éveille : il se sent porté aux imprécations, aux injures, aux coups, aux violences, et il ira, s'il le faut, jusqu'au meurtre.

Voilà pourquoi les anciens, au témoignage de saint Isidore, faisaient dériver le mot vin (vinum) de venin (venenum). Voilà pourquoi Lycurgue fit arracher les vignes de Sparte, tandis que Dracon, à Athènes, décrétait contre les ivrognes la peine de mort. À Rome, le vin était interdit aux hommes jusqu'à l'âge de trente ans, et aux femmes, toute leur vie, sauf à certains jours, où elles pouvaient en user dans les cérémonies sacrées.

La vertu qui s'oppose directement à l'intempérance dans le boire est la « sobriété ». Le Docteur Angélique en recommande spécialement la pratique aux jeunes gens, à cause de l'ardeur de leur âge ; aux femmes, à cause de la faiblesse de leur volonté ; aux vieillards, parce qu'ils doivent avoir la raison plus ferme pour instruire les autres ; aux rois, afin qu'ils gouvernent selon la sagesse ; aux ministres de l'Église, pour qu'ils puissent remplir leurs devoirs spirituels avec dévotion.

Retenons ce dernier point : le vin est l'ennemi de la vie intérieure et de la dévotion. C'est pourquoi il est écrit « qu'il ne

## **La Sobriété**

convient nullement aux moines ».



## L'ABSTINENCE

*Non multum edacem.*

Saint Grégoire le Grand enseigne que la gourmandise a cinq façons différentes de nous attaquer. La doctrine qu'il expose à ce sujet a été reprise après lui par les théologiens, qui l'ont, au Moyen Âge, condensée dans le vers suivant :

**Præpropere, laute, nimis, ardentem, studiosam.**

Expliquons brièvement le sens de ces différents termes. *Præpropere*, « avant l'heure » : cette expression vise les personnes qui ne savent pas attendre l'heure des repas, qui sont toujours portées à ajouter aux repas réguliers quelques réfections supplémentaires, qui mangent à tout propos et hors de propos. Le mot *laute*, « avec recherche », s'en prend au luxe de la table. Il condamne ceux dont l'estomac ne sait pas se contenter de mets simples et simplement apprêtés, mais auxquels il faut toujours des aliments délicats et des plats savoureux. Ce sont de tels gens que l'Apôtre appelle des ennemis de la croix, pour lesquels Dieu, c'est leur ventre, et qui mettent leur gloire dans leur confusion [Phil. III, 18-19].

On mange « trop » – *nimis* – lorsqu'on dépasse sans nécessité la mesure dont le corps a besoin pour se soutenir. En soi, sans doute, le désir des aliments est chose bonne. « Il nous a

## Les instruments de la perfection

été accordé, dit saint Bonaventure, dans l'intérêt de notre corps, afin de l'entretenir, de vivre pour servir Dieu, et d'acquérir de nombreux mérites. » Mais cet appétit, qui était bon dans le principe, s'est dérégulé sous l'action du péché originel, et s'est mis à réclamer un superflu qui dépasse de beaucoup le nécessaire.

Manger ardent, c'est manger avec avidité et précipitation ; c'est se jeter sur la nourriture comme un chien famélique, dont toute l'attention est captée par l'acte auquel il se livre. Un vrai disciple de Jésus-Christ s'applique au contraire à garder soigneusement la modestie à table. Il ne touche aux aliments qu'après avoir élevé son cœur vers Dieu. Il mange lentement et avec calme, cherchant à se détacher de la nourriture qui lui est servie, et à occuper son esprit de pensées plus nobles.

Enfin, l'expression studieuse vise ceux qui apportent un soin extrême à la composition de leurs repas, au choix et à la préparation des aliments ; qui sont toujours en souci de ce qu'ils vont manger et qui feraient volontiers de Brillat-Savarin leur auteur favori.

Hâtons-nous cependant d'ajouter que s'il convient d'être sévère avec soi-même sur ce dernier point, ce serait une erreur que d'appliquer la même règle à ses hôtes. La mortification doit rester affaire personnelle. Les exemples des Pères et des Saints, les traditions monastiques nous enseignent au contraire d'une façon constante qu'il faut traiter avec dignité et libéralité ceux que l'on reçoit.

Telles sont les principales formes qu'affecte la gourmandise. Saint Benoît, qui procède dans ces « Instruments » par simples indications, n'a retenu que la troisième : Ne pas être gros mangeur. Aussi bien cette forme est la plus dangereuse pour les

## L'abstinence

moines. Contre les autres, ils sont, en partie, protégés par la Règle et les coutumes monastiques contre celle-là, chacun est obligé de se défendre soi-même, car on ne saurait imposer de commune mesure à tous. Et les prétextes sont innombrables qui nous portent à manger plus qu'il n'est nécessaire. « Bien peu de personnes, écrit saint Bernard, sont, je crois, innocentes sous ce rapport. »

Cependant l'excès dans la nourriture, — quoique, de sa nature, il soit rarement faute grave et n'atteigne pas facilement aux limites du péché mortel, — constitue un redoutable obstacle à la perfection : car ce vice exerce une sorte de juridiction sur tout le domaine de la sensualité.

La gourmandise, dit saint Thomas, est le foyer des autres péchés. Aussi nous voyons dans l'Évangile le démon attaquer d'abord Notre-Seigneur sur ce point. Car si elle n'est point domptée la première, c'est en vain que l'on cherche à lutter contre les autres vices. *Nisi prius refrenetur, frustra contra alia vitia laboratur.*

Et saint Bonaventure dit semblablement :

C'est contre la gourmandise que nous allons d'abord diriger nos efforts ; car tant qu'elle domine en nous, nous sommes incapables de reconnaître les coups plus obscurs que nous portent les autres vices.

Les effets d'une alimentation excessive sont aussi néfastes pour le corps que pour l'âme. Saint Bernard dit quelque part qu'il faut parfois, dans la vie spirituelle, savoir négliger Hippocrate pour écouter le Verbe. Mais reconnaissons qu'Hippocrate et le Verbe sont d'accord pour prêcher la sobriété. Beaucoup sont morts pour excès de table, dit l'Écclésiastique : et celui qui est abstinent prolongera sa vie [Eccli. XXXVII, 34]. Ce juge-

## Les instruments de la perfection

ment ralliera certainement les suffrages de la Faculté. La suralimentation constitue une véritable intoxication de l'organisme : bien loin de fortifier le corps, elle l'alourdit, entrave en lui les phénomènes de circulation et de digestion, et le prédispose à toutes sortes d'infirmités. Au contraire, un régime austère est plutôt favorable à la nature, et les plaisirs de la table ont fait certainement plus de victimes parmi les hommes que la pénitence.

Pendant le séjour des Papes à Avignon, écrit un historien de la Grande-Chartreuse, le Prieur de Paris fut pressé par l'un d'eux de demander la permission, pour son Ordre, de faire gras en cas de maladie. Les Chartreux, alarmés à cette nouvelle, envoyèrent une députation pour supplier le Souverain Pontife de ne point mitiger la rigueur de l'ancienne discipline sur ce point. Les députés étaient au nombre de vingt-sept : le plus jeune avait 88 ans ; les autres 90, 93 et même 95 ans ; convaincu par cette preuve expérimentale que la Règle des Chartreux n'abrégait point la vie, le Souverain Pontife acquiesça à leurs désirs.

En outre, l'excès dans la nourriture rend le corps moins propre au travail. De tout temps on a remarqué que les peuples sobres sont en même temps les plus travailleurs et les plus robustes.

Le Japonais, écrit saint François Xavier dans une de ses lettres, ignore l'usage de la viande, même celui de la volaille. Il ne vit que d'herbages, de riz, de blé, de poisson et de fruits, dont il fait ses délices : aussi ne connaît-il aucune des maladies résultant de l'intempérance, il jouit d'une excellente constitution.

Surtout, la gourmandise porte inévitablement à la luxure,

## L'abstinence

tandis que la clef de la véritable chasteté se trouve dans l'abstinence ; et c'est pour cela que tous les saints, unanimement, se sont montrés si réservés en matière de boisson et de nourriture.

La chasteté est fille de la sobriété, écrit le Docteur Séraphique : elle est nourrie par elle, comme la luxure l'est par la gourmandise. L'ardeur de la concupiscence est poussée au péché par l'abondance des aliments, et elle s'éteint lorsqu'elle en est privée : ainsi un ruisseau se dessèche lorsque la source destinée à l'entretenir est obstruée. Tous les maîtres de la vie spirituelle sont d'accord pour donner la règle suivante : Celui qui désire être chaste doit s'exercer à la sobriété. Sans cette dernière, la chasteté ne saurait être longtemps à l'abri : elle se fortifie avec elle, elle s'affaiblit sans elle.

La gourmandise exerce également les effets les plus pernicieux sur l'âme. Elle engendre d'abord l'intempérance du langage, la joie niaise et déplacée, les gestes ou les attitudes burlesques, toutes choses inconciliables avec la gravité qui sied à un moine et même avec la modestie chrétienne. Elle produit en outre l'hébétement de l'esprit ; elle émousse l'intelligence, l'empêche de se fixer sur son objet, de méditer, de réfléchir ; elle diminue sa finesse et sa puissance de travail. « Un ventre chargé n'engendre pas de pensées subtiles », écrivait saint Jérôme à Népotien. Pline rapporte que le peintre Protogène, tout le temps qu'il passa à peindre l'un de ses tableaux les plus célèbres, ne vécut que de lupins bouillis, parce que cet aliment désaltère et nourrit à la fois, et « qu'il ne voulait point émousser son esprit par un régime trop délicat », ne sensus nimia dulcedine obstruere.

Enfin la gourmandise détruit toute dévotion, comme la

## Les instruments de la perfection

fumée étouffe le feu. C'est bien en vain que le cœur cherche à s'élever vers Dieu, après un long repas. Le chemin de la prière lui est fermé, les choses célestes n'ont plus aucune saveur pour lui, et le voici condamné à errer misérablement dans les pensées frivoles et charnelles. Aussi saint Benoît nous avertit qu'« il n'est rien d'aussi contraire au caractère du chrétien que l'excès dans la nourriture », parce que le chrétien doit tendre à faire de sa vie une prière perpétuelle, selon le conseil de Notre-Seigneur [saint Luc, XVIII, 1]. Or la prière se définit : une élévation de l'âme vers Dieu, et cette « élévation » est rendue impossible par l'alourdissement que cause l'intempérance.

Telles sont les raisons qui ont porté les saints de tous les temps à exercer une étroite surveillance sur le sens du goût et à tenir l'abstinence pour le fondement des vertus. Ils savaient qu'il ne peut y avoir de vie intérieure véritable là où règne la gourmandise et que « ceux qui sont dominés par elle ressemblent à des édifices bâtis sur le sable, ou, pour mieux dire, sur des eaux dont le courant finit par les emporter ».

Cependant, il est nécessaire de se souvenir ici encore de la discrétion.

Entre manger trop peu et trop manger, dit saint Bernard, il y a un milieu, et ce milieu, qui est la vertu, consiste à prendre assez d'aliments pour ne pas affaiblir la nature, et à n'en pas prendre trop, afin de ne pas allumer les passions.

S'il faut éviter de nourrir les vices, il faut éviter aussi de ruiner le corps : mais il convient de donner à celui-ci les forces dont il a besoin pour servir le prochain, pratiquer les bonnes œuvres et mettre ainsi l'âme en mesure de gagner la vie éternelle.

## LES VEILLES

*Non somnolentum.*

L'homme qui cherche la perfection ne doit pas « aimer à dormir beaucoup ». Ce conseil vient à son heure, après celui qui modère les excès de table, car rien ne porte à la somnolence comme d'avoir trop mangé : « Le solitaire qui est ami de la veille est ennemi de l'incontinence, écrit saint Jean Climaque, tandis que celui qui dort avec excès l'a d'ordinaire pour compagne. »

Si nous écoutons la voix de la raison, nous devrions éprouver une vraie répugnance à nous plonger dans un état qui suspend l'exercice de nos facultés les plus nobles, pour ne laisser subsister que celles de la vie animale, et qui, plaçant l'homme dans une sorte de mort anticipée, réduit d'une part considérable la durée effective de sa brève existence. Mais, parce que nous suivons nos instincts bien plus que la raison, nous aimons à « dormir beaucoup », et chacun trouve de nombreux prétextes pour prolonger la sensation de délivrance et de bien-être qu'il goûte dans cet état de léthargie.

C'est qu'aussi bien la lutte contre le sommeil est une des plus dures qui soient. La volonté, ici, se trouve comme écrasée par le poids de la nature, qui ne veut rien entendre, et les saints

## Les instruments de la perfection

les plus mortifiés eux-mêmes ont eu beaucoup de peine à se vaincre sur ce point. Sainte Catherine de Sienne, qui ne s'accordait qu'une demi-heure de repos tous les deux jours, avoue qu'elle avait trouvé là son plus rude adversaire, et saint Pierre d'Alcantara disait à sainte Thérèse que « surmonter le sommeil, c'était, de toutes les pénitences, celle qui lui avait le plus coûté dans les commencements ».

Mais s'ils menèrent le combat avec tant d'opiniâtreté, c'est qu'ils savaient que le temps retranché sur le sommeil pour être consacré à Dieu est un sacrifice d'un grand prix. La supplication qui monte vers le Créateur au milieu du silence de la création prend une force pénétrante, et l'on peut dire de la nuit que c'est le temps par excellence de la prière. Aussi, chaque soir, dès que les ténèbres descendent sur la terre, une veillée immense s'organise d'un bout à l'autre de l'Église, qui se prolongera sans arrêt jusqu'au lever du jour. Pareils aux étoiles qui s'allument au firmament, les monastères épars sur la surface du globe s'éclairent l'un après l'autre. Moines et moniales des divers Ordres, s'arrachant au sommeil, vont venir tour à tour prendre leurs heures de garde, et les voix d'un chœur ne cesseront de se faire entendre que lorsque d'autres voix, dans un autre chœur, auront commencé de chanter. La *laus perennis* retentira ainsi toute la nuit, passant d'une église à une autre, comme un flambeau sacré que les différentes familles religieuses se passent de main en main. Elle brillera dans les ténèbres, semblable à ces grands feux qu'allument les voyageurs au désert pour écarter les animaux féroces, tenant en respect « notre adversaire le diable, qui rôde sans cesse, cherchant une victime à dévorer » [I Pet. V, 8].

Aussi le moine aime-t-il d'une dilection spéciale son office

## Les veilles

des Matines. Malgré l'effort que demande toujours à la nature le lever nocturne, il se hâte avec joie vers le chœur, pour chanter la gloire de son Dieu, pour consoler son Maître de tant de crimes et d'offenses qui se commettent dans l'ombre, pour veiller sur l'humanité tout entière qui repose en paix.

Dieu veut que nous soyons vigilants, écrit saint Bonaventure... Parmi les oiseaux appelés grues, il y en a toujours quelques-uns qui sont éveillés, et qui gardent le camp avec sollicitude. Aristote dit à ce sujet qu'ils ont un pied par terre, et l'autre levé, tenant dans ce dernier une petite pierre dont la chute les réveillera, s'ils viennent à s'endormir. C'est vraiment une chose honteuse et contraire à la raison, de voir un oiseau stupide se garder ainsi, tandis que des êtres intelligents dorment sans aucun souci de leur salut !

En outre le moine sait l'immense bénéfice que son âme retire de la prière nocturne :

Comme c'est dans les granges et les pressoirs que les laboureurs amassent toutes leurs richesses, écrit saint Jean Climaque, ainsi c'est dans les prières et les exercices du soir et de la nuit, que les solitaires amassent tout le trésor de leurs vertus, et toutes les richesses de leurs connaissances ».

Rien ne favorise en effet l'essor de l'âme vers Dieu comme le calme et le silence de toutes choses :

Avec quelle tranquillité la prière s'élève alors dans la seule présence de Dieu et de son Ange saint, qui la reçoit pour la présenter sur l'autel sublime du ciel ! Comme elle est limpide et gracieuse, comme elle est en quelque sorte colorée d'une pudique rougeur ! Comme elle est sereine et calme, comme aucun bruit et aucun cri ne la troublent intérieurement !

## Les instruments de la perfection

Enfin comme elle est pure et sincère, lorsqu'elle est dégagée de la poussière des sollicitudes terrestres et qu'elle n'est tentée ni par l'adulation ni par la vaine louange de la multitude ! C'est pour cela que l'Épouse recherchait avec autant de pudeur, avec autant de précautions, le secret de la nuit que celui de sa couche, quand elle voulait prier ; prier, c'est-à-dire chercher le Verbe.

C'est la nuit que Jacob rencontra l'Ange et engagea avec lui cette lutte dont il sortit vainqueur ; c'est la nuit que l'Ange du Seigneur entra dans la prison où dormait saint Pierre, pour le délivrer de ses chaînes et d'Hérode ; c'est la nuit qu'Israël échappa à la tyrannie du Pharaon, et c'est la nuit que les vierges de la parabole entendirent l'appel de l'Époux.

Sous ces figures, l'âme fervente comprend sans peine l'enseignement qui se cache. Aussi recherche-t-elle volontiers les occasions d'imiter les saints dans leurs veilles, en suivant, par exemple, ces adorations nocturnes que la piété moderne tend à multiplier.

Notre-Seigneur lui-même n'a-t-il pas donné l'exemple ? L'Évangile nous le montre tantôt s'isolant le soir sur la montagne, tantôt passant toute la nuit en oraison, tantôt se levant de bon matin, bien avant les autres, pour aller prier dans la solitude [saint Matthieu XIV, 23 ; saint Luc VI, 12 ; saint Marc I, 35].

L'auteur des Méditations sur la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ rapporte, de même, que la Sainte Vierge, toute jeune encore, se levait au milieu de la nuit et s'en allait prier, seule, devant l'autel du Temple.

Quant à notre Père saint Benoît, il est aisé de voir, par les Dialogues de saint Grégoire, qu'il dormait fort peu et passait la

## Les veilles

plus grande partie de la nuit en prières. En cela, il suivait la tradition des Pères du désert, dont il avait fait ses maîtres : ceux-ci ne s'accordaient qu'un temps de repos extrêmement court. À leurs offices de nuit, ils ajoutaient de longues heures de lecture et de méditation, prolongeant parfois leur veille jusqu'au lever du jour.

Cependant eux-mêmes savaient se garder de tout excès. Ils n'ignoraient pas que le sommeil est indispensable à l'organisme humain, et que l'esprit ne pourrait ni travailler ni prier, si le corps ne prenait le repos nécessaire. On lit, par exemple, dans les Institutions de Cassien :

Donnons à la nature ce dont elle a besoin, et nous ne serons pas forcés de lui rendre pendant le jour ce que nous lui avons retranché pendant la nuit. Celui qui, au lieu de réduire avec discrétion le repos de son corps, voudrait tout lui refuser, serait ensuite obligé de tout lui rendre. Il fallait se priver du superflu, et non pas du nécessaire.

Sur ce point encore, c'est dans la Règle que nous devons chercher la juste mesure qu'il convient de garder entre le relâchement et un zèle excessif. Cependant, il n'est pas contraire à la discrétion, pour ceux auxquels Dieu en donne le désir et la force, de demander à leur Abbé la permission de prendre quelque chose sur leur sommeil pour le consacrer à la prière.

Quant aux personnes qui vivent dans le monde, elles devront s'appliquer à ne pas rester au lit trop tard, à ne pas dormir sans raison au cours de la journée, à observer surtout une stricte exactitude pour l'heure de leur lever. Celui qui ne sait pas se faire quelque violence pour se lever au moment voulu s'amollit, et cet acte de paresse initiale réagit sur tout le cours de ses occupations. L'Ancien Testament donnait cette vérité à

## **Les instruments de la perfection**

entendre, sous la figure de la manne, que les Hébreux devaient recueillir avant le point du jour, sous peine de la voir disparaître. Le livre de la Sagesse dit en propres termes que ce symbole avait pour but de faire comprendre aux hommes qu'il faut devancer le soleil, si l'on veut recevoir la bénédiction de Dieu, et l'adorer dès que naît la lumière [Sagesse XVI, 28]. La créature raisonnable se doit à elle-même, en effet, de montrer quelque empressement à saluer son Dieu, de ne pas se laisser devancer par tous les êtres privés de raison dans l'hymne que la création tout entière chante à son Créateur, et d'aller chercher dans le recueillement d'une prière matinale les forces dont elle a besoin pour supporter le poids du jour et de la chaleur.

## NE PAS ÊTRE PARESSEUX

*Non pigrum.*

La paresse se définit en théologie : une inclination à agir avec mollesse et négligence.

La nature humaine éprouve devant tout effort, quel qu'il soit, une répugnance instinctive car l'effort a, depuis le péché originel, le caractère d'un châtement. C'est en punition de la désobéissance d'Adam que la terre, maudite par Dieu, ne livre plus ses fruits à l'homme qu'au prix d'un dur labeur. Le fait de céder à cette répugnance, de se dérober à cet effort, constitue précisément la paresse.

Celle-ci peut avoir pour objet le travail du corps, celui de l'intelligence, ou les exercices de piété. En ce dernier cas, elle prend le nom d'acédie.

La paresse est, au dire de Cassien, « l'ennemi le plus dangereux et le plus acharné des solitaires », et quelques Pères ont voulu voir en elle le démon de midi dont parle le Psalmiste [Ps. XC].

Lorsqu'elle s'empare d'un pauvre religieux, elle lui inspire l'horreur de son couvent, le dégoût de sa cellule, le mépris de ses frères, qu'il trouve négligents et peu spirituels. Elle rend sans force et sans ardeur pour tout ce qu'il doit

## Les instruments de la perfection

faire dans sa cellule ; elle ne lui permet pas d'y rester et de s'y appliquer à la lecture... Il en sort et il y rentre sans cesse. Il interroge à chaque instant le soleil et s'étonne qu'il soit si lent à se coucher... Il est tellement inutile et incapable de bien faire, qu'il ne voit pas d'autre remède pour sortir de cet état que d'aller causer avec quelqu'un ou de s'abandonner au sommeil. Il multiplie les visites d'honnêteté et de charité, et il aime aller voir les malades qui sont très éloignés de lui. Il pratique par paresse d'autres bonnes œuvres... S'il y a une femme pieuse et consacrée au service de Dieu qui n'a pas de famille, il s'imagine que c'est un acte très méritoire de la visiter souvent et de lui procurer tout ce qui peut lui manquer dans son abandon. Il se persuade qu'il vaut mieux s'occuper de ces œuvres extérieures de charité, que de rester inutilement dans sa cellule, sans aucun profit pour son âme.

Comme on le voit par ce portrait, la paresse attaque l'homme de deux façons bien différentes : tantôt elle le porte à ne rien faire, à somnoler, à rêver, à perdre son temps ; tantôt au contraire elle lui inspire un zèle ardent pour des occupations qui le détourneront de son devoir.

Contre la première forme de ce vice, saint Benoît nous invite à nous garder, durant les longues heures libres des jours fériés, par la lecture ; et même, si la lecture n'arrive pas à écarter le dégoût ou la torpeur dont l'âme est envahie, par quelque occupation manuelle. « Car, disaient les solitaires d'Egypte, le religieux qui travaille n'a qu'un démon pour le tenter ; mais celui qui ne travaille pas, en a une infinité pour le perdre »

Il faut donc aller en quelque sorte au-devant de la paresse et la vaincre par l'effort. On peut d'ailleurs varier ses occupa-

## Ne pas être paresseux

tions, et traiter son âme comme un malade auquel on présente divers aliments pour exciter son appétit.

Remarquons bien ici que le péché ne consiste pas à sentir de la répugnance au travail ou à la prière, mais à y consentir. Tout au contraire, éprouver ce dégoût, parfois d'une façon accablante, et lutter contre lui de son mieux, est une source de grand mérite. Le roidissement que s'impose la volonté pour accomplir des exercices auxquels elle ne trouve aucun attrait, est un précieux moyen pour elle d'acquérir de la force, et de donner à Dieu le témoignage d'un amour vraiment désintéressé.

La paresse vient encore nous presser de quitter la cellule, pour courir le monastère, ou de sortir en ville et de multiplier les visites. Elle nous met en tête mille entreprises, bonnes en soi, mais qui par là même nous donnent le change, et n'ont d'autre effet que de nous arracher au devoir présent. Que d'âmes se répandent ainsi au dehors, et se donnent à elles-mêmes l'illusion d'un zèle ardent ou d'une générosité sans limites, qui ne sont stimulées à leur insu que par un secret désir d'échapper à un labeur plus humble ou plus ingrat ! On s'assigne à soi-même telle ou telle tâche, on se croit chargé de telle mission dans l'Église ; on se fait un point d'honneur de l'accomplir exactement, on n'épargne pour cela ni son temps ni sa peine : et, pour acquitter cette obligation qui n'a d'autre fondement que la volonté propre, on délaisse les devoirs de son état, ceux qui marquent avec certitude la volonté de Dieu. On sacrifie le temps de la prière, on néglige l'oraison, la lecture de l'Écriture Sainte ; on n'a plus le loisir de préparer l'office, tout juste celui d'être présent au chœur, on ne peut plus assurer aucune charge dans la communauté : on a « son » travail,

## Les instruments de la perfection

« ses » affaires, « ses » œuvres. Et l'on mène ainsi une vie agitée et stérile, bienheureux si quelque jour on n'en vient pas à dénouer le lien de l'obéissance pour donner libre cours à « son zèle » !

Qu'elle se présente sous l'une ou l'autre forme, la paresse engendre les effets les plus néfastes. Elle livre l'âme à toutes les tentations et permet au démon de jouer avec elle comme il veut. Elle prive l'homme de la récompense éternelle, en l'empêchant de faire les œuvres nécessaires à sa sanctification ou même à son salut. Elle ouvre la porte à tous les vices : ceux-ci se mettent à pulluler comme les chardons et les mauvaises herbes dans une terre non cultivée. J'ai passé par le champ de l'homme paresseux, dit le Sage, et voici qu'il était tout plein d'orties, et que sa surface était couverte de ronces [Prov. XXIV, 30].

Il importe donc de se prémunir contre ce vice par l'assiduité à la prière, à la lecture, à la pratique des œuvres d'obéissance et de charité. « Ce n'est point assez que de faire le bien, dit saint Ambroise, il faut le faire avec empressement. La loi ordonne de se hâter pour manger la pâque. Car les fruits sont plus abondants, là où la dévotion est prompte »

Il faut se presser dans le chemin qui mène à la vie, Car le temps est court, et nul n'est assuré du lendemain. Oh ! qu'il avait bien compris l'un des grands secrets de la perfection, le jeune saint [saint Jean Berchmans] qui s'était donné pour règle la maxime suivante : « Je veux devenir un saint, un grand saint, et cela sans qu'on le sache, et en peu de temps. »

En peu de temps !... Voilà ce que peu d'âmes se résignent à entreprendre. Elles veulent bien de la sainteté, mais pour plus tard. Elles s'accordent sans cesse, pour ouvrir la lutte contre

## Ne pas être paresseux

elles-mêmes, de nouveaux délais, et n'osent point rompre en visière avec leurs mauvaises habitudes, qu'elles sentent si puissantes ! Elles disent comme saint Augustin, alors qu'il était encore plongé dans ses désordres :

Seigneur, attendez-moi un peu, prenez un peu de patience ; encore un instant, et je m'éloignerai de la vanité, encore un moment, et je rougirai de mon iniquité, j'abandonnerai toutes les frivolités de ce monde. Mais, hélas ! cet instant n'avait point de terme, ce moment se prolongeait toujours.

Le temps passe, le désir de la perfection végète, et l'on n'avance pas, faute de générosité. En vain l'infinie sollicitude de Dieu ouvre sans cesse devant notre âme de nouvelles voies pour l'attirer à Lui : l'âme y fait quelques pas, puis elle s'arrête, se couche et s'endort, embarrassée dans les liens de ses mauvaises habitudes. C'est là le reproche que le Seigneur lui adresse par la bouche de son Prophète : Tes fils se sont couchés, ils se sont endormis à l'entrée de tous les chemins, comme la gazelle prise dans un lacet [Isaïe, LI, 20].

Bien au contraire, il faut se hâter de mettre à exécution les bonnes résolutions que l'on a prises et les poursuivre avec persévérance jusqu'au résultat cherché. Sois prompt en toutes tes œuvres, dit encore le Sage, et aucune infirmité ne pourra t'arrêter [Eccli. XXXI, 27]. Ce qui veut dire : Fais rapidement ce que tu as décidé de faire, sous peine de voir la nature reprendre ses droits et s'opposer à ton dessein. Ajoutons enfin, avec saint Jean Chrysostome, que « la paresse rend pénibles les choses les plus faciles, tandis qu'il n'y a rien de si dur et de si difficile, que le courage et l'activité ne puissent en venir à bout ».



## NE PAS MURMURER

*Non murmurosum*

L'oreille de l'amour entend tout, dit l'auteur de la Sagesse. Par là il insinue que Dieu surveille attentivement, comme un maître jaloux, tout ce que disent les âmes, ses épouses, et tout ce qu'on leur dit. Et le tumulte des murmures ne demeurera point caché. Gardez-vous donc du murmure qui ne sert de rien, et épargnez à votre langue la détraction [Sap. I, 10-11]

Murmure, détraction, ce sont là deux fruits empoisonnés qui naissent à profusion dans le champ de l'homme paresseux, et c'est pourquoi ils ont leur place marquée ici.

Saint Éphrem, dans son Discours sur les Vertus et les Vices, trace du murmureur le portrait suivant :

Il est toujours tout prêt à s'excuser. Si on lui enjoint quelque travail, il maugrée, et en outre se met à détourner les autres de leur devoir, disant : À quoi bon ? Pourquoi ceci, pourquoi cela ? Cela ne sert à rien. Si vous l'envoyez quelque part, il assure que ce déplacement aura de fâcheuses conséquences. Si on l'appelle à chanter les Psaumes, il est mécontent. Si on l'invite aux veilles, il prétend qu'il a mal à la tête ou à l'estomac. Si vous lui faites un avertissement, il vous répond : Corrigez-vous d'abord vous-même ! Si on

## Les instruments de la perfection

veut lui apprendre quelque chose : Plût au ciel, dit-il, que vous en sachiez autant que moi ! Il n'entreprend jamais un travail qu'à la condition d'avoir de nombreux auxiliaires. Toutes ses actions sont de mauvais aloi, inutiles, impropres à développer aucune vertu. Il ne se réjouit que dans l'oisiveté et les consolations, il se dérobe dans les épreuves. Il aime les festins et méprise les jeûnes. Il sait faire des rapports et susciter des rumeurs. Il est rusé, sournois, bavard intarissable. Il poursuit de calomnies perpétuelles tantôt celui-ci, tantôt celui-là... Il se montre faux dans ses amitiés et acharné dans ses haines.

Saint Benoît a eu manifestement pour ce vice une particulière aversion. Il le dénonce sans cesse dans sa Règle, et le prohibe avec insistance : « Avant toutes choses, dit-il, que le mal du murmure, pour quelque raison que ce soit, n'apparaisse ni dans un mot, ni dans un signe quelconque. »

Pour nous garder d'un défaut si détestable, cherchons à en définir la nature et à en comprendre la gravité. « Le murmure, dit le Docteur Séraphique, est une protestation qui n'est ni franchement exprimée, ni tout à fait comprimée. » Ce mécontentement s'adresse aux choses, aux hommes, à Dieu lui-même. Il se manifeste tantôt en face de ceux qui le provoquent, tantôt derrière eux et à leur insu. Il peut même demeurer purement intérieur, comme celui des Phariséens dans l'Évangile, ou comme celui du jeune moine qui tenait la lampe de saint Benoît. Mais il n'est pas moins grave pour autant : car Dieu lit nos plus secrètes pensées, et rien n'est caché à ses yeux.

Ne dis point devant ton ange : il n'y a point de Providence, enseigne l'Ecclésiaste, c'est-à-dire : ne blasphème pas dans le secret de ton cœur. Car les Anges entendent dans

## Ne pas murmurer

le silence, eux qui sont chargés de notre garde. Aussi il est écrit : Dans tes pensées, ne médies pas du Roi.

Ce n'est pas sans raison que le Docteur Séraphique emploie dans ce passage le mot de « blasphème » pour désigner le murmure : il y a entre ces deux vices une étroite parenté. Ils ont pour mère, l'un et l'autre, l'impatience, qui naît elle-même de la volonté propre. Celle-ci, rencontrant un obstacle inattendu sur le chemin qu'elle voulait suivre, s'irrite et se révolte. Le ressentiment qu'elle conçoit aussitôt peut alors ou fuser à petit jet, et on a le murmure, ou exploser avec violence, et c'est le blasphème.

Le murmure constitue donc une faute beaucoup plus grave qu'on ne le croit généralement. Dans la vie religieuse, il détruit tout le mérite de l'obéissance, et ruine une profession qui devrait être pour l'âme un sujet de gloire éternelle. L'homme qui murmure se fait à lui-même le plus grand dommage : bien loin d'alléger le fardeau dont il gémit, il ne fait que le rendre plus pénible par les mauvaises dispositions où il s'entretient. Il fait tourner à son détriment une épreuve, qui, dans les desseins de Dieu, devait lui préparer une récompense éternelle. Le bon et le mauvais larrons, qui furent crucifiés aux côtés du Sauveur, subirent le même supplice. Ni les blasphèmes ni les murmures du second n'en atténuèrent pour lui la rigueur. Cependant cette même croix, acceptée en esprit de pénitence par le premier, devint l'instrument de son salut et de sa gloire, tandis qu'elle ne fit qu'accélérer la perte du misérable qui persista dans ses sentiments de révolte.

Le murmure, en outre, nuit à la paix du milieu où il vit : il sème autour de lui l'esprit critique, le découragement, le soupçon, les rancœurs, le pessimisme, toutes choses qui

## Les instruments de la perfection

mettent en fuite la joie de l'Esprit-Saint.

Mais surtout, il outrage Dieu perpétuellement, dans sa sagesse, dans sa justice, dans sa bonté.

Dans sa sagesse d'abord, car il oublie que Dieu a créé toutes choses selon nombre, poids et mesure, que sa Providence ne laisse rien aller au hasard, et qu'elle conduit le monde par des voies qui dépassent la portée de notre intelligence. Quel homme en effet pourrait, sans la sagesse, connaître l'intention de Dieu ? quel homme pourrait découvrir ce que Dieu veut ?... Nous avons de la peine à connaître les choses qui sont sur la terre, et celles mêmes qui sont comme entre nos mains, nous ne les pénétrons que difficilement. Dès lors qui pourra sonder les choses célestes ? Qui pourra savoir votre dessein ? [Sap. IX, 13 sqq] Le murmureur outrage Dieu dans sa justice : il semble croire que Dieu se désintéresse de la marche du monde, qu'il demeure indifférent au bien et au mal, qu'il laisse aveuglément les justes aux prises avec la misère, la souffrance, la honte, tandis que les méchants s'enrichissent et prospèrent. Mais si l'on songeait qu'au dernier jour pleine justice sera rendue à chacun ; que le pauvre Lazare jouit de la gloire des saints, tandis que le mauvais riche est en Enfer pour l'éternité, on comprendrait combien les fils des hommes sont menteurs dans leurs balances [Ps. LXI, 10], et combien leurs jugements sont sujets à révision ! « Ne craignez rien, s'écrie le Psalmiste, les yeux du Seigneur sont fixés sur les justes, et ses oreilles entendent leurs prières » [Ps ; XXXIII, 16]

À quoi saint Augustin ajoute :

Ne dites pas : Voyez ce que je souffre et personne ne m'entend. Si Dieu m'entendait, il ferait cesser ma misère. Je crie et mon tourment continue. Tenez bon dans la voie de

## Ne pas murmurer

ses commandements. C'est quand vous êtes dans la tribulation que Dieu vous écoute : mais il est médecin et vous avez encore de l'infection. Vous criez, mais il a encore quelque chose à couper.

Son visage, continue le Psalmiste, considère aussi ceux qui font le mal. Il connaît tous leurs crimes, jusqu'à leurs plus secrètes pensées ; aussi il portera sur eux un juste jugement, et détruira de la terre jusqu'à leur souvenir.. [Ps. XXXIII, 17]

Enfin celui qui murmure offense la bonté de Dieu. Dieu, en effet, est charité, comme l'enseigne saint Jean : s'il permet le mal, ce n'est que pour en faire sortir un plus grand bien. À l'exemple de Job, nous devons accepter de sa main, avec une égale reconnaissance, les biens et les maux, les afflictions et les joies, les consolations et les châtements, redisant avec le Prophète Royal : Je bénirai le Seigneur en tout temps [Ps. XXXIII, 2], c'est-à-dire : aussi bien dans la prospérité que dans le malheur. Nous devons recevoir toutes choses, même les contradictions, les privations, les injustices, comme des témoignages de la bonté de Dieu à notre égard, certains que, si ces épreuves devaient faire quelque tort à notre âme, ou même lui être inutiles, Dieu ne permettrait pas qu'elles nous affligeassent. « Ce que chacun reçoit est pour lui comme un gage de la tendresse de Dieu à son endroit, écrit Hugues de Saint-Victor.

Gage pour le riche, ces richesses dont il est pourvu, afin de ne pas succomber sous les tristesses de la pauvreté. Gage pour le pauvre, cette indigence qui le retient et le préserve des excès où l'aurait entraîné l'opulence. Gage pour le fort, cette force dont il est doué et qui lui permet de s'employer aux bonnes œuvres. Gage pour le faible, cette débilité qui l'accable et l'empêche de faire le mal. Gage pour le simple,

## Les instruments de la perfection

cette ignorance qui l'humilie et le met à l'abri de l'orgueil. Tout ce que supporte la fragilité humaine en cette vie lui est, sans exception, dispensé par la bonté de son Créateur, ou pour la correction de ses défauts, ou pour son progrès dans la vertu.

On voit combien le murmure est contraire à cet état « eucharistique », à cet esprit d'actions de grâces qui est la marque du vrai chrétien. Celui-ci s'attache à répéter sans cesse avec l'Église : « Vraiment, il est digne, il est juste, il est équitable, il est salutaire de vous rendre grâces toujours et partout, Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu éternel. » Dans la tribulation, il redit le cantique des trois enfants dans la fournaise : il bénit son Créateur pour le froid et pour le chaud, pour le jour et pour la nuit, pour la foudre et pour le feu, il le bénit pour toutes ses œuvres, car toutes sont enveloppées dans sa miséricorde et destinées à assurer le vrai bonheur de ceux qui l'aiment.

## NE PAS DIRE DU MAL DE SON PROCHAIN

*Non detractorem.*

La détraction est, à n'en pas douter, l'un des maux qui font le plus de ravages dans la vie religieuse et dans la vie chrétienne.

Il y a bien peu de personnes qui n'en soient entachées, dit le Père de Saint-Jure, citant lui-même saint Jérôme : la démangeaison de ce mal est si furieuse et a gagné si violemment les esprits des hommes, que ceux mêmes qui se sont retirés bien loin de tous les vices, se trouvent pris en celui-ci.

On la définit habituellement : une violation occulte et injuste de la réputation d'autrui. On dit : violation occulte, pour distinguer la détraction de la violation ouverte, que les théologiens nomment : contumélie, et qui consiste à outrager publiquement quelqu'un.

On dit : violation injuste, parce que la réputation (fama) – c'est-à-dire l'estime que les hommes ont de la vie ou des mœurs de quelqu'un – est un bien qui appartient en propre à chacun, au même titre que son honneur, ses richesses, sa santé. Quiconque se permet de la compromettre sans raison grave, se rend coupable d'un péché contre la justice.

## Les instruments de la perfection

On ne saurait assez insister sur ce point : beaucoup de personnes n'envisagent la détraction que dans son rapport avec la notion de vérité. Si elles comprennent la gravité de la calomnie, qui consiste à charger le prochain de fausses imputations, elles se croient tout permis en matière de médisance, puisqu'ici il s'agit seulement de révéler des choses exactes, mais cachées. Elles pensent avoir le droit de publier tout ce qu'elles savent, et considèrent la réputation d'autrui comme un domaine public, qu'il est loisible à chacun de fouler à son gré.

Le point de vue de l'Humaines est bien différent. Celle-ci regarde la réputation de chacun comme un trésor d'un prix inestimable, qu'elle se fait un devoir de protéger avec la plus sévère attention. Elle la place, immédiatement après la vie et l'honneur conjugal, au-dessus de tous les biens temporels : c'est pourquoi elle tient la détraction pour plus grave que le vol. Et cependant, que de personnes dévotes, qui se feraient scrupule de dérober un centime, n'hésitent pas à ronger, pendant des heures entières, la réputation de leur prochain ! Elles ne se contentent pas d'y toucher en passant : elles s'assoient en quelque sorte, selon l'expression du Psalmiste [Ps. XLIX, 20], pour se livrer avec plus d'aisance à ce travail de destruction.

Diffamer une personne, c'est chose grave, écrit saint Thomas, parce que la réputation paraît être le premier de tous les biens temporels. Quand, en effet, elle vient à manquer, il est une foule de choses que l'homme se trouve hors d'état de faire... Et c'est pourquoi la détraction est, de soi, péché mortel. » [Toutefois les théologiens admettent que la faute est seulement vénielle, lorsque la matière est légère, ou lorsque le coupable a agi par inadvertance, sans mesurer la gravité de ses paroles].

## Ne pas dire du mal de son prochain

Le Catéchisme Romain emploie les expressions les plus sévères pour flétrir ce défaut. Il l'appelle :

une passion et une habitude détestables... une peste d'où naissent des dommages et des maux plus nombreux et plus graves qu'on ne saurait le croire ;... une action criminelle condamnée à plusieurs reprises par l'Écriture.

Elle est, dit-il encore, presque aussi répréhensible chez ceux qui l'écoutent que chez ceux qui la commettent directement :

Faire des détractations ou les écouter sont, selon saint Jérôme et saint Bernard, deux fautes dont il n'est pas facile de discerner quelle est la plus grave. Car il n'y aurait point de détracteurs s'il n'y avait personne pour les écouter.

Sainte Françoise Romaine, pour avoir laissé passer, dans une conversation, quelques propos où la charité n'était pas suffisamment respectée, reçut de l'Ange préposé à sa garde, – de ce bel Ange dont la vue la ravissait, dont la douceur la consolait dans toutes ses peines !... – un soufflet si fort, qu'elle en demeura meurtrie durant plusieurs jours. À ce trait nous pouvons juger quel dégoût doivent inspirer à nos célestes gardiens les entretiens où le prochain est lacéré à belles dents !

Sans doute le bien public, l'intérêt d'un tiers, font parfois une stricte obligation de révéler telle tare ou tel défaut. S'il s'agit, par exemple, de l'attribution d'un emploi, de l'admission à la profession religieuse ou aux ordres sacrés, du choix d'un médecin, d'un précepteur, d'un domestique, ou choses semblables ; s'il est nécessaire de préserver d'une amitié dangereuse une personne non avertie, la déclaration de certaines fautes ou de certains défauts devient un devoir de conscience. En de tels cas, les théologiens demandent du moins que l'on sauvegarde le droit à la réputation des intéressés, en observant

## Les instruments de la perfection

les règles suivantes : veiller soigneusement à ne pas mettre plus de personnes qu'il n'est nécessaire dans le secret ; dire seulement ce qu'il est utile de faire connaître ; conserver toujours une intention droite, et ne faire de telles révélations que lorsque des intérêts importants sont en jeu.

Mais le besoin de dire du mal d'autrui presse à tel point la nature humaine, que celle-ci excelle à trouver les prétextes les plus délicats pour se livrer à cette passion. L'un se croit justifié par l'inquiétude de sa conscience, l'autre par le bien qu'il veut à son supérieur, un troisième par une affection véritable pour le prochain.

Ayant entendu des personnes se livrer à la médisance, raconte saint Jean Climaque, et les en ayant repris, ces ouvriers d'iniquité me répondirent qu'ils le faisaient sous l'action de l'amour qu'ils portaient à celui dont ils parlaient désavantageusement, et par le soin qu'ils avaient de son salut. Sur quoi je leur repartis : « Défaites-vous, je vous prie, d'un tel amour et d'une telle charité, si vous ne voulez faire mentir le Prophète quand il dit : Je persécutais celui qui médissait secrètement de son prochain [Ps. C, 5]. Si vous aimez véritablement l'homme dont vous parlez, priez pour lui dans le secret, et ne blessez point son honneur. C'est là une façon d'agir très agréable à Dieu.

Il faut donc s'exercer à démasquer ces vaines excuses. Prenons garde aussi qu'à côté de la médisance ou de la calomnie nettement caractérisées, il y a bien des manières sournoises de pratiquer la détraction :

Ce vice offre différentes nuances, écrit saint Bernard : les uns vomissent effrontément et sans détours le venin, tel qu'il arrive à leurs lèvres ; les autres essaient de couvrir leur

## Ne pas dire du mal de son prochain

malice d'un vernis de respect simulé : ils poussent de longs soupirs, affectent une certaine gravité et une certaine lenteur, montrent un visage triste, baissent les yeux, formulent la médisance sur un ton plaintif, mais d'autant plus persuasif que les auditeurs la croient faite à regret, et plutôt dans un sentiment de compassion que dans une intention maligne. « Je le plains bien sincèrement, dit le médisant, je l'aime, mais jamais je n'ai pu le corriger de ce défaut. — Je savais bien cela de lui, dit un autre, et je ne l'aurais jamais divulgué ; mais puisque la chose est connue, je ne puis nier la vérité : c'est avec peine que je l'avoue, mais la chose est trop vraie. — Quel dommage ! ajoute-t-il. Il a tant de qualités, mais, vraiment, il est inexcusable sur ce point !

Il y a même une détraction muette, des silences réprobateurs, de certaines attitudes glaciales, devant le bien que l'on dit de quelqu'un, qui peuvent faire plus de mal que les pires discours.

La gravité de ce vice s'accroît de l'extrême difficulté qu'il y a à réparer le tort ainsi causé : et cependant c'est là une obligation grave.

Toute injustice envers le prochain est d'une conséquence dangereuse pour le salut, écrit Bourdaloue : mais de toutes les injustices, il n'y en a aucune dont l'engagement soit plus terrible devant Dieu que la médisance.

Et cela, tant à cause du prix que représente la réputation d'un homme, comme nous l'avons dit plus haut, que des répercussions infinies d'un mot lancé dans la circulation.

Les paroles ont des ailes, notait déjà Plutarque, et de même qu'il n'est pas aisé de reprendre ni de retenir un oiseau, quand on l'a laissé échapper de ses mains, de même

## Les instruments de la perfection

on ne saurait retenir ni ravoïr une parole, lorsqu'elle est une fois sortie de la bouche... On peut bien ralentir la course d'un vaisseau que le vent emporte, mais il n'y a ancrés ni cordages qui puissent arrêter une parole jetée au vent.

Pour s'épargner la peine et les humiliations qu'entraîne la nécessité de réparer le tort causé au prochain dans sa réputation, le mieux est de s'attacher à lutter énergiquement contre ce détestable penchant de notre nature. Les moyens les plus efficaces sont : 1° la fuite des médisants. Mon fils, dit l'Écriture, crains le Seigneur et le roi, et ne te mêle point aux détracteurs, car leur ruine viendra tout d'un coup [Prov. XXIV, 21] ; 2° l'humilité et le sentiment de sa propre fragilité. « Si nous avons coutume de regarder attentivement notre portrait et ses défauts, disait l'Abbé Pœmenius, alors nous estimerons celui de notre prochain. » 3° L'esprit de silence : en évitant les discours inutiles et les paroles oiseuses, on évite à peu près toutes les occasions de médire. 4° Par-dessus tout, il faut s'appliquer à prendre le contre-pied de la détraction, à réformer la sévérité de ses jugements, à imiter l'indulgence et la mansuétude dont Jésus-Christ nous a donné l'exemple, durant les années qu'Il passa sur la terre. C'est de Lui que parlait l'Épouse du Cantique, lorsqu'elle disait en son prophétique langage : Vos lèvres sont semblables à un ruban d'écarlate, et vos paroles remplies de douceur [Cant. IV, 3]. Elle compare ses lèvres à l'écarlate, parce que le rouge est la couleur de la charité ; elle les compare à un ruban, parce qu'un ruban a pour rôle d'unir, sans faire de violence, ce qui, sans lui, demeurerait désuni.

## LA CONFIANCE EN DIEU

*Spem suam Deo committere.*

Un jour qu'ils avaient entendu Notre-Seigneur leur parler du renoncement, et de la difficulté qu'il y a à entrer dans le royaume des cieux, les Apôtres éprouvèrent un grand sentiment de découragement : Qui donc pourra être sauvé ? se demandaient-ils les uns aux autres. Sur quoi Jésus reprit : Pour ce qui est des hommes, cela est impossible, en effet ; mais à Dieu toutes choses sont possibles [saint Matth. XIX, 25, 26].

Il n'est point d'âme en quête de perfection qui ne connaisse de tels abattements. Dans la ferveur de ses premières résolutions, il lui semblait que rien ne pourrait désormais arrêter son élan vers Dieu, et elle pensait toucher déjà au terme de ses désirs. Mais la voie est étroite qui conduit à la vie [S. Matth. VII, 14]. La pauvre âme se heurte bientôt à des obstacles de toutes sortes : les difficultés surgissent, multiples, venant des circonstances, des hommes, du démon, d'elle-même. Alors elle éprouve une grande déception, une amère tristesse, et la voilà toute prête à revenir en arrière.

Pour s'armer contre de telles défaillances, il faut mettre toute sa confiance en Dieu, et ne compter que sur Lui pour aller à Lui. Ce fut l'erreur de Pélagie, de croire que l'homme peut

## Les instruments de la perfection

quelque bien par soi-même, sans le secours divin. Or, il faut le reconnaître, la vie ascétique se teinte aisément d'une ombre de pélagianisme. Les mortifications supportées avec persévérance, les victoires remportées sur la chair et sur le démon, engendrent presque inévitablement une certaine confiance en sa propre vertu. Les plus saints même parmi les Pères du désert n'échappaient point à cette tentation, et nous voyons, par exemple, l'illustre saint Pacôme, un jour, pour obtenir une grâce, faire état, dans sa prière, des longs jeûnes qu'il avait pratiqués.

Mais nous voyons aussi que Dieu l'en replit sur-le-champ, car ce genre de présomption Lui déplaît souverainement : Maudit soit l'homme qui met sa confiance dans l'homme ! s'écrie le prophète Jérémie [XVII, 5]. Et Isaïe dit de même : Malheur à ceux qui descendent en Égypte pour implorer son secours, qui mettent leur espoir dans la multitude de ses chevaux et de ses chars, et dans la force de ses cavaliers ; qui ne se sont pas confiés au Saint d'Israël, et qui n'ont pas recherché le Seigneur [XXXI, 1].

Saint Paul l'enseigne en propres termes : ce n'est ni la volonté de l'homme ni son labeur qui peuvent avancer l'affaire de son salut, mais la seule miséricorde de Dieu [Rom. IX, 16]. Hâtons-nous de dire cependant qu'en parlant ainsi, l'Apôtre ne prêche pas le quietisme ; il ne nous dispense ni de vouloir, ni de travailler : mais il donne à entendre que nos bonnes résolutions, comme nos efforts, seraient absolument impuissants à nous faire avancer dans la voie du salut, si Dieu ne nous assistait de sa grâce. Dieu toutefois ne nous sauve pas sans nous, et Il ne vient en aide qu'à ceux qui s'aident eux-mêmes.

Cette réserve faite, il importe de fixer immuablement sa

## La confiance en Dieu

confiance en Dieu, si l'on veut triompher des difficultés qui attendent l'âme dans le chemin de la perfection. Celles-ci se présentent sous mille formes, tantôt dans l'ordre matériel, tantôt dans l'ordre spirituel. Pour ce qui est des premières, Notre-Seigneur nous avertit lui-même de ne point nous en mettre en peine : Ne vous inquiétez point en disant : Que mangerons-nous, que boirons-nous, de quoi nous vêtirons-nous ? Ce sont les païens qui recherchent toutes ces choses ; mais votre Père céleste sait que vous en avez besoin [saint Matth. VI, 31 sqq].

Si des hommes pervers et cruels, ajoute saint Bonaventure, si les bêtes et les animaux privés de raison nourrissent le fruit de leur sein, combien plus le Dieu très bon, le Seigneur véritable prendra-t-il soin de ses enfants ! Sa bonté s'étend aux ingrats et aux méchants, et il négligerait les bons qui ont remis entre ses mains toutes leurs espérances ? Je n'ai point vu le juste abandonné, dit le Prophète, ni sa race réduite à mendier son pain [Ps. XXXVI, 25].

Dans les dangers, il faut se souvenir que Dieu peut à son gré modifier le cours des choses de la façon la plus imprévue, et qu'aucune créature ne saurait toucher à l'homme sans sa permission. « Ô mon Seigneur Jésus-Christ, s'écriait un jour sainte Brigitte, j'ai en vous une telle confiance que quand même je verrais un serpent étendu devant ma bouche, je saurais qu'il ne pénétrerait point en moi, à moins que vous ne le lui permettiez pour mon bien ! »

Si l'on se voit en butte aux calomnies, aux injustices, aux persécutions, on remettra sa cause aux mains de Celui qui jugera les justes [Ps. LXXIV, 3], cherchant à imiter le silence de Notre-Seigneur devant ses juges : Je suis devenu semblable à un homme qui n'entend pas, dit en son nom le Prophète royal,

## Les instruments de la perfection

et qui n'a plus d'arguments dans sa bouche. Pourquoi cela ? Pourquoi le Verbe devient-il soudain silencieux devant ceux qui l'interrogent ? Parce que c'est en vous, Seigneur, que j'ai mis mon espérance. Les hommes ne m'écoutent pas, mais vous, vous m'écouteriez, Seigneur mon Dieu [Ps. XXXVII, 15 et 16].

Le Seigneur te montre là, s'écrie saint Augustin, ce que tu as à faire si la persécution fond sur toi. Tu cherches à te défendre, et personne n'écoute ce que tu dis. Te voilà rempli de trouble, comme si tu avais perdu ton procès : personne ne te défend, personne ne porte témoignage en ta faveur. Mais si l'accusation a prévalu contre toi, ce n'est que devant les hommes : penses-tu qu'elle prévaudra aussi au tribunal de Dieu, où ta cause doit être appelée ? Quand tu auras Dieu pour juge, tu n'auras point d'autre témoin que ta conscience. Entre elle et ce juste juge, ne crains rien, si ce n'est ta propre cause. Que celle-ci ne soit pas mauvaise, et tu n'auras ni accusateur à craindre, ni faux témoin à redouter, ni défenseur à solliciter.

Si l'on nous impose une charge au-dessus de nos forces, nous ferons ce qui est en notre pouvoir pour la remplir, nous en remettant à la Providence du soin d'assurer le reste. On ne saurait douter en effet que Dieu, en appelant quelqu'un à telle mission ou à tel emploi, ne lui donne en même temps les grâces dont il a besoin pour s'en acquitter dignement. Ainsi les Apôtres, qui n'étaient pour la plupart que des gens de condition modeste et de peu d'instruction, se trouvèrent à même, en un instant, de répondre à toutes les objections des savants et des philosophes, et d'enseigner la vérité à l'univers.

Enfin et surtout, mettons notre confiance en Dieu, pour

## La confiance en Dieu

trionpher de nos défauts, de notre inclination au mal, de notre lâcheté.

Beaucoup de religieux ressemblent à ces Hébreux qui, séduits d'abord par les richesses de la terre de Chanaan, dont leurs explorateurs leur avaient fait des descriptions merveilleuses, tombèrent peu après dans le découragement, en apprenant que ce pays était défendu par des citadelles redoutables, que ceux qui l'habitaient étaient des géants, et en pensant aux terribles combats qu'il leur faudrait livrer pour arriver à le posséder. Alors ils oublièrent les promesses de Dieu, la protection éclatante qui les avait toujours couverts, et ils ne pensèrent plus qu'à retourner en Égypte. Ainsi ces religieux, après avoir entendu les maîtres de la vie spirituelle leur parler des beautés de la vie contemplative et des délices que l'âme goûte dans l'amour de Dieu, s'élançant dans le chemin de la perfection, avec le désir de posséder sans tarder de tels biens. Mais bientôt, effrayés des combats qu'il leur faut soutenir, des résistances qu'ils rencontrent en eux-mêmes, et de la stature morale de ceux qui habitent cette terre, c'est-à-dire des saints, ils ne pensent plus qu'à retourner en arrière et à s'installer dans une vie de tiédeur.

Qui plus que l'Apôtre a vu les obstacles de toutes sortes se lever sans cesse sous ses pas ? Il avait éprouvé toutes les persécutions que l'on peut imaginer, il sentait l'aiguillon de la chair le tenailler dans ses membres. Cependant il ne perdait point courage, mettant toute sa confiance, non dans ses propres mérites ou dans l'ardeur de son zèle, mais, dit-il, dans Celui qui nous a aimés [Rom. VIII, 37]. C'est dans l'amour que Dieu porte à nos âmes, c'est dans le désir ardent qu'il a de les voir parvenir à la perfection, que nous devons établir, nous aussi,

## Les instruments de la perfection

une espérance très ferme d'arriver au but entrevu, à condition de nous soumettre en toutes choses à la volonté de Celui qui nous conduit.

Abandonnez-vous donc sans réserve, écrit le Père Tauler, à la volonté de votre Dieu, lui permettant de faire en vous tout ce qui lui plaira. Et il y rétablira sans aucun doute tout ce que vous avez détruit par le péché. Puisque vous avez corrompu votre corps, votre âme, vos sens, vos forces et tout ce qui est en vous, jetez-vous hardiment dans les bras de Celui avec lequel les défauts sont incompatibles, qui vous aime plus que vous ne vous aimez vous-même, et qui vous aimait au moment même où la haine que vous aviez pour vous était si forte, que vous vous donniez la mort. S'il vous a donc aimé pendant votre rébellion et votre désobéissance, vous avez bien plus sujet d'espérer qu'il vous aimera, qu'il vous assistera, et qu'il vous donnera les choses qui vous sont nécessaires, lorsque vous vous serez soumis à ses ordres.

## QUE DIEU EST L'UNIQUE SOURCE DU BIEN

*Bonum in se cum viderit, eo applicet,  
non sibi.*

Il n'est pas défendu de voir en soi quelque bien : « Ce n'est pas de l'humilité, dit saint Thomas, mais bien plutôt de l'ingratitude, que de mépriser les dons qu'on a reçus de Dieu. »

Telle est aussi la pensée de sainte Thérèse :

Il est des personnes, écrit-elle, qui croient faire acte de vertu en refusant de reconnaître les dons que le Seigneur leur accorde... Si le présent que nous avons reçu nous reste inconnu, comment fera-t-il naître l'amour dans notre cœur ? Il est hors de doute que, plus nous nous voyons riches, alors que notre indigence personnelle nous est bien connue, plus aussi nous avançons dans la vertu et dans la véritable humilité... Voici, je suppose, un joyau : si nous nous souvenons qu'on nous l'a donné, qu'il est en notre possession, nous voilà forcés d'aimer le donateur.

Les saints n'ignoraient pas que leur âme était ornée de précieuses vertus : mais ils savaient mieux encore que c'était là une libéralité absolument gratuite de Dieu, et ils y trouvaient, non une raison de s'élever au-dessus des autres, mais un motif à rendre de perpétuelles actions de grâces.

## Les instruments de la perfection

Dieu seul en effet est la source de tout bien. Au témoignage des philosophes, la bonté constitue, avec l'unité et la vérité, trois propriétés absolues de l'«Être», trois notions transcendantales comme l'être lui-même, et inséparables de lui. Or Dieu possède, à n'en pas douter, la plénitude de l'être : Je suis Celui qui est, dit-il à Moïse qui lui demande son nom [Ex. III, 14]. Il faut donc qu'il possède aussi, nécessairement, la totalité du bien. Lui seul est substantiellement bon, et la créature n'est bonne que dans la mesure où Il veut bien lui communiquer quelque chose de sa propre plénitude.

Que sommes-nous par nous-mêmes ? Un pur néant. Si nous voulons découvrir la trace première, la racine la plus profonde de notre être, il la faut chercher dans le domaine immense des objets que Dieu porte, pour ainsi dire, dans son intelligence, et que les théologiens, nomment les possibles, parce que Dieu peut, à son gré, les créer ou non. Avant d'exister en fait, nous avons été possibles, nous avons préexisté dans la science divine, et nous ne sommes parvenus à la vie que parce qu'il a plu à Dieu de nous choisir, entre tant et tant d'autres. Tel est le sens de l'hommage que rendent au Tout-Puissant les vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse, lorsqu'ils chantent : Vous êtes digne, Seigneur notre Dieu, de recevoir la gloire, l'honneur et la puissance, car c'est vous qui avez créé toutes les choses ; c'est de par votre volonté qu'elles ont existé, puis qu'elles ont été créées [Apoc. IV, 11]. Toutes les choses, en effet, ont existé dans l'intelligence divine, avant d'être produites dans le monde ; elles ont été créées, lorsqu'elles ont passé de cet être idéal à leur existence actuelle.

Si notre être lui-même ne nous appartient pas, que dirons-nous des biens multiples qui sont venus s'ajouter à ce don ini-

## Que Dieu est l'unique source du bien

tial ? L'intelligence et la volonté, qui constituent notre dignité d'hommes, les qualités physiques ou morales dont chacun est orné, la fortune, la naissance, l'éducation, tout cela vient de Dieu ; et s'il plaisait à sa puissance de retirer de nous tous les présents de sa main, aucune langue humaine ne saurait exprimer l'intensité du néant qui resterait en partage à la créature. Durant une de ses maladies, la Bienheureuse Marie de l'Incarnation (plus connue sous le nom de Madame Acarie) reçut, écrit son biographe,

une si vive connaissance de son néant qu'elle en eut une grande peur, se voyant clairement n'être rien, ou seulement un petit filet attaché uniquement à l'infinie bonté de Dieu et qui, au cas où Dieu le laisserait, serait tout à fait réduit à rien.

Notre indigence foncière apparaît bien plus grande encore, au regard de l'ordre surnaturel. Il est de foi que l'homme ne peut acquérir aucun mérite pour la vie éternelle sans le secours de la grâce. Il a besoin d'abord de la grâce sanctifiante qui le réconcilie avec Dieu ; puis de grâces actuelles qui, pour chaque bonne œuvre, viennent éclairer son intelligence et échauffer sa volonté. De même que la branche de la vigne ne peut d'elle-même porter du fruit, si elle ne reste sur le cep, dit Notre-Seigneur, ainsi vous ne pouvez porter aucun fruit si vous ne demeurez en moi... Vous ne pouvez rien faire sans moi [saint Jean XV, 4].

Lui seul est vraiment saint, en effet, comme le lui chante l'Eglise : Tu solus sanctus. Il l'est par essence, il l'est pleinement, et, en dehors de lui, on ne saurait trouver ni sainteté ni la moindre vertu. Lors donc qu'on aura accompli quelque bonne œuvre, lorsqu'on verra en soi quelque progrès, quelque trace de

## Les instruments de la perfection

bien, que l'on se hâte d'en renvoyer l'honneur à Dieu, « magnifiant, selon la belle expression de saint Benoît, le Seigneur qui agit en nous », et répétant avec le Roi-prophète : Ce n'est point à nous, Seigneur, ce n'est point à nous, mais c'est à votre nom qu'il faut donner la gloire [Ps. CXIII, 9].

Saint Bernard, voyant l'affection dont l'entouraient ceux auxquels il avait fait du bien, disait : « Ce n'est pas moi qu'on aime, mais, à ma place, un quelque chose qui n'est sûrement pas moi. »

Sans l'assistance de Dieu, nous ne pourrions ni vouloir aucune bonne œuvre, ni l'accomplir, ni la parfaire. Dieu nous donne d'abord de la « vouloir » (velle) : car la terre de notre âme est par elle-même absolument stérile, impuissante à produire aucun fruit. Il faut que Dieu sème en elle de bons désirs, lesquels germeront en bonnes actions, si toutefois nous ne les étouffons point. C'est en ce sens que sainte Cécile, dans un répons inscrit à l'Office de sa fête, fait hommage à Dieu de son amour pour la virginité : « Seigneur Jésus-Christ, lui dit-elle, bon Pasteur, semeur du chaste dessein (seminator casti consilii) ... », entendez : vous, qui avez semé dans mon cœur le dessein de garder la chasteté...

Dieu nous donne ensuite de « pouvoir » (posse) : il met à notre disposition tous les moyens dont nous avons besoin pour accomplir cette œuvre. Il fait presque tout ; l'homme se contente de lui fournir sa coopération, et encore celle-ci est-elle un don de la grâce.

Enfin Dieu nous accorde de « parfaire » cette action (perficere), c'est-à-dire de la conduire jusqu'au bout, et de n'en pas perdre le mérite, par le consentement que nous donnerions au mouvement d'orgueil qui nous guette, une fois l'œuvre accom-

## Que Dieu est l'unique source du bien

plie.

Une des choses les plus périlleuses qui arrivent en tout le cours de la vie spirituelle, écrit le Père de Saint-Jure, et que doivent redouter davantage ceux qui font profession de pratiquer la vertu, est sans contredit la vanité et l'estime secrète de ses bonnes œuvres. C'est là le rocher où mille et mille vaisseaux se brisent, et le gouffre où ils se perdent.

C'est là le point qui reste, chez les âmes les plus saintes, vulnérable comme le talon d'Achille, et sur lequel le démon, accomplissant – à la lettre – la parole de Dieu, concentre son effort : Tu la viseras au talon [Gen. III, 15].

Gardons-nous de cette vaine gloire qui se glisse dans les bonnes œuvres, comme le ver dans le fruit, pour en ronger toute la substance. Rendons à Dieu ce qui lui revient, c'est-à-dire le mérite entier de la chose, ne réservant pour nous que les déficiences et les imperfections. A se tenir ainsi pour rien, l'homme ne s'avilit en aucune façon. Bien au contraire, plus il descend dans son néant, plus il s'enfonce, en quelque sorte, dans la vérité et se rapproche de Dieu. Le sentiment de son indigence totale lui fait comprendre combien il a besoin à tout instant d'être soutenu et vivifié par son Créateur : alors son cœur remonte vers Lui, et Lui demande son secours ; alors l'abîme appelle l'abîme, selon le mot du Psalmiste [Ps. XLI, 8] ; ce qui veut dire : l'abîme de misère appelle l'abîme de miséricorde. Alors tout, même les chutes auxquelles elle succombe, devient pour l'âme une occasion de se retourner vers Dieu, de s'attacher à Lui, de Le servir plus fidèlement. Plus elle descend dans la connaissance de sa misère, plus elle s'élève dans la connaissance de Dieu ; plus elle se méprise, plus elle rend gloire à Dieu.

## **Les instruments de la perfection**

C'est ce double mouvement que figuraient les Anges descendant et montant sur l'échelle mystérieuse apparue en songe à Jacob : les Anges étaient le symbole des âmes saintes qui sans cesse descendent par l'humilité, et montent par la prière. Plus elles se trouvent indigentes, faibles, malheureuses dans l'exil de cette vie, plus elles aspirent à posséder ce Dieu qui est la source de tout bien, de toute force, de toute joie ; plus elles s'essaient à lui redire inlassablement, avec saint François d'Assise : « Mon Dieu et mon tout », Deus meus et omnia.

## QUE LE PÉCHÉ A POUR SEULE CAUSE LA VOLONTÉ DE L'HOMME

*Malum vero semper a se factum sciat, et sibi reputet.*

Le mal existe dans le monde : c'est un fait qu'il est impossible de nier, et qui pose néanmoins le problème le plus troublant auquel se heurte la raison humaine, celui de l'origine de ce désordre. D'où vient-il ? Quelle est la cause qui produit le mal ? Quel est le principe qui l'engendre ?

Vient-il de l'auteur de toutes choses, c'est-à-dire de Dieu ? Certains passages de l'Écriture tendraient à le faire croire : Je suis le Seigneur, rapporte le prophète Isaïe, et il n'en est point d'autre : c'est moi qui fais la lumière et qui crée les ténèbres, qui fais la paix et qui crée le mal [Is. XLV, 6]. Et Amos dit de même : Peut-il arriver un mal dans la cité sans que le Seigneur l'ait fait ? [Am. III, 6]

Mais la raison répugne à admettre que Celui qui est souverainement bon ait pu produire quelque chose de mauvais.

Si toutes choses viennent de Dieu, dit saint Basile, comment le mal vient-il du bien ? La turpitude ne saurait naître de l'honneur, ni le vice de la vertu. Lisez le récit de la créa-

## Les instruments de la perfection

tion, et vous y verrez que toutes les choses faites par Dieu étaient bonnes, et tout à fait bonnes [Gen. I, 31].

Par contre, si le mal n'a pas Dieu pour auteur, il sort nécessairement d'une autre source, d'une cause qui est hors de Dieu, donc indépendante de Lui, et qui constitue en définitive un autre dieu. On se trouve alors conduit, avec les manichéens, à admettre, dès l'origine, deux Êtres égaux, incréés, vivants, dont l'un, principe de la lumière, est bon, tandis que l'autre, principe des ténèbres, est mauvais.

Pour résoudre ce problème, qui tortura pendant des années l'esprit de saint Augustin, certaines précisions sont nécessaires. Remarquons d'abord que le mal n'a par lui-même aucune réalité objective ; il n'a pas d'être, disent les philosophes, il ne saurait exister seul. Il ne se conçoit qu'en fonction d'un bien absent, comme le froid, qui n'a d'autre cause que l'action plus faible du soleil. Il existe seulement là où manque une qualité que le sujet devrait posséder, et c'est pourquoi on le définit, depuis saint Anselme : *privatio boni debiti*, la privation d'une perfection requise. Ainsi la cécité est un mal pour l'homme, dont la condition requiert d'avoir des yeux qui voient ; elle ne l'est pas pour la pierre, dont la nature ne postule point le même avantage. Il n'y aurait donc point de mal, s'il n'y avait pas de bien, et, en ce sens, il est exact de dire que la cause du mal, c'est le bien.

Peut-on alors remonter jusqu'à Dieu, et faire de Lui le premier principe du mal ?

Les théologiens distinguent ici : le mal physique (*malum naturæ*), le mal de la coulpe (*malum culpæ*), le mal du châtiement (*malum pœnæ*). Le premier a Dieu pour auteur, on ne saurait le mettre en doute. Si Dieu n'avait pas créé des êtres

## Que le péché a pour seule cause la volonté de l'homme

susceptibles de se dissoudre et de se corrompre, il n'y aurait point de place dans la nature pour la mort. S'il n'avait pas créé des êtres doués de sensibilité, on ne rencontrerait sur la terre ni la souffrance ni la douleur.

De même, Dieu est l'auteur du châtement. Et c'est en ce sens qu'il faut interpréter les passages de la Sainte Écriture cités plus haut :

Il crée les maux, la guerre, par exemple, et les calamités qu'elle engendre : expéditions lointaines, travaux, veilles, alarmes, fatigues du corps, blessures, meurtres, prises de villes, captivités, exils, l'aspect lamentable des vaincus, et en général toutes les misères qui sont inséparables des combats. Il fait tout cela par un juste jugement de sa colère, pour le châtement des coupables. Voudriez-vous donc qu'il n'eût point consumé Sodome, après ses crimes infâmes ? ou qu'il eût épargné Jérusalem et son temple, après leur horrible forfait contre le Seigneur ?... Les fléaux divers dont il afflige des cités et des nations entières sont des châtements, dont il punit l'excès de leurs iniquités. [Saint Basile]

Mais ces maux, il les crée, et l'expression ainsi employée par le prophète est d'une admirable puissance. Qu'est-ce en effet que créer ? C'est mettre quelque chose là où il n'y avait rien, c'est faire sortir l'être du néant. Or de ce néant, de ce non-être qu'est le mal, ainsi que nous l'avons expliqué plus haut, Dieu tire un bien positif : il châtie, mais pour guérir ; il éprouve, mais pour purifier ; il permet la souffrance, mais pour apprendre à mieux aimer. Il taille, il sépare, il brûle, mais comme un bon chirurgien, qui sacrifie un membre pour préserver le reste du corps et harcèle la maladie sans faiblir, pour sauver le malade.

## Les instruments de la perfection

Si Dieu toutefois est la cause du mal physique comme du mal de la peine, il n'en est jamais que la cause indirecte : on entend par là qu'il ne veut jamais la souffrance pour elle-même, mais qu'il la permet seulement, afin de procurer un plus grand bien.

Reste un autre mal, le seul qui soit vraiment digne de ce nom, le mal de la coulpe, c'est-à-dire le péché. C'est celui-là seul que vise saint Benoît dans le présent instrument : Quant au mal, comprendre toujours qu'on l'a fait soi-même et le réputer sien. Dieu en effet ne saurait en être dit la cause en aucune façon, ni directement, ni indirectement. Ce n'est point Dieu qui a fait la mort, dit l'auteur de la Sagesse, et il ne se réjouit pas de la damnation des vivants [Sap. I, 13], c'est-à-dire : il n'a pas créé les hommes pour le péché et il ne prend aucune joie à les voir se précipiter vers l'enfer.

Si le péché ne vient pas de Dieu, il n'a pas non plus pour auteur le démon. Sans doute, celui-ci porte l'homme à faire le mal, autant qu'il est en son pouvoir, par les suggestions dont il l'assiège, par les conseils qu'il lui donne, par les objets qu'il propose à sa convoitise : mais il ne peut pénétrer en aucune façon dans le réduit secret où la volonté humaine prend ses décisions. Celle-ci, au for intime de la conscience, demeure toujours maîtresse d'accorder ou de refuser son consentement, d'accueillir ou de désavouer la tentation, et le libre arbitre, dans son acte propre, ne peut jamais être contraint.

Le mal véritable, le mal de la coulpe, vient précisément de la défaillance de la volonté : il n'a point d'autre cause. Créée par Dieu, invitée par Lui à chercher le bonheur dans l'accomplissement de la loi, la volonté se refuse à l'effort nécessaire. Au lieu de tendre toutes ses forces vers le Bien suprême, elle

## Que le péché a pour seule cause la volonté de l'homme

s'arrête aux biens inférieurs que lui offre le monde, et néglige l'appel divin, pour se mettre au service de la triple concupiscence : concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, et orgueil de la vie [I Jo. II, 16]. Par là, elle déroge au plan divin, elle sort de l'ordre, de cet « Ordre » suprême qui régit tout l'univers ; elle se détourne de sa fin, elle désobéit, et c'est là tout le péché.

Mais, de cet écart, elle est seule responsable. Elle ne peut accuser de sa chute ni Dieu, ni le démon, ni le prochain, ni les créatures : elle ne peut s'en prendre qu'à elle-même ; et le prophète a raison, quand il lui crie : C'est toi qui t'es perdu, Israël [Os. XIII, 9].

Savoir que l'homme est responsable de son péché, qu'il en est le seul auteur : telle est la grande science – sciat – que saint Benoît nous invite à approfondir ; telle est la vérité fondamentale que chacun doit poser à la base de l'édifice de sa connaissance et préférer aux plus hautes révélations ; telle est la lumière sous laquelle il faut maintenir sans cesse son intelligence, si l'on veut comprendre quelque chose aux contradictions, aux incohérences, aux injustices que la vie présente à chaque pas.

Rien ne servirait cependant de s'en tenir sur ce point à une connaissance théorique ; d'admettre qu'en effet, l'existence du péché dans le monde ne peut s'attribuer qu'à la volonté de l'homme, si l'on ne faisait de ce principe une constante application à son propre cas : et sibi reputet. Avouer ses torts, se reconnaître coupable, voilà, à n'en pas douter, l'un des moyens les plus puissants de s'élever sur l'échelle de la perfection : et cependant la nature humaine éprouve une répugnance extrême à l'employer. Elle trouve toujours mille raisons de s'excuser,

## Les instruments de la perfection

de se disculper, de proclamer son innocence ou sa bonne foi. À peine le premier péché avait-il été commis sur la terre, qu'Adam, interrogé par Dieu, s'efforçait d'en rejeter la responsabilité sur son épouse : La femme que vous m'avez donnée, dit-il, m'a offert de ce fruit, et j'en ai mangé [Gen. III, 12]. Ève, questionnée à son tour, accusa le serpent.

Ce fut là, de la part de nos premiers parents, une faute nouvelle, qui aggrava singulièrement leur désobéissance. Leur châtement eût sans doute été fort adouci, s'ils avaient manifesté les sentiments d'humilité que devait montrer, bien des siècles plus tard, l'un de leurs plus illustres descendants, le roi David. Mis en présence de son crime par le prophète Nathan, celui-ci en convint aussitôt : J'ai péché contre le Seigneur [II Reg XII, 13], dit-il. Et, s'abîmant dans un profond repentir, il ne cessa plus désormais de confesser son iniquité, et d'avoir constamment son péché devant les yeux. Mais aussi, dès le premier instant, il avait obtenu son pardon. Dieu, qui avait dit à Adam : Tu mourras de mort, pour avoir mangé du fruit défendu, Dieu se hâtait de dire à David, coupable d'adultère et d'homicide : Tu ne mourras point. À ce trait, nous pouvons juger de l'importance qu'il y a à reconnaître ses fautes. Imitons donc le saint roi dans son humble aveu et tenons pour assuré que Dieu ne refuse jamais sa miséricorde au pécheur qui donne quelque signe de repentir et qui implore son pardon.

## LA CRAINTE DU JUGEMENT

*Diem judicii timere.*

La méditation des fins dernières, que saint Benoît place ici dans la série des Instruments, a toujours été considérée comme un des fondements de la vie chrétienne, comme l'un des moyens les plus efficaces de se garder du péché, comme l'un des stimulants les plus énergiques pour se hâter vers la perfection. C'est par elle que l'âme s'établit dans cette crainte de Dieu qui est le commencement de la sagesse, et sans laquelle, dit saint Ambroise, « il ne saurait y avoir de vraie science spirituelle ».

La mollesse d'aujourd'hui, écrit Dom Guéranger, semble vouloir donner un autre fondement au service de Dieu dans l'homme pécheur. C'est s'abuser étrangement. Sans doute, il est écrit que l'amour chasse la crainte ; mais qui peut se flatter de posséder l'amour parfait ? Et d'ailleurs, si l'amour dissout la crainte, n'est-ce pas la preuve que la crainte a pré-existé à l'amour ? Que les Frères sachent donc comprendre les enseignements de notre saint Patriarche à ce sujet, et qu'ils se munissent pour toute leur vie de cette crainte salutaire, qui est la base solide de la conversion des mœurs et le meilleur préservatif contre le relâchement.

## Les instruments de la perfection

Le livre de la Sagesse montre, dans l'oubli des jugements de Dieu, la source de tous les dérèglements. L'impie commence par se persuader qu'il n'y a rien au-delà de la mort, qu'après cette vie nous serons comme si nous n'avions jamais été et que personne ne gardera le souvenir de nos œuvres. Dès lors, pourquoi se priver des plaisirs d'ici-bas ? Venez donc, poursuit-il, jouissons des biens présents, usons des créatures avec l'ardeur de la jeunesse [Sap ; II, 2, 4, 6].

Le sage, au contraire, cherche à graver dans son esprit la pensée du jugement auquel Dieu le soumettra un jour. Saint Benoît en était si profondément pénétré, qu'il en parle à tout instant dans sa Règle. La perspective de ce moment redoutable doit, selon lui, être constamment présente à l'esprit du moine, inspirer à l'Abbé une perpétuelle appréhension, stimuler chacun dans l'exercice de sa charge, donner aux engagements de la profession leur caractère d'exceptionnelle gravité, etc...

Aussi bien la sainte Écriture ne cesse de proclamer les heureux effets de cette crainte salutaire : Oh ! que l'homme à qui Dieu a donné la crainte, possède un grand bien ! s'écrie l'Écclésiaste [XXV, 15]. Et le Prophète royal la demande avec insistance : Percez mes chairs de votre crainte [Ps. CXVIII, 120], dit-il. Par le mot mes chairs, il marque qu'elle est une arme puissante pour vaincre la sensualité, et empêcher celle-ci d'entraîner la volonté vers le mal.

Plus on médite l'effroyable danger qu'il y a pour la créature à provoquer la colère de son Créateur, plus on se rend attentif à éviter le moindre péché : J'ai toute ma vie craint Dieu, dit Job, comme des flots bouillonnant au-dessus de moi [XXXI, 23]. Sur quoi saint Grégoire fait ce beau commentaire :

## La crainte du Jugement

Quand ceux qui naviguent se voient battus par la tempête et menacés de périr, ils perdent l'affection aux choses de ce monde, ils n'ont plus le cœur aux plaisirs des sens ; ils jettent de leur navire les marchandises pour lesquelles ils avaient entrepris une longue traversée ; tout leur semble méprisable, auprès du désir de sauver leur vie. Celui-là donc craint Dieu comme des flots bouillonnant au-dessous de soi, qui, frappé de frayeur pour son salut, méprise tous les biens dont il était embarrassé ici-bas.

Mais l'attrait qui emporte la nature humaine vers les plaisirs terrestres cherche à bannir cette crainte par tous les moyens. L'homme se rassure en se persuadant que Dieu est trop miséricordieux pour ne pas tout pardonner. On sait combien le protestantisme, par exemple, a réussi à fausser la notion de la bonté divine : « Dieu est père, disent ses théoriciens, Dieu est amour et, sachant que le péché est pure faiblesse, il ne saurait éprouver une colère contre le péché ni exiger un châtement ou une expiation de la part du pécheur. »

Or, c'est outrager gravement la miséricorde elle-même de Dieu, que de la croire indifférente au bien et au mal. Dieu déteste le péché, il le hait, il a pour lui une horreur qu'aucun terme humain ne saurait exprimer, et il le châtiara avec la dernière rigueur chez ceux qui n'en auront point fait pénitence. Sa jalousie et sa fureur ne pardonneront pas au jour de la vengeance. Il ne se rendra aux prières de personne, et il ne se laissera pas apaiser par les plus beaux présents.

Quoi ! dit sainte Catherine de Gênes, vous vous tenez à couvert sous l'espérance de la miséricorde de Dieu, vous dites cette miséricorde plus grande que vos péchés, et votre aveuglement vous empêche de voir que c'est elle précisé-

## Les instruments de la perfection

ment qui vous condamnera, pour avoir offensé insolemment un Dieu plein de bonté et de clémence ? C'est cette bonté qui devrait vous porter à vous soumettre à tous ses commandements, et non à lui désobéir avec l'espoir d'être pardonnés. La justice, sachez-le bien, aura infailliblement son cours, et il faut que, d'une manière ou d'une autre, elle soit pleinement satisfaite.

Gardez-vous de vous rassurer en disant : Je me confesserai, je gagnerai l'indulgence plénière... Songez qu'il est tellement difficile d'élever la confession et la contrition au degré de perfection exigé pour obtenir cette indulgence plénière à l'article de la mort que, si vous connaissiez cette difficulté, vous trembleriez de peur, et, loin de vous flatter d'avoir un jour cette précieuse disposition, vous vous tiendrez pour certains du contraire.

D'autres se rassurent sur les mérites qu'ils pensent avoir accumulés et sur la droiture de leur vie. Mais cette confiance présomptueuse est plus dangereuse encore que l'indifférence du pécheur : car Dieu ne déteste rien tant que l'orgueil pharisaïque. Ceux-là doivent se souvenir que tomber aux mains du Dieu vivant est une chose terrible [Heb. X, 31]. Rien ne peut exprimer l'angoisse qui s'empare de l'homme, lorsqu'il se trouve soudain mis en présence de l'infinie sainteté de Dieu, de ce Dieu qui a relevé des taches dans ses Anges [Job IV, 18], et devant lequel « l'enfant d'un jour n'est pas sans péché ! » [cf. Job XXV, 4] En voyant la malice inouïe des moindres offenses commises contre une si haute Majesté, il tomberait infailliblement dans le désespoir, si Dieu ne l'assistait à ce moment d'une grâce spéciale, celle que l'Église nous fait demander si souvent par l'intercession de la Sainte Vierge : Priez pour nous,

## La crainte du Jugement

pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort.

La vue du compte que l'on va rendre est telle, écrit saint Pierre d'Alcantara, qu'elle fait trembler même les plus courageux... À ce moment, en effet, tous les péchés de la vie passée se représentent à l'homme comme une armée ennemie qui vient fondre sur lui. Les plus grands, ceux qui lui apportèrent les plus coupables plaisirs, sont ceux qui se représentent le plus vivement à sa vue et lui inspirent le plus d'effroi... L'homme, se voyant alors environné de tant d'accusateurs, commence à craindre le jugement qui va suivre et à dire en lui-même : Malheureux que je suis ! dans quelle erreur j'ai vécu ! et quelles coupables voies j'ai suivies ! Comment paraître, et que vais-je devenir à ce terrible jugement ?...

Imaginez-vous être présent devant ce tribunal, avec toute la cour céleste qui attend l'issue de la sentence. Là, tout ce que cette âme a reçu, jusqu'au moindre don, tout est mis dans la balance de la justice, pour sa décharge ou pour sa condamnation ; là, il lui sera demandé compte de la vie, des biens, de la famille, des inspirations de Dieu, de tant de facilités qu'elle eut pour bien vivre, et surtout du sang de Jésus-Christ...

Alors il ne sera fait grâce de rien, et il faudra rendre compte de tout, jusqu'aux moindres paroles, jusqu'aux pensées secrètes. En ce jour-là, je fouillerai Jérusalem à la clarté des flambeaux, dit le Seigneur [Sophon. I, 12].

Sur quoi, saint Bernard :

Son regard est perçant, son œil sondera tout, jusqu'aux reins et aux cœurs, et les pensées des hommes seront à nu

## Les instruments de la perfection

devant lui. Quelle sécurité restera-t-il pour Babylone, quand Jérusalem doit subir un examen si rigoureux ?

C'est-à-dire : comment ceux qui vivent selon les lois du monde ne trembleraient-ils pas, sachant que les saints eux-mêmes ont à redouter ce jugement ?

On le voit donc, la crainte de Dieu est un puissant instrument de perfection, à condition qu'elle ne reste pas stérile, mais qu'elle serve sans cesse à redresser nos voies, à extirper nos vices, à corriger nos habitudes. Jugeons-nous nous-mêmes, afin de n'être point jugés. Examinons souvent notre conduite, et cherchons à faire disparaître tout ce qui est de nature à déplaire au souverain Juge.

Qu'une vie pure, dit saint Augustin, tienne toujours notre cœur préparé. Alors nous n'aurons pas à redouter l'arrivée de ce jour, mais nous pourrons l'aimer. Car, s'il doit être pour les infidèles un surcroît de peines, il sera le terme de leur labeur pour les vrais fidèles. Avant que ce jour n'arrive, il vous est possible de choisir le parti que vous voulez ; lorsqu'il sera venu, il ne sera plus temps. Choisissez donc, tandis que vous le pouvez : c'est par miséricorde que Dieu diffère ce qu'il nous laisse ignorer dans sa miséricorde.

## LA CRAINTE DE L'ENFER

*Gehennam expavescere.*

Nombre de personnes de dévotion vont répétant, après sainte Thérèse, que « la voie de la crainte n'est pas celle qui convient à leur âme ». Elles pensent s'élever ainsi d'un seul coup jusqu'aux régions du pur amour, et laissent à d'autres, plus faibles ou plus ignorants, les traditionnelles considérations sur les peines de l'Enfer. Elles oublient apparemment l'importance fondamentale qu'eut, et dans la vie intérieure de la séraphique vierge d'Avila, et dans son œuvre, la célèbre vision de l'Enfer dont elle a laissé le récit. C'est précisément cette révélation qui détermina la sainte à observer dorénavant sa règle « avec toute la perfection dont elle serait capable », afin d'assurer – dit-elle – son salut, et c'est pour mieux réaliser ce dessein qu'elle entreprit bientôt la fondation des Carmélites déchaussées. Si l'on songe à l'extension prodigieuse de cette réforme, à la somme de vertu et de sainteté ainsi engendrée, au nombre d'âmes embrasées grâce à elle d'un véritable amour pour Jésus-Christ, on conviendra qu'il est difficile de trouver un exemple plus éloquent de l'utilité que présente la considération des peines éternelles.

Notre Bienheureux Père ne parle pas un autre langage. Pour

## Les instruments de la perfection

lui, la pensée de l'Enfer est l'une de celles que le moine doit « rouler » sans cesse dans son esprit, afin de se stimuler à « courir » dans la voie de la perfection.

Tel est aussi l'enseignement constant des Pères du désert, celui des maîtres de la vie ascétique. Toute la tradition de l'Église ne cesse de répéter la parole du Seigneur : Craignez celui qui, après avoir tué, a le pouvoir d'envoyer dans la géhenne. Oui, je vous le dis, c'est celui-là qu'il faut craindre [saint Luc, XII, 5]. Cette forme impérative, cette insistance ne permettent pas de voir là un simple conseil : il s'agit, à n'en pas douter, d'un précepte obligatoire.

Ajoutons à ces témoignages une parole du démon lui-même. Dans la Relation du fameux procès des possédées de Loudun, qui se déroula au XVIIe siècle, on relève cette phrase, où la voix du prince des ténèbres, quittant le ton ordinaire de ses blasphèmes et de ses grossièretés, se hausse, par la volonté de Dieu, à une sorte de solennité tragique, pour dire :

Si vous aviez été, ô hommes, à la porte de l'abîme où s'exerce la justice épouvantable de Dieu ; si vous aviez ouï les cris de ces âmes infortunées qui sont détenues dans les prisons de feu pour avoir fait si peu d'état du sang de Jésus-Christ, vous n'auriez jamais dans la pensée, ni ne voudriez jamais entendre parler d'autre chose, que des peines de l'Enfer !

Oh ! qu'ils sont insensés ceux qui, négligeant de tels avertissements, se croient à l'abri de la damnation, quand un Apôtre, choisi et formé par le Seigneur lui-même, quand une multitude d'anges et, à leur tête, le plus beau des Séraphins, n'ont pas su s'en préserver ! Laissant donc aux âmes molles, qui fuient d'instinct tout exercice viril, et aux âmes présomptueuses, hyp-

## La crainte de l'Enfer

notisées par leurs propres mérites, leur folle indifférence, les personnes vraiment soucieuses de leur avancement spirituel ne manqueront point de descendre souvent en esprit vers cet effroyable séjour. Faute d'en avoir, comme sainte Thérèse, une vision directe, elles chercheront, à la lumière des enseignements de la foi, à se faire quelque idée du sort qui attend les pécheurs obstinés.

Il y a en Enfer quatre peines principales, d'où dérivent toutes les autres. La première, que les théologiens nomment peine du dam, et qui consiste dans la séparation d'avec Dieu, est incomparablement la plus terrible.

Pour infliger au pécheur le tourment le plus formidable qui puisse être, Dieu n'a qu'à se retirer complètement de lui. De même qu'il dit au juste : C'est moi qui serai ta récompense, et elle sera immense, car rien n'est plus grand ni meilleur que moi ; de même, il dit au réprouvé : C'est moi qui serai ton supplice et je le serai en m'éloignant de toi, car il n'y a rien de plus terrible, dans les trésors de ma colère, que cette complète séparation de moi-même. Alors..., se creuse dans l'âme un abîme sans fond de ténèbres et de lamentable misère, vide affreux qui la torture bien plus que la faim dévorante ; vide angoissant qui éternellement la tue, sans la faire mourir ; car Dieu a fait l'âme humaine tellement grande que, pour remplir sa capacité infinie et pour satisfaire son désir illimité de jouissances, il ne faut rien moins que Lui. Sans Lui, il ne reste en elle que la capacité infinie de souffrir... C'est le dénuement total, l'isolement infini.

Les trois autres châtiments, réunis sous le nom de peine du sens, sont : le remords, le feu, la société des démons.

## Les instruments de la perfection

Le remords est désigné dans l'Écriture sous le symbole du ver [saint Marc IX, 43], parce qu'il rongera l'âme putréfiée des réprouvés, comme les vers dévorent les corps en décomposition. La voix de leur conscience, bâillonnée, en quelque sorte, par leur volonté, et rendue ainsi muette durant la vie présente, éclatera soudain dans un furieux rugissement. Avec une insistance implacable, elle reprochera aux damnés leur conduite ; elle leur rappellera la vanité des plaisirs auxquels ils ont eu à peine le temps de goûter, et pour lesquels ils se sont perdus ; elle leur redira combien il eût été facile d'éviter de si grands maux et d'acheter un bonheur sans fin ; elle leur montrera toutes les grâces qu'ils ont reçues, tous les efforts que Dieu a multipliés pour les sauver, toute leur stupide obstination dans le mal, et elle proclamera éternellement qu'ils sont seuls responsables de leur malheur.

L'Enfer est appelé par saint Jean l'étang de feu [Apoc. XX, 14], car le feu en sera l'un des plus grands supplices : feu sombre, qui jettera juste assez de clarté pour que les damnés puissent voir ce qui doit les épouvanter ou les désespérer ; feu d'une violence telle, que la lave des volcans en éruption n'en donne qu'une faible image ; feu intelligent qui châtie chacun selon le degré et la nature de ses fautes ; feu qui brûle sans consumer, qui s'entretient par sa vertu propre, sans détruire ce qu'il dévore ; qui enlace d'une étreinte perpétuelle toutes les fibres du corps et de l'âme des damnés, sans apporter jamais à ceux-ci la mort libératrice, car, dit l'Écriture, ils appelleront la mort, et la mort ne viendra pas [Apoc. IX, 6].

À ce feu il faut joindre tous les autres supplices capables de torturer la sensibilité humaine.

## La crainte de l'Enfer

Toutes les douleurs du corps, écrit le Père de Saint-Jure, toutes les peines de l'esprit les affligeront, toutes les douleurs de la tête tourmenteront leur tête ; toutes les douleurs des dents se déchargeront sur les leurs, et ils seront accueillis en tous leurs autres membres et en toutes leurs facultés... de toutes les douleurs dont ils sont capables ; qui ne leur viendront pas peu à peu, goutte à goutte, et l'une après l'autre ; mais toutes ensemble elles fondront sur eux avec furie, avec un plein débord, en forme de déluge.

Enfin, la quatrième peine des réprouvés est la société des démons. De même que la vue de Dieu est pour les Bienheureux un sujet d'allégresse éternelle, de même la vue du prince des ténèbres est, pour les damnés, un sujet d'horreur et d'épouvante chaque jour renouvelées. Sainte Françoise Romaine, qui avait cependant une longue expérience en cette matière, dit que le seul aspect du démon est suffisant pour ôter la vie à l'homme ; et, plus près de nous, Don Bosco, que nul ne taxera, certes, de pusillanimité, tient le même langage.

Sa figure est si horrible, disait Dieu à sainte Catherine de Sienne, qu'il n'est pas un cœur d'homme qui la puisse imaginer. Tu dois te souvenir que je te l'ai fait voir un tout petit instant, tel qu'il est dans sa propre forme ; et, une fois revenue à toi, tu aurais préféré marcher dans un chemin de feu jusqu'au jour du jugement, plutôt que de le revoir encore. Malgré tout ce que tu as pu en apercevoir, tu ne sais pas complètement à quel point il est affreux ; car, par divine justice, il se découvre plus horrible encore à l'âme qui est séparée de moi, et plus ou moins, suivant la gravité des fautes de chacun.

On en conviendra sans peine, tout ce que nous pouvons

## Les instruments de la perfection

deviner de l'Enfer est terrifiant. Et néanmoins, ces supplices paraîtraient peut-être tolérables, si Dieu n'avait apposé sur eux, comme un châtiment suprême, le sceau de son éternité.

Si ces peines ne devaient durer qu'un temps limité, quand ce serait mille ans, cent mille ans, ou, comme dit un Docteur [saint Pierre d'Alcantara], « s'ils pouvaient espérer de les voir finir après que l'on aurait épuisé toute l'eau de l'Océan, en en enlevant seulement une goutte tous les mille ans, ce serait encore pour eux une sorte de consolation ». Mais il n'en est pas ainsi ; leurs peines égaleront l'éternité de Dieu, et la durée de leur misère, la durée de la gloire divine. Tant que Dieu vivra, ils mourront ; et quand Dieu cessera d'être ce qu'il est, ils cesseront d'être ce qu'ils sont.

Gravons ces fortes paroles dans nos cœurs. Écoutons la voix de saint Benoît, écoutons celles de tous les vrais maîtres de sagesse, méditons les peines de l'Enfer. De même qu'une marmite ne bout point si on ne la met sur le feu, de même l'âme ne saurait arriver à la vraie ferveur, si on n'allume point au-dessous d'elle, en quelque sorte, la crainte de l'Enfer. Sagement contenue, cette crainte échauffera en nous l'ardeur pour la pénitence et le zèle pour le salut des âmes ; elle nous fera accepter allégrement les maux de cette vie, et nous enseignera la haine véritable du péché ; surtout elle nous aidera à pénétrer plus profondément dans l'intelligence de la mission du « Sauveur », et embrasera notre cœur d'un amour reconnaissant pour Celui qui, voyant les hommes, ses frères, exposés à un si terrible danger, s'est élancé du ciel à leur secours, et les a rachetés au prix de son sang.

## LE DÉSIR DE LA VIE ÉTERNELLE

*Vitam æternam omni concupiscentia  
spirituali desiderare.*

On a vu plus haut qu'en défendant à ses disciples de « convoiter » – concupiscere –, saint Benoît n'a pas pour dessein d'atrophier en eux la faculté de désirer, qui est naturelle à l'homme, et qui lui est très précieuse : il veut seulement leur apprendre à maîtriser cette faculté, pour l'empêcher de chercher à se satisfaire dans les créatures, et pour la porter tout entière vers le seul objet vraiment désirable, vers le bien unique, vers la possession de Dieu. C'est là ce qu'exprime le Prophète royal quand il dit : Je garderai ma force pour vous [Ps. LVIII, 10]. Et c'est le sens du conseil que nous abordons ici : désirer la vie éternelle de toute sa concupiscentie spirituelle.

La perspective du bonheur qui nous est préparé dans le royaume de Dieu devrait en effet illuminer toute notre vie et régler toute notre conduite. L'homme ne fait acte d'être raisonnable que lorsqu'il travaille en vue d'une fin, lorsqu'il ordonne son effort et son action vers un but qu'il se propose d'atteindre : par là seulement il se distingue de l'animal, lequel agit exclusivement sous la poussée de son instinct. Or la fin

## Les instruments de la perfection

suprême qu'il doit rechercher par-dessus tout, n'est-ce pas, de toute évidence, la vie éternelle ? Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? [saint Matthieu XVI, 26] Que lui importe de réussir dans toutes ses entreprises, d'être heureux, riche, estimé, comblé de biens en cette vie, s'il doit être, au dernier jour, exclu du royaume de Dieu ? Et que sont au contraire toutes les épreuves et toutes les souffrances d'ici-bas, si on les pèse en regard de ce bonheur qui surpasse toute langue humaine, et qui ne doit jamais avoir de terme ?

En vérité, aucune considération n'est aussi puissante que celle-là pour détacher l'âme de toutes les choses créées, pour l'affermir contre la tribulation, pour l'établir dans la joie, et pour lui ôter toute crainte de la mort.

Sainte Thérèse, après une vision où Notre-Seigneur daigna l'introduire dans son royaume, et lui en faire entrevoir les splendeurs, écrivait :

Mon âme, depuis qu'elle a contemplé ces merveilles, voudrait toujours demeurer dans cette région de lumière, sans revenir à la vie, tant elle a conçu de mépris pour toutes les choses de la terre. Elles ne sont à ses yeux qu'une vile boue, et elle regarde comme une souveraine bassesse de s'en laisser captiver.

Les Saints n'ont pu, selon l'expression du Psalmiste, garder des voies pénibles à la nature [Ps. XVI, 4], c'est-à-dire résister aux assauts du monde, de la chair et du démon, • qu'en tenant les yeux sans cesse levés vers le bonheur promis par Jésus-Christ aux serviteurs fidèles. Saint Adrien, élevé dans le paganisme et chargé par l'empereur Galère de persécuter les chrétiens, ne pouvait se lasser d'admirer la joie que ceux-ci manifestaient au milieu des supplices. Il en demanda un jour la rai-

## Le désir de la vie éternelle

son à quelques-uns d'entre eux. « C'est, lui répondirent-ils, que nous espérons des biens que l'œil n'a point vus, que l'oreille n'a pas entendus que l'entendement n'a pas conçus [I Cor. II, 9]. Cette espérance nous donne la force que vous voyez et nous fait trouver douces toutes nos peines. » Adrien fut si frappé de ces paroles qu'il se fit inscrire sur-le-champ au nombre des chrétiens et subit bientôt, à son tour, de glorieux tourments. Les Actes des Martyrs sont remplis de traits semblables.

Cette joie, qui éclatait sur le visage des confesseurs et qui convertissait les païens, reste l'une des marques les plus constantes du christianisme à travers les siècles les saints de tous les temps ont su la garder au milieu des épreuves multiples dont leur existence était traversée. Or le secret s'en trouve dans la méditation fréquente du bonheur éternel :

Ô mon âme, s'écrie saint Bonaventure, si ces joies célestes étaient bien présentes à ton cœur, cet exil ne serait pour toi qu'un avant-poste de la patrie, où, tous les jours, par anticipation, tu goûterais spirituellement ses divines douceurs. Car lorsque nous embrassons par la pensée un objet éternel, notre demeure n'est plus sur cette terre, mais dans les cieux. Telle est la force de l'amour, que tu habites plus réellement là où tu contemples ce qui t'est cher, que là où tu es par nature. C'est là, ô ma bien-aimée, ce royaume de Dieu qui est au-dedans de nous [saint Luc XVII], et que nous négligeons, hélas ! misérablement, lorsque nous nous répandons au dehors, sur des choses vaines et futiles.

Enfin la perspective du bonheur céleste aide l'homme à banir l'une des angoisses les plus lourdes qui pèsent sur sa vie, l'appréhension de la mort. Sainte Thérèse avait eu longtemps – elle l'avoue elle-même – une vive frayeur de ce redoutable

## Les instruments de la perfection

moment. Mais après avoir entrevu les joies du Paradis, elle écrivait :

Mourir me paraît à présent la chose la plus facile pour les serviteurs de Dieu, puisque, par là, l'âme se voit en un instant affranchie de sa prison et introduite dans le repos.

Sainte Catherine de Sienne fut mandée un jour auprès d'un jeune gentilhomme qui venait d'être condamné à mort pour une espièglerie : il s'abandonnait dans son cachot au désespoir le plus farouche et refusait obstinément de se confesser. Elle vint, et lui parla des joies célestes avec de tels accents, que l'adolescent, complètement transformé, attendit dès lors le jour de son supplice comme celui des noces éternelles.

Tels sont les avantages que procure la pensée de la vie bienheureuse. Cherchons donc, à la lumière des enseignements de l'Église, à entrevoir quelque chose du bonheur dont jouissent les élus dans la cité de Dieu. La théologie nous enseigne qu'il entre, dans la constitution de ce bonheur, deux éléments, savoir : l'exemption de tous les maux et la possession de tous les biens.

L'exemption de tous les maux est, à elle seule, une chose tellement considérable que nombre de systèmes philosophiques et de religions païennes n'ont pas conçu d'idéal plus élevé que celui-là.

Telle est aussi l'opinion du vulgaire : la béatitude à ses yeux consiste dans l'absence de tout mal, et celui-là est pleinement heureux qui n'a plus rien à craindre. Or les élus n'auront plus à redouter aucune gêne ni pour le corps ni pour l'âme : ils n'éprouveront plus jamais ni la faim ni la soif ; dit saint Jean, ils ne sentiront plus les ardeurs du soleil ni aucune intempérie. Et encore : Dieu essuiera toute larme de leurs yeux, et il n'y

## Le désir de la vie éternelle

aura plus désormais ni mort, ni gémississement, ni discussion, ni souffrance [Apoc. VII, 16 ; XXI, 4]. De là un sentiment de sécurité absolue et définitive, que l'on sent déborder dans les textes suivants : Éclate en louanges, fille de Sion, s'écrie le prophète Sophonie, sois remplie d'allégresse ; réjouis-toi et dilate ton cœur, fille de Jérusalem. Le Seigneur a déchiré ta sentence, il a détourné tes ennemis ; le Roi d'Israël, ton Seigneur, est au milieu de toi ; tu n'as plus à redouter aucun mal [Soph. III, 14]. Et Isaïe dit à son tour : On n'entendra plus jamais parler d'iniquité dans cette patrie ; plus de guerre, plus de destruction sur les frontières ; le salut sera le maître de tes remparts, et l'hymne de joie remplira tes portes. Ce ne sera plus le soleil qui t'éclairera pendant le jour, ni la lune qui se lèvera pendant la nuit ; mais le Seigneur lui-même sera ton éternelle lumière, et ton Dieu sera ton triomphe. Le soleil qui t'illumine ne se couchera plus ; tu ne verras plus décroître l'astre des nuits, car le Seigneur sera ton flambeau éternel, et les jours de ton épreuve sont passés [Is. IX, 18 sqq.].

Comme on le voit par ces paroles, à la disparition de tous les maux s'ajoutera la possession de Dieu, source de tous les biens. Dieu comblera tous nos sens, toutes les puissances de l'âme et du corps, jusque dans leurs fibres les plus profondes, de délices dont aucune langue humaine ne peut exprimer l'intensité. Tous les plaisirs de la terre mis ensemble ne sauraient faire comme la plus petite goutte de la joie dont l'âme sera subitement envahie, et c'est pourquoi le Psalmiste parle d'un torrent de volupté [Ps. XXXV, 9].

Ce bonheur aura pour cause première la vision directe de Dieu, qui constitue, selon le langage des théologiens, la béatitude essentielle. Si, sur cette terre, la vue d'un visage empreint

## Les instruments de la perfection

de quelque charme suffit parfois à blesser le cœur de l'homme, au point de lui faire oublier et mépriser tout le reste, quel ravissement, quel transport, quelle défaillance d'amour n'éprouvera pas l'âme admise à contempler, dans son essence, la source même de toute beauté !

De ce bonheur fondamental découle une infinité d'autres jouissances : moins considérables en elles-mêmes, elles ont cependant plus de force pour toucher notre esprit et exciter nos désirs, parce qu'elles sont plus à notre portée.

Là, dit saint Pierre d'Alcantara, la santé, sans maladie ; la liberté, sans esclavage ; la beauté, sans ombre et sans défauts ; l'immortalité, sans atteinte de corruption ; l'abondance, sans besoins ; le repos, sans trouble ; la sécurité, sans crainte ; les connaissances, sans erreur ; le rassasiement, sans dégoût ; la joie, sans tristesse, et l'honneur, sans contradiction... Là, un séjour vaste, beau, resplendissant, sûr. Là, une compagnie parfaite et souverainement aimable. Là, un temps à souhait et toujours le même, sans distinction de soir ni de matin ; c'est la durée simple de l'éternité qui persévère... Là, tous sont dans l'allégresse, tous bénissent et chantent ce souverain Bienfaiteur de qui émanent tous les dons, et par la largesse duquel ils vivent et règnent pour une éternité.

Saint Grégoire le Grand compare dans ses Dialogues l'âme qui vit sur la terre à un enfant né dans une prison obscure, et qui ne connaîtrait du monde autre chose que les murs et la vermine de son cachot. En entendant sa mère lui parler « du soleil, de la lune, des étoiles, des montagnes, des champs, des oiseaux qui volent, des chevaux qui courent », quel désir n'aurait-il pas de sortir des ténèbres où il végète, pour aller jouir de tant de

## **Le désir de la vie éternelle**

merveilles ! Nous aussi, enfermés dans la prison de notre chair, nous n'avons aucune expérience des choses de la patrie céleste : écoutons du moins avidement ce que nous en dit notre mère, l'Église, et soupirons après le jour où nous sortirons enfin des ombres de la mort, pour aller posséder, s'il plaît à Dieu, le royaume de la Vie.



## LA PENSÉE DE LA MORT

*Mortem quotidie ante oculos suspectam habere.*

En parlant de l'Enfer, saint Benoît nous a dit de le redouter, expavescere ; pour la mort, il recommande seulement de « l'avoir chaque jour sous les yeux ». C'est qu'aussi bien, si l'Enfer est un mal absolu, il n'en va pas de même de la mort.

Il y a, selon saint Ambroise, trois genres de morts : la première est l'état de corruption qui suit, pour l'âme, le péché ; la seconde est la mort mystique, par laquelle l'homme meurt au monde et aux créatures ; la troisième est la mort naturelle, qui marque le terme de la vie présente.

La première est un mal absolu, et elle est redoutable toujours. La seconde est au contraire un bien souverainement désirable, que l'âme en quête de perfection doit poursuivre sans répit.

Il faut mourir continuellement, ou l'on n'avance à rien, disait sainte Marie-Madeleine de Pazzi... [Il faut] se donner la mort à soi-même à toute heure, à tout moment, et par tous les moyens possibles. La vie de la chair est le plaisir sensuel : n'est-ce pas lui donner la mort que de lui ôter ce plaisir, et de la dompter par les jeûnes, les veilles et les austéri-

## Les instruments de la perfection

tés ? La vie du jugement et de la volonté propre est de suivre son caprice : n'est-ce pas lui donner la mort que de le soumettre à toute heure à la volonté d'autrui ? N'est-ce pas donner la mort à l'amour-propre et à l'orgueil, que de faire continuellement des actes d'une vraie humilité, en se méprisant soi-même et en se cachant pour n'être point connu ? Ce sont là autant de morts que subit sans cesse quiconque veut sincèrement servir Dieu.

Enfin la troisième sorte de mort n'est ni un bien ni un mal absolu : « Elle tient le milieu entre les deux autres, dit saint Ambroise : pour les justes, elle est un bien, et, pour la plupart des hommes, un objet de terreur. » C'est d'elle surtout que l'on veut parler dans le présent chapitre.

Pourquoi saint Benoît nous demande-t-il d'avoir constamment devant les yeux une pensée à laquelle notre nature ne trouve aucun agrément ? On peut donner de cela trois raisons : parce que la mort est le seul événement dont nous ayons une certitude absolue, touchant notre avenir ; parce que rien n'est aussi incertain que son heure, et parce que d'elle dépend toute notre éternité.

D'abord, disons-nous, la certitude d'avoir à mourir un jour est la seule que nous possédions sur notre avenir. Partant, si nous sommes raisonnables, elle est le seul fondement que nous puissions donner à l'édifice de notre vie. Les serviteurs du monde, qui n'ont nul souci de leur éternité, ordonnent leur existence comme s'ils étaient assurés d'avoir encore de longs jours à vivre. Mais cette hypothèse est des plus fragiles : nul ne peut savoir avec certitude s'il a encore une année, un mois, une semaine, une heure à passer sur la terre :

## La pensée de la mort

Qu'y a-t-il ici-bas de certain, sinon la mort ? s'écrie saint Augustin. Considérez tous les biens ou tous les maux de cette vie, dans la justice ou même dans l'injustice : qu'y a-t-il ici-bas de certain, sinon la mort ? Tu avances dans la vertu ; tu sais ce que tu es aujourd'hui ; mais tu ne sais pas ce que tu seras demain. Tu es pécheur : tu sais ce que tu es aujourd'hui, tu ne sais ce que tu seras demain. Tu espères de l'argent, tu ne sais s'il arrivera. Tu espères une épouse, tu ne sais si tu l'obtiendras, ni celle que tu auras. Tu espères des enfants, tu ne sais s'il t'en naîtra ; sont-ils nés, tu ne sais s'ils vivront ; vivent-ils, tu ne sais si la santé les favorisera ou leur fera défaut. Tourne-toi de toutes parts : tu ne vois qu'incertitude... la mort seule est certaine. Tu es pauvre, il n'est pas certain que tu deviennes riche ; tu es ignorant, il n'est pas certain que tu deviennes savant ; tu es malade, il n'est pas certain que tu guérisses. Tu es né : il est certain que tu mourras... Dans toutes ces incertitudes, il n'y a que la mort qui soit assurée.

Tandis que les hommes s'efforcent par tous les moyens d'écarter cette pensée et de vivre comme si la mort ne devait jamais les atteindre, le moine pose au contraire cette nécessité inéluctable comme le fondement sur lequel il bâtera l'édifice de sa perfection. La pensée de la mort devient pour lui un observatoire, du haut duquel il dirige sa vie et examine toutes choses. De là, il mesure à leur juste valeur les biens, les honneurs, les plaisirs du monde, et il en comprend l'effrayante vanité :

Que sont toutes les choses de ce monde, demande saint Bonaventure, sinon des songes fugitifs ? Quel fruit ont tiré de leur orgueil les amateurs du siècle ? Quel avantage leur a produit la vaine ostentation de leurs richesses ? Toutes ces

## Les instruments de la perfection

choses se sont évanouies comme une ombre, comme un vaisseau qui fend les flots agités et ne laisse après lui aucune trace de son passage ; et ceux qui les ont aimés ont été consumés par la perversité de leur cœur. Hélas ! combien n'ont pu laisser même un signe de leur présence en ce monde ! Où sont ces rois des nations, dont la domination s'étendait jusque sur les animaux disséminés sur la surface de la terre ? Où sont ces hommes qui ont amoncelé l'or et l'argent en leurs trésors, renversé les cités et les camps, vaincu les rois et occupé leurs royaumes ? Où sont les sages ? Où sont les doctes ? Où sont les savants selon l'esprit du siècle ? Où est Salomon avec sa sagesse, Alexandre avec sa puissance, Samson avec sa force, Absalon avec sa beauté, Assuérus avec sa gloire ? Où sont les Césars avec leur grandeur, les rois et les princes avec leur splendeur ? Quel fruit ont-ils tiré de leur vaine gloire, de leur joie d'un instant, de leur puissance sur le monde, de leur nombreux entourage, de leurs plaisirs sensuels, de leurs richesses men-songères, de leurs délices en tout genre ? Qu'est devenue leur ostentation ? Où est leur superbe arrogance ? La noblesse du sang, la beauté corporelle, les charmes séduisants, l'éclat de la jeunesse, les riches domaines, les palais immenses, les meubles précieux, et, si vous voulez, la sagesse terrestre, tout cela appartient au monde, et le monde aime ce qui est à lui ; mais tout cela ne saurait subsister longtemps, car le monde passe, et sa concupiscence avec lui.

La seconde raison qui doit nous porter à songer souvent à la mort, est l'incertitude où nous sommes de l'heure à laquelle elle doit nous frapper. Vous ne savez point, dit Notre-Seigneur, quand viendra votre maître : si ce sera le soir, au milieu de la

## La pensée de la mort

nuit, au chant du coq, ou au matin [saint Marc XIII, 35]. Les uns meurent dans leur lit, les autres sont victimes d'un accident ; celui-ci est englouti dans un naufrage, et celui-là emporté par un mal soudain. La mort frappe indistinctement le riche et le pauvre, le vieillard et l'enfant, le maître et le serviteur : elle survient à l'improviste, sans égard ni pour l'âge, ni pour la condition, ni pour les œuvres entreprises. Que d'hommes se sont levés le matin, en pleine vigueur de corps et d'esprit, qui brusquement se sont trouvés, avant le soir, en face de l'éternité !

Cette éternité cependant dépend tout entière de notre mort, et c'est le troisième point qui doit nous inviter à méditer ce sujet.

Si nous mourions deux fois, écrit le P. de Saint-Jure, le danger ne serait pas si grand, parce que, si nous manquions à la première, finissant notre vie en péché, nous ne serions pas perdus pour cela, d'autant que nous pourrions réparer ce manquement à la seconde, mourant en grâce : mais nous ne mourons qu'une fois, et de cette fois seule et unique dépend irrévocablement l'éternité de notre bonheur ou de notre malheur.

Puisque ce moment suprême est d'une telle importance, on ne saurait le préparer avec assez de soin. Le meilleur moyen pour cela est d'abord de bien vivre, car l'arbre tombera du côté où il penchait [Eccl. XI, 3]. S'il arrive parfois que de grands pécheurs se convertissent au moment de mourir, c'est là une exception qui, comme toutes les exceptions, n'infirmes point la règle, et ce serait une folie que d'escompter pour soi-même un tel redressement. On doit au contraire tenir pour un principe très assuré que chacun meurt comme il a vécu : celui qui vit

## Les instruments de la perfection

dans le péché meurt dans le péché ; mais celui qui est fidèle à observer les commandements ne saurait être abandonné de Dieu à ses derniers instants : Celui qui craint Dieu, dit l'Écclésiastique, sera secouru en son extrémité et béni au jour de son trépas [Eccli. I, 13].

Un moyen plus immédiat de s'assurer une bonne mort consiste à s'exercer, de temps à autre, à formuler les actes que l'on voudrait faire alors. Car, si nous périssons dans un accident, nous n'aurons peut-être pas le temps de les produire ; et si nous mourons de maladie, il se peut fort bien que nous n'en ayons point la force : l'expérience montre chaque jour que des personnes, même fort vertueuses, sont tellement abattues parfois et déprimées par la souffrance, qu'elles ont une peine infinie à élever leur âme vers Dieu. Mais si l'on a eu soin de se mettre longtemps à l'avance dans les dispositions convenables, Notre-Seigneur, comme il le disait délicieusement à sainte Gertrude, dépose en quelque sorte les actes que l'on fait ainsi dans le fond de son Cœur, et les utilise, au moment opportun, pour notre salut.

Préparons-nous donc à la mort : à la considérer plus souvent, son visage nous paraîtra moins hideux. Nous comprendrons que l'empire qu'elle semble exercer sur toute la création n'est qu'un empire éphémère et que, loin de marquer le terme irrévocable de toutes choses, elle est seulement le passage qu'il faut franchir pour sortir de la prison de notre corps, pour être délivrés de l'aiguillon du péché, pour entrer dans la gloire et pour jouir de la vraie vie.

## LA VIGILANCE SUR SOI-MÊME

*Actus vitæ suæ omni hora custodire.*

Après avoir rappelé à l'homme ses fins dernières, saint Benoît lui donne maintenant les moyens qu'il doit prendre s'il veut éviter l'enfer et les rigueurs du Jugement, se préparer une mort paisible, mériter la vie éternelle. La première chose à faire en ce sens est de « garder à toute heure les actions de sa vie », c'est-à-dire d'exercer en tout temps une étroite vigilance sur soi-même. Ce point est d'une grande importance : on voit de nombreux chrétiens multiplier les pratiques de dévotion et se dépenser généreusement dans les œuvres extérieures, qui cependant ne font aucun progrès dans la vertu, parce qu'ils n'exercent pas sur eux-mêmes, sur leurs paroles, leurs actions, leurs pensées, la surveillance nécessaire.

Remarquons en effet que le Saint-Esprit, parlant par la bouche du Prophète royal, nous dit : Éloigne-toi du mal et fais le bien [Ps. LXXVI, 27]. Il donne ainsi à entendre que nul ne peut s'essayer vraiment à faire le bien, s'il ne commence au préalable par s'éloigner du mal. Le premier soin, donc, de l'âme qui cherche la perfection doit être d'éliminer de sa vie le mal sous toutes ses formes. Or, il faut à cela une vigilance extrême, car la nature de l'homme est poussée sans cesse vers

## Les instruments de la perfection

le péché, tant par son propre poids que par les efforts du démon.

Le foyer de concupiscence que la faute originelle a créé dans l'homme est pour celui-ci une source constante de désordres. Les appétits inférieurs, étroitement soumis à la raison dans l'état d'innocence, ont échappé, depuis la chute, à cette tutelle : ils se portent impétueusement vers les créatures, pour chercher en elles leur satisfaction, au détriment du bien général de l'individu. La raison a beau se montrer vigilante à l'égard de ces dérèglements,

elle ne saurait, dit saint Thomas, les comprimer tous : car tandis qu'elle s'efforce de résister à l'un, il y en a un autre qui surgit... Par exemple, l'homme qui, pour éviter les mouvements de la concupiscence, éloigne sa pensée des délectations de la chair, pour la porter vers la science, peut éprouver un mouvement de vaine gloire sans qu'il y ait songé.

Si la raison ne peut réussir à garder l'homme de tous les péchés, du moins elle doit le préserver de l'habitude du péché : et c'est là ce qui importe, car le grand obstacle à la perfection réside dans le péché d'habitude. Mais cela demande une vigilance soutenue, faute de laquelle on laissera s'infiltrer dans l'âme une multitude de fautes légères et d'imperfections, qui l'établiront infailliblement dans l'état de tiédeur.

L'inclination de la nature humaine vers le péché est aggravée par les tentations multiples dont l'assaille le démon. Plus une âme montre de zèle pour la vertu, plus l'esprit de ténèbres redouble d'efforts contre elle.

Les âmes consacrées à Dieu, disait sainte Synclétique – l'une des fondatrices du monachisme féminin en Orient – ne doivent se relâcher en rien, parce que c'est à elles surtout

## La vigilance sur soi-même

que le démon ne cesse de tendre des pièges. Tandis qu'elles goûtent le repos de la solitude, cet ennemi dangereux, vaincu par leur ferveur, se retire en rugissant ; mais il ne fuit pas si loin qu'il n'observe toujours si elles ne se négligent un tant soit peu : dès qu'il voit le moindre relâchement, il les attaque avec fureur, et il triomphe d'elles avec d'autant plus d'aisance qu'il se sert pour les vaincre des choses sur lesquelles elles se croyaient en pleine sécurité.

Pour éviter donc et les dérèglements de la concupiscence et les embûches du démon, il faut à tout moment « garder les actes de sa vie ». Comment cela ? — Disons brièvement qu'on doit veiller sur eux avant, pendant et après.

Il faut les garder avant : Que vos yeux précèdent vos pas, dit le livre des Proverbes [IV, 25]. Et saint Grégoire commente ainsi cette phrase :

Les yeux précèdent les pas, lorsque les réflexions convenables précèdent notre action. Celui qui néglige cette considération préalable se met en route les yeux fermés ; il fait son chemin, mais sans regarder où il va, et il s'expose ainsi à tomber sans tarder, parce qu'il n'a pas employé le regard de sa réflexion pour voir où il convenait de mettre le pied.

Ainsi c'est faute de « considération » que tant d'hommes se perdent, et que le nombre est si petit de ceux qui arrivent à la perfection. Les hommes agissent presque toujours sous l'impulsion de leurs tendances ou de leurs passions : ils cèdent de suite à leurs désirs, sans peser devant la raison ce qu'ils vont faire, sans porter au préalable un jugement droit, et ils se causent à eux-mêmes ainsi, par leur précipitation, le plus grave dommage.

Le sage, au contraire, s'applique à délibérer mûrement avant

## Les instruments de la perfection

d'agir. Il se conduit en « homme », c'est-à-dire en être doué d'intelligence, et il n'entreprend aucune affaire qu'il ne l'ait préalablement examinée dans son esprit. Il veille, selon le conseil de l'Esprit-Saint, à ce qu'une pensée de vérité précède toutes ses œuvres, et qu'un conseil sérieux devancé tous ses actes [Eccli XXVII, 20]. Il interroge l'avenir et le passé, il sonde les conséquences possibles de ce qu'il va faire, il mesure ses projets aux enseignements qu'il a reçus et à ses expériences antérieures.

L'histoire de l'humanité n'offre, de cette prudence, aucun exemple plus admirable que la réserve gardée par Notre-Dame lors de son Annonciation. Au lieu de se laisser éblouir par la nouvelle que lui apportait l'Archange, elle demeura silencieuse, et, dit l'Évangéliste, elle réfléchissait sur ce que signifiait cette salutation [saint Luc I, 29]. Avant d'acquiescer, elle interrogea prudemment le messager, pour éclaircir les doutes qui se formaient dans son esprit, et elle ne donna son consentement que quand les réponses de l'Ange eurent dissipé ceux-ci.

Lorsqu'une action se présente à faire, on peut se poser, sur son sujet, les trois questions suivantes : 1° Est-elle permise ? — Si elle est contraire aux commandements de Dieu, à ceux de l'Église, ou aux engagements que l'on a pris, il faut se l'interdire, et lui opposer avec fermeté le Non licet de saint Jean-Baptiste [saint Matthieu, XIV, 4]. — 2° Est-elle convenable ? — Car il y a des choses qui, sans être défendues, ne conviennent pas toujours, et dont il faut s'abstenir, parce qu'elles peuvent être pour le prochain une occasion de chute. Ainsi nous lisons au livre des Macchabées que le vieil Eléazar, pour ne pas scandaliser ses concitoyens, préféra se laisser mettre à mort plutôt que de toucher à des viandes qui, de fait, n'avaient pas été

## La vigilance sur soi-même

offertes aux idoles, mais que l'on pouvait croire telles [II Macch. VI, 18]. — 3° Est-elle utile ? c'est-à-dire l'âme en retirera-t-elle quelque profit pour la vie éternelle ? — Si l'action est purement oiseuse, on doit la laisser de côté, car le temps de la vie est court : Dieu ne nous le donne pas pour le gaspiller en vanités, mais pour l'employer tout entier à assurer notre salut.

Telles sont les précautions qu'il convient de prendre pour éviter la précipitation. Mais une fois que l'action a été décidée, il convient de la garder pendant son exécution, et cela, en n'apportant ni retard ni négligence à l'accomplir. Le moindre délai en effet peut affaiblir la résolution prise, ou faire naître des difficultés qui empêcheront sa réalisation. C'est pourquoi l'Écriture nous dit : Sois prompt en toutes tes œuvres [Eccli. XXXI, 27]. Il faut en outre bien faire ce que l'on fait : car les choses qui sont exécutées sans le soin nécessaire n'apportent ni gloire à Dieu, ni consolation à la conscience, ni mérite pour la vie éternelle ; tandis qu'au contraire les occupations les plus humbles, comme de servir à la cuisine ou de bêcher la terre, peuvent conduire ceux qui s'en acquittent fidèlement aux plus hauts degrés de la gloire céleste. Rien n'est grand et rien n'est petit devant Dieu : rien n'est grand, car aucune entreprise, si sublime soit-elle, n'a, de soi, quelque valeur pour Lui ; rien n'est petit, car l'action la plus modeste, accomplie avec foi et amour, a des répercussions surnaturelles incalculables. Que faisait la Sainte Vierge pendant sa vie terrestre ? La besogne ordinaire d'une femme d'ouvrier. Et cependant le moindre de ses mouvements était, pour la Sainte Trinité, une louange dont la splendeur surpasse toute expression humaine. D'autres, au contraire, ont rempli le monde du bruit de leurs exploits : mais quelle gloire Dieu en a-t-il retirée, et quel profit leur âme, ou

## Les instruments de la perfection

celle du prochain ? Ainsi la vraie sagesse ne consiste pas à entreprendre des choses extraordinaires, mais à accomplir de son mieux ce que l'on a à faire.

Enfin il faut « garder l'action » après l'avoir accomplie, c'est-à-dire se préserver du mouvement de vaine gloire qu'elle risque d'engendrer, si elle est bonne, et qui permettrait au démon d'en ravir tout le fruit. Dans ce dessein, il est bon de se souvenir que tout bien accompli par nous a Dieu pour cause originelle, et Lui revient de droit ; que nos péchés seuls sont vraiment et pleinement notre œuvre ; que les actions qui nous semblent méritoires ne le sont peut-être pas au regard de Celui devant qui la lune ne brille pas et les étoiles ne sont pas limpides [Job XXV, 5], et qui

avec des yeux infiniment perçants découvre souvent, dans les œuvres que nous croyons les plus pures, beaucoup d'impuretés, dans les plus courageuses beaucoup de faiblesses, les plus éclairées beaucoup de ténèbres, les plus ardentes beaucoup de froidures, et les plus parfaites une multitude d'imperfections.

Au lieu donc de nous élever en nous-mêmes, gardons nos actions, par une sincère et constante humilité, remettant souvent devant nos yeux notre misère, notre impuissance, nos fautes passées, et redisant avec le Psalmiste, selon le conseil de saint Benoît : Alors je serai sans tache devant lui, si je me garde de mon iniquité.

## LE SENTIMENT DE LA PRÉSENCE DE DIEU

*In omni loco Deum se respicere, pro  
certo scire.*

La garde de soi-même deviendrait aisée si l'on songeait que Dieu nous voit en tout lieu, qu'il n'y a point de muraille, point d'obscurité, point de supercherie, qui puisse nous dissimuler à ses regards. C'est la pensée que saint Benoît nous invite maintenant à méditer, comme suite au précédent instrument et pour la mieux graver dans notre esprit, il la donne sous la forme d'une vérité que l'on ne saurait mettre en doute : pro certo scire.

Dieu, dit saint Thomas, est présent en tout, par essence, par présence, par puissance.

1° Par essence d'abord : Dieu est en effet la cause première de tout ce qui existe ; il est à chaque chose le principe et la racine de son « être » ; il l'est, non seulement au moment où il la crée, mais aussi longtemps qu'il la conserve. En ce sens, les anciens l'ont appelé l'âme du monde, car il est présent dans l'univers entier et dans chacune de ses parties, comme l'âme se trouve dans tout le corps et dans chacune de ses parties.

Saint Augustin a raconté comment, sur le chemin de sa conversion, il cherchait à se pénétrer de cette vérité :

## Les instruments de la perfection

Je faisais, dit-il, de votre création une grande masse... Et cette masse, je me la représentais immense, non pas selon son immensité réelle qu'il m'était impossible d'atteindre, mais selon les seules limites que lui assignait mon imagination. Et je me la représentais, Seigneur, de toutes parts environnée et pénétrée de votre essence ; et je me figurais une mer sans fond et sans rivage, solitaire dans l'infini, qui contiendrait une éponge d'une immensité infinie, et toute pleine de l'immense mer.

2° Non seulement Dieu se trouve partout par essence, mais il s'y tient aussi par présence, en ce sens que toutes choses sont nues et manifestes devant ses yeux [Heb. IV, 13].

Un homme qui dort ou un homme distrait sont bien dans un lieu par essence ; ils n'y sont point par présence, car ils ne prennent pas garde à ce qui s'y passe. Dieu, au contraire, discerne très exactement et dans leurs moindres détails tous les mouvements de la nature, toutes les actions des hommes : il pénètre jusqu'au plus intime de nos cœurs, sans que rien puisse lui être caché. C'est en vain que le pécheur cherche à s'assurer du contraire. Qui me voit ? lui fait dire l'auteur sacré : les ténèbres m'environnent, les murailles me cachent, et personne ne me discerne : qui ai-je à craindre ? Le Très-Haut ne se souviendra point de mes crimes... Et il n'a pas su que les yeux du Seigneur sont beaucoup plus lumineux que le soleil, qu'ils connaissent toutes les voies des hommes, qu'ils pénètrent la profondeur de l'abîme et les cœurs des hommes jusque dans leurs replis cachés [Eccli. XXIII, 25-28].

Pour signifier cette omniprésence, les Égyptiens, dans leurs hiéroglyphes, représentaient la divinité par un œil. À cet œil, ils accolaient un sceptre, pour marquer que rien n'échappe au pou-

## Le sentiment de la présence de Dieu

voir de Dieu, pas plus qu'à son regard.

3° C'est ce que nous exprimons en disant que Dieu se trouve en toutes choses par puissance : car rien ne se fait sans lui, rien ne se produit sans sa permission, rien ne se dérobe à sa justice :

Il y en a, dit saint Grégoire le Grand, qui pensent que Dieu ne se soucie point des choses humaines, et que celles-ci vont au gré du hasard. C'est contre eux qu'il est écrit : Il observe lui-même sous tous les cieux, et sa lumière éclaire les extrémités de la terre [Job XXXVII, 3]. Ce qui veut dire : Celui qui régit les choses les plus hautes ne délaisse point les plus basses ; il se livre en effet aux premières, sans que cependant le souci de les bien diriger l'empêche de penser aux secondes. Celui qui est partout présent est partout égal à lui-même, et il ne se montre pas inférieur dans les choses inférieures.

Pour donner à entendre combien sa sollicitude est vigilante, l'Évangile ne craint pas de dire qu'il a compté tous les cheveux de noire tête [saint Matthieu X, 29]. Sa Providence tempère et dispose toutes choses dans l'unique dessein de conduire chaque homme à la vie éternelle. S'il tolère le mal dans le monde, s'il semble parfois se désintéresser du sort des justes, et laisse les méchants triompher, ce n'est que pour un temps : un jour viendra où sa justice ressaisira les coupables avec éclat : Celui qui voudra fuir ne pourra m'échapper, dit en son nom le prophète Amos : quand même ils descendraient jusque dans l'enfer, ma main les en fera sortir ; et quand ils monteraient jusqu'au ciel, je les ferai descendre. Et s'ils vont se cacher sur le sommet du Carmel, je les y découvrirai pour les en arracher ; et s'ils se dissimulent à mes regards en s'enfonçant dans les profondeurs de la mer, j'enverrai là un serpent et il les y mordra [IX, 1-4].

## Les instruments de la perfection

Le souvenir fréquent de cette triple présence de Dieu est un moyen extrêmement efficace d'avancer dans les voies intérieures. Il est bon toutefois de modifier, dans la pratique, l'ordre suivi ci-dessus, et de commencer par s'appliquer à l'observance du deuxième point, c'est-à-dire par se tenir sans cesse sous le regard de Dieu. C'est l'objet de l'instrument que saint Benoît offre à nos méditations : tenir pour chose assurée que Dieu nous voit en tout lieu. Déjà, dans l'Ancien Testament, ce précepte était donné à Abraham comme le fondement de la perfection : Marche devant moi, lui dit le Seigneur, et sois parfait [Gen. XVII, 1]. Les Patriarches, les Prophètes le rappellent à l'envi, et lorsque Élie voue à une sécheresse de trois années la terre d'Israël, il indique comme source de la puissance extraordinaire dont il est ainsi doué, l'habitude qu'il a de vivre en la présence de Dieu [III Reg. XVII, 1].

Aussi il était naturel que Notre Bienheureux Père posât ce conseil à la base de son ascèse. Il en fait le premier degré de l'humilité, c'est-à-dire le premier stade du chemin de la perfection. Il le rappelle souvent dans sa Règle, et parfois avec une solennité imposante : par exemple, lorsqu'il parle de la révérence qu'il faut garder dans la prière, ou de la manière de faire profession.

Le sentiment de la présence de Dieu a toujours été considéré par les maîtres de la vie spirituelle comme un moyen infaillible d'éloigner l'âme du péché. Si la crainte d'être vu par un supérieur, par un égal, un serviteur, un étranger, un passant, suffit parfois à nous maintenir dans le devoir, combien serons-nous plus réservés, si nous songeons que nous sommes sous les regards du Dieu tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre, qui déteste souverainement le mal, et qui doit nous juger un

## Le sentiment de la présence de Dieu

jour !

Non seulement cette considération nous garde du péché, mais elle constitue un stimulant énergétique pour la pratique des vertus :

Si la présence d'un général d'armée ou d'un roi remplit de courage les soldats pour se jeter tête baissée et à corps perdu dans la mêlée, et faire de grands exploits, celle du Dieu vivant que doit-elle faire ? N'animerait-elle point le juste à se signaler par des œuvres excellentes ?... Toutes les vertus, animées de cette présence, s'échaufferont pour exercer leurs actes en un haut degré de perfection.

Il est fort utile aussi de se souvenir que Dieu est sans cesse présent par puissance. Cette pensée engendre la confiance et la paix. Elle maintient l'homme dans l'humilité, en lui rappelant que c'est Dieu qui opère en lui le bien qu'il lui arrive de faire ; elle le préserve du découragement devant les déconvenues, les échecs, les injustices qu'il subit ; elle l'aide à repousser les tentations et les assauts du démon. Saint Antoine en était si pénétré que rien ne pouvait ébranler sa sérénité : tandis que les esprits infernaux menaient autour de sa retraite un vacarme qui épouvantait les pèlerins, le saint anachorète, assis dans le sépulcre qui lui servait de cellule, chantait joyeusement les versets où le Psalmiste magnifie la victoire de Dieu sur tous ses ennemis.

Enfin, les personnes qui s'exercent à la vie intérieure doivent souvent se représenter Dieu comme se trouvant par essence au plus intime de leur âme :

C'est en nous-mêmes que nous devons chercher Dieu, écrit sainte Thérèse. Saint Augustin, en particulier, nous assure qu'après l'avoir cherché dans les places publiques et

## Les instruments de la perfection

au milieu des plaisirs, il ne l'avait trouvé nulle part comme au-dedans de lui.

Et pour aider les âmes dans cette recherche, la sainte rapporte une vision dont elle avait été l'objet :

Un jour... mon âme me fut représentée sous la forme d'un clair miroir. Revers, côtés, haut, bas, tout était lumineux. Au centre apparaissait Jésus-Christ Notre-Seigneur, comme il se montre à moi d'ordinaire. Dans toutes les parties de mon âme je le voyais réfléchi comme en un miroir, et en même temps – de quelle manière, je suis impuissante à le dire, – ce miroir s'imprimait tout entier en Notre-Seigneur, par une communication pleine d'amour et impossible à rendre. Ce que je sais très bien, c'est que cette vision m'apporte un très grand profit toutes les fois que j'y songe, spécialement après la communion. Il me fut montré comment, lorsque l'âme est en état de péché mortel, ce miroir se couvre d'un épais brouillard et devient extrêmement noir, en sorte que Notre-Seigneur ne peut plus y apparaître ni s'y laisser voir, bien qu'il soit toujours présent en tant que donnant l'être. S'agit-il des hérétiques, le miroir est comme brisé, ce qui est bien pire que d'être simplement obscurci.

Les Pères ont remarqué que, dans la nature, une chose est d'autant plus parfaite qu'elle se tient plus près de son principe : l'eau est plus limpide près de la source, la lumière plus vive près de la flamme, la chaleur plus forte près du foyer ; la branche ne porte de fruits que si elle est unie au tronc. Ainsi l'âme qui veut être pure de toute souillure, éclairée de la doctrine céleste, chaude d'amour, féconde en bonnes œuvres, doit s'attacher à rester près de Dieu. Plus elle demeurera unie, par ses pensées, ses aspirations, ses désirs, à Celui qui est son prin-

## **Le sentiment de la présence de Dieu**

cipe, plus elle s'allégera, s'élèvera, se déifiera en quelque sorte, et se préparera à posséder pleinement, dans la vision béatifique, Celui dont ni le ciel ni la terre ne peuvent contenir l'immensité.



## LA LUTTE CONTRE LES MAUVAISES PENSÉES

*Cogitationes malas cordi suo advenientes max ad Christum allidere.*

Garde ton cœur avec tout le soin possible, dit l'Esprit-Saint, car c'est de lui que procède la vie [Prov. IV, 23]. La vie morale de l'homme, en effet, comme sa vie physique, dépend tout entière de son cœur. Voilà pourquoi saint Benoît, après avoir prêché la vigilance sur soi-même, nous invite maintenant à veiller sur nos pensées. Les paroles en effet et les actes extérieurs ne constituent un péché ou un acte de vertu qu'en fonction de la pensée qui les a conçus, et de l'intention qui les a dirigés.

Même dans les jugements de ce monde, écrit saint Ambroise, la culpabilité n'atteint, et la peine ne frappe que ceux qui ont agi volontairement, non ceux que la nécessité a contraints. Il n'y a de malice véritable que là où l'esprit est impliqué dans le crime, et la conscience engagée.

Un homicide absolument involontaire, par exemple, n'entraîne aucune faute morale. La même action sera bonne, indifférente ou mauvaise, selon le but que se propose celui qui l'accomplit : le geste de donner de l'argent à un pauvre sera méritoire, si on le fait par compassion ; indifférent, si l'on n'a

## Les instruments de la perfection

d'autre dessein que d'écarter un importun ; coupable, si l'on cherche à s'assurer un complice.

Sans doute, l'exécution de l'acte extérieur augmente le degré de la faute ; elle consacre, en quelque sorte, le consentement qu'on a donné à celle-ci ; elle engendre ou fortifie l'habitude du péché, elle entraîne souvent un dommage ou un scandale pour le prochain. Mais la malice essentielle de l'acte accompli vient des sentiments ou des réflexions intérieures qui l'ont décidé.

Ceci posé, on ne saurait assez souligner le péril que font courir à l'âme les péchés de pensée. Moins graves en eux-mêmes que les péchés extérieurs, ils sont, cependant, au dire des théologiens, plus dangereux que ces derniers, et cela pour les raisons suivantes :

1° Parce qu'il y a à les commettre une extrême facilité. Le péché extérieur requiert certaines conditions de temps, de lieu, de personnes ; il porte avec soi le risque d'un châtement, d'un scandale, de la mésestime, etc. Autant d'obstacles qui peuvent servir de frein à la volonté. Rien de tel pour les péchés intérieurs : l'imagination se charge à elle seule de poser toutes les conditions nécessaires ; ils ne demandent ni effort, ni complicité, ils n'entraînent aucune conséquence visible. On peut s'y livrer le jour et la nuit, seul ou en public, debout ou couché, malade ou bien portant : aucune barrière ne les arrête.

2° Parce que les péchés de pensée se reproduisent avec une multiplicité effrayante :

Il y a des personnes qui commettent plus de péchés de pensée en un jour, qu'elles ne commettent de péchés d'action en un an... Cela arrive surtout à ceux qui vivent dans la dissipation et le tumulte, sans jamais examiner ce qui se

## La lutte contre les mauvaises pensées

passé en eux, et beaucoup plus encore à ceux qui s'abandonnent à quelque violente passion. Donnez-moi, en effet, quelqu'un qui soit dominé par la haine ; qui pourra calculer le nombre de ses sentiments intérieurs de dépit, de rancune, de malveillance contre son adversaire ? Pour un péché qu'il commettra extérieurement, il en commettra cent dans son cœur. Donnez-m'en un autre qui soit dominé par une passion sensuelle, par un amour impudique : qui pourra compter les mauvaises pensées, les complaisances impies, les combinaisons, les projets, les désirs qu'il roule continuellement dans son cœur ? Pour un péché d'action, il en commettra mille de pensée. Voilà donc une multitude effrayante, un chaos, un abîme de péchés qu'il est impossible de calculer.

3° Parce qu'ils sont beaucoup plus difficiles à discerner que les autres. Ils ne laissent aucune trace visible, souvent aucune impression dans la mémoire. Semblables à ces bacilles que seuls peuvent découvrir de puissants microscopes, ils échappent aux investigations sommaires, aux examens superficiels, et, peu à peu, infectent tout l'organisme. Non discernés, ils passent aisément à l'état d'habitude, et engendrent dès lors inévitablement la corruption du cœur. Ils introduisent sournoisement l'ennemi dans la place :

Des villes fortifiées, dit saint Jean Chrysostome, qui n'avaient pu être réduites ni par les traits, ni par les machines de guerre des assiégeants, sont souvent tombées aux mains de ceux-ci par la trahison d'un ou deux citoyens habitant au milieu d'elles.

Saint Euthyme racontait à ses moines le trait suivant : il y avait dans une ville d'Orient un homme que tout le monde tenait pour un saint, tant ses oraisons paraissaient ferventes et

## Les instruments de la perfection

sa vie vertueuse. Quand il fut sur le point de mourir, le clergé et les fidèles vinrent en foule pour recevoir sa bénédiction. Tandis qu'ils pleuraient la perte qu'ils allaient faire, un vrai serviteur de Dieu, qui se trouvait là par hasard, vit soudain un démon enfoncer un trident de feu dans le cœur du moribond et en arracher l'âme avec violence ; en même temps, il perçut une voix du ciel qui disait : « Puisque cette âme n'a pas cessé de m'outrager, aussi ne cessez pas de la tourmenter. »

Cet homme en effet était tout autre aux yeux de Dieu qu'aux yeux des mortels : bien qu'il ne fît pas de péchés extérieurs, il s'entretenait continuellement dans de mauvaises pensées, auxquelles il se complaisait d'un propos déterminé.

Les considérations qui précèdent aideront à comprendre pourquoi les Pères du désert faisaient de la pureté du cœur l'objet constant de leurs désirs. Ils la regardaient comme le point précis vers lequel doivent converger tous les efforts qui tendent à la perfection : pareils à Abraham qui s'occupait à écarter les oiseaux de proie, de crainte qu'ils ne vinsent souiller ou dévorer son sacrifice, ils s'exerçaient sans cesse à repousser les mauvaises pensées, par lesquelles se perd tout le mérite des bonnes œuvres et des mortifications.

Hâtons-nous de dire cependant que toutes les mauvaises pensées qui se présentent à nous ne sont pas des péchés : car il n'est pas en notre pouvoir d'empêcher qu'elles ne naissent dans notre esprit, ni même qu'elles ne poursuivent et n'obsèdent notre imagination. Ce qui constitue proprement la faute, c'est la négligence ou la défaillance de la volonté. Si celle-ci ne met pas en œuvre, pour chasser ces pensées importunes, les moyens dont elle dispose : prière, lecture, travail, changement d'occupations, etc. ; si elle ne court pas au point menacé, pour

## La lutte contre les mauvaises pensées

assurer la « garde de l'âme », elle manque à son devoir, elle est coupable, il y a péché.

Si, au contraire, elle résiste à la tentation ; si, malgré les assauts les plus violents, elle maintient obstinément son refus de consentir, il ne saurait y avoir de faute, quand même la pensée mauvaise deviendrait une obsession, quand même elle susciterait de certains désirs naturels, ou de certaines complaisances dans la sensibilité. Bien plus, cette résistance devient une source de grands mérites, et les saints ont rencontré dans de telles épreuves les occasions de leurs plus belles victoires. On sait comment Notre Père saint Benoît, assailli d'une tentation de la chair, si violente qu'il était prêt à quitter sa solitude, se jeta dans les ronces d'un buisson voisin, et s'y roula, dit saint Grégoire,

jusqu'à ce que la brûlure qu'il ressentait au dehors eût éteint la flamme pernicieuse qui le dévorait en dedans.

Mais aussi,

à partir de ce moment..., les mouvements de la chair furent tellement domptés en lui qu'il n'en ressentit plus les atteintes.

Un jour qu'elle luttait désespérément contre des pensées semblables, sainte Catherine de Sienne vit brusquement sa cellule s'illuminer d'une éblouissante clarté, et le Sauveur, apparaissant sur sa croix, lui dit avec une ineffable tendresse : « Ma fille Catherine !... — Ô bon et doux Jésus, reprit la sainte éperdue et ravie, où donc étiez-vous, tandis que mon âme était souillée de toutes ces images ? — J'étais dans ton cœur, Catherine, reparti le Seigneur, et j'y faisais mes délices de la fidélité que tu me gardais dans ce douloureux combat. »

Pour s'assurer de semblables victoires, il faut être attentif à

## Les instruments de la perfection

contrôler les pensées qui se présentent et à rejeter énergiquement celles qui sont mauvaises : il faut les « briser tout de suite », dit saint Benoît, avant qu'elles n'aient eu le temps de grandir et de se fortifier

Une foi pure ne sait point souffrir de retard, écrit saint Jérôme : dès que le scorpion se montre, c'est sur-le-champ qu'il faut l'écraser.

Que de malheurs, que de chutes, que d'angoisses, que de combats seraient évités si l'on avait le courage d'agir ainsi ! Mais on néglige ce soin, on temporise, on laisse la tentation s'insinuer, se fortifier, anesthésier progressivement la volonté. La pensée qu'il était si facile de chasser quand elle était toute petite, devient vite un monstre contre lequel il faudra déployer toute sa force, et qui peut-être vous terrassera. Bienheureux, s'écrie le Psalmiste, celui qui saisira et qui brisera les petits enfants de Babylone contre la pierre ! [Ps. CXXXVI, 9]

Paroles qui seraient inhumaines si l'on les entendait à la lettre. Mais écoutons saint Augustin sur ce sujet :

Qui sont, demande-t-il, ces petits enfants de Babylone ? Les mauvais désirs naissants. Quand le désir naît, avant que la mauvaise habitude ne vous fasse violence, quand il est tout petit, ne lui laissez pas prendre la force de la mauvaise habitude, frappez-le contre la pierre. Mais prenez garde que, frappé, il ne meurt point. Frappez-le contre la pierre : et la pierre, c'était le Christ.

Il faut les briser tout de suite, et il faut les briser contre le Christ : car c'est vers Lui, vers la méditation des mystères de son Humanité, vers la contemplation de ses souffrances et de sa mort que doit tendre sans cesse le regard de notre esprit. C'est vers cet adorable objet qu'il convient de ramener nos pensées à

## **La lutte contre les mauvaises pensées**

toute heure du jour, nous souvenant que nos Pères considéraient comme une infidélité de s'éloigner de Lui, ne fût-ce qu'un instant. Sa présence au-dedans de nous constituera le rempart le plus efficace contre les insinuations du démon, en même temps qu'elle nous fera goûter à l'avance quelque chose de la paix et de la joie du royaume de Dieu.



## L'OUVERTURE DE CONSCIENCE

*Et seniori spirituali patefacere.*

Les moyens dont dispose l'âme pour « briser contre le Christ » les mauvaises pensées qui l'abordent ou l'assiègent sont : les oraisons jaculatoires ; la récitation des actes de foi, d'amour ou de contrition ; celle de versets appropriés des saintes Ecritures ; les mortifications corporelles, les sacramentaux, les témoignages extérieurs de piété, comme de baiser les plaies du Crucifix, ou de faire le signe de la croix sur son cœur. C'est ce dernier moyen qu'employa saint Benoît à l'endroit du jeune moine qui roulait dans son esprit, tout en tenant la lampe du Bx Père, des pensées d'orgueil : « Faites le signe de la croix sur votre cœur, mon fils, lui dit-il ; que murmurez-vous en vous-même ? Faites le signe de la croix sur votre cœur... » Par ailleurs, il employa les verges contre celui que les distractions empêchaient de prier, et il se servit de ronces contre lui-même.

Mais de tous les moyens que l'on peut mettre en œuvre, aucun n'est efficace, aucun ne paralyse l'action du démon comme l'ouverture de conscience. Cet exercice, que saint Benoît nous indique ici et dont il a fait plus loin le cinquième degré d'humilité, offre un double avantage : il est à la fois un préventif contre l'effet pernicieux des mauvaises pensées, et un

## Les instruments de la perfection

remède salutaire pour les fautes commises sans témoin. Saint Benoît envisage ces deux effets lorsqu'il prescrit d'accuser et « les pensées qui se présentent » et « les fautes accomplies dans le secret ». Il faut les confesser, dit-il, à un « sénieur spirituel », *seniori spirituali*, c'est-à-dire à l'Abbé, au confesseur, ou à quelque religieux d'expérience et versé dans les choses spirituelles : car c'est, au contraire, une grande imprudence que de s'ouvrir à n'importe qui. Ne te confie point à tout homme pour le péché, dit l'Écriture [Eccli. IV, 31], et nous avons cité déjà le cas de ce jeune moine qui faillit être réduit au désespoir pour s'être ouvert à un ancien ignorant, lequel ne comprit rien à ses tentations : on ne doit déclarer ces choses qu'à des personnes vraiment dignes de confiance, capables de garder le secret le plus absolu, et de donner les conseils appropriés.

Les Pères du désert regardaient l'ouverture de conscience comme une pratique d'importance capitale pour quiconque veut sérieusement se corriger de ses défauts, déjouer les ruses du démon et atteindre à une vraie pureté de cœur.

Nul, disait l'abbé Poëmen, ne réjouit davantage l'ennemi de son âme que celui qui ne veut pas découvrir ses pensées aux anciens.

Le démon, en effet, est appelé le « prince des ténèbres », parce qu'il ne peut exercer sa puissance que lorsqu'il y a « ténèbres » spirituelles, c'est-à-dire mensonge, réticence, dissimulation, etc. Là, du moins, il règne en maître. Il établit son siège dans le cœur de ceux qui n'avouent point leurs fautes, et qui roulent constamment en eux-mêmes des pensées frivoles ou mauvaises. C'est à de telles âmes que l'Ange de l'Apocalypse annonce leur ruine inévitable, sous la figure de celle de Babylone, quand il crie : Elle est tombée, la grande Babylone, elle

## L'ouverture de conscience

est tombée, elle est devenue la demeure des démons, la citadelle de tous les esprits impurs, et le repaire de tous les oiseaux immondes et abominables [Apoc. XVIII, 2]. Cette citadelle – custodia – désigne, selon les commentateurs, la honte d'avouer ses fautes, qui enferme, en quelque sorte, le péché dans le cœur, et le défend contre tous les efforts de la grâce.

Au contraire, l'esprit malin perd tout pouvoir sur un homme qui ne sait rien dissimuler, qui dit sans réticence tout ce qu'il fait et tout ce qu'il pense.

Une mauvaise pensée produite au jour perd aussitôt son venin, écrit Cassien. Avant même que la discrétion ait rendu son arrêt, l'affreux serpent, que cet aveu a, pour ainsi dire, arraché de son ancre souterrain et ténébreux, pour le jeter à la lumière et donner sa honte en spectacle, s'empresse de battre en retraite ; et ses suggestions perfides n'ont sur nous d'empire qu'autant qu'elles demeurent cachées au fond du cœur.

Sur quoi il raconte ce qui advint à l'Abbé Sarapion, l'un des plus illustres solitaires du désert de Scété. Aux débuts de sa vie monastique, celui-ci avait contracté la fâcheuse habitude de dérober chaque jour un pain, et de le manger en cachette. Malgré les reproches de sa conscience, il n'arrivait point à se libérer de cette tyrannie. Un jour enfin, la conférence spirituelle ayant porté sur le vice de la gourmandise et le danger des mauvaises pensées, il crut voir là une allusion à son propre cas, et, se jetant à genoux, fit en pleurant sa confession publique. « Aie confiance, mon enfant, lui dit alors l'Abbé, ta délivrance est accomplie... » Et il l'assura que le serpent rejeté de son cœur par ce courageux aveu ne pourrait plus y rentrer. Tandis qu'il parlait encore, on vit soudain sortir de la poitrine du jeune

## Les instruments de la perfection

moine une lampe allumée qui remplit toute la pièce d'une odeur épouvantable. C'était le symbole visible de ce qui venait de se passer dans son cœur, et, de fait, jamais plus Sarapion ne fut inquiété par cette tentation.

L'un des premiers soins des anciens Pères était donc de former les jeunes solitaires à cette pratique. Voici ce que rapporte à ce sujet le même Cassien, dans ses Institutions.

On leur apprend à ne jamais cacher par une fausse honte les pensées qui troublent leur cœur, mais à les faire connaître, aussitôt qu'elles naissent, à leur supérieur, sans chercher à les juger soi-même, et en s'en rapportant complètement à lui pour savoir si elles sont bonnes ou mauvaises. Ce moyen déjouera toutes les ruses de l'ennemi, qui ne pourra tromper un jeune religieux, malgré son ignorance et son inexpérience, parce qu'il ne se confie pas en ses propres forces, mais dans la sagesse de son supérieur, auquel il découvre toutes les tentations que le démon jette dans son âme comme des traits enflammés. Cet ennemi si subtil n'a pas d'autre moyen de tromper et d'égarer les jeunes religieux que de leur faire cacher par orgueil ou par honte les pensées qu'il leur inspire. Aussi tous les directeurs disent qu'il est évident qu'une pensée vient du démon lorsque nous rougissons de la découvrir à notre supérieur.

Cet usage se perpétua dans les Ordres religieux, et l'on trouve sans cesse recommandée, dans leurs constitutions ou leurs directoires, l'ouverture de conscience. Dom du Sault, l'un des meilleurs auteurs spirituels de la Congrégation de Saint-Maur, s'exprime ainsi sur ce sujet :

Quelque expérience, âge ou vertu que vous puissiez avoir, ne manquez jamais d'aller rendre compte de votre

## L'ouverture de conscience

intérieur à votre supérieur. La loi qu'ont faite de ce saint exercice les anciens solitaires, saint Benoît en particulier, et les fruits qu'on en retire lorsqu'on la pratique dans l'esprit qu'il faut, doivent vous le rendre recommandable. Les vertus d'humilité et d'obéissance qu'on y exerce sont, à elles seules, capables d'attirer sur nous de grandes grâces ; y manquer est une marque qu'on n'a guère d'humilité ni de soumission, et qu'on ne va pas à Dieu avec un cœur droit.

Toutefois, cette pratique ayant engendré des abus dont certaines âmes avaient beaucoup à souffrir, l'Eglise, qui respecte la liberté de conscience de ses enfants comme la prunelle de ses yeux, a voulu lui rendre un caractère d'entière spontanéité. Révoquant tous les usages et toutes les autorisations existant sur cette matière, elle a interdit de la façon la plus rigoureuse d'imposer, sous quelque forme que ce soit, l'ouverture de conscience en dehors de la confession sacramentelle [Canon 530, 1].

Là du moins, cette ouverture demeure obligatoire pour quiconque veut recevoir l'absolution de ses fautes. Elle constitue proprement l'accusation, c'est-à-dire l'un des actes du pénitent nécessaires à la réception valide du sacrement. Mais pour être vraiment salutaire et profitable, elle doit être faite avec soin. Or, il faut bien le dire, c'est là une chose fort rare, même – nous dirions volontiers : surtout – parmi les personnes de dévotion. Sous prétexte qu'elles n'ont point de fautes graves à avouer, leurs accusations se bornent ordinairement à des formules générales, absolument imprécises, qui se répètent à longueur d'année, sans apporter jamais ni un fait particulier, ni un détail aggravant ; formules qui ne coûtent aucune humiliation à celui qui les énonce, et qui n'éclairent d'aucune lumière celui

## Les instruments de la perfection

qui les entend. Sans doute, de telles accusations sont suffisantes, s'il n'y a point de fautes mortelles, pour recevoir valablement l'absolution ; elles ne servent de rien pour avancer dans la vertu. Ceux qui se confessent ainsi se privent de grâces précieuses et se condamnent eux-mêmes à végéter perpétuellement dans la tiédeur.

Le désir d'être précis ne doit pas d'ailleurs engendrer la prolixité et des longueurs inutiles : il suffit d'accuser les fautes les plus marquantes, de telle façon qu'elles aient leur physionomie propre et que le confesseur voie sans difficulté de quoi il est question. Pour le reste, on s'en tiendra aux formules générales.

Au lieu de chercher à sauver son amour-propre sous des banalités informes, il faut avoir la préoccupation d'apparaître vraiment à son directeur « tel que l'on est ». C'est là le chemin le plus sûr pour extirper ses défauts et déjouer tous les pièges du démon. Sainte Thérèse déclare qu'elle avait été bien souvent avertie par Notre-Seigneur

de ne cacher quoi que ce fût à celui qui [la] conduisait. Là était la sécurité, tandis qu'en suivant une conduite contraire [elle] courait risque de se tromper.

Si l'Église interdit rigoureusement de « provoquer » en aucune façon la déclaration de conscience en dehors du sacrement de pénitence, elle laisse cependant au sujet liberté entière de le faire de son plein gré ; et même elle l'encourage dans cette voie [Canon 530, 2]. Les avantages de cette pratique, quand elle est spontanée, demeurent en effet tels que nous les avons exposés. L'ouverture confiante aux supérieurs restera donc un exercice cher aux âmes éprises de perfection. Elles aimeront à montrer leurs moindres faiblesses à ceux qui sont chargés de les conduire, et à leur apparaître vraiment, sans fard,

## **L'ouverture de conscience**

« telles qu'elles sont ». Par là, elles se dépouilleront de toutes leurs souillures, elles prendront une limpidité comparable à celle du cristal, et permettront aux rayons du Soleil de justice de les traverser de part en part.



## LA GARDE DE LA LANGUE

*Os suum a malo vel pravo eloquio custodire.*

Après avoir montré la nécessité de veiller sur toutes ses actions, puis sur son cœur, saint Benoît enseigne qu'il faut « garder sa bouche de tout mauvais propos ». Le sujet est d'une telle importance à ses yeux qu'il ne lui consacra pas moins de quatre instruments successifs ; en outre, il en fera la matière d'un chapitre de sa Règle, le VIe, et de trois des degrés de l'humilité, les 9e, 10e et 11e.

Aussi bien la réserve dans les paroles constitue-t-elle l'un des fondements de l'esprit monastique. C'est d'ailleurs une science fort difficile à acquérir. On lit, dans les Vies des Pères, que l'abbé Pambon, du désert de Nitrie, frappé de ce verset du Psalmiste : J'ai dit : Je garderai mes voies, afin de ne point pécher par ma langue [Ps. XXXVIII, 2], résolut de le prendre comme règle de vie : mais il lui fallut dix-neuf ans d'efforts pour en pratiquer la doctrine de façon satisfaisante.

Saint Benoît, afin d'aider son disciple à acquérir la réserve souhaitée, lui marque comme trois degrés successifs à franchir : d'abord, retrancher ce qui est défendu ; puis, même quand il est permis de parler, le faire avec grande modération ;

## Les instruments de la perfection

enfin, garder toujours la dignité convenable.

Nous allons voir, dans ce chapitre, le premier de ces points. Il se formule ainsi : « Garder sa bouche de toute parole mauvaise ou pernicieuse. »

Que faut-il entendre par : parole mauvaise ? Au risque de paraître énoncer une naïveté, nous dirons que cela signifie toute parole qui n'est point bonne, c'est-à-dire qui n'a pour objet ni la gloire de Dieu ni l'édification du prochain. Saint Benoît distingue en outre les paroles mauvaises (malo), et les paroles pernicieuses (pravo). On reconnaît généralement dans les premières celles qui comportent un manquement à l'obéissance ; dans les secondes, celles qui blessent la charité.

Sous le premier chef, il convient de ranger toute infraction à la loi du silence, telle que celle-ci est fixée par les Constitutions :

Le silence, écrit Dom du Sault, est comme l'âme de l'observance monastique ; il lui donne la vie, la force et le mouvement. Il n'y a point d'observance là où il n'y a point de silence ; ou, s'il y en a encore quelque reste, elle ne fait que languir et se dissoudra bientôt comme un corps dont l'âme est séparée. Il est la clef de la Religion... Il est une des principales colonnes du temple du Seigneur ; tout croulera et se renversera s'il vient à manquer... Être silencieux et être bon religieux, c'est presque la même chose... Mais aussi, n'avoir point de silence et être mauvais religieux, c'est presque une même chose.

On ne saurait donc se contenter d'une observance moyenne sur cette matière : il faut s'astreindre à une surveillance sévère de ses paroles. Notre-Seigneur nous a fait connaître l'importance qu'il attache à ce point, lorsqu'Il nous prévient qu'il nous

## La garde de la langue

demandera compte, au jour du Jugement, de toute parole oiseuse [Matth. XII, 36].

Ô terreur, s'écrie saint Bernard, le Juge souverainement sage, qui compte les gouttes de la pluie, qui scrute toutes les pensées des hommes, depuis Adam jusqu'au dernier, quand il montera sur ce trône plein de majesté où siège une justice sans miséricorde, exigera le compte de toutes les paroles oiseuses. Malheureux, que ferons-nous alors ?... Seigneur, ayez pitié de nous, aujourd'hui, à l'heure de la miséricorde, afin que vous n'ayez pas à me juger, à l'heure de la justice. Mettez une garde à ma bouche, une sentinelle à mes lèvres... faites que j'évite non seulement les paroles méchantes et honteuses, mais aussi les inutiles.

Si le silence est protégé avec une telle rigueur, c'est qu'il constitue un bien de très grand prix. Il est d'abord la condition essentielle de la paix qui doit régner dans les monastères :

Le silence nourrit la justice, dit saint Bonaventure, et cette vertu est comme un arbre d'où l'on recueille les fruits de paix. Or, comme la paix est souverainement nécessaire aux communautés religieuses, le silence, qui conserve la paix du cœur et la paix du corps, leur est donc aussi d'une grande nécessité. C'est pourquoi le prophète Isaïe, considérant le prix du silence, nous dit : La paix sera l'ouvrage de la justice, et le culte de la justice sera le silence [Is. XXXII, 17]. C'est comme s'il disait : Telle est la vertu du silence qu'il conserve en l'homme la justice de Dieu, qu'il nourrit et entretient la paix entre les hommes.

Le silence est en outre la condition nécessaire de la prière. Il isole l'âme des créatures beaucoup plus efficacement que les murs ou les grilles. L'âme vraiment silencieuse, quand elle est

## Les instruments de la perfection

obligée de vaquer aux œuvres extérieures, demeure toujours unie à Dieu. Ainsi faisait sainte Marie-Madeleine, modèle de la vie contemplative. Son nom de Madeleine signifie, au témoignage de saint Jérôme, *turrata*, c'est-à-dire « bâtie comme une tour ». Or, ce qui formait la muraille de cette tour, c'était son amour du silence. Regardez comme cet amour était profond chez elle : Simon le Pharisien se scandalise de la voir aux pieds de Jésus, elle se tait ; sa sœur se plaint d'elle ouvertement, elle ne répond pas ; les disciples s'indignent de lui voir briser un vase rempli de parfums, elle n'a pas un mot pour s'excuser. Mais Jésus, qui sait qu'elle ne garde ainsi ses lèvres closes que pour mieux Lui parler dans son cœur, se charge de la défendre. Il la justifie devant le Pharisien, il lui donne raison contre sa sœur, et il annonce aux disciples que l'histoire du parfum répandu sur Lui sera portée avec l'Évangile à toute la terre, pour la gloire de cette femme.

Par là, nous voyons la prédilection qu'il a pour les âmes silencieuses, et combien il prend à cœur leurs intérêts. Que dirions-nous, si nous savions de quelle tendresse intérieure il les comble ? C'est de celles-là qu'il dit, par la bouche du prophète Osée Je la conduirai dans la solitude, et là je parlerai à son cœur [Os. II, 13].

Le silence enfin constitue la louange la plus élevée que l'on puisse offrir à Dieu. Dans le Psautier qu'il a traduit directement sur le texte hébreu, saint Jérôme a rendu le début du psaume LXVe par ces mots *Tibi silet laus* (la louange se tait devant vous), là où la Vulgate dit : *Te decet hymnus* (il convient de vous louer). Le rapprochement de ces deux traductions laisse entrevoir une grande vérité : c'est que la louange qui convient à Dieu, la seule qui soit en quelque sorte digne de Lui, c'est le

## La garde de la langue

silence. Dieu, en effet, est ineffable de sa nature aucune expression humaine ne peut rendre ses perfections, aucune parole ne peut atteindre à la hauteur de sa gloire.

Plus nous nous élevons vers Dieu, dit en substance saint Denis, plus les paroles nous manquent pour exprimer ce que nous sentons ; et quand notre discours sera parvenu au terme de cette montée, il deviendra muet entièrement.

Quand la créature a célébré de son mieux son Créateur, quand elle a redit les paroles sacrées des cantiques et des psaumes, ces paroles inspirées par l'Esprit-Saint lui-même et les plus élevées qu'il soit possible à l'homme de prononcer sur la terre, il faut enfin qu'elle se taise, comme si elle sentait que tout cela est encore impuissant à magnifier son Dieu, et qu'elle achève sa louange dans le recueillement d'une adoration silencieuse.

Si le Juge souverain doit demander un jour le compte exact de toutes les paroles inutiles, qu'en sera-t-il de celles qui auront blessé la charité ? Saint Benoît les désigne ici sous le nom de « paroles pernicieuses ». Nous n'en traiterons toutefois que sommairement : car de ce nombre sont les injures, les murmures, les détractations dont nous avons déjà parlé ; puis les plaisanteries déplacées, les réflexions amères, les discussions inutiles, dont il sera question dans les instruments suivants. Bornons-nous à rappeler ici qu'un disciple de saint Benoît doit s'attacher soigneusement à éliminer de sa conversation tout ce qui ne serait pas conforme à l'esprit de paix et à l'humilité de notre Bienheureux Père. Toute parole qui sent l'orgueil, le dépit, la suffisance, tout ce qui est de nature à froisser le prochain ou à le scandaliser, tout ce qui peut le porter au découragement, au relâchement, ou, au contraire, à l'irritation, à la vio-

## Les instruments de la perfection

lence, à la révolte, au mépris des autres, tout cela doit être banni des propos d'un vrai chrétien. L'esprit de la Sagesse, en effet, — et cette Sagesse n'est autre que le Christ, — l'esprit de la Sagesse est un esprit de bénignité, dit l'auteur sacré [Sap. I, 6] ; c'est un esprit de douceur qui doit nous porter à garder en toutes circonstances la modération, la courtoisie, l'affabilité dont Notre-Seigneur nous a donné dans sa vie le parfait exemple. Ainsi, dit le Père de Saint-Jure,

[II] appelait ceux qui venaient à lui pour obtenir la guérison, quoiqu'ils fussent de condition fort vile pour l'extérieur, mon fils, et nommait ses apôtres, même après sa résurrection, dans l'éclat de sa plus haute gloire, ses frères ; et, parlant du dessein qu'il avait d'aller ressusciter le Lazare, il dit : Notre ami le Lazare dort [Jo. XI, 11], ne se contentant pas de l'appeler par son propre nom, mais y ajoutant celui d'ami, qui fut une parole de grand honneur... Sa conversation était gracieuse, gaie, portant un visage serein, regardant avec des yeux bénins, usant de paroles courtoises, mais néanmoins toujours sérieux, toujours grave, qui ne rit jamais, apportant à tout ce qu'il faisait et tout ce qu'il disait une singulière modestie et une très parfaite obéissance.

Tel est le modèle sur lequel nous devons régler notre manière de parler, nous efforçant d'allier sans cesse, comme lui, la dignité et la douceur dans nos propos.

## **LA DISCRÉTION DANS L'USAGE DE LA PAROLE**

*Multum loqui non amare.*

Saint Benoît donne ici un nouvel exemple de la prudence dont il était rempli. Pour enseigner à ses disciples la modération dans leurs discours, il dit, non pas qu'il ne faut pas beaucoup parler, mais qu'il faut ne pas aimer à parler beaucoup.

Il y a, même dans les monastères les plus retirés, des fonctions qui entraînent avec elles l'obligation fréquente de converser avec les hommes. L'abbé, le cellérier, l'hôtelier, tous ceux qui ont la mission d'instruire ou de former les autres, ne sauraient se dérober à la nécessité de parler souvent, parfois de parler longtemps. Mais c'est là un devoir de leur charge, et qui ne saurait leur faire perdre le mérite du silence. Saint Antoine, saint Bernard, auraient préféré se taire, à n'en pas douter, pendant la plus grande partie de leur vie : cependant la volonté de Dieu leur imposa sans cesse l'obligation de visiter, d'interroger, d'exhorter, de consoler ceux qu'ils avaient à conduire : ils n'ont pas cessé pour autant d'être des modèles de silence.

En outre, la charité fait souvent à l'homme un devoir de parler, lorsqu'il se trouve dans la société de ses semblables, et cette obligation atteint les religieux eux-mêmes dans les récréations de la communauté. C'est une grave erreur de penser qu'il

## Les instruments de la perfection

est louable alors de demeurer muet. On pèche contre le silence aussi bien par excès que par défaut de celui qui parle trop et de celui qui ne dit jamais rien, il n'est pas facile de déterminer quel est le plus répréhensible. Si le bavardage du premier est importun, la présence inerte du second est un poids lourd pour ses voisins.

Ceux qui ne savent pas parler quand ils le doivent éviteront difficilement les défauts suivants :

1° Ils sont entraînés à condamner continuellement les autres.

Ils se laissent emporter par l'orgueil, dit saint Grégoire, et ils méprisent ceux qu'ils entendent parler. Ils ferment leur bouche, mais sans prendre garde qu'ils ouvrent en même temps leur cœur à combien de vices ! Ils compriment leur langue, mais donnent libre essor à leur esprit : et, ne prêtant aucune attention à leur propre iniquité, ils se mettent à condamner tout le monde, avec d'autant plus de liberté que nul ne saurait deviner leurs jugements secrets.

2° Leur susceptibilité s'irrite.

Lorsqu'on leur fait quelque injustice, ils le ressentent d'autant plus vivement qu'ils ne disent point ce qu'ils souffrent. S'ils s'en plaignaient raisonnablement, leur amertume aurait un exutoire. Les abcès cachés, en effet, sont les plus douloureux en les ouvrant, on fait sortir la pourriture qui causait l'inflammation, et cette ouverture procure un grand soulagement. Ceux donc qui se taisent plus qu'il ne convient doivent savoir que, dans les épreuves qu'ils subissent, ils aigrissent beaucoup leur souffrance en ne parlant point.

Souvent, une courte explication avec celui qui les a blessés serait profitable à tous les deux. Elle apaiserait le ressentiment

## La discrétion dans l'usage de la parole

de l'offensé, elle avertirait l'autre d'avoir à être plus charitable ou plus prudent à l'avenir.

3° Ils se mettent dans le cas de ne point pratiquer la correction fraternelle lorsqu'ils en auraient l'obligation. Ils sont alors semblables, dit encore saint Grégoire, à un homme qui, voyant quelqu'un tout meurtri, ne soignerait point ses blessures,

et ils deviennent responsables de sa mort, pour n'avoir pas voulu retirer le poison qui le fait mourir.

4° Enfin ils se privent d'un stimulant précieux. Si l'abondance des paroles est nuisible à la vie religieuse, des entretiens rares et contrôlés par l'obéissance, comme les prévoit la Règle au chapitre VIe, sont au contraire pour l'âme un réconfort, une source de lumière, un moyen d'émulation. La tradition de nos Pères est constante sur ce point : ils se visitaient réciproquement dans leurs solitudes pour s'entretenir des vérités de la foi, de la nature des vices, des moyens d'acquérir la vertu, des pièges que tend le démon, etc. Sainte Thérèse faisait grand cas de ces saints colloques, et elle déclarait en retirer le plus grand profit. Notre-Seigneur lui fit savoir, d'ailleurs, dans une vision,

qu'Il est toujours présent aux conversations de ce genre et que mettre sa joie à s'entretenir de Lui, c'est se rendre très agréable à ses yeux.

Mais, après avoir marqué les inconvénients auxquels on s'expose en se taisant hors de propos, il convient de montrer maintenant tous ceux qu'entraîne l'excès contraire, et pourquoi il est bon de « ne pas aimer à parler beaucoup ».

1° Le premier défaut de ceux qui parlent trop est de ne vouloir écouter personne, ce qui est tout à fait opposé à la sagesse.

Il y avait dans la ville d'Olympe, écrit Plutarque, un portique que l'on appelait « Heptaphone », parce qu'une même

## Les instruments de la perfection

voix y retentissait par divers échos plusieurs fois. Mais si la moindre parole touche tant soit peu un babillard, aussitôt il résonnera partout, tellement que l'on dirait que les pertuis et les conduits de l'ouïe en eux ne répondent point au-dedans du cerveau, mais à la langue.

Le bavard court à ses sujets de prédilection comme l'eau à la rivière. Dans une conversation, il n'écoute rien, n'apprend rien : il n'a de cesse qu'il n'ait placé ce qui lui démange la langue, quitte à répéter vingt fois des histoires que tout le monde connaît.

Tel un de nos concitoyens auquel il était arrivé de lire certain traité d'histoire, et qui en rompait les oreilles à tout le monde il ne pouvait se trouver en compagnie ou assister à un banquet sans conter la bataille de Leuctres et ses suites, si bien qu'on l'avait surnommé Epaminondas.

2° Par là, ils se rendent importuns à tout le monde. L'entretien de l'insensé, dit l'Écriture, est comme un fardeau qui pèse dans le chemin [Eccli. XXI, 19].

S'il va visiter un malade, il lui fait plus de mal que sa maladie même ; s'il est dans un navire, il fatigue plus les passagers que l'agitation de la mer ; s'il veut louer quelqu'un, il lui est plus à charge que s'il le méprisait, et on aime mieux quelquefois se trouver en compagnie d'hommes mauvais, mais discrets en paroles, que d'autres qui soient gens de bien, mais qui parlent trop.

3° Par-dessus tout, ils s'exposent inévitablement au péché. La Sainte Écriture l'enseigne en propres termes : En parlant beaucoup, tu n'éviteras pas le péché [Prov. X, 19]. Celui qui sort à tout propos du silence se découvre aux coups de l'ennemi qui le guette, dit encore saint Grégoire. Il est comme une

## La discrétion dans l'usage de la parole

ville ouverte et qui n'est point ceinte de murailles [Prov. XXV, 28]. Emporté par ses paroles, ne prenant pas le temps de la réflexion pour contrôler ce qu'il avance, il se laissera fatalement aller à l'ostentation, à la vaine gloire, au mensonge, à la médisance, à la calomnie, à la moquerie, aux indiscretions, aux disputes, bref à un nombre infini de péchés. Aussi saint Jacques ne craint-il pas d'appeler la langue la source de toutes les iniquités [Jac. III, 6].

Que l'homme soit donc prudent et réservé dans ses paroles, écrit saint Bonaventure, comme l'avare l'est pour son argent... Celui-ci enfouit son argent à l'endroit le plus secret ; il ne le tire pour le donner que dans une nécessité urgente ou pour son avantage, et il veille soigneusement à ne pas laisser perdre une obole inutilement. Ainsi le vrai religieux cache le trésor de son cœur en parlant rarement, en ouvrant sa bouche uniquement par nécessité ou pour un motif utile, et lorsqu'il peut terminer une affaire en peu de mots, il ne se jette pas dans des discours superflus.

Ce qu'il aura dit n'en aura que plus de poids. Les anciens déjà avaient remarqué que les paroles, lorsqu'elles sont rares et brèves, prennent une force de pénétration singulière. Platon compare ceux qui s'expriment ainsi à d'habiles tireurs. Les Spartiates se sont rendus célèbres par le soin avec lequel ils s'exerçaient à cette concision, qui a pris d'eux le nom de « laconisme ».

Leur parole, dit Plutarque, débarrassée de toute superfluité, est trempée comme de l'acier. Car Lycurgue a voulu qu'ils fussent dressés dès leur enfance à parler d'une façon forte et ramassée... Ainsi ils excellaient à faire des mots aigus et courts, pleins à la fois de gravité et de grâce,

## Les instruments de la perfection

comme, par exemple, celui-ci : Philippe de Macédoine, mécontent d'un refus qu'il avait essayé auprès d'eux, leur avait écrit : « Si j'entre en Laconie, je détruirai votre ville. » À quoi les Spartiates répondirent simplement : « Si... »

Les Saintes Écritures nous fournissent des exemples admirables de cette concision substantielle. Regardez comme Notre-Seigneur est bref pour accomplir les plus grandes choses : Prends ton grabat et marche..., dit-il, et le paralytique se trouve aussitôt guéri ; Lazare, viens dehors, et le mort sort du tombeau. Regardez comme il a vite fait de répondre aux questions les plus difficiles : Rendez à César ce qui est à César... ; ou bien : Si quelqu'un est sans péché, qu'il jette la première pierre, et l'affaire est terminée sans réplique. La Sainte Vierge, la plus sage de toutes les créatures, ne parle que sept fois dans l'Évangile, et, hormis le Magnificat, où elle donne libre cours à son cœur parce qu'il s'agit de louer Dieu, elle le fait toujours très sobrement. Et cependant ses paroles ne constituent-elles pas, à elles seules, des « règles très parfaites de vie », comme dit saint Benoît ? Qui pourrait épuiser le sens de cette phrase : Voici la servante du Seigneur, ou de cette autre : Faites tout ce qu'il vous dira ?

Enfin ceux qui fuient les longs entretiens avec les hommes entrent plus avant dans l'intimité de Dieu. Ils pénètrent davantage le secret des mystères divins, ils se préparent à cette conversation céleste [Phil. III, 20] dont parle l'Apôtre.

Dans l'âme qui se porte avec empressement à parler et à se produire, dit saint Jean de la Croix, il reste très peu de place pour Dieu. Lorsqu'une âme est attentive à Dieu, elle se sent tout aussitôt attirée avec force au-dedans d'elle-même et à l'éloignement de toute conversation. Dieu, en

## La discrétion dans l'usage de la parole

effet, aime mieux que l'âme se réjouisse avec Lui qu'avec toute autre créature, si privilégiée qu'elle soit et si utile qu'elle puisse être.

On voit par les considérations qui précèdent en quoi consiste cet esprit de silence – taciturnitas – que saint Benoît a posé comme l'une des colonnes de sa Règle et auquel il veut que les moines s'exercent en tout temps. Le silence n'est pas du mutisme, il n'a point pour objet de rendre les hommes semblables aux animaux : la voix est une des plus nobles prérogatives de l'espèce humaine, et ce serait se méprendre que de n'en vouloir jamais user. Mais précisément parce que le langage est une faculté d'un grand prix, il importe de ne point l'avilir par des besognes inutiles, de le garder au contraire dans toute sa force et toute sa pureté pour l'usage auquel il est destiné, c'est-à-dire pour louer Dieu.



## LA GRAVITÉ DANS LES PAROLES

*Verba vana aut risui apta non loqui.*

Les Vies des Pères nous ont conservé le thème d'une longue exhortation que saint Théodore, disciple de saint Pacôme et Abbé après lui du célèbre monastère de Tabenne, adressa à ses moines, un jour, à l'occasion du fait suivant : quatre religieux, qui travaillaient à couper du bois assez loin des autres, avaient profité de cette liberté pour bavarder et plaisanter ensemble. Le saint déclara qu'il en avait une peine très vive.

Sans doute, dit-il en substance, ce n'est point là une faute grave pour des gens du monde : mais il en va autrement pour des religieux. Ceux qui ont embrassé l'état monastique doivent se souvenir qu'ils sont tenus à une conduite bien plus pure et plus sainte que le commun des hommes. Une telle dissipation est tout à fait contraire à notre genre de vie. Ceux qui s'y abandonnent s'écartent de la voie tracée par le divin Maître et contristent le Saint-Esprit qui habite dans leurs âmes.

Puis, avec beaucoup de mansuétude, il invita les coupables à faire une sincère pénitence, ce qu'ils acceptèrent, ajoute le narrateur, en se prosternant et en fondant en larmes.

Saint Benoît ne fait donc que continuer la tradition du désert

## Les instruments de la perfection

lorsqu'il se montre intransigeant sur ce sujet. Car il parle avec une sévérité qui peut surprendre au premier abord :

Quant aux bouffonneries, dit-il, aux paroles oiseuses et qui ne sont bonnes qu'à provoquer le rire, nous les condamnons à tout jamais et en tout lieu, et nous ne permettons pas au disciple d'ouvrir la bouche pour de tels discours.

Saint Bernard se montrait plus rigoureux encore, quand il écrivait au Pape Eugène III :

Entre les séculiers, les plaisanteries ne sont que plaisanteries, mais dans la bouche d'un prêtre ce sont des blasphèmes... Vous avez, par la sainteté de votre condition, consacré votre bouche à Dieu, vous ne pouvez maintenant l'ouvrir à ces sottises ; et si vous l'y accoutumez, vous commettez une sorte de sacrilège.

Pour ce qui est des conversations ordinaires, saint Benoît nous avait dit, avec le Psalmiste, de mettre une porte à notre bouche, – ostium, – c'est-à-dire, comme le remarque saint Grégoire, quelque chose qui s'ouvre et qui se ferme. Ici il pose un mur : il ne veut à aucun prix de ces « paroles oiseuses », dont le seul but est de « porter au rire ».

Pourquoi cela ? Parce que tolérer cette frivolité dans les discours des religieux, ce serait lui donner licence d'envahir rapidement leurs cœurs et leur genre de vie :

Les paroles sont les images des pensées, dit saint Bernard. La langue reçoit du cœur son mouvement, elle en est l'interprète : de même que du courant d'un ruisseau on remonte à sa source, de même, par les discours d'un homme, on finit par découvrir ce qu'il pense et ce qu'il est.

Et saint Clément d'Alexandrie avait écrit déjà :

## La gravité dans les paroles

Les paroles sont les images de nos pensées et les marques de nos mœurs : il est donc impossible que les paroles ridicules ne prennent leur source dans des mœurs semblables. Il faut appliquer ici ce que dit Notre-Seigneur : Un arbre bon ne saurait porter de mauvais fruits ; et un arbre mauvais ne saurait porter de bons fruits. [Matth. VII, 18]

Il est impossible d'accoupler longtemps ensemble des propos légers et des pensées sérieuses, des mœurs graves et des discours facétieux : le moine qui se laisse aller à de pareils badinages ne pourra garder ni la pureté de son cœur, ni l'intégrité de sa vie. Même quand elles ne sont pas mauvaises, ces conversations frivoles, auxquelles le monde donne une part considérable de son temps, entraînent de grands dommages. Elles remplissent la mémoire d'images, de fantômes, de préoccupations stériles, dont l'esprit se trouve ensuite assiégé au temps de la prière. L'âme est assaillie de distractions ; parfois l'envie de rire la prend pour un bon mot qu'elle a entendu, et la voilà bien loin des choses éternelles. Saint Benoît redoute tellement les effets de ces vains propos qu'il défend même aux moines rentrant de voyage d'entretenir leurs frères de ce qu'ils ont vu au dehors.

Ces conversations éventent l'âme, dispersent l'esprit : ainsi elles vont directement contre cette recherche de l'unité, qui constitue comme l'essence même de la vie monastique, selon l'admirable définition qu'a donnée de cette dernière saint Denis :

Les moines sont appelés moines à cause de leur vie d'unité sans partage, par laquelle, retirant leur esprit de la distraction des choses multiples, ils les précipitent dans l'unité divine et dans la perfection du saint amour.

## Les instruments de la perfection

La gravité a certainement été l'un des traits marquants de Notre Bienheureux Père. La méditation perpétuelle des fins dernières, qu'il recommande à ses disciples et à laquelle il s'astreignait lui-même sans aucun doute, lui avait donné un sens profond du sérieux de la vie. Ayant fui volontairement le monde dès son plus jeune âge, pour se cacher dans le désert, il pouvait dire comme le Prophète : Je ne me suis point assis dans les assemblées de ceux qui s'amusent... mais je demeurais seul, parce que vous m'aviez rempli de menaces [Jer. XV, 17], c'est-à-dire : parce que vous m'aviez fait sentir la menace de la mort à tout instant suspendue sur nos têtes, la menace du jugement redoutable auquel sont soumis tous les humains, la menace des châtements terribles que vous réservez aux serviteurs négligents. Comment l'homme qui rumine sans cesse de telles pensées pourrait-il gaspiller en bavardages et en facéties un temps dont chaque minute est précieuse au regard de l'éternité ?

Ce serait toutefois une erreur de conclure de là qu'il faut être triste et morne en ses discours pour être parfait. Aristote disait déjà que personne ne saurait vivre un seul jour avec un homme ennuyeux, et les maîtres de la vie spirituelle sont unanimes à nous enseigner, au nom de la charité, qu'il faut être aimable dans ses rapports avec le prochain :

La conversation, pour avoir sa douceur parfaite, écrit le Père de Saint-Jure, doit être honnêtement joyeuse, éloignée de ces humeurs sombres et mélancoliques, qui sont toujours dans des pensées noires et des humeurs lugubres... Que votre façon, disait à ce sujet saint François Xavier, soit agréable, pleine d'allégresse et de sérénité, afin que vous ne soyez de ces visages blêmes qui épouvantent et chassent le

## La gravité dans les paroles

monde, qui d'ailleurs n'a déjà que trop d'aversion des bonnes choses, si on ne les rend encore douces et aisées ; ne vous départez donc jamais de la sainte joie qui appartient aux serviteurs de Dieu, non pas même quand il faudra reprendre les vices de quelque particulier ; car il faut alors y apporter tant de charité et de bonne grâce, que l'on voie que vous en voulez à la faute et non à la personne.

Sous prétexte que l'on doit éviter les paroles oiseuses, il ne faudrait pas se croire tenu de parler toujours comme un prédicateur. Lorsque le saint Curé d'Ars rendait visite aux paysans de sa paroisse, il n'entreprenait pas aussitôt de leur faire un sermon. Il leur parlait, et avec intérêt, de la terre, des animaux, des récoltes, des événements du jour, bref, de tout ce qui les préoccupait eux-mêmes. Il se faisait paysan avec les paysans, comme saint Paul s'était fait Juif avec les Juifs, Gentil avec les Gentils, simple avec les simples... Pourquoi ? Afin de les gagner tous à Jésus-Christ [I Cor. IX, 20 sqq.]. Tout en parlant de choses indifférentes, il cherchait à glisser adroitement le mot qui toucherait le cœur, qui ferait réfléchir, et qui servirait de véhicule à la grâce. De telles conversations peuvent traîner sur des sujets très profanes : elles ne seront point vaines, si elles sont conduites avec le secret désir d'atteindre l'âme du prochain ; et la patience qu'elles exigent les rend souvent fort méritoires. Il en va de même des mots d'esprit : lorsqu'ils ne sont point cherchés pour eux-mêmes, lorsqu'ils sont employés comme des instruments en vue d'une fin qui est bonne en soi, ils sont tout à fait licites, à condition, bien entendu, de ne point sortir des limites de la bienséance, et de ne point tomber dans la trivialité. On peut se servir de plaisanteries discrètes pour intéresser ses auditeurs, pour détendre une situation gênante,

## Les instruments de la perfection

pour pratiquer, quoique avec beaucoup de prudence, la correction fraternelle. De même, lorsqu'il s'agit de combattre les adversaires de la vraie doctrine, il est permis de mettre les rieurs de son côté. Les saints relèvent volontiers leur conversation d'une pointe d'humour, et les plus graves d'entre eux n'ont pas craint d'avoir à l'occasion le mot qui fait rire. Citons, par exemple, un joli trait de saint Basile, dont toute la vie cependant respire une si grande austérité. Un jour qu'il défendait la doctrine orthodoxe contre l'empereur Valens, gagné à l'arianisme, le chef des cuisines impériales, qui portait le nom de Démosthène, s'engagea impétueusement dans l'entretien pour soutenir son maître, et en formulant une objection, commit un solécisme. « Eh quoi ! dit en riant saint Basile, Démosthène ne sait pas le grec ? »

Pour éviter la frivolité si sévèrement proscrite par saint Benoît, la conversation, quand elle s'impose à nous, doit donc s'attacher à demeurer utile. Elle doit chercher toujours à servir les intérêts de Dieu et à perfectionner les autres. Vous êtes le sel de la terre [Matth. V, 13], nous a dit Notre-Seigneur. Saint Grégoire le Grand, faisant l'application de cette parole aux pasteurs de l'Église, compare ceux-ci à ces blocs de sel que l'on met à la portée du bétail, afin d'exciter l'appétit des animaux qui viennent les lécher. De même, quiconque cause avec un prêtre ou un religieux doit être mis par celui-ci en appétit des choses célestes. « Nous ne sommes pas le sel de la terre, dit le saint Docteur, si nous n'assaisonnons pas le cœur de ceux qui nous écoutent ».

La vie humaine, en soi, est insipide : ni le riche ni le pauvre n'en apprécient la saveur. Le premier, si bien pourvu qu'il soit de tout ce qu'il est loisible de désirer en ce monde, comme

## La gravité dans les paroles

argent, honneur, considération, plaisirs, sent l'impuissance de ces biens à combler le vide de son cœur, et il ne peut que redire, quand il se trouve seul à seul avec lui-même, le Vanitas vanitatum de l'Ecclésiaste. Le second s'irrite de voir l'existence si peu clémente à son égard : il cherche en vain pourquoi il lui faut peiner et souffrir ainsi, quand tout son être demande avidement à jouir. Pour apprécier vraiment la vie, pour en comprendre le sens et en goûter la saveur, il faut l'assaisonner du sel de la Sagesse, il faut l'éclairer de la doctrine de Jésus-Christ. Il faut que l'homme se remette en mémoire et sa destinée surnaturelle, et la splendeur du royaume où Dieu l'attend, et la félicité inouïe qui lui est réservée, mais à laquelle nul ne peut parvenir que par la voie étroite et sous le signe de la croix. Quand la conversation roule sur de tels sujets, elle n'est plus oiseuse, et l'on comprend que Dieu fasse un miracle pour permettre à sainte Scolastique de la prolonger avec son frère toute une nuit ! À l'exemple de ces grands saints, faisons en sorte, nous aussi, que nos entretiens soient toujours conformes à l'esprit de l'Évangile, et cherchons à ne prononcer aucune parole qui ne tende, directement ou indirectement, à la plus grande gloire de Dieu.



## LA MODESTIE DANS LE RIRE

*Risum multum aut excussum non  
amare.*

« Ô guide de la raison et maître de la discrétion ! s'écrie un commentateur de la Règle. Vous ne défendez point aux cénobites de rire, ce qui serait contre nature ; mais vous écarterez tout ce qui souille le rire. » Les philosophes ont appelé l'homme : un animal qui rit – animal risibile –, car c'est là en effet une faculté propre à l'espèce humaine. On ne saurait donc en interdire absolument l'usage, et l'Écriture elle-même enseigne qu'il y a un temps pour pleurer et un temps pour rire [Eccl. III, 4].

Il ne faut pas retrancher à l'homme les choses qui sont de sa nature, écrit saint Clément d'Alexandrie, mais bien plutôt fixer à celles-ci le mode et le temps convenables. De ce que l'homme est caractérisé par le pouvoir de rire, il ne s'ensuit pas qu'il doit le faire sans cesse : pas plus que le cheval, qui a pour marque propre de hennir, ne doit hennir toujours. Usant de notre raison, il faut nous composer de telle sorte que nous détendions avec grâce la sévérité d'un maintien trop rigide, sans nous laisser aller d'une façon désordonnée. La détente du visage, quand elle est tempérée et harmo-

## Les instruments de la perfection

nieuse..., s'appelle sourire – meïdiana – : c'est là le rire qui illumine les traits du sage...

Ce que saint Benoît recommande d'éviter, c'est le rire fréquent et sans retenue, *multum aut excussum*. Ces expressions ressemblent fort à celles dont s'était servi le philosophe Épictète : *Risus ne sit multus, nec ob multa, nec effusus*.

Pourquoi cette condamnation du rire ?

Si l'on considère les mœurs de l'humanité en général, on reconnaîtra que les plaisanteries dont s'égaient les hommes ont facilement un caractère immoral ou méchant. Le premier rire dont il soit question dans l'histoire universelle est celui de Cham devant la nudité de son père et on sait quelle terrible malédiction ce mauvais fils attira par là sur lui et sur toute sa descendance. D'autre part, l'homme, s'il se laisse aller au penchant de sa nature, devient vite cruel : il raille sans pitié les infirmités, les difformités, les tares de ses semblables, ou encore leurs bévues, leurs sottises, leurs maladresses, leurs insuffisances. Voilà la première raison qui doit nous porter à refréner l'envie de rire.

Le sourire lui-même a besoin d'être retenu, dit saint Clément d'Alexandrie. S'il a été excité par des choses honteuses, on doit rougir plutôt que sourire, afin qu'il n'ait pas l'air d'une approbation. Si l'on rit de choses où il y a de la peine, mieux vaut montrer de la tristesse que manifester de l'hilarité : une telle tristesse est le signe d'une âme qui réfléchit : le rire révèle seulement des instincts cruels.

En outre, le rire aux éclats est, à sa façon, une « démence » : *amentia est cum strepitu ridere*, dit saint Benoît d'Aniane. Comme l'ivresse, comme la colère, il ravit les facultés de l'homme au contrôle de la raison. Si, au lieu de dominer ce

## La modestie dans le rire

penchant, on se laisse emporter par lui, on perd peu à peu le sentiment de sa dignité ; on en vient aisément à dire ou à faire des choses que l'on condamnerait chez les autres et dont on rougirait si l'on était de sang-froid. Saint Grégoire de Nazianze rapporte, dans l'un de ses sermons, l'impression déplorable que faisaient sur lui les rires intempérants et les mouvements déréglés de l'un de ses camarades d'études, qui montrait alors assez de piété pour bâtir à ses frais des églises aux martyrs, et qui devait devenir un jour Julien l'Apostat. L'inquiétude qu'en concevait le saint était si vive qu'il ne pouvait s'empêcher de dire à ses amis : « Quel monstre nourrit donc là l'empire romain ? »

Le rire bannit l'une des vertus les plus attrayantes du christianisme, la modestie. Il est révélateur d'une âme à laquelle le sentiment habituel de la présence de Dieu est étranger ; qui vit dans des préoccupations terre à terre, sans aucun sens de la joie intérieure, sans aucun désir du bonheur éternel ; qui cherche à satisfaire, immédiatement et sans efforts, le besoin, inné chez l'homme, de se réjouir. Ainsi fait le monde dont l'Ecclésiaste condamnait déjà la conduite, quand il écrivait : Le cœur des sages se tient dans la tristesse, et le cœur des sots clans la joie [Eccl. VII, 5]. Notre-Seigneur, en venant sur la terre, a ratifié cette sentence : Pour vous, dit-il à ses disciples, vous serez dans les larmes et la douleur, tandis que le monde se réjouira [Jo. XVI, 20]. Le monde se réjouit, il est vrai, mais sa joie n'est qu'un peu de fumée. C'est un fard dont il recouvre la tristesse profonde qui ronge l'âme de ses serviteurs ; c'est un calice dont les bords seuls sont doux, dont le fond est rempli d'amertume ; c'est une parodie impuissante, qui, une fois l'entraînément passé, laisse le cœur inquiet et vide. Aussi le Sage, après

## Les instruments de la perfection

s'être laissé prendre aux attraits de cette gaîté mensongère, conclut-il : J'ai estimé que le rire était un égarement, et j'ai dit à la joie : Pourquoi vous trompez-vous en vain ? [Eccl. II, 2]

Si le rire ainsi entendu ne va guère avec l'esprit chrétien, on conçoit qu'il s'accorde moins encore avec la gravité que comporte l'état monastique. Le moine doit vivre un peu, comme saint Jérôme, dans l'attente perpétuelle de la trompette qui annoncera le Jugement. On sait quelle attitude lui prescrit saint Benoît :

Au travail, à l'oratoire, dans le monastère, au jardin, en voyage, aux champs et partout où il se trouve, soit assis, soit en marche, soit debout, qu'il tienne toujours la tête inclinée, les yeux baissés vers la terre, se sentant à toute heure chargé de ses péchés, comme au moment de comparaître au redoutable jugement de Dieu, et répétant continuellement dans son cœur ce que disait le Publicain de l'Évangile, les yeux fixés à terre : Seigneur, je ne suis pas digne, moi pécheur, de lever mes yeux vers le ciel ».

Comment concilier cette componction avec le goût des plaisanteries ?

Le rire relâche le lien de la tempérance, il chasse la gravité, il n'a plus souci de la crainte de Dieu, il méprise la menace de l'Enfer, il ouvre la voie à la fornication... Les rires de l'insensé, dit l'Ecclésiaste, sont comme le bruit que font les épines, lorsqu'elles brûlent sous une marmite [Eccl. VII, 7]... Ô homme, tu n'as pas encore obtenu la miséricorde de Dieu ; tu n'es pas sûr encore d'être à l'abri des maux éternels ; tu ne sais pas ce qui t'arrivera bientôt ; tu ne sais pas ce que tu seras toi-même... Et tu ris, sans le moindre souci ! Tu plaisantes, tu vis sans appréhension,

## La modestie dans le rire

alors que tu devrais te répandre en prières devant Dieu, être inquiet du sort qui t'attend et trembler à tout moment de t'écarter du chemin de la vertu. Considère plutôt dans quel péril ton âme se trouve engagée : les démons, les hommes, et surtout les passions qui s'agitent en toi, te font une guerre sans répit. Cependant tu demeures indifférent aux maux de ton prochain, tu n'es point malade avec ceux qui sont malades, tu ne pleures pas avec ceux qui pleurent, tu ne crains pas pour les justes, tu ne gémiss point sur ceux qui sont tombés. Ni la pensée du temps qui s'écoule, ni la menace du terrible jugement de Dieu ne peuvent te faire renoncer à tes plaisirs. Mais tu imites ceux qui boivent du vin en jouant de la cithare, et sur lesquels s'abattit la malédiction du Prophète.

Nous lisons souvent dans les textes sacrés que Notre-Seigneur a pleuré : il pleura dans la crèche, où la dureté des hommes l'avait contraint de naître ; il pleura sur Jérusalem et devant le tombeau de Lazare ; il versait des larmes abondantes durant les oraisons ferventes qu'il faisait monter vers son Père [saint Luc XIX, 41 ; saint Jean XI, 35 ; Heb. V, 7].

Par contre, l'Évangile ne dit nulle part qu'il ait ri, et la tradition chrétienne tient pour assuré qu'il ne le fit jamais. N'allons pas croire pour autant qu'il ait été sombre et morose. C'est de lui que parlait le prophète Isaïe, quand il disait : Il ne sera point triste ni troublé [Is. XLII, 4]. Et saint Thomas ajoute à ce propos « qu'il fut toujours gai et avenant – hilaris et jucundus –, gardant une grande égalité d'esprit, même quand la tristesse l'envahissait dans la partie sensible de son âme ». Son visage rayonnait d'une lumière si douce et si agréable qu'elle charmait ceux qui l'approchaient. La Sainte Vierge conta un jour à

## Les instruments de la perfection

sainte Brigitte que, pendant l'enfance de Jésus, quand les Juifs de son voisinage avaient quelque chagrin, ils disaient entre eux : « Allons voir le fils de Marie. » Et ils revenaient consolés.

En condamnant le rire, à la suite du divin Maître, saint Benoît n'a donc certainement pas voulu bannir de ses monastères la joie, cette vertu que saint Paul range parmi les fruits de l'Esprit-Saint [Gal. V, 22], et que les Pères ont parfois qualifiée d'angélique. La joie fait partie intégrante de l'esprit chrétien. Pour s'en convaincre, il suffit de regarder la statuaire des monuments élevés aux siècles où le monde était vraiment, profondément croyant, et de voir quelle admirable gaîté s'en dégage, quelle allégresse souriante et lumineuse règne dans tout le peuple d'anges, de vierges, de martyrs, d'ascètes qui décorent nos cathédrales du Moyen Âge ! Sans doute le bonheur absolu, sans mélange et sans réserve, est l'apanage exclusif de ceux qui ont franchi les portes de la cité de Dieu. Mais dans la mesure où la foi, l'espérance, la charité, les font participer à la vie éternelle, les saints de la terre et tous les chrétiens participent aussi à l'allégresse du Paradis. La joie va toujours de pair avec la sainteté, et il est passé en proverbe de dire qu'« un saint triste serait un triste saint ». Saint Antoine se reconnaissait entre tous les moines de sa compagnie par l'allégresse qui brillait perpétuellement sur son visage. L'abbé Apollon, l'un des plus illustres parmi les solitaires de la Thébàïde, détestait la tristesse, et ne voulait point qu'aucun de ses religieux s'y laissât aller.

Que les païens s'affligent, leur disait-il, que les Juifs répandent des larmes, que les méchants gémissent sans cesse ; mais que les justes se réjouissent : car si ceux qui

## La modestie dans le rire

donnent leur affection aux choses de la terre ont de la joie à posséder des biens fragiles et périssables, pourquoi, dans l'espérance que nous avons de posséder une gloire qui est infinie, de jouir d'un bonheur qui est éternel, ne serons-nous pas comblés de joie ? Et l'Apôtre ne nous y exhorte-t-il pas, quand il dit : Réjouissez-vous sans cesse, priez sans cesse, et rendez grâces à Dieu en toutes choses. [I Thess. V, 16]

Cette tradition du désert s'est précieusement conservée dans l'ordre monastique, et les moines ont toujours étonné le monde par la joie qu'ils possédaient au milieu d'une existence privée des agréments ordinaires de la vie humaine.

Ce qui a duré chez les moines, écrivait le comte de Montalembert, ce ne sont pas seulement les monuments, les œuvres matérielles et extérieures ; c'est l'édifice intérieur, l'œuvre morale, et, par-dessus tout, le bonheur dont ils jouissaient, ce pur et profond bonheur qui régnait en eux et autour d'eux. Au sein même de cette vie qu'ils méprisaient et dont ils avaient fait le sacrifice à Dieu, Dieu, par un miracle permanent de sa miséricorde, leur a fait toujours trouver la joie et la félicité à un degré inconnu du reste des hommes... Et cette joie si longue et si vive régnait dans leurs cœurs avec d'autant plus d'intensité que leur règle était plus austère, et leur fidélité à observer cette règle plus complète. Il faut les en croire à cet égard, ou bien il faut supposer que tout ce qu'il y a de plus pur et de plus saint dans l'Église s'est donné le mot pendant dix siècles de suite pour mentir à l'humanité.

Mais cette joie, nous l'avons dit, s'appuie sur un motif surnaturel. Elle ne s'acquiert qu'en renonçant aux frivolités que recherche la nature, à ce rire bruyant et fréquent proscrit par

## **Les instruments de la perfection**

saint Benoît. Elle se développe par la vie intérieure, par le sentiment de la présence de Dieu, par une confiance toujours plus abandonnée en sa miséricorde et sa tendresse, par la méditation anticipée des délices que doit éprouver l'âme humaine, au jour où il lui est donné de contempler dans sa gloire, sans danger de le perdre jamais, Celui qui est la source de toute paix et de tout bonheur.

## LA LECTURE

*Lectiones sanctas libenter audire.*

Comme on l'a dit précédemment, le silence ne doit pas être recherché pour lui-même : il n'a d'autre but que de permettre à l'âme, en l'isolant du commerce des créatures, de converser plus librement avec son Dieu. Cette conversation, à laquelle saint Benoît nous invite ici, est constituée par deux éléments la lecture et la prière.

Celui qui veut être toujours avec Dieu doit souvent prier et lire, dit saint Augustin. Quand nous prions, c'est nous qui parlons à Dieu ; mais quand nous lisons, c'est Dieu qui nous parle.

Le mot *lectio* signifie à la fois lecture, et leçon, ou conférence. Qu'il s'agisse des lectures privées, des lectures publiques ou des conférences spirituelles, tout cela constitue cette *lectio sancta*, qui doit être écoutée par le moine « avec plaisir », parce que sous le livre qu'il lit, comme sous l'homme qui lui parle, c'est la voix de Dieu qu'il entend.

Il faut chercher activement à s'instruire des choses de Dieu car on ne peut faire des progrès dans son amour qu'en apprenant à Le mieux connaître. C'est là un point trop souvent ignoré, et bien des âmes n'ont pas à chercher ailleurs la cause de la

## Les instruments de la perfection

tiédeur où elles végètent, du peu de progrès qu'elles font dans l'oraison, et de l'impuissance où elles se trouvent de combattre les distractions qui les harcèlent : elles n'appuient pas leur prière sur la lecture, sur l'étude de la vérité ; elles veulent aller à Dieu avec leurs seules affections, sans se servir de leur intelligence.

La pensée est la condition interne de santé de la vie spirituelle, écrit un auteur contemporain, seule est bonne la prière qui vient de la vérité... Seule la vérité, seul le dogme, donnent à la prière cette force âpre, mais vivifiante, salvifiante, sans laquelle elle risque de dégénérer en s'amollissant... La pensée dogmatique nous affranchit de la servitude du sentiment, du vague et de la mollesse sensibles. Elle donne à la pensée la clarté et l'efficace pratique... Toute vie spirituelle qui veut durer et rester féconde a besoin..., de vraie et profonde culture. Elle conserve ainsi sa mobilité active, sa limpidité, son ampleur de cœur, et demeure préservée de ces étroitesse comme de ces exaltations malsaines, [qui en sont le] péril fréquent.

Saint Benoît avait fort bien compris la très grande importance de la lecture. Aussi fait-il à celle-ci une place de choix dans la vie religieuse. Il veut que le moine consacre deux heures par jour à ce qu'il appelle la lectio divina, exercice qui réunit à la fois la lecture spirituelle et la méditation. La lectio divina est une étude lente de la Sainte Écriture ou d'un ouvrage de piété, coupée de fréquents retours sur soi-même et d'élévations vers Dieu ; c'est une méditation, où l'âme puise sans cesse, dans le texte ouvert devant elle, la matière dont elle a besoin pour entretenir sa ferveur et parler à Dieu, tandis qu'elle se sert du même texte comme d'un bouclier pour écarter les

## La lecture

distractions.

À cette lecture privée, saint Benoît ajoute les lectures publiques : celle de table, « qui ne doit jamais manquer, dit-il, au repas des moines », et celle de Complies, qui rassemble toute la communauté. En outre, la lecture constitue la principale occupation des dimanches, et le Carême doit se marquer par une application plus assidue à cet exercice.

On voit donc qu'un moine doit lire, et lire beaucoup. Remarquons que notre Bienheureux Père emploie l'expression : audire, entendre. Sans doute, il a voulu tenir compte par là des illettrés, qui étaient nombreux de son temps, et aussi de ceux que la vieillesse ou quelque infirmité empêcherait de lire avec leurs propres yeux. Mais surtout, ce mot nous invite à tendre vers la parole sainte l'oreille de notre cœur, à en sonder le sens, à y chercher, plutôt qu'une satisfaction de l'esprit, des enseignements et des règles de conduite pour la vie quotidienne.

Le mot *auditus*, dans la sainte Écriture, dit saint Jérôme, désigne non pas ce que l'oreille entend, mais ce que le cœur perçoit, selon cette parole de Notre-Seigneur dans l'Évangile : Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende.

Il convient donc de lire lentement et de laisser à l'esprit le temps de s'imprégner profondément du texte mis sous ses yeux.

« Quand vous lisez [écrit saint Ephrem], ne vous contentez pas de tourner les feuillets d'un livre, mais revoyez deux fois, trois fois et plus souvent encore le même passage, afin d'en bien comprendre toute la portée. »... Une lecture trop rapide est semblable à une pluie d'orage qui tombe avec violence, s'écoule sans laisser à la terre le temps de s'humecter et lui devient entièrement inutile ou peu profitable. La lec-

## Les instruments de la perfection

ture spirituelle doit plutôt imiter ces pluies douces qui, en tombant lentement, pénètrent jusqu'au fond de la terre et en fécondent le sol.

Le défaut qui consiste à dévorer les pages sans rien assimiler constitue la gourmandise spirituelle. Saint Benoît nous met en garde contre elle, lorsqu'il recommande, à propos des livres de Carême, de les lire entièrement : *ex integro legant*, dit-il ; et il marque ici la même nuance par le mot de *libenter*, pour signifier qu'il faut lire volontiers, avec goût, avec application, avec un vrai désir de s'instruire et de se rendre meilleur.

Les lectures des religieux ne peuvent être, de toute évidence, que des lectures saintes, *lectiones sanctas*. L'esprit de l'homme est comparable à un moulin qui tourne sans arrêt : jetez sous la meule de l'orge, vous aurez de la farine d'orge ; jetez du blé, vous aurez de la farine de blé. Si l'on nourrit l'esprit de livres mauvais, il produira nécessairement de mauvaises pensées, qui engendreront de mauvaises actions ; si on lui donne des livres frivoles, il enfantera des pensées frivoles ; mais si on lui donne de bons livres, il se tournera vers le bien. L'âme qui veut vraiment se remplir de Dieu doit fuir avec le plus grand soin non seulement les lectures mauvaises, mais même les lectures inutiles. Celles-ci sont inévitablement des nids de distractions, qui viendront la harceler au temps de la prière. En outre, elles sont impuissantes à apaiser la faim de l'esprit : saint Jérôme en voit la figure dans ces glands destinés aux pourceaux, dont l'enfant prodigue cherchait en vain à se nourrir [saint Luc XV, 16] :

[Les chants des poètes, écrit-il, les écrits des sages du siècle, les discours pompeux] flattent et séduisent les hommes ; en captivant les oreilles par la douce mélodie des

## La lecture

sons, ils pénètrent dans l'intérieur de l'âme et vont jusque-là river nos fers. Cependant, lorsque nous en avons fait une profonde et fatigante étude, ils ne nous laissent rien qu'un vain bruit, un cliquetis de paroles : là, point de vérité qui rassasie, point de justice qui restaure. Ceux qui les cultivent avec amour demeurent dans la faim de la vérité, dans le dénuement de la vertu.

Au contraire, par de saintes lectures, l'âme se munit contre la dissipation habituelle, et contre les distractions qui l'assaillent pendant l'office ; elle goûte un vrai repos, qui est comme le prélude de la contemplation ; elle se remplit de la connaissance de Dieu, et Le connaissant mieux, se prépare à L'aimer davantage ; elle s'éclaire de préceptes et d'exemples qui la guideront dans toutes les circonstances de sa vie. Vrai temple de Dieu, elle doit être, plus encore que les églises de pierre, décorée en son intérieur des grandes scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament.

[Ces scènes], écrit Bède le Vénérable, il nous faut les regarder sans cesse, afin de voir par quelles œuvres les saints ont plu à Dieu dès le commencement, avec quelle obstination les méchants se sont endurcis dans leurs crimes, avec quelle iniquité les réprouvés se sont précipités dans leur ruine ; comment, dès l'origine du monde, Caïn mérita d'être condamné pour sa jalousie, et Abel d'être couronné pour sa vie juste ; Lamech, d'être maudit pour son adultère et son homicide ; Enoch, d'être réintégré dans le Paradis pour sa piété ; comment, après le déluge, Cham fut maudit par son père pour son irrévérence, Sem et Japhet récompensés d'une bénédiction perpétuelle sur leur descendance, pour leur respect filial ; comment Abraham obtint par sa foi l'hé-

## Les instruments de la perfection

ritage de la promesse divine, tandis que le reste de l'humanité demeurait dans l'infidélité... Il en va de même de toutes les scènes semblables de l'un ou l'autre Testament, qui, soigneusement et pieusement méditées, sont d'une grande utilité à toute âme attentive.

Parmi les lectures saintes, il faut faire une place de choix aux Vies des Saints et à la Sainte Écriture. Celles-là ne sont d'ailleurs qu'un commentaire de celle-ci, car c'est le même Esprit qui a inspiré les Prophètes dans leurs écrits, et les saints dans leurs actions. Le Pape Pie IX, la première fois qu'il reçut Louis Veillot, en 1853, l'entretint longuement des avantages qu'il y a à lire la vie des Saints :

« La vie des saints, lui disait-il, nous présente le catholicisme en action. Ce n'est plus une théorie : on voit que c'est possible, et on le voit par les exemples les plus beaux, les plus attirants, les mieux faits pour saisir l'esprit et le cœur. Voilà les saints de Dieu, ils ont vécu, ils ont été des hommes comme nous ; voilà leurs œuvres encore vivantes ; voilà ce que Dieu par leurs mains a donné au monde. Il faut lire la vie des saints. »

Quant à l'Écriture Sainte, si méconnue de nos jours, rien ne peut dire les fruits dont son commerce enrichit l'âme. Écoutons sur ce sujet saint Jean Chrysostome : jamais peut-être celle « Bouche d'or » ne se montrait aussi éloquente que quand elle exhortait les fidèles à lire le texte même de la parole de Dieu :

Enfouissons en nous-mêmes le trésor des livres saints... Partout où ils se trouvent, la puissance du démon est contrainte de battre en retraite, et une abondante bénédiction se répand avec eux... Dès l'instant où l'on a touché l'Évangile, on a aussitôt apaisé son propre esprit, on l'a retiré des

## La lecture

choses du monde, et cela par le seul regard jeté sur le livre sacré. Si à cela s'ajoute une lecture attentive, l'âme, comme introduite dans un sanctuaire mystérieux, se trouve purifiée et rendue meilleure, car c'est Dieu lui-même qui lui parle dans l'Écriture. Comment cela, direz-vous, si nous ne comprenons pas ce qui est renfermé dans ces livres ? — Quand bien même vous ne comprendriez pas ce qui est caché, sachez que de la simple lecture naît une abondante sanctification. D'ailleurs, il est impossible que vous ne compreniez absolument rien la grâce du Saint-Esprit en effet mesuré et dispensé ces livres de telle sorte que ce sont des publicains, des pêcheurs, des fabricants de tentes, des bergers, des gardes de chèvres, des hommes sans lettres et sans instruction qui les ont composés ; afin qu'aucun ignorant ne pût se retrancher derrière cette excuse, afin que les choses dites fussent intelligibles pour tous, afin que l'ouvrier, le domestique, la femme veuve, comme le plus illettré de tous les hommes, pût recueillir quelque fruit de cette lecture... Qui, en effet, ne saurait rien comprendre de ce qui est écrit dans l'Évangile ? Qui donc, entendant dire Bienheureux les pauvres, bienheureux les miséricordieux, bienheureux ceux qui ont le cœur pur, etc., aura besoin d'un précepteur pour lui expliquer ces paroles ? En vérité, est-ce que les prodiges, les miracles, les histoires n'en sont pas à la portée de quiconque les lit ? C'est un prétexte, c'est une excuse, et qui sert de voile à la paresse. Vous ne comprenez pas ce qui est contenu dans ces livres ? Comment le comprendriez-vous, vous qui ne voulez pas même y jeter un regard ? Mais prenez le livre dans vos mains, lisez le récit tout entier, et, retenant dans votre mémoire les choses qui sont claires, revenez

## Les instruments de la perfection

fréquemment sur celles qui sont obscures et que vous saisissez mal. Si cependant, par une lecture assidue, vous ne pouvez pas pénétrer le sens de ce qui est dit, aller trouver quelqu'un de plus savant que vous, allez à un Docteur, parlez-lui de ce que vous avez lu, exposez-lui votre vif désir de comprendre. Et lorsque Dieu vous verra apporter tant de zèle à cette affaire, il ne méprisera point votre préoccupation et votre désir. Quand bien même aucun homme ne pourrait vous donner l'explication de ce que vous cherchez, Lui-même vous le fera comprendre. Souvenez-vous de l'eunuque de la reine d'Éthiopie : alors qu'il n'était qu'un barbare, tirailé par d'innombrables soucis et assiégé de multiples affaires ; alors qu'il ne comprenait point ce qu'il lisait, il lisait cependant, assis dans son char. Mais, s'il montrait un tel soin en voyage, pensez ce qu'il devait faire quand il était chez lui ; s'il ne pouvait se priver de sa lecture quand il était en chemin, il devait certes ne point la négliger quand il demeurait à la maison ; s'il lisait sans comprendre, et cependant sans se décourager, il dut lire bien plus encore, lorsqu'il eut été instruit. Car, afin que vous sachiez qu'il n'entendait point ce qu'il lisait, écoutez ce que lui dit Philippe : Comprenez-vous ce que vous lisez ? À ces paroles, il ne rougit point, il n'eut pas honte, il avoua son ignorance : Comment le pourrais-je, dit-il, si personne ne me l'explique ? [Act VIII, 30-31] — Parce qu'il lisait, bien que n'ayant point encore de guide, il en trouva un aussitôt. Dieu connut l'inclination de son âme, il épousa son zèle, il lui envoya sur-le-champ un Docteur.

Philippe, il est vrai, n'est plus là mais l'Esprit qui conduisait Philippe est toujours là. Ne négligeons donc point notre

## La lecture

salut, mes bien-aimés. Toutes ces choses ont été écrites à cause de nous, pour notre amendement.

La lecture des Écritures est une solide défense contre le péché : tandis que c'est un grand précipice, c'est un gouffre profond, c'est un immense détriment pour le salut que de les ignorer. Il ne peut se faire que celui-là demeure sans porter de fruit, qui s'adonne à les lire avec assiduité et attention.



## LA PRIÈRE

*Orationi frequenter incumbere.*

Il faut, dit Notre-Seigneur, prier toujours et ne jamais se relâcher [Saint Luc XVIII, 1]. Et saint Paul recommande à son tour de prier sans discontinuer [I Thess. V, 17]. Que signifient au juste ces paroles ?

Est-ce à dire, se demande saint Augustin, que nous devons sans arrêt fléchir les genoux, élever nos mains, prosterner notre corps ? Si c'est ainsi que nous devons prier, je pense que nous ne saurions le faire sans interruption.

Le concile d'Éphèse a condamné, en 431, l'erreur des Euchites, qui prétendaient s'enfermer dans ce qu'ils appelaient leurs « adoratoires » et, là, passer tout le temps en prière, sans s'occuper de rien d'autre. Un tel genre de vie excéderait évidemment les forces humaines. Saint Thomas distingue, à ce sujet, la « prière en elle-même », c'est-à-dire l'acte qui consiste à formuler une prière, et la « cause » d'où cet acte doit procéder. La prière elle-même, dit-il, ne saurait être continue, en raison de la nécessité où se trouve l'homme de vaquer à toutes sortes de travaux. Mais elle doit être continue dans sa « cause », c'est-à-dire dans le désir de charité qui la fait naître.

## Les instruments de la perfection

Il est dans l'âme, poursuit saint Augustin, une autre prière incessante, qui est le désir. Quoi que vous fassiez, vous ne cessez point de prier, si vous désirez le repos du ciel. Que celui donc qui ne veut pas interrompre sa prière, n'interrompe pas son désir. Un désir incessant est une voix continue. Se taire, ce serait ne plus aimer.

L'âme qui a sans cesse en vue la gloire de Dieu et l'honneur de son nom ; qui, dans tout ce qu'elle fait, s'attache à Lui plaire ; qui s'efforce d'aimer ce qu'Il aime et de détester ce qu'Il déteste, celle-là accomplit sans aucun doute le précepte de Notre-Seigneur et prie sans relâche.

Ces précisions une fois établies, il est plus aisé de comprendre en quel sens la vie monastique a été considérée par les anciens comme l'école de la prière perpétuelle. Cassien ne nous laisse aucun doute à cet égard, dans l'admirable conférence de l'Abbé Isaac sur ce sujet :

La fin de toute la vie parfaite, écrit-il, c'est que l'âme libre et légère s'élève tellement des régions charnelles vers les hauteurs de l'esprit, que toute sa vie et ses mouvements ne soient désormais qu'une prière unique et ininterrompue.

Faire de notre vie une prière continue, tel est donc le but que nous devons poursuivre. Mais comment en arriver là ? Comment fixer immuablement son esprit dans la recherche de Dieu ? Quiconque a entrepris sérieusement de réaliser ce dessein a pu s'apercevoir de l'extrême difficulté que l'on y rencontre.

L'âme, toujours errante, dit encore Cassien, est ballottée de-ci de-là comme on voit des personnes ivres. Si par l'effet du hasard, bien plus que par son fait, quelque pensée surnaturelle se présente à elle, elle est impuissante à la retenir fer-

## La prière

mement et longtemps. Une idée succède à l'autre sans trêve, et dans ce flux perpétuel, non plus qu'elle ne les a senties naître et venir, elle ne s'aperçoit de leur fuite ni de leur disparition.

La récitation de l'office elle-même est impuissante à endiguer ce débordement perpétuel de l'esprit. Elle semble au contraire multiplier les distractions plutôt que les écarter, et il faut un labeur persévérant pour que le cœur arrive à être d'accord avec les lèvres. Quels sont donc les moyens à employer pour enchaîner l'esprit et réprimer son vagabondage ?

Nous avons déjà parlé de la lecture. Il faut y joindre les oraisons jaculatoires et la pratique assidue de l'oraison.

La répétition multipliée des oraisons jaculatoires est considérée par les auteurs spirituels comme le procédé le plus court et le plus efficace de parvenir à l'amour de Dieu. Le cœur doit lancer vers Dieu, aussi souvent qu'il le pourra, de courtes prières, en leur donnant toute la ferveur et toute la force possibles. Il se servira dans ce dessein des versets du Psautier, des brèves formules choisies par l'Église et si richement indulgenciées, ou de prières de sa façon. Ces oraisons sont bien nommées jaculatoires, c'est-à-dire semblables à des flèches. Comme des flèches que décocheraient constamment les défenseurs d'une citadelle assiégée, elles empêchent le démon d'approcher, le gênent perpétuellement dans les embûches qu'il veut dresser, et le mettent souvent en fuite. C'est en vain, dit le Sage, que l'on tend des filets aux oiseaux qui volent[Prov. I, 25]. « De même, écrit le Père de Saint-Jure, que les mouches peuvent bien voler autour d'un pot qui bout, mais non pas entrer dedans », de même le démon peut bien rôder autour d'une âme qui prie, mais il ne peut pénétrer en son intérieur car

## Les instruments de la perfection

il craint constamment de se faire échauder par ces appels à Dieu, qui en partent comme des jets de vapeur brûlante.

Les anciens se servaient aussi de leurs flèches, à l'occasion, pour transmettre un message : de même l'oraison jaculatoire, montant d'un trait vers Dieu, lui apporte le cri de notre détresse ou l'assurance de notre amour. Répétée souvent, elle nous établit avec Lui dans un état d'union dont l'âme retire les plus grands bienfaits.

Tendre vers Dieu par de fréquentes aspirations ou oraisons jaculatoires, écrit le Vénérable Louis de Blois, et par de brûlants désirs, y joindre la véritable mortification et abnégation, tel est le moyen assuré de parvenir promptement et facilement à la perfection, à l'intelligence savoureuse de la théologie mystique et à l'union divine. Les aspirations de ce genre ont la vertu de franchir et de dépasser tous les intermédiaires qui existent entre Dieu et l'âme. Toutes les fois, soyons-en sûrs, que, nous détournant des choses caduques, nous orientons pleinement notre cœur vers Dieu dans l'amour et l'humilité, Dieu vient à notre rencontre et répand en notre âme de nouvelles grâces.

À côté des oraisons jaculatoires, le religieux doit s'adonner fréquemment à l'exercice proprement dit de l'oraison, à ce colloque silencieux entre Dieu et l'âme, que Notre-Seigneur indiquait à la Samaritaine comme la marque de la religion nouvelle : L'heure vient maintenant, lui disait-il, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. Ce sont de tels adorateurs que cherche le Père. Car Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité [saint Jean IV, 23]. C'est encore à l'oraison qu'il appelait ses disciples, lorsqu'il leur disait : Quand vous priez, ne faites pas comme les

## La prière

hypocrites, qui aiment à prier dans les synagogues et sur les places publiques, afin d'être vus par les hommes. — Toi, lorsque tu prieras, entre dans ta chambre – et la chambre dont il s'agit ici, c'est, à n'en pas douter, la chambre de notre cœur –, puis, après avoir fermé la porte – de tes sens – prie ton Père dans le secret, et le Père, qui voit dans le secret, t'exaucera [saint Matthieu VI, 5]. Se fondant sur ces textes, le Catéchisme Romain reconnaît dans l'oraison mentale la « prière propre du chrétien ».

Sans parler ici de l'oraison quotidienne, exigée de tout religieux et à laquelle il faut apporter une fidélité absolue, sous peine de voir se ruiner tout l'édifice de la vie spirituelle, l'âme en quête de perfection doit, dans le cours de la journée, revenir volontiers à l'exercice de la prière intérieure, comme faisaient les anciens Pères qui s'adonnaient avec assiduité, de jour et de nuit, à cette sainte occupation.

Que les frères, écrit Dom Guéranger, se souviennent que c'est le Christ qui est le Maître de la Sagesse, bien plus, qu'Il est Lui-même la Sagesse, et que tous les trésors de la science sont cachés dans l'oraison... Dans les passages difficiles et obscurs, qu'ils recourent à l'oraison, à l'exemple des saints, assurés qu'ils seront d'autant plus savants qu'ils seront plus étroitement attachés à Dieu.

L'oraison est une école où l'âme apprend des choses que ni les livres ni les hommes ne savent dire ; c'est le réduit où elle se met à l'abri des assauts de la chair comme du démon ; c'est le port où elle se réfugie pour échapper aux tempêtes ; c'est la tour où elle monte pour embrasser l'horizon et juger de toutes choses sur le plan de l'éternité ; c'est la table où elle refait ses forces ; c'est le rendez-vous où l'attend Celui qu'elle désire et

## Les instruments de la perfection

qu'elle aime ; c'est sa sauvegarde pour atteindre la vie éternelle. L'oraison est à la vie chrétienne ce que la racine est à l'arbre : de même que l'arbre puise dans la terre, par sa racine, la sève qui nourrira ses branches, les couvrira de feuilles et leur fera porter des fruits, de même l'âme tire de Dieu, par l'oraison, la grâce dont elle a besoin pour croître dans la vertu, résister aux tentations, accomplir les bonnes œuvres. Coupez la racine, et l'arbre meurt. Ôtez l'oraison, il n'y a plus de vie religieuse, mais seulement des gestes extérieurs et de vaines apparences, que n'animent aucun zèle véritable, aucune charité, aucun désir de plaire à Dieu.

Bien des pages ne nous suffiraient pas à exposer tout le bien que l'âme retire de cet exercice. Que l'on nous permette, ici encore, d'emprunter la voix d'un Docteur de l'Église pour dire en quelques mots ce que nous ne saurions dire avec de longs discours :

Si vous voulez souffrir avec patience les adversités et les misères de cette vie, écrit saint Bonaventure, soyez homme d'oraison.

Si vous voulez acquérir la vertu et la force pour vaincre les tentations de l'ennemi, soyez homme d'oraison.

Si vous voulez faire mourir votre volonté propre, avec toutes ses affections et ses désirs, soyez homme d'oraison.

Si vous voulez connaître les ruses de Satan et vous défendre de ses pièges, soyez homme d'oraison.

Si vous voulez vivre l'allégresse dans le cœur, et marcher avec suavité dans le chemin de la pénitence et du sacrifice, soyez homme d'oraison.

## La prière

Si vous voulez chasser de votre âme les mouches importunes des vaines pensées et des vains soucis, soyez homme d'oraison.

Si vous voulez nourrir votre âme de la sève de la dévotion, et l'avoir toujours remplie de saintes pensées et de bons désirs, soyez homme d'oraison.

Si vous voulez corroborer et affermir votre cœur dans la voie de Dieu, soyez homme d'oraison.

Enfin si vous voulez déraciner de votre âme tous les vices et planter à leur place les vertus, soyez homme d'oraison, parce que c'est dans ce saint exercice que l'on reçoit l'onction et la grâce de l'Esprit-Saint, laquelle enseigne toutes choses.

De plus, si vous voulez monter à la cime de la contemplation, et jouir des doux embrassements de l'Époux, exercez-vous à l'oraison, car elle est le chemin par où l'âme s'élève à la contemplation et au goût des choses célestes.

Voyez-vous maintenant combien est grande la vertu et la puissance de l'oraison ? En preuve de ce qui vient d'être dit, sans parler du témoignage des divines Écritures, il suffit pour le moment de citer ce que nous avons vu et entendu, et ce que nous voyons chaque jour des personnes simples, en grand nombre, ont obtenu tous les biens que je viens d'énumérer et d'autres encore plus relevés ; par quel moyen ? par l'oraison.



## LA COMPNCTION

*Mala sua præterita cum lacrymis vel  
gemitu quotidie in oratione Deo confiteri, et  
de ipsis malis de cetero emendare.*

Seigneur, dit le Psalmiste, c'est devant vous que se tient tout le désir de mon cœur [Ps. XXXVII, 10]. Il veut montrer par là la continuité de sa prière, continuité que l'instrument précédent proposait à nos efforts ; puis il ajoute : et mon gémissement ne disparaît point de devant vous, pour marquer que cette prière ne se sépare pas d'un gémissement ininterrompu.

À l'exemple du Prophète royal, saint Benoît associe constamment, dans sa Règle, les larmes à la prière. En dehors du conseil que nous étudions ici, il dira, par exemple, au chapitre XXe que, pour être sûrement exaucé de Dieu, il faut le prier « dans la pureté du cœur et la compnction des larmes » ; au chapitre XLIXe, que l'on doit s'adonner avec plus de soin, pendant le Carême, « à la prière avec larmes » ; au chapitre LIIe que celui qui veut prier doit s'en acquitter, « non pas avec grand bruit de paroles, mais dans les larmes ».

Cette conception fait incontestablement partie de la tradition du désert : « La prière, écrit saint Jean Climaque, est la mère et la productrice des larmes, et la fille des mêmes larmes qu'elle a

## Les instruments de la perfection

produites » ; et nous voyons, par le récit de la vie des anciens Pères, que les plus saints d'entre eux passaient un temps considérable à gémir et à prier. Pleurer ses péchés était même considéré comme l'une des obligations essentielles de l'état monastique : « Le moine n'a pas reçu mission d'enseigner, mais de pleurer », écrivait saint Jérôme. Et l'auteur de l'Échelle Sainte dit encore sur le même sujet :

Nous ne serons point accusés, mes chers amis, lorsque notre âme sortira de ce monde, de ce que nous n'aurons point pénétré les sublimes vérités de la théologie, ou de ce que nous n'aurons point été élevés à de hautes contemplations : mais nous rendrons certainement compte à Dieu de ce que nous n'aurons pas incessamment pleuré nos péchés.

Cependant, s'il faut prendre ces paroles au pied de la lettre, la chose n'est point facile. Le don des larmes est une grâce que Dieu n'accorde qu'à ses serviteurs privilégiés : faveur d'un très grand prix et dont nul peut-être, mieux que sainte Thérèse, n'a décrit les merveilleux effets pour purifier l'âme, l'embellir, la remplir d'une suavité inexprimable. Saint Benoît possédait certainement ce don, ainsi que sa sœur sainte Scholastique : les Dialogues de saint Grégoire en font foi. Les saints l'ont recherché avec ardeur, et, de nos jours encore, l'Église, par une belle oraison inscrite au Missel romain, nous invite tous à le demander à Dieu.

Mais ces larmes, disons-nous, sont l'effet d'une grâce céleste, et l'homme est aussi incapable de les faire jaillir par lui-même que d'en arrêter le cours lorsque Dieu les lui envoie. Elles n'ont rien de commun avec celles qu'il peut tirer de son propre fond, et qui sont seulement une manifestation de sa sensibilité. Contre ces dernières, les maîtres de la vie spirituelle,

## La componction

sans toutefois les condamner absolument, se montrent plutôt défiants :

La débilité du tempérament y est souvent pour beaucoup, dit sainte Thérèse, surtout s'il s'agit de personnes si sensibles qu'un rien leur fait verser des larmes. Mille fois pour une, le démon leur fera croire que c'est le souvenir de Dieu qui les fait pleurer, et pourtant il n'en est rien.

Bien loin de produire les effets des autres, celles-ci n'apportent à l'âme aucune consolation véritable, et risquent au contraire de la jeter dans des illusions dangereuses : aussi saint Jean Climaque ne craint-il pas de les appeler : « larmes de la vaine gloire ».

En disant donc : cum lacrymis, l'intention de notre Bienheureux Père n'est pas de nous inciter à faire effort pour tirer de nos yeux quelques pleurs. Que veut-il dire au juste ? Certains commentateurs pensent que ces mots s'adressent à ceux-là seulement que Dieu a gratifiés du don en question, tandis que l'expression qui suit : « ou avec gémissement » (vel gemitu), viserait ceux qui ne l'ont pas reçu. On peut s'en tenir à cette explication : on peut aussi très certainement transposer ici celle que donne saint Thomas à propos du sacrement de Pénitence. Se demandant comment les Docteurs exigent que la confession soit « accompagnée de larmes » (lacrymosa), alors, dit-il, que pleurer n'est pas en notre pouvoir, il se répond à lui-même que cela doit s'entendre au sens de « larmes intérieures » (lacrymis mentis).

Or celles-ci ne sont autre chose que le sentiment appelé componction. La pensée exprimée ici par saint Benoît, c'est que l'oraison doit toujours s'accompagner d'un sincère repentir des fautes commises. Le mot de « componction », plus couram-

## Les instruments de la perfection

ment employé par les Pères que celui de « contrition », mais pour désigner la même chose, vient du mot latin *pungere*, qui veut dire piquer. Dans cet exercice, l'âme s'applique, en quelque sorte, à enfoncer en elle-même des épines ou des aiguilles pour faire sortir l'infection de ses péchés, comme on perce un abcès pour en faire sortir le pus. Elle considère tour à tour, dans ce dessein, et le bien dont elle s'est privée, et l'outrage qu'elle a fait à son Créateur. L'amitié de Dieu qu'elle a méprisée, la robe d'innocence qu'elle a souillée, la honte dont elle s'est couverte devant les Anges et les Saints, la colère divine qu'elle a provoquée, l'Enfer qu'elle a mérité, le Paradis qu'elle a perdu, la joie qu'elle a causée au démon, les souffrances qu'elle a attirées sur le corps de son Maître, la peine qu'elle a faite à son Cœur si tendre et à celui de sa divine Mère, tels sont les motifs, et d'autres encore, qu'elle s'efforce d'enfoncer, à travers la carapace d'insensibilité dont son amour-propre l'a cuirassée, jusqu'à la chair vive de son cœur. Alors un double sentiment la saisit : sentiment de crainte et sentiment d'amour. Elle entrevoit le danger terrible auquel sa lâcheté et sa négligence l'avaient exposée, danger qu'elle ne soupçonnait pas, parce qu'elle était aveugle. Mais la componction a été pour elle ce collyre mystérieux dont le Christ, dans l'Apocalypse, ordonne à l'évêque de Laodicée de frotter ses yeux, pour recouvrer la vue [Apoc. III, 18]. Maintenant elle discerne l'infinité bonté de Dieu qui ne l'a jamais abandonnée, qui la cherchait quand elle le fuyait, qui ne s'est point rebuté de ses ingratitude ; et devant tant de miséricorde, tant de tendresse, elle sent son cœur s'amollir en élans de repentir, de reconnaissance et d'amour.

Telles sont les dispositions où l'âme doit chercher à s'établir

## La componction

pour prier avec succès. La prière en effet ne saurait avoir d'efficacité si elle n'est accompagnée de la componction l'Évangile le montre clairement dans la parabole du Pharisien et du Publicain. Le premier priait, mais sans contrition, et Dieu ne l'écoutait pas ; le second s'accusait de ses fautes, et il sortit du temple justifié.

On lit au IIe Livre des Rois que c'est au moment où Bethsabée, épouse de Urie le Héthéen, était occupée à se laver que David l'aperçut du haut de son palais, et voulut à tout prix en faire sa femme [II Reg. XI]. Or, selon l'enseignement des saints Pères, Bethsabée est ici la figure de l'âme humaine, devenue en quelque sorte, par le péché, l'épouse du démon, que représente Urie. Lorsqu'elle s'adonne à une sincère contrition, lorsqu'elle se lave dans les larmes de la pénitence, le Fils de David, c'est-à-dire le Christ, du haut du ciel, arrête son regard sur elle ; et ce regard aussitôt fait disparaître la souillure de ses fautes, lui restitue sa beauté, la pare de vertus, et la rend digne de s'unir au Roi des rois. C'est ainsi que Jésus posa ses yeux sur Madeleine en pleurs à ses pieds... Quand celle-ci se releva, non seulement ses péchés lui avaient été remis, mais le regard du Sauveur, pénétrant comme un jet de feu jusqu'au plus profond de son être, avait dévoré en un instant toute l'iniquité de sa vie et lui avait rendu une pureté qui devait donner un jour à cette pécheresse repentante le pas sur toutes les vierges.

Il ne saurait toutefois y avoir de vraie contrition là où il n'y a point de ferme propos. C'est pourquoi saint Benoît ajoute qu'après avoir pleuré ses péchés, il faut « de ces mêmes péchés se corriger pour l'avenir ». Nul ne peut espérer le pardon de ses fautes s'il n'est résolu à faire les efforts en son pouvoir pour

## Les instruments de la perfection

n'y plus retomber.

En pleurant vos fautes, avisez aux moyens de ne plus les commettre, dit saint Bonaventure. Appliquez-vous toujours à rompre les causes et les occasions du péché ; car, selon la parole du Sauveur, il faut arracher l'œil qui scandalise, c'est-à-dire, il faut éviter les occasions d'offenser Dieu, même celles qui nous semblent les plus agréables, et même quand nous rejeterions avec horreur les pensées qu'elles engendrent. Il y a donc fortement à combattre de ce côté.

Cette lutte persistante et courageuse contre les défauts, pour en purger l'âme, constitue le « combat spirituel », qui s'identifie avec la « conversion des mœurs » et la recherche même de la perfection. Elle suppose elle-même à sa base la pratique régulière de l'examen de conscience, sans lequel aucun progrès n'est possible, et dont le Droit canon actuel fait une obligation quotidienne à tous les clercs ou religieux. Avant même l'Évangile, les philosophes païens en avaient reconnu le bienfait : Pythagore, dit-on, l'imposait à ses disciples, et Sénèque nous a conté comment il s'enfermait chaque soir, loin de la lumière et du bruit, pour se livrer à une inspection minutieuse des actes et des paroles de sa journée. Depuis les origines du christianisme, les Pères, les Docteurs, les maîtres de la vie spirituelle l'ont recommandé à l'envi, comme l'un des instruments les plus utiles de la perfection. Voici, par exemple, ce que dit à ce sujet saint Jean Chrysostome :

Le soir, au moment de vous endormir, lorsque vous jouissez d'un calme que rien ne trouble plus, ni la visite d'un ami, ni la mauvaise humeur de votre serviteur, ni le tracas des affaires, réveillez le tribunal de votre conscience, demandez compte à votre âme de tous ses mauvais desseins,

## La componction

des injustices faites à autrui, des mauvais désirs dont elle s'est laissée envahir. Produisez toutes ces pensées à la lumière, réclamez justice, mettez à la question l'esprit qui a commis ces péchés... Faites cela chaque jour, et le lendemain vous serez beaucoup plus long à commettre les mêmes fautes. Regardez ce que vous faites pour votre argent : jamais vous ne laissez passer deux jours sans faire rendre ses comptes à votre domestique, de crainte de ne plus vous y reconnaître. Procédez de même pour vos œuvres : chaque soir demandez ses comptes à votre conscience, et portez votre verdict contre la pensée coupable de quelque péché ; appliquez-lui sa peine, ordonnez-lui de ne plus recommencer... L'âme qui a à redouter ce jugement de chaque soir craint d'avoir à subir de nouveau la même sentence, les mêmes châtiments, et elle devient moins prompte à pécher... Voyez la fécondité de cette pratique il vous suffit de l'observer durant un mois, la vertu vous appartient ! Ne méprisons donc pas un tel bien : celui qui aura convoqué ce tribunal d'ici-bas n'aura pas de comptes rigoureux à rendre au tribunal d'en haut : car si nous nous jugeons nous-mêmes, nous ne serons pas jugés [I Cor. XI, 31] ».



## LA HAINE DE LA VOLONTÉ PROPRE

*Desideria carnis non perficere. Voluntatem propriam odire.*

Comme nous venons de le voir, le regret des fautes commises doit, non pas se limiter à de stériles gémissements, mais se traduire par un redressement de la conduite et un éloignement du péché. C'est pourquoi notre Bienheureux Père, après nous avoir recommandé de nous adonner chaque jour à la componction, nous invite maintenant à « ne pas accomplir les désirs de la chair ».

La chair, en effet, convoite contre l'esprit. Elle le porte à rechercher tantôt telle satisfaction, tantôt telle autre ; elle lui fait désirer tantôt les plaisirs des sens, tantôt les longs bavardages, les richesses de ce monde, la louange des hommes, etc. : elle le répand ainsi sur la multiplicité des choses créées, et le détourne de rechercher l'unique nécessaire. Tous les désirs dont elle harcèle l'âme épuisent celle-ci, étouffent en elle la voix du Verbe, et lui rendent impossible la vie d'oraison. Nul ne peut espérer parvenir aux douceurs de la contemplation s'il n'arrive d'abord à dominer la foule agitée de ses appétits : C'est à celui qui aura vaincu, sous-entendez : les désirs de la chair, que je donnerai la manne cachée, dit le Seigneur [Apoc.

## Les instruments de la perfection

II, 17].

Mais précisément parce que ces désirs sont légion ; parce que, repoussés sur un point, ils attaquent aussitôt sur un autre ; parce que quiconque entreprend de lutter contre eux se décourage de voir leurs têtes renaître sans cesse, comme celles de l'hydre de Lerne, saint Benoît met dans la main de son disciple l'arme qui les atteindra tous à la fois, en ajoutant qu'il faut « haïr sa volonté propre ».

Ce n'est point par hasard que ces deux conseils, en apparence bien distincts, se trouvent ici réunis dans le même instrument : il règne une étroite parenté entre les désirs de la chair et la volonté propre, comme l'insinue saint Jean, quand il parle de la volonté de la chair [Jo. I, 13] : et quiconque veut combattre efficacement ceux-là, doit s'attacher surtout à détruire celle-ci. Tel était le sentiment des anciens Pères, dont saint Benoît nous transmet fidèlement la doctrine. Cassien expose en effet qu'au désert, pour former les novices, on leur apprenait par-dessus tout à dominer leur volonté propre. Pour les exercer en ce sens, on leur commandait sans cesse les choses qui paraissaient le plus contraire à leurs inclinations :

Les Supérieurs, écrit-il, savent très bien par expérience qu'un religieux, surtout dans sa jeunesse, ne saurait résister à l'attrait de la sensualité s'il n'a pas appris d'abord à vaincre sa volonté par l'obéissance. Aussi disent-ils unanimement qu'il est impossible, non seulement de combattre la colère, la tristesse, la concupiscence, mais encore de posséder l'humilité véritable du cœur, l'union avec ses frères, la paix avec tout le monde, et même de rester longtemps dans un monastère, si on ne sait pas triompher avant tout de sa volonté.

## La haine de la volonté propre

C'est là une méthode qui distingue la doctrine évangélique de toutes les autres disciplines morales. Personne, avant Jésus-Christ, n'avait su en discerner la nécessité et l'enseigner aux hommes. Témoins du désordre qui règne dans le monde et qui engendre tous les maux dont souffre l'humanité, les anciens moralistes, philosophes ou législateurs, avaient cru en découvrir la cause tantôt dans l'ignorance des esprits, tantôt dans le dérèglement des passions. Pour le corriger, ils cherchaient donc uniquement soit à instruire les hommes, en leur montrant les avantages de la vertu et les inconvénients du vice ; soit à éteindre les passions, en retranchant les objets qui ont pour effet de les exciter, ou en les endiguant par des lois sages, renforcées de sanctions redoutables. Moïse lui-même, dont le code est incontestablement le plus élevé de tous les livres écrits avant l'Évangile, ne dépasse pas ce point de vue : c'est par la promesse des récompenses et par la menace des châtiments qu'il s'efforce d'assurer la pratique de la justice.

Il était réservé à Notre-Seigneur de mettre le doigt sur la racine profonde du mal, de montrer dans le dérèglement de la volonté humaine la cause du désordre universel, et de faire du redressement de cette volonté le fondement de son ascèse. Dès le jour de sa naissance, les Anges annoncent en son nom la paix aux hommes, mais à ceux-là seulement dont la volonté est bonne [saint Luc II, 14], c'est-à-dire cherche à se conformer au bien, et par conséquent aux ordres de Dieu. Durant toute sa vie, il s'attachera lui-même à faire non pas sa volonté, mais celle de Celui qui l'a envoyé, afin de nous apprendre à agir de même. Et quelques jours avant de mourir, il montrera dans l'obstination de la volonté humaine la cause unique qui entrave sa mission de salut universel : Jérusalem, Jérusalem, dit-il, toi qui

## Les instruments de la perfection

tues les Prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, que de fois j'ai voulu rassembler tes fils comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et tu n'as pas voulu ! [saint Matth. XXIII, 37]

J'ai voulu... tu n'as pas voulu » : toute l'économie du salut tient entre ces deux mots. Dieu veut le salut de tous les hommes et prodigue dans ce dessein les trésors de sa grâce ; une seule chose le tient en échec et dérange son plan : la volonté humaine.

Saint Jérôme, commentant ce mot du prophète Osée : Je le saisirai et nul ne pourra me l'arracher [Os. V, 14], se pose la question suivante : Si personne ne peut nous arracher à la main de Dieu quand il nous a pris, comment Judas (que le Christ avait si manifestement pris dans la sienne, en le choisissant pour être l'un des Douze) n a-t-il été enlevé par sa trahison ? Et il se répond à lui-même : Personne ne peut nous ravir à la main de Dieu : mais l'homme peut s'en échapper spontanément par sa volonté propre.

Qu'est-ce donc au juste que la volonté propre ? – La volonté de la créature quand elle se sépare de celle de Dieu :

J'appelle volonté propre, dit saint Bernard, celle qui ne nous est commune ni avec Dieu, ni avec les hommes, qui est seulement « nôtre », qui ne nous fait agir ni pour la gloire de Dieu, ni pour l'utilité de nos frères, mais pour nous seuls.

Il faut donc bien se garder de la confondre – comme on le fait quelquefois – avec la volonté tout court, et de croire que la discipline chrétienne tend à priver l'homme de la plus noble de ses facultés, pour le réduire à un rôle d'automate. Rien ne serait plus faux : tout le labour de l'ascèse doit chercher au contraire à redresser cette volonté, à la débarrasser des chaînes qui l'en-

## La haine de la volonté propre

travent, à lui rendre son ressort, afin qu'elle accomplisse sa fonction normale, qui est d'exécuter la volonté de Dieu, et conduise ainsi l'homme à la béatitude. Mais trop souvent, elle se dérobe à son devoir, se refuse à l'effort nécessaire, se sépare de la volonté divine, pour se mettre au service des passions, et se précipite ainsi vers la perte éternelle.

Personne, peut-être, n'a montré mieux que saint Anselme, dans son traité De la chute des mauvais Anges, comment l'Enfer doit son origine au divorce entre la volonté d'une créature et celle de son Créateur.

Cherchant à préciser la nature du péché de Lucifer, il établit, avec la dialectique extrêmement serrée qui lui est habituelle, qu'il consista essentiellement dans la recherche de sa propre béatitude, et la prétention de devenir semblable à Dieu. Sur quoi il formule cette objection : Comment un être aussi intelligent que celui qui était alors le premier de tous les Anges put-il penser sérieusement devenir semblable à Dieu ? Ne savait-il pas en effet, beaucoup mieux que nous, que Dieu possède la plénitude de l'être ; qu'il est seul éternel, immense, infini, tout-puissant, et qu'il ne peut en aucune façon y avoir deux Dieux ? — Sans doute, répond le saint Docteur, il ne pensa point proprement à devenir l'égal de Dieu : il désira seulement l'état de gloire et de béatitude qui convenait à sa nature, état inférieur sans aucun doute à la gloire et à la béatitude divines. Mais son péché, ce fut de vouloir cela « en dehors de l'ordre — inordiné — et contre la volonté de Dieu. Il le voulut d'une volonté propre, d'une volonté qui ne fût soumise à aucun autre. Et c'est en ce sens qu'il prétendit devenir semblable à Dieu : car il appartient à Dieu seul de vouloir d'une volonté propre, qui ne se subordonne à aucune autorité plus élevée. Ainsi non seule-

## Les instruments de la perfection

ment il se crut en droit de traiter de pair avec Dieu mais il chercha encore à se mettre au-dessus de son Créateur, en plaçant sa volonté au-dessus de la volonté divine.

On n'aurait point de peine à établir que le péché du premier homme fut un péché semblable. Ainsi, c'est la seule volonté du démon qui a provoqué la création de l'Enfer, et c'est celle de l'homme qui, seule, continue à peupler ce séjour d'épouvante. On comprend mieux, dès lors, la parole célèbre de saint Bernard : « Rien ne brûle en Enfer que la volonté propre ; enlevez celle-ci, il n'y a plus d'Enfer. »

On comprend aussi pourquoi saint Benoît emploie à ce sujet l'expression de « haïr ». Nous avons là un ennemi si redoutable et si subtil à la fois, qu'il ne suffit pas d'être en garde contre lui : il faut lui vouer une guerre d'extermination, le poursuivre avec acharnement, dès que l'on décèle sa trace quelque part, et ne lui faire aucun quartier.

Ennemi redoutable, disons-nous :

Il n'y a point de péril plus grand pour nous dans les choses extérieures que celui qui vient de nous-mêmes, écrit saint Ambroise. C'est au dedans qu'est l'ennemi, au dedans qu'est l'auteur de notre égarement, au dedans, dis-je, et comme enfermé en nous-mêmes. Examine ton dessein, explore les dispositions de ton esprit, mets des gardes à tes pensées et aux désirs de ton âme. C'est toi qui es à toi-même la cause de ton iniquité ; tu es le chef de tes débordements, l'instigateur de tes crimes. Pourquoi accuser les autres créatures, afin d'excuser tes crimes ? C'est toi-même qui te pousses, toi-même qui te précipites ; c'est toi-même qui te roules dans tes désirs immodérés, dans ta colère, dans tes cupidités, où l'on se trouve ensuite comme pris au filet.

## La haine de la volonté propre

Et ennemi subtil :

[La volonté propre], dit sainte Catherine de Gênes, est si subtile, si fine, si malicieuse, si intime et si profondément enracinée en nous ; elle se couvre de tant de moyens et se défend par tant de raisons, qu'il semble en vérité que ce soit un démon. Quand nous ne pouvons l'accomplir d'une façon, nous l'accomplissons d'une autre, sous une foule de beaux prétextes : nous mettons en avant la charité, la nécessité, la justice, la perfection, le désir de souffrir pour l'amour de Dieu, de trouver quelque consolation spirituelle, de donner le bon exemple au prochain, etc.

Tout doit donc être mis en œuvre pour enchaîner cet adversaire. C'est là, pourrait-on dire, le lieu géométrique de la théologie ascétique, où se fait l'unité entre les diverses écoles spirituelles. Sous quelque angle qu'elles abordent le chemin de la perfection, toutes sont d'accord pour nous apprendre, par-dessus tout, à détruire la volonté propre. La dernière en date, la petite voie de l'enfance spirituelle, ne parle pas autrement que les Pères du désert : « Je ne crains qu'une chose, disait sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, c'est de conserver ma volonté propre : elle seule s'oppose à l'abandon confiant entre les mains de Dieu. »

Tel est donc l'objet sur lequel il importe de concentrer nos efforts. Toute la perfection de la vie religieuse se ramène à ruiner la volonté propre. En luttant contre elle, nous lutterons d'un seul coup contre tous les vices ; nous fermerons notre âme au démon, nous l'ouvrirons à la grâce, et, avec celle-ci, aux germes de toutes les vertus.



## L'OBÉISSANCE

*Præceptis Abbatis in omnibus obedire,  
etiam si ipse aliter (quod absit) agat, memor  
illius dominici præcepti : Quæ dicunt,  
facite ; quæ autem faciunt, facere nolite.*

Le venin de la volonté propre est si subtil, si pénétrant, qu'il serait impossible à l'homme de le découvrir et de s'en purger, si Dieu n'avait placé le remède à côté du mal, en proposant, à ceux qui veulent guérir, le chemin de l'obéissance. Quiconque désire échapper aux tenailles de la chair, aux sollicitations du monde, aux pièges des démons, n'a autre chose à faire qu'à enchaîner sa volonté propre, en la soumettant à un contrôle de tous les instants, et en se plaçant, dans ce dessein, sous la direction d'un guide spirituel ou d'un supérieur. Le chapitre V<sup>e</sup> de la Règle montre que l'état monastique a pour premier objet de mettre celui qui tend à la vie parfaite, sous le gouvernement d'autrui et sous l'autorité d'un Abbé. « Vouloir se diriger soi-même, c'est prendre un insensé pour guide », écrit saint Bernard, et cet illustre docteur, qui fut le conseiller des rois et des Papes, et l'homme le plus influent de son temps, soumit toujours sa propre conduite au jugement d'un autre.

Si l'on a bien compris que l'unique source du péché est la volonté propre, on saisira sans peine pourquoi l'obéissance, qui

## Les instruments de la perfection

a précisément pour objet de ruiner celle-ci, embrasse la somme de la perfection, et pourquoi les maîtres de la vie spirituelle sont unanimes à voir en elle le fondement de l'état religieux. Saint Thomas expose que le vœu d'obéissance inclut nécessairement les autres, tandis que la réciproque n'est pas vraie ; et que, la perfection consistant à imiter Jésus-Christ, l'homme qui veut y parvenir n'a rien d'autre à faire qu'à être, comme lui, obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix.

Ce grand saint ne se contentait point d'ailleurs d'écrire cela dans ses ouvrages : il obéissait lui-même comme un enfant non seulement à ses supérieurs, mais encore à ses frères. Un jour que l'on s'étonnait de la simplicité avec laquelle un homme de son mérite se pliait aux désirs du premier venu, il fit cette belle réponse : « Toute la profession religieuse tire sa perfection du soin et de l'exécution exacte de l'obéissance qu'un homme, pour l'amour de Dieu, rend à un homme, comme Dieu l'a rendu aux hommes pour leur salut. »

Se soumettre à un homme : c'est là le côté humiliant de l'obéissance, mais c'est là aussi ce qui donne à celle-ci son mérite : l'homme s'est perdu pour n'avoir pas voulu obéir à Dieu ; il se relève en obéissant à un homme pour plaire à Dieu.

Cette humiliation, d'ailleurs, n'est qu'une apparence : bien loin d'être servile, l'obéissance religieuse est essentiellement libre et libératrice. L'homme qui ne dépend de personne et qui fait ce qui bon lui semble se croit libre : cependant, il ne fait jamais que des actes de « nolonté » ; il est gouverné par ses inclinations naturelles, et c'est de lui que parle l'auteur de l'Ecclésiaste quand il dit : Malheur à toi, terre, dont le roi est un enfant [X, 16]. Entendez : Malheur à toi, homme charnel, dont la volonté est trop faible pour s'imposer aux passions. Au

## L'obéissance

contraire, il est écrit de l'homme obéissant qu'il proclamera des victoires [Prov. XXI, 28] : car il ne peut être obéissant qu'en remportant constamment des victoires sur soi-même. Chaque fois qu'il se soumet à un autre, il agit en souverain dans son petit monde intérieur ; il impose la décision de sa conscience à ses passions, et seul, il fait vraiment ce qu'il veut.

Ce qu'il cherche d'ailleurs dans son supérieur, ce n'est point la volonté de celui-ci, mais la volonté de Dieu. Qui vous écoute m'écoute, dit Notre-Seigneur, parlant à ceux dont il a fait les dépositaires de son autorité ; qui vous méprise me méprise [saint Luc X, 16]. Déjà, dans l'Ancien Testament, lorsque les Juifs cherchaient à écarter Samuel pour pactiser librement avec l'idolâtrie, Dieu avait consolé ce dernier en lui disant : Ce n'est pas toi qu'ils ont rejeté, mais moi [I Reg. VIII, 7]. L'Abbé tient dans le monastère la place du Christ, et rien ne rend l'obéissance légère comme le souvenir constant de cette vérité. Le religieux qui fait abstraction des qualités comme des défauts de son supérieur, pour ne plus voir en lui que la personne de Jésus-Christ, qui écoute ses ordres, ses propositions, ses avertissements, ses reproches comme venant du Seigneur lui-même, celui-là n'a pas grand-peine à soumettre son jugement au jugement de son Abbé et à accepter de bon gré toutes les obédiences qu'il en reçoit.

Pour nous faire entrer dans cet état d'esprit, la Règle nous met en garde contre la tendance que nous avons à juger nos supérieurs et à prendre prétexte de leurs imperfections pour ne pas leur obéir : elle remet sous nos yeux la parole de Notre-Seigneur : Faites ce qu'ils disent et non pas ce qu'ils font [saint Matthieu, XXIII, 3].

## Les instruments de la perfection

S'il vous vient quelque pensée de juger ou de condamner votre supérieur, écrit saint Jean Climaque, rejetez-la comme une pensée de fornication et ne donnez jamais aucune liberté, ni aucune place, ni aucune entrée, ni aucune ouverture à ce serpent. Mais dites-lui hautement : Ce n'est pas moi, trompeur, qui ai reçu le pouvoir de juger des actions de mon père spirituel, mais c'est lui qui a qualité pour juger des miennes ; ce n'est pas moi qui suis établi son juge, mais c'est lui qui est le mien.

À son tour, le supérieur est prévenu du danger auquel il s'exposerait en ne donnant pas l'exemple, en laissant le divorce s'établir entre la doctrine qu'il prêche aux autres et la façon dont il vit lui-même. Que ce danger soit redoutable, l'expression *quod absit* l'indique suffisamment, et le chapitre IIe de la Règle le montre plus clairement encore.

Saint Benoît prescrit d'obéir « en toutes choses », *in omnibus*. De cette généralité, il faut exclure, bien entendu, ce qui serait contraire à la loi de Dieu, et il va de soi que l'autorité du supérieur perd tous ses droits si elle tente de s'exercer dans le domaine du péché. Cette exception écartée, il convient de chercher à obéir « en toutes choses », c'est-à-dire 1° de ne rien entreprendre sans l'assentiment des supérieurs, afin d'avoir en toutes ses actions le mérite de l'obéissance ; 2° d'exécuter ponctuellement, sans hésitation, sans délai ; sans discussion, tout ce qui est commandé.

1° De même, en effet, que la volonté propre corrompt tout ce qu'elle touche, et que, faites sous son impulsion, les actions même les meilleures en apparence, perdant tout mérite devant Dieu, se trouvent entachées « de présomption et de vaine gloire » ; de même l'obéissance purifie, ennoblit, sanctifie tout

## L'obéissance

ce qui relève d'elle, et donne aux actions les plus humbles une valeur surnaturelle incalculable. Aussi notre Bienheureux Père, soucieux selon le conseil de l'Évangile, de préparer à chacun de ses enfants un riche trésor dans le ciel, leur prescrit-il de ne rien faire, « si petit que ce soit » – *quamvis parvum* –, sans l'ordre de l'Abbé. Les anciens moines poussaient très loin l'observation de ce point : saint Fructueux, au dire de Dom Calmet, portait la dépendance de ses religieux jusqu'à ne pas arracher une épine de leur pied sans la permission de leur supérieur, à ne pas se couper les ongles, à ne pas se décharger d'un fardeau sans lui avoir demandé sa bénédiction.

Toutefois, comme ce commandement mal compris pourrait plonger certaines âmes dans de perpétuels scrupules, ajoutons ici quelques précisions : obéir en toutes choses n'implique pas la nécessité de demander une permission spéciale pour tout ce qui relève des observances communes, des devoirs découlant de l'office dont on a la charge, ni même pour les services que l'on doit à ses frères au nom de la charité. Mais, au contraire, pour ajouter à son règlement l'habitude d'une mortification corporelle de quelque importance, pour entreprendre un nouveau travail, pour rompre le silence, pour changer les livres, vêtements ou meubles à son usage, pour donner quelque objet ou recevoir quelque chose d'un autre que du cellérier, etc., il est nécessaire de se mettre en règle avec l'obéissance.

2° Le religieux doit s'attacher à obéir sans discuter, sans raisonner, sans se demander s'il ne serait pas plus opportun ou plus louable d'agir autrement, tenant pour certain que la décision prise par son Abbé est en l'occurrence ce qu'il y a de mieux. Il acceptera donc sans murmurer les obédiences qui lui paraissent peu conformes à la vocation ou à l'idéal qu'il s'était

## Les instruments de la perfection

proposé.

Voici, dit saint Anselme, qu'un religieux, entré au monastère avec la ferme intention de n'en jamais sortir, se voit désigné par son Abbé pour aller prendre soin d'une métairie, hors de la clôture. Il s'excuse et supplie l'Abbé de l'en dispenser : celui-ci tient bon et enjoint au moine d'exécuter ce qui lui est commandé. Que devra faire ce dernier ? — S'appliquer consciencieusement au labeur prescrit ; qu'il évite la vaine gloire et l'esprit de lucre, qu'il gère de son mieux ce bien d'Église, ainsi mis entre ses mains. Sans doute il manquera la messe quand les autres y seront ; il parlera quand les autres se tairont, etc. Mais la vertu d'obéissance, qu'il pratique, purifie tout cela. Et parce que cet apparent relâchement procède, non point d'un désir naturel, mais d'un ordre reçu, il en aura une récompense éternelle.

Le religieux doit obéir encore dans les choses qui lui semblent le plus déraisonnables. On sait combien les anciens Pères s'appliquaient à mortifier leurs disciples en ce sens. Le maître de l'Abbé Jean fit arroser à ce dernier pendant deux ans, quelque temps qu'il fit, un petit morceau de bois sec qu'il avait planté en terre. Saint Antoine ordonna une fois à saint Paul le Simple de tirer de l'eau d'un puits toute la journée, et de la répandre à terre ; il lui prescrivait de défaire les paniers d'osier et puis de les refaire ; de découdre son habit, et puis de le recoudre, et de le découdre ensuite, etc. Par là, ces vrais maîtres de « l'art spirituel » réussissaient à détruire jusque dans sa racine la volonté propre. En même temps, ils donnaient à entendre que le mérite réel, devant Dieu, ne s'obtient pas par l'accomplissement de tel ou tel acte pris en lui-même, mais par les dispositions que l'on apporte à l'exécuter.

## L'obéissance

Enfin, le religieux doit s'efforcer d'obéir même dans les choses qui lui paraissent impossibles :

S'il arrive, dit saint Benoît, que l'on enjoigne à un frère des choses difficiles ou même impossibles, il doit recevoir en toute mansuétude et obéissance le commandement qui lui est fait. Cependant, s'il voit que le poids du fardeau excède totalement la mesure de ses forces, il devra faire connaître avec patience et au moment opportun, à celui qui lui commande, les raisons de son impuissance, ne témoignant ni orgueil, ni résistance, ni contradiction. Que si, après avoir entendu ses représentations, le supérieur persiste dans sa pensée et maintient le commandement, l'inférieur saura que la chose lui est avantageuse, et il obéira par amour, se confiant dans le secours de Dieu.

Durant le temps de la vie présente, celui qui embrasse courageusement la voie de l'obéissance est assuré de trouver la paix car, ce faisant, il se débarrasse de son plus cruel ennemi, de cette volonté propre qui est le tourment de l'homme et la source de tous ses maux. Mais c'est au moment de la mort surtout qu'il comprendra le prix de cette vertu : quand l'âme, sur le point de paraître devant le Juge suprême, verra se dévoiler tout le mal qu'elle a commis et que son amour-propre l'empêchait de discerner, quand elle sentira le désespoir l'envahir devant tant de pensées, tant de paroles, tant d'actions, qui furent siennes et qui se lèveront pour la condamner au tribunal de Dieu, elle éprouvera un soulagement que rien ne peut exprimer à voir soudain accourir, pour la défendre comme une armée rangée en bataille, tous ses actes d'obéissance. Car ceux-là ne seront pas examinés : ils sont déjà jugés, ils sont acceptés, ils sont matière à récompense. Alors elle comprendra pourquoi

## **Les instruments de la perfection**

saint Benoît, père plein de sollicitude et de prévoyance, lui avait prescrit d'obéir « en toutes choses » !

## NE PAS VOULOIR ÊTRE DIT SAINT

*Non velle dici sanctum antequam sit,  
sed prius esse quo verius dicatur.*

Le dernier repaire où se réfugie la volonté propre, lorsqu'elle a été chassée de la conduite ordinaire de la vie, c'est le domaine des choses spirituelles.

Nous avons, dit sainte Catherine de Sienne, deux volontés : l'une sensitive, tournée vers les choses sensibles ; l'autre est la volonté spirituelle qui, sous couleur de vertu, s'obstine en elle-même. Nous la voyons apparaître chez un homme quand il veut choisir les lieux, les temps et les consolations à son gré. Il dit : « Je voudrais ceci pour posséder Dieu davantage. » C'est là une grave illusion et une grande ruse du démon : celui-ci, ne pouvant tromper les serviteurs de Dieu par le moyen de la première volonté (laquelle est déjà morte en eux aux choses sensibles), s'empare furtivement de la seconde, par, le moyen des choses spirituelles.

La sainteté exerce sur les hommes un ascendant extraordinaire : elle confère à celui qui en est aurolé un prestige auprès duquel pâlissent les gloires les plus éclatantes que peut donner le monde. Voilà pourquoi les hommes pervers eux-mêmes, au

## Les instruments de la perfection

témoignage de saint Paul, recherchent parfois les dehors de la piété, tout en répudiant la vertu [II Tim. III, 5], – et pourquoi saint Jean, décrivant, dans l'Apocalypse, la grande courtisane assise sur la bête, qui est la mère de tous les crimes et de toutes les fornications [Apoc. XVII, 5], la dit enveloppée de pourpre et d'écarlate, et ornée d'or, de pierres précieuses et de perles. La pourpre, selon les Pères, est ici la figure de la charité dont se parent les mauvais pasteurs lorsqu'ils manifestent une compassion hypocrite pour les misères du peuple ou les maux de l'Église ; l'or symbolise leur sagesse menteuse ; les pierres précieuses et les perles, les fausses vertus qu'ils affichent.

Parmi les âmes éprises du désir de la perfection, trop nombreuses sont celles qui, dans la vie religieuse ou dans le monde, se laissent égarer par cet éclat extérieur de la sainteté. Elles ne voient de celle-ci que les marques apparentes qui frappent les hommes : pénitences extraordinaires, oraisons prolongées, extases, prodiges. Au lieu de se mettre en peine d'acquérir les vertus solides qui en sont le fondement véritable, elles s'appliquent de tout leur zèle à multiplier les mortifications insolites, à demeurer longtemps immobiles en prière, à prendre des attitudes absorbées ou ravies ; elles laissent volontiers soupçonner qu'elles reçoivent de Dieu des faveurs spéciales, et peu s'en faut qu'elles ne s'essayent à faire de petits miracles. Elles oublient que la sainteté véritable est le fruit d'une lutte quotidienne, patiente et persévérante, avec les défauts ; elles laissent de côté le long calvaire du renoncement que le juste doit monter pas à pas, avec bien des peines, pour se dépouiller du vieil homme. Elles supposent l'étape franchie, et parce qu'elles ont changé de lieu, de table, ou de costume, se croient établies sur les hauts sommets de la dévotion.

## Ne pas vouloir être dit saint

Un Oratorien du XVII<sup>e</sup> siècle, le P. de Clugny, a dépeint avec finesse ce genre de travers :

Ces âmes saintes d'un jour, dit-il, qui ont gardé leurs dérèglements, ont gardé un orgueil épouvantable d'esprit, qu'elles nourrissent par le renoncement même qu'elles en font. Et plus ces personnes deviennent spirituelle... plus aussi leur vanité se spiritualise, devient plus subtile et plus fine, et par conséquent moins connaissable. Disons donc avec saint Augustin qu'il serait à souhaiter que ces âmes ne fussent pas si saintes, afin qu'elles le fussent, en effet, davantage.

À peine ont-elles commencé à se convertir qu'elles commencent déjà à jouer à la sainteté. Les vertus communes ne [les] contentent plus : elles veulent quelque chose de plus extraordinaire... ; elles se repaissent de grands mots... de dénuement, de mort, de destruction, d'état passif... Elles ne se disent pas saintes : cela serait trop grossier ; elles disent au contraire, et même c'est dans le fond de leur âme, qu'elles sont pécheresses ; mais, ce qui est fâcheux, elles ne l'y disent que parce qu'elles savent qu'en effet il l'y faut dire.

Saint Bernard a tracé, du moine que pique ce secret orgueil, un portrait plein d'esprit :

Il ne travaille pas, dit-il, à devenir meilleur, mais à le paraître. Il désire moins de mieux vivre, que d'en avoir l'air, afin de pouvoir dire : Je ne suis pas comme le reste des hommes [saint Luc XVIII, 11]. Il est plus fier d'un jeûne qu'il a pratiqué quand les autres mangeaient, que de sept observés avec la communauté. Une petite oraison particulière lui paraît plus précieuse que la psalmodie d'une nuit

## Les instruments de la perfection

entière. Pendant le repas, il jette les yeux sur les tables, et s'il voit un religieux manger moins que lui, il gémit d'être surpassé ; le voilà qui se retranche impitoyablement ce qu'il avait cru nécessaire de s'accorder, car il redoute plus de perdre sa gloire que d'être tourmenté par la faim. S'il aperçoit un moine plus maigre ou plus pâle que lui, il s'estime vil et ne connaît plus de repos. Comme il ne peut voir son propre visage, tel qu'il apparaît à ceux qui le regardent, il considère ses mains et ses bras, que du moins il peut voir ; il se palpe les côtes, il se tâte les épaules et la ceinture, et, selon qu'il trouve ses membres plus ou moins grêles, il suppose la pâleur ou la couleur de ses traits. Enfin, il est plein d'ardeur pour ses exercices, et froid pour les exercices communs. Il veille au lit et dort au cœur : à matines, il sommeille tout le temps, tandis que les autres psalmodient mais ensuite, tandis que ses frères prennent un peu de repos dans le cloître, il demeure seul à l'église... Ces singularités vaniteuses donnent de lui une idée avantageuse aux simples, qui louent les actions dont ils sont témoins, sans en démêler le motif ; ils béatifient ce malheureux et ne font qu'accroître son erreur.

Qu'il y ait là un réel danger pour la vie spirituelle, on ne saurait le mettre en doute quand on voit avec quelle insistance Notre-Seigneur recommande à ses disciples de ne pas étaler leur justice devant les hommes, de ne pas prier comme les Phariséens sur les places publiques, de veiller à ce que la main droite ignore ce que donne la main gauche, de ne pas exterminer leurs visages quand ils jeûnent, etc. [saint Matthieu VI, 1, 3, 5, 18]. Lui-même ne pratiquait en public aucune pénitence extraordinaire, et affectait une grande simplicité de vie :

## Ne pas vouloir être dit saint

[II] aurait pu, écrit la bienheureuse Angèle de Foligno, incliner le monde devant la gloire de sa sainteté, Lui, le Saint des saints, l'impeccable, qui portait les péchés des peuples... Mais tant qu'il le put, sans blesser la vérité et la doctrine, il se dépouilla extérieurement de la sainteté pour confondre notre hypocrisie, à nous misérables qui cherchons les apparences sans avoir la réalité ; qui, par mille chemins détournés, falsifiant les faits et les tournant à notre avantage, courons à tort et à travers après la gloire qui n'est pas à nous.

Les saints véritables se sont attachés à fuir comme le feu cette vaine gloire, et c'est là qu'il faut chercher la raison profonde des excentricités d'un saint François d'Assise ou d'un saint Philippe de Néri. Ils redoutaient que les prodiges opérés par eux ne les fissent prendre pour des saints, et ils tenaient à rétablir devant la foule, en se faisant passer pour des gens déraisonnables, ce qu'ils considéraient comme la vérité : car les saints authentiques sont les derniers à croire à leur propre mérite. On connaît la réponse charmante que fit un jour sainte Thérèse à un religieux qui s'extasiait sur ses vertus :

Sachez, mon Père, lui dit-elle, qu'on m'a fait dans ma vie trois sortes de compliments : on m'a dit que j'étais sage, que j'étais sainte, que j'étais belle. Sur ces trois, j'en ai cru deux me figurant y avoir quelque droit : j'ai cru que j'étais sage et que j'étais belle, ce qui est une bien grande vanité. Mais lorsqu'on m'a dit que j'étais vertueuse et sainte, je n'ai jamais douté qu'on se trompât, et je n'ai jamais eu à me confesser d'un consentement donné à une pareille pensée.

Saint Philippe de Néri se fâchait quand ses disciples le traitaient de saint :

## Les instruments de la perfection

Père, vous êtes un saint, lui disait le cardinal Frédéric Borromée. — Je ne suis pas ce que vous croyez, répondait Philippe, avec tant de force, ajoute le cardinal, que c'était chose divine... Il disait encore : « Que pensez-vous ? Je suis un homme comme les autres. — Fasse Dieu que je sois tel qu'on s'imagine ! — Combien de petites filles passeront avant moi au paradis ! etc., etc. » Au cours de sa dernière maladie, il déclarait constater qu'il n'avait fait aucun bien, et demandait le temps de gagner enfin quelques mérites : « Si je guéris, disait-il à un vieux capucin qui lui faisait visite, je veux changer, de vie.

Ainsi parlent les vrais saints. Au contraire, lorsque la sainteté n'est qu'une attitude extérieure, sans le solide fondement des vertus, l'orgueil secret qui la soutient ne peut donner toujours le change, et se trahit à l'occasion par quelque surprise. Le même saint Philippe de Néri reçut un jour mission du Pape d'aller examiner, dans un monastère voisin de Rome, une religieuse dont on vantait les révélations et les extases. Il faisait un temps abominable : Philippe, parti sur une mule, arrive au couvent trempé jusqu'aux os. La Sœur est introduite : elle entre, pleine de douceur et d'onction, dans la pièce où le saint s'est assis ; celui-ci, en fait d'examen, lui tend sa jambe couverte de boue : « Tirez-moi donc mes bottes », dit-il. À ces mots, la religieuse prend une attitude scandalisée. L'homme de Dieu n'en demanda pas davantage. Il remonta sur sa mule et revint exposer au Saint-Père qu'une personne si dépourvue d'humilité ne pouvait avoir ni les grâces ni les vertus qu'on lui prêtait.

Dans notre siècle, une certaine Rose Tamisier passait également pour favorisée de grâces extraordinaires. On envoie, pour

## Ne pas vouloir être dit saint

étudier son cas, un ecclésiastique prudent, qui, mis en sa présence, lui demande : « C'est vous, n'est-ce pas, qui êtes la sainte ? » Et elle de répondre : « Oui, mon Père ! » L'épreuve fut jugée suffisante.

Si saint Benoît nous met en garde contre le mirage de la sainteté, il ne nous défend pas pour autant de chercher à devenir des saints. Bien au contraire, c'est là très certainement le désir de Dieu, et nous ne saurions mieux faire que de tendre tous nos efforts vers ce but. Seulement, il importe de bien voir en quoi consiste la sainteté : or, aux yeux de l'Église, celle-ci se manifeste essentiellement par la pratique des vertus. « Pour canoniser un serviteur de Dieu, déclare le Pape Benoît XIV, il suffit qu'on ait la preuve qu'il a pratiqué à un degré éminent et héroïque les vertus dont l'occasion lui était offerte, selon sa condition, selon son rang, et selon l'état de sa personne. » Ainsi il n'est pas question d'entreprendre des choses extraordinaires mais chercher à pratiquer les vertus chrétiennes en accomplissant son devoir d'état, tel est le chemin qui conduit à la sainteté. Nous reviendrons sur ce point dans le chapitre suivant.



## L'ACCOMPLISSEMENT QUOTIDIEN DE LA VOLONTÉ DE DIEU

*Præcepta Dei factis quotidie adimplere.*

Si quelqu'un donc désire la sainteté, qu'il la cherche non dans la singularité de sa façon de vivre, mais dans l'accomplissement quotidien des œuvres que prescrit la loi de Dieu. Aucune pratique de dévotion, aucune pénitence, aucune société, aucun lieu n'a, de soi, la vertu de nous rendre parfaits : on trouve des saints sous tous les climats, dans toutes les professions, à tous les degrés de l'échelle sociale. Les uns ont vécu dans le monde, et d'autres dans la solitude ; les uns ont paru au milieu de leur siècle comme marqués d'un signe divin et ont accompli des œuvres étonnantes ; les autres ont vécu ignorés des hommes et sans gloire jusqu'à leur mort. On compte parmi eux des riches et des pauvres, des rois et des esclaves, des Docteurs et des illettrés : mais le trait commun que l'on retrouve chez tous, au milieu de ces caractères accidentels, est le souci dominant d'accomplir la volonté de Dieu ; et c'est par là qu'ils sont devenus saints. « Conformer sa volonté à la volonté de Dieu, dit sainte Thérèse, est la plus sublime perfection à laquelle on puisse s'élever dans le chemin spirituel » Nous

## Les instruments de la perfection

n'avons pas à chercher autre chose en cette vie ; et nous tenons là au contraire le moyen infallible d'arriver aux sommets de la vertu.

Un jour, raconte saint Alphonse de Liguori, la bienheureuse Stéphanie Soncino, dominicaine, fut, au cours d'une vision, conduite au ciel ; elle y vit plusieurs personnes, qu'elle avait connues sur la terre, placées au rang des Séraphins. Il lui fut en même temps révélé qu'elles s'étaient élevées à ce degré sublime de gloire par la parfaite union de leur volonté à celle de Dieu durant leur vie.

C'est pourquoi saint Benoît, après avoir mis son disciple en garde contre le mirage d'une fausse sainteté, replace sous ses yeux la règle d'or qui le gardera de toute illusion et qui résume, dans une formule d'une densité admirable, toute la longue exhortation du Prologue de la Règle : « Accomplir les préceptes de Dieu – par ses actes – chaque jour. » Méditons ces mots l'un après l'autre.

Et d'abord, « les préceptes de Dieu ». Tout l'effort de celui qui cherche la perfection doit tendre à les accomplir, et à les accomplir pleinement : adimplere. Si tu veux entrer dans la vie, dit Notre-Seigneur, observe les commandements [saint Matthieu XIX, 19]. Sur quoi saint Bonaventure remarque que cette parole contient la somme de notre salut : car d'une part elle met en évidence la fin unique que nous devons poursuivre : la vie éternelle ; et d'autre part elle montre le moyen unique d'atteindre cette fin : l'observation des commandements.

Que chacun comprenne bien, écrit saint Pierre d'Alcantara, que le but de tous [les] exercices et de toute la vie spirituelle est l'obéissance aux commandements de Dieu, et l'accomplissement de la divine volonté ; et que pour cela il est

## L'accomplissement quotidien de la volonté de Dieu

nécessaire que la volonté propre, qui lui est si contraire, meure, afin que, de cette manière, la volonté divine vive et règne en nous... Que ce doive être là la fin de toutes nos lectures et de toutes nos oraisons, je ne veux point d'autre preuve que cette divine prière contenue dans le psaume *Beati immaculati in via* [Ps. CXVIII]. Ce psaume, composé de cent soixante-seize versets, n'en renferme pas un seul qui ne parle de la loi de Dieu et de l'observation exacte de ses commandements. Le Saint-Esprit a voulu qu'il en fût ainsi, afin que les hommes vissent clairement par là comment toutes leurs oraisons et leurs méditations devaient se rapporter en tout et en partie à cette fin, c'est-à-dire à la garde et à l'accomplissement de la loi de Dieu. Tout ce qui s'écarte de ce principe est un des plus subtils et des plus spécieux artifices de notre ennemi...

Gardons-nous donc des pièges par lesquels celui-ci travaille sans cesse à nous faire sortir du chemin de l'obéissance, et tenons pour assuré qu'il n'y a point de beauté spirituelle pour l'homme, point de perfection, en dehors de l'accomplissement de la divine volonté. Or cette dernière se manifeste à nous, dans ses lignes essentielles, par les Dix commandements. L'âme qui cherche Dieu ne saurait donc négliger d'étudier attentivement ceux-ci, et l'on a vu déjà qu'ils ont été posés par saint Benoît en tête des « instruments des bonnes œuvres ».

Ces commandements émanent de Dieu lui-même, c'est-à-dire de notre Créateur, de Celui à qui nous devons tout, et qui a sur nous les droits les plus étendus. Ils nous expriment sa volonté formelle et nous indiquent toutes les obligations que nous avons envers sa souveraine Majesté, puis envers le prochain. Ils nous enseignent la vraie façon d'aimer Dieu comme

## Les instruments de la perfection

il veut être aimé, selon cette parole de Notre-Seigneur : Si vous m'aimez, gardez mes commandements [saint Jean XIV, 15]. Ils sont ce psaltérion à dix cordes sur lequel l'âme juste, avec David, chante la gloire de son Dieu et lui compose, en menant une vie droite, un perpétuel cantique d'amour.

Ils sont marqués du sceau de la Sagesse éternelle, qui les a merveilleusement adaptés aux besoins de notre nature, mettant en eux les remèdes convenables contre les trois concupiscences, sans cependant imposer à nos forces un fardeau trop lourd : Ce commandement... n'est ni au-dessus de vous, ni loin de vous, disait le Seigneur au peuple d'Israël. Il n'est point dans le ciel, pour vous donner lieu de dire : Qui de nous est capable de monter au ciel ?... Il n'est point aussi au-delà de la mer, pour que vous alliez dire : Qui de nous pourra passer la mer ?... Mais il est tout proche de vous, dans votre bouche et dans votre cœur, afin que vous l'accomplissiez [Deut. XXX, 11 sqq.].

Enfin, ces préceptes sont pleins de l'amour que Dieu nous porte. Aucun père, aucune mère, ne désirent le bonheur de leurs enfants avec autant d'ardeur que Dieu désire celui de chacune des créatures faites à son image. Pour les conduire au royaume qu'il leur a préparé, il a tracé la voie royale de l'obéissance, et le long de cette voie il a disposé les trésors de ses grâces. En la suivant, l'homme est assuré de trouver le bonheur, pour cette vie et pour l'éternité.

Aussi, le Psalmiste, parlant de la loi divine, ne se contente pas de dire qu'il l'accomplit par crainte ou par respect : mais il chante son affection pour elle avec de véritables transports : Comment j'ai aimé votre loi, Seigneur ? s'écrie-t-il. Elle est tout le jour l'objet de ma méditation... J'ai chéri vos comman-

## L'accomplissement quotidien de la volonté de Dieu

dements plus que l'or et la topaze... Le commandement du Seigneur est étincelant, il illumine les yeux. Les jugements du Seigneur sont plus désirables qu'une abondance d'or et de pierres précieuses : ils sont plus doux que le miel et son rayon [Pss. CXVIII, 97 ; XVIII, 8, 12].

Cet amour de la Loi divine cependant ne doit pas rester théorique il faut qu'il se traduise par des actes. Mes frères, dit saint Jacques, soyez des exécuteurs de la parole (divine), et non pas seulement des écouteurs, vous abusant vous-mêmes [Jac. I, 22]. Il n'est pas difficile d'exalter dans ses discours la beauté des commandements de Dieu ; il ne faut qu'un peu de talent pour composer de chaleureuses exhortations à l'obéissance. Autre chose est de célébrer la vertu, autre chose de la pratiquer. Parmi les moralistes de l'antiquité, bien peu se sont élevés dans leurs écrits à la hauteur de Sénèque : nul païen n'a parlé un langage plus voisin de celui de l'Évangile. Cependant cet homme, qui blâmait avec tant de sévérité les courtisans, vécut continuellement à la cour ; il critiquait les flatteurs, mais composait des discours à la louange des affranchis ; il déclamait contre la richesse et contre le luxe : mais sa fortune dépassait dix-sept millions de drachmes, et son mobilier comprenait, entre autres pièces, cinq cents tables de bois de cèdre, montées en ivoire et toutes pareilles, sur lesquelles il prenait de délicieux repas.

Si nous citons cet exemple, c'est qu'il montre au vif une des plus grandes plaies de la nature humaine : il y a entre la doctrine que nous professons et la vie que nous menons, entre notre façon de parler et notre manière d'agir, une sorte de fissure par laquelle notre âme se vide perpétuellement. On parle de vertu, on en parle avec chaleur et conviction, on croit l'aimer sincèrement : on ne fait rien ou à peu près rien pour l'ac-

## Les instruments de la perfection

quérir ! Et c'est là l'un des reproches les plus sévères que Notre-Seigneur ait adressés aux Pharisiens : ils disent, et ils ne font pas [saint Matthieu XXIII, 3]. Lui, au contraire, le divin Maître, s'appliqua à faire d'abord, et puis après seulement, à enseigner. Tous les préceptes, tous les conseils qu'il a donnés à ses disciples, il les a pratiqués lui-même avec la dernière perfection. Il avertit les hommes qu'ils seront jugés sur leurs œuvres, et qu'il ne suffit pas de crier : Seigneur, Seigneur, pour entrer dans le royaume des cieux, mais qu'il faut accomplir la volonté divine, la réaliser par des actes : ce que saint Benoît exprime par ces mots : factis adimplere.

À quoi il ajoute : quotidie. C'est chaque jour, en effet, qu'il faut travailler à devenir meilleur car, dit l'Apôtre, bien que l'homme extérieur se corrompe, cependant l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour [II Cor. IV, 16]. De même, en effet, que notre corps s'avance lentement vers la mort et se transforme par une évolution insensible, mais continue, pour passer de la jeunesse à la vieillesse ; de même, et en sens inverse, c'est par une gradation quotidienne et invisible que l'âme doit s'élever peu à peu de l'état de nature aux plus hautes vertus.

C'est dire que la recherche de la perfection s'apparente étroitement à l'accomplissement exact du devoir quotidien. La fausse idée que l'on se fait de la sainteté, ici encore, nous égare : nous rêvons de missions extraordinaires, de solitudes lointaines, de fondations, de prédications, de persécution, de martyre, que sais-je !... et nous négligeons le devoir quotidien, l'humble devoir du moment, devoir sans gloire, sans attrait souvent, mais qui est néanmoins la seule chose que Dieu attende de nous !

## L'accomplissement quotidien de la volonté de Dieu

Sachez-le, disait à Cassien l'abbé Abraham, la ruse la plus subtile du démon, le piège le mieux dissimulé où il précipite les pauvres imprudents, consiste à leur ravir, tandis qu'il leur promet des biens plus considérables, le gain nécessaire du progrès quotidien.

Pendant que notre imagination s'attarde ainsi à des projets grandioses, le temps passe : le jour de notre vie s'avance vers son soir, et la nuit vient, la nuit où nul ne peut plus travailler.

Oh ! quel désespoir doit éprouver au moment de la mort l'âme qui a follement gaspillé les années de son existence à courir après les vanités de ce monde, et qui n'a rien amassé pour l'éternité ! Comme elles lui paraissent précieuses maintenant, ces heures dont elle ne savait que faire, et qu'elle traînait tour à tour dans une pesante oisiveté ou dans des plaisirs sans lendemain ! Rien n'est moins, estimé des hommes que le temps, et il n'est rien dont ils devraient être plus avares. « Tu as perdu de l'or, dit saint Jean Chrysostome ? tu pourras le retrouver. Mais le temps perdu, jamais. » Oh ! si les âmes qui souffrent dans le Purgatoire avaient encore le temps de gagner une indulgence ! Si les damnés pouvaient retrouver une seule minute de liberté et faire l'acte de contrition qui les sortirait de l'Enfer !... Il est trop tard, la journée où s'opère le labeur du salut est finie pour eux, la nuit est venue, la nuit où nul ne peut plus travailler...

Le juste au contraire ne néglige rien. Comme un bon ouvrier, il s'applique à ne laisser perdre aucune partie du temps que Dieu lui accorde pour se sanctifier. Bien plus, il s'efforce de faire rendre à chacune de, ses journées, de ses heures, de ses minutes, leur pleine mesure – adimplere. Comment cela ? En se donnant au travail que lui assigne l'obéissance avec tout le

## **Les instruments de la perfection**

soin, tout l'esprit de foi, et toute la charité possibles. La perfection ne consiste pas à faire de grandes choses, mais à faire parfaitement ce que l'on a à faire. Alors la vie des justes croît, dit l'Écriture, comme une lumière brillante et s'avance jusqu'au jour parfait [Prov. IV, 18]. De même, en effet, que la lumière du jour, se dégageant peu à peu des ombres de la nuit, s'accroît d'un mouvement continu jusqu'à son méridien, où elle brille de tout son éclat ; de même la vie du juste s'élève peu à peu au-dessus des ténèbres de l'ignorance et de la concupiscence, jusqu'au moment où elle atteint le point suprême de sa course, et où Dieu, la faisant sortir de l'orbe que suit le monde, la fixe pour jamais dans le jour sans déclin de l'éternité.

## LA CHASTETÉ

*Castitatem amare*

La chasteté est une vertu qui a pour objet de garder le corps et l'âme indemnes de toute souillure. Son nom lui vient, dit saint Thomas, du mot castigare – châtier –, parce qu'elle s'emploie à mater la chair et à la mettre sous le joug de la raison. En tant que vertu particulière, elle s'oppose aux péchés qui relèvent des VI<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> Commandements. Elle comporte alors trois degrés : la chasteté conjugale, dont l'Encyclique Casti Connubii vient de rappeler les principes ; la viduité, à laquelle saint Paul a tracé ses devoirs ; et enfin la virginité.

Dans un sens plus général, le mot chasteté sert à désigner le renoncement aux plaisirs des sens, quels qu'ils soient. Elle embrasse alors l'ensemble de la mortification. Saint Basile écrit, par exemple :

Garde-toi chaste en toutes choses, mon fils, si tu veux voir le Seigneur établi dans sa gloire. Garde ton cœur de toute souillure, et ne donne point à ton ennemi accès auprès de toi.

Saint Isidore de Séville, dans son livre des Étymologies, fait dériver du mot castus (chaste), celui de castrum, qui désigne un bourg fortifié, et qui donne au pluriel castra (le camp).

## Les instruments de la perfection

Le nom de camp (castra), dit-il, qui sert à désigner les stationnements des soldats, vient de casta : la licence en effet était rigoureusement bannie de ces lieux, où jamais une femme n'était admise... Les anciens appelaient castrum un bourg situé sur une hauteur, où les habitants vivaient sévèrement retirés, de crainte qu'en vaguant de-ci de-là, ils ne tombassent aux mains de l'ennemi.

N'en déplaise aux philologues, ces rapprochements étymologiques, que nos Pères affectionnaient, sont extrêmement suggestifs et aident beaucoup à comprendre les réalités spirituelles par le moyen des objets matériels. Rien ne fait mieux saisir ce que doit être la vraie chasteté que cette comparaison avec une forteresse ou un camp retranché. On voit là clairement que cette vertu demande avant toutes choses une attitude défensive très marquée vis-à-vis du mal.

Soyez de tous côtés inaccessible par vos paroles, vos actions, vos pensées, vos mouvements, écrit saint Grégoire de Nazianze. Votre ennemi vous examine sans cesse. Il cherche l'endroit faible et découvert pour vous frapper. Plus vous êtes nette et brillante, plus il a envie de ternir votre pureté.

On sait avec quel soin les Romains établissaient leurs camps chaque fois que les légions s'arrêtaient dans leurs courses lointaines, elles s'entouraient aussitôt d'un réseau de retranchements assez solidement établis pour qu'elles pussent s'y sentir en sécurité. De même, l'âme chaste, partout où elle se trouve, se hâte de prendre ses sûretés contre les ennemis qui la menacent, et se hérise de défenses. Semblable encore à une forteresse, elle vit sur les hauteurs, elle surveille étroitement ses pensées, ses désirs, ses affections ; elle ne les laisse point

## La chasteté

vagabonder de droite et de gauche, elle les tient soigneusement renfermés en elle-même, pour les protéger contre le monde et contre le démon.

Il faut si peu de chose pour faire tomber même les plus saints ! David avait reçu déjà de Dieu les plus hautes marques de faveur : et cependant il lui suffit d'un regard indiscret pour tomber coup sur coup dans le crime d'adultère, puis dans celui d'homicide. C'est pourquoi la chasteté veille jalousement sur la liberté des yeux, sur les conversations, sur les lectures, sur les visites et les amitiés. « Elle fuit, dit saint Bonaventure, les familiarités suspectes et tout ce qui leur donne occasion, comme les lettres trop tendres, les civilités excessives, les attentions trop obséqueuses, les paroles douces et flatteuses, les présents fréquents. » Elle évite l'oisiveté, la nonchalance, la gourmandise. Elle est toujours vigilante, toujours en garde ; elle se sait menacée à la fois au dehors et au dedans. L'homme porte en effet, dans cette concupiscence qui naît avec lui et qui ne le quitte qu'au tombeau, un ennemi toujours prêt à le trahir. L'inclination au plaisir, qui est comme le fond de sa nature, le harcèle sans cesse de désirs importuns : elle s'identifie avec l'aiguillon de la chair dont a parlé saint Paul, et que le démon utilise à tout propos pour le faire tomber dans le péché.

Ces luttes, disait Dieu à sainte Hildegarde, m'apparaissent plus fécondes et plus resplendissantes que le soleil, et d'un parfum plus excellent que l'odeur suave des aromates ; parce que lorsque vous réprimez en vous, dans un si rude combat, les feux de la volupté, vous imitez mon Fils unique dans ses souffrances. Et quand vous persévérez ainsi, vous méritez une gloire éclatante dans le royaume céleste, Ô fleurs ravissantes ! mes anges admirent dans votre combat

## Les instruments de la perfection

que vous évitiez la mort ; que, dans la boue empoisonnée du monde, vous ne soyez pas souillées, malgré que vous portiez un corps de chair, mais que vous fouliez celui-ci aux pieds par le vœu (de chasteté) ; ce pourquoi vous serez glorifiées dans leur compagnie.

L'Apôtre gémissait de cette guerre intestine qu'il lui fallait soutenir : il suppliait Dieu de l'en délivrer, et Dieu ne l'exauçait point, parce que ce sont précisément ces combats courageusement supportés qui feront la gloire de la chasteté dans la vie éternelle.

Que les âmes qui tendent à la perfection ne s'étonnent point de sentir l'aiguillon de la chair les attaquer, et parfois avec la dernière violence ! Qu'elles implorent avec confiance la miséricorde divine et la protection de la Reine des Anges ; qu'elles forment souvent la résolution bien arrêtée de ne jamais consentir aux suggestions mauvaises, et bien loin d'être avilies par cette épreuve, elles en retireront une gloire éternelle.

Saint Benoît dit qu'il faut aimer la chasteté. Il nous donne à entendre par là qu'il ne suffit point d'observer les lois essentielles de cette vertu, mais qu'il faut l'embrasser avec amour. Notre-Seigneur, en effet, nous enseigne à mots couverts dans l'Évangile qu'il y a, parmi les hommes, trois façons de garder la continence : les uns le font comme par nature, d'autres par force, et d'autres enfin par amour [saint Matthieu XIX, 12].

Il y a des hommes qui, peu portés par leur tempérament aux passions vives, soigneusement protégés dès leur enfance contre tout contact pernicieux, se tiennent, sans beaucoup d'efforts, toujours éloignés des péchés d'impureté : ce sont eux qui sont dits chastes dès le sein de leur mère. D'autres acceptent l'obligation de cette vertu comme par force : ils voient qu'elle est

## La chasteté

attachée par l'Église, comme une condition nécessaire, à l'état qu'ils veulent embrasser, ils prennent l'engagement de la garder, et le tiennent loyalement ; mais ils le font sans attrait ; ils ne conçoivent point la splendeur de la chasteté ; ils sont fidèles au vœu, indifférents à la vertu.

Ces deux formes de la continence sont louables : elles ne suppriment ni l'une ni l'autre le choix du libre arbitre, et sont ainsi pour l'homme une source de grands mérites. Mais la troisième espèce leur est incomparablement supérieure : elle consiste à embrasser la pureté en vue du royaume des cieux, c'est-à-dire par amour. Celle-là est le trait propre du christianisme, le plus magnifique triomphe qu'ait remporté sa doctrine sur le règne de la chair et du démon. Les moralistes païens, qui ont étudié et loué les autres vertus, au point qu'on croirait parfois, en les lisant, lire des textes chrétiens, ont toujours ignoré la virginité.

On trouvera bien parmi les Grecs, écrit saint Jean Chrysostome, un petit nombre de philosophes qui ont méprisé les richesses et surmonté la colère : mais jamais la fleur de la virginité n'a paru dans leurs jardins.

De même le démon, que saint Augustin nomme si bien le singe de Dieu – *simia Dei* –, n'a jamais pu la détourner à son avantage.

Il s'est fait, écrit Dom Mège, un monde dont il est le Prince ; il s'est fait une église, dont il est la divinité ; il s'est fait des temples où on lui a offert des sacrifices ; il s'est fait des dévots qui l'ont servi par des vertus fausses ; il a si bien imité les vertus chrétiennes qu'il s'est trouvé nombre d'idolâtres qui ont été plus sages, plus justes, plus libéraux, plus

## Les instruments de la perfection

généreux en apparence que les chrétiens. Mais cet esprit rusé n'a jamais bien pu contrefaire la virginité.

Celle-ci appartient en propre à l'Église, dont elle est à la fois le fondement et la gloire. En dehors d'elle, il est impossible de trouver une institution où la chasteté se maintienne à travers les siècles de façon durable, car cet état est si contraire à la nature humaine que la grâce est indispensable pour en soutenir la pratique<sup>5</sup>. Seule l'Épouse du Christ est assez forte pour l'imposer à ses ministres, et seule elle la voit fleurir toujours verdoyante dans son sein. Elle est marquée au signe de la Vierge, comme le monde au signe de la Bête.

Les vierges ont toujours été considérées par elle comme la partie choisie de son troupeau.

Elles sont, dit saint Cyprien, la fleur de l'ordre ecclésiastique, la beauté et l'ornement de la grâce du Saint-Esprit, la

---

<sup>5</sup> Les exceptions très rares que l'on pourrait citer, telles que les Vestales et peut-être les prêtresses de Pallas, ne font, si on les examine de près, que confirmer la règle. Les Vestales, dont l'origine se confond avec celle même de Rome, subsistèrent, il est vrai, jusqu'en l'an 394 après Jésus-Christ, où elles furent supprimées par Théodose. Leur état comportait l'obligation de la chasteté, sous peine de se voir enterrées vivantes. Mais saint Ambroise s'élève avec véhémence contre leur assimilation aux vierges chrétiennes. C'était là, dit-il, une virginité de parade, temporaire et payée. Les vestales étaient au nombre de six seulement : elles possédaient des privilèges extraordinaires ; elles étaient mises au rang des plus hautes dignités de l'État, comblées d'honneurs et d'égards, et, seules parmi toutes les femmes romaines, elles jouissaient de la personnalité civile. De tels avantages compensaient bien l'obligation de la continence, qui cessait d'ailleurs pour elles lorsqu'elles sortaient de charge, c'est-à-dire au plus tard à 40 ans. Elles pouvaient alors librement se marier. Comment supposer, au surplus, qu'une religion qui rendait un culte à Vénus, et dont les dieux s'adonnaient aux passions les plus honteuses, ait pu aimer vraiment la virginité ?

## La chasteté

joie de l'Église, un ouvrage tout pur de louange et d'honneur, l'image divine, la partie la plus brillante de l'héritage de Jésus-Christ.

Elles sont semblables aux Anges : à ce titre, elles constituent sur la terre la cour du Roi des rois, et Notre-Seigneur veut en avoir toujours près de Lui. Car il a un amour inexprimable pour la virginité. Lui qui a voulu se faire en tout semblable aux fils des hommes et se mettre au rang des plus pauvres, il s'est, sur ce point seulement, réservé les plus magnifiques privilèges : il a été conçu dans le sein d'une Vierge, il s'est donné une famille où le père et la mère étaient vierges, et s'est fait précéder dans sa mission par un Précurseur vierge. Lui qui ne fait point acception de personnes, Il a donné cependant les marques les plus manifestes de préférence à l'un des douze Apôtres, parce qu'il était vierge.

Jésus, écrit saint Jérôme, aima plus que les autres l'Évangéliste Jean, qui reposa sa tête sur sa poitrine ; qui, porté sur les ailes de la virginité, courut plus vite que Pierre au tombeau du Seigneur, et, pénétrant plus profondément dans les mystères de la divine nativité, osa écrire ce que les siècles anciens avaient ignoré : Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu.

Aimons donc la chasteté, selon le conseil de notre Bienheureux Père. Travaillons avec persévérance à dépouiller l'âme des moindres attaches avec la créature, pour lui permettre de s'élever librement vers son Créateur, car, dit le livre de la Sagesse, c'est la pureté qui donne une place tout près de Dieu [Sap. VI, 20].



## NE HAÏR PERSONNE

*Nullum odire.*

L'obligation des préceptes négatifs est plus étendue que celle des préceptes positifs : c'est là un axiome de morale. On dit des premiers qu'ils valent *semper et pro semper*, tandis que les seconds obligent seulement *semper*. Ceux-ci, en effet, bien qu'ils soient toujours en vigueur, ne s'imposent à nous qu'à certains moments déterminés : ainsi en va-t-il, par exemple, du jeûne, de l'assistance à la messe, etc. Les autres, au contraire, obligent en tout temps et en tout lieu ; ils nous tiennent partout et toujours sous leur emprise.

En vertu de ce principe, il convenait que, dans la série des instruments de la perfection, le précepte par excellence, celui que Notre-Seigneur nous a laissé comme dominant tous les autres, fût énoncé au moins une fois sous la forme négative, afin de marquer qu'il ne souffre aucune exception. « Ne haïr personne », cela veut dire qu'il faut aimer tous les hommes : tous, quels qu'ils soient, parce qu'ils ont été créés à l'image de Dieu et rachetés du sang de son Fils, ont droit à notre affection.

Ainsi, il ne suffit pas de pratiquer la charité dans un petit cercle choisi : contre ce travers, si fréquent parmi les personnes de dévotion, Notre-Seigneur nous a soigneusement mis en

## Les instruments de la perfection

garde : Si vous n'aimez, dit-il, que ceux qui vous aiment, quelle récompense en aurez-vous ? Les publicains ne le font-ils pas aussi ? [Matth. V, 46] Le précepte de la charité n'admet aucune limite, aucune dispense : de même qu'un homme, s'il se proposait de faire le bien tous les jours de sa vie, sauf un seul qu'il réserverait pour le péché, ne saurait se flatter d'avoir vraiment l'amour de Dieu ; de même celui qui voudrait aimer tous les hommes, hormis un seul, resterait en dehors de la vraie charité.

Tel est le sens dans lequel il faut entendre l'avertissement de « ne haïr personne ». Que ce soit là la pure doctrine de l'Évangile, on n'en saurait douter. Et cependant, si l'on y regarde de plus près, la formule paraît en contradiction avec maints passages de la Sainte Écriture : car il suffit d'ouvrir celle-ci pour y trouver à foison des textes qui semblent justifier, commander, ou magnifier la haine. En voici deux, à titre d'exemple, pris parmi les plus formels et les plus difficiles à expliquer. Le premier est celui où Dieu lui-même, modèle de toute perfection, déclare par la bouche du prophète Malachie : J'ai aimé Jacob et j'ai haï Ésaü[Mal. I, 2] ; le second, cet avertissement de Notre-Seigneur à ceux qui veulent le suivre : Si quelqu'un vient à moi, et s'il ne hait point son père, sa mère, etc., il ne peut être mon disciple[saint Luc XIV, 26].

Nombre de commentateurs modernes interprètent ces passages en édulcorant le mot de « haïr », et en le prenant au sens de « aimer moins » ou « négliger ». Mais ces explications ont l'inconvénient d'affadir le texte sacré, de lui ôter toute la vigueur que l'Esprit-Saint a voulu lui donner. Les Pères au contraire gardent au mot son sens exact, et saint Jérôme remarque, à ce propos, avec quel soin nous devrions fuir une

## Ne haïr personne

conduite qui mérite la haine de Dieu !

Car la haine existe en Dieu : lorsque, à l'exemple des Séraphins, nous chantons devant Lui : Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées, nous célébrons là, avant toutes choses, la séparation absolue, irréductible, définitive – (car saint veut dire « séparé ») – qui existe entre le mal et Dieu. Dieu hait le mal, il le déteste, il l'exècre, il éprouve pour lui une répulsion dont rien ne peut nous donner une idée. Il voudrait que nous fassions de même, il nous y exhorte par la voix du Psalmiste : Vous qui aimez le Seigneur, dit-il, haïssez le mal [Ps. XCVI, 10]. Il montre le bienfait d'une telle attitude lorsque, pour célébrer la gloire des Vierges, il leur fait dire par l'Église : Tu as aimé la justice et tu as haï l'iniquité c'est pour cela que le Seigneur t'a choisie [XLIV, 8].

La haine du mal constitue l'un des éléments essentiels de la perfection. Elle est la marque des âmes viriles, auxquelles elle sert comme de hache pour trancher les défauts et les affections naturelles. Lorsqu'au contraire elle manque, c'est en vain que l'on entasse prières et bonnes œuvres : Ne dis pas, écrit le fils de Sirach : la multitude de mes offrandes touchera le Seigneur [Eccli. VII, 11]. Sur quoi saint Bonaventure ajoute :

Tous les sacrifices et toutes les aumônes qui s'accomplissent dans l'univers entier ne sont pas capables de sauver une seule âme, ni même d'expier une seule faute mortelle, aussi longtemps que cette âme ne voudra point renoncer au péché.

Ainsi, considérée en soi, la haine est chose bonne, et le mot ne doit pas nous en effrayer. Mais, comme les autres puissances de notre âme, celle-là a été désaxée par le péché originel et détournée de sa fin propre. L'homme a dirigé contre son

## Les instruments de la perfection

frère l'arme qui lui était donnée pour combattre ses défauts : il est devenu « un loup pour l'homme », qu'il devait aimer, et il s'est pris de complaisance pour le péché, qu'il devait haïr.

Celui qui travaille à « la conversion de ses mœurs » cherchera donc, non pas à détruire cette puissance, mais à la remettre en face de son véritable objectif. C'est pourquoi saint Benoît n'a pas dit : « Ne pas haïr », mais il a dit : « Ne haïr personne ». Au chapitre soixante-quatrième de sa Règle, il condense dans une formule lapidaire – peut-être tirée de saint Augustin – toute la vraie doctrine sur ce sujet : Qu'il hâisse les vices, qu'il aime ses frères.

La haine, pour demeurer bonne, ne doit pas être personnelle ; son objet est le péché, non le pécheur ; son rôle est de poursuivre le mal, c'est-à-dire la difformité causée dans la créature par la volonté pervertie, mais non la nature, œuvre de Dieu et toujours bonne en soi. En outre, elle doit être effective, et non pas affective. La haine affective a son siège dans la sensibilité : elle agit en dehors du contrôle de la raison. La haine effective procède de la volonté et règle délibérément l'emploi des moyens qu'elle juge propres à faire disparaître le mal, ou du moins à en arrêter les progrès.

Ces précisions faites, reprenons les textes cités tout à l'heure et examinons-les, non plus aux seules lumières de la grammaire, mais à celles de la théologie. Lorsque Dieu déclare : J'ai aimé Jacob et j'ai haï Ésaü, ses paroles ne sauraient en aucune façon s'entendre dans un sens personnel. Elles s'appliquent en effet aux deux fils de Rébecca, alors qu'ils étaient encore dans le sein de leur mère : supposer qu'avant même leur naissance, Dieu a détesté l'un et chéri l'autre, ce serait admettre la doctrine de la prédestination, à la manière de Pélage ou de Calvin.

## Ne haïr personne

« [Il] ne pouvait, écrit saint Augustin, aimer dans l'un les œuvres de justice qu'il n'avait pas faites encore, ni haïr dans l'autre la nature humaine que lui-même avait créée bonne. »

Mais, dans sa prescience qui n'ignore rien de l'avenir, Dieu voyait à l'avance que Jacob serait docile à la grâce, tandis qu'Ésaü demeurerait esclave de ses passions. Dès lors, il aimait chez Jacob le don gratuit de sa miséricorde qui, librement accepté, ferait germer dans cette âme une floraison de vertus : il haïssait au contraire chez Ésaü la volonté propre, qui se mettrait au service des mauvais instincts, et entraînerait dans la voie de la perdition cette créature choisie par lui pour continuer la descendance des grands Patriarches. Il la détestait d'une haine effective, de celle qui corrige pour redresser : N'ai-je pas, continue-t-il, réduit ses montagnes en solitude et livré son héritage aux dragons du désert ? [Mal. I, 3]

De même ce serait une monstruosité que d'entendre à la lettre et dans un sens personnel les paroles par lesquelles Notre-Seigneur prescrit de « haïr » ses parents. Ceux-ci gardent toujours, en tout état de cause, un droit primordial à l'affection de leurs enfants. Mais parce que trop souvent l'amour paternel ou maternel devait abuser de ce droit, créant ainsi un constant et terrible obstacle aux vocations religieuses, Notre-Seigneur a employé à dessein le mot de « haïr », pour ne laisser place à aucune hésitation ni à aucun scrupule. Quand le Divin Maître appelle, il faut fouler aux pieds toutes les attaches naturelles tendues pour nous retenir ; il faut haïr, chez nos parents, d'une haine effective, leur volonté propre qui, se dressant contre la volonté de Dieu, risque de les conduire à leur perte éternelle. Il faut les haïr, comme le Prophète royal, d'une « haine parfaite », d'une haine sœur de la charité, d'une haine d'amour si l'on ose

## Les instruments de la perfection

ainsi parler, qui ne craint pas d'employer des moyens cruels en apparence pour empêcher que Dieu ne soit offensé.

Quant à la mauvaise haine, la haine qui ne cherche qu'à nuire, il faut en détruire jusqu'au moindre ferment. Elle est le principe de la mort spirituelle, et produit en tout des effets qui sont la contrepartie de ceux de la charité. Le dommage dont elle est la cause est infini : si l'âme n'a pas le soin et la volonté de s'en délivrer, elle est rejetée de la voie du salut. Ses sacrifices ne sont plus agréés, le pardon lui est refusé, car Dieu ne pardonne qu'à ceux qui pardonnent ; la source de la grâce lui est fermée. Elle se blesse et se déchire elle-même par les coups qu'elle veut porter à autrui ; elle garde en son sein un ennemi plus redoutable qu'une armée de persécuteurs ou de démons. Tout l'enfer réuni ne pourrait lui faire autant de mal que le sentiment qui la ronge intérieurement.

Celui qui dit qu'il est dans la lumière et qui hait son frère, est toujours dans les ténèbres, écrit saint Jean, le disciple de l'amour [I Jo. II, 9]. Ce qui veut dire, d'après le commentaire de saint Thomas : celui qui se croit dans la lumière parce qu'il est baptisé, parce qu'il fréquente les sacrements, parce qu'il multiplie les œuvres de piété ; et qui conserve cependant dans son cœur un sentiment de haine contre son frère, celui-là n'est pas sorti en réalité du royaume des ténèbres, dont le péché originel l'a fait naître sujet. Il est aussi loin de Dieu que les païens retenus sous le joug de l'idolâtrie. Celui qui hait son frère est dans les ténèbres, il marche dans les ténèbres et il ne sait pas où il va [I Jo. II, 11]. Il est dans les ténèbres, parce que la haine rend aveugle ; elle met comme un bandeau sur les yeux, et oblitère la notion du bien et du mal ; il y marche, parce qu'il s'enfonce de plus en plus dans les vices ; il ne sait pas où il va,

## Ne haïr personne

parce qu'il ignore le châtimeut qui l'attend au terme de sa vie.

Puisque la haine a de si terribles effets, renouçons généreusement à tout ce qui pourrait l'entretenir dans nos Cœurs. Rejetons jusqu'aux plus légers ressentiments, cherchons à bannir du fond de nous-mêmes la moindre rancune, la moindre aversion contre le prochain. Nous constaterons sans peine que l'on ne peut que gagner au change, et qu'il n'y a aucune proportion entre la joie intérieure que l'on goûte à pardonner, et la saveur amère d'une rancune entretenue. Imitons notre adorable Sauveur, qui embrasse tous les hommes dans son amour infini et qui, sur cette terre, donna jusqu'au bout, à ses persécuteurs, les marques de son ardente charité. Alors nous pourrons dire avec l'Apôtre que nous sommes passés de la mort à la vie : celui, en effet, qui n'aime point demeure dans la mort [I Jo. III, 14] ; celui, au contraire, qui aime, participe à la vie même de Dieu, car Dieu est charité, et celui qui demeure dans la charité demeure en Dieu, et Dieu en lui [I Jo. IV, 16].



## **N'AVOIR NI ZÈLE NI ENVIE**

*Zelum et invidiam non habere.*

« C'est de la jalousie que naît la haine », dit saint Grégoire et ces mots suffisent à expliquer pourquoi l'instrument que nous allons étudier fait suite au précédent. Si l'on veut ne haïr personne, il faut s'appliquer à n'envier personne : la jalousie a pour effet de nous rendre odieux le bien du prochain, et, par voie de conséquence, le prochain lui-même.

Que signifie exactement le mot de zelus employé ici par saint Benoît et que l'on rend en français par celui de « jalousie » ? Le terme est pris par la Sainte Ecriture, tantôt en bonne, tantôt en mauvaise part : saint Jean, par exemple applique à Notre-Seigneur lui-même ce verset du Psalmiste : Le zèle de votre maison me dévore [Jo. III, 17], tandis que saint Paul reproche aux Corinthiens le « zèle » qu'ils ont entre eux [I Cor. III, 3].

De même, la Règle enseigne qu'il y a un bon et un mauvais « zèle » : « le premier, dit-elle, sépare de Dieu et mène à l'enfer ; le second sépare des vices : il conduit à Dieu et à la vie éternelle. »

Quelle est donc la racine commune de deux sentiments qui aboutissent à des fins si contraires ?

## Les instruments de la perfection

Le zèle, écrit saint Thomas, de quelque manière qu'on le prenne – c'est-à-dire : en bonne ou en mauvaise part – provient de l'intensité de l'amour. Il est évident en effet que, plus une puissance tend fortement vers un objet, plus elle met d'énergie à repousser tout ce qui entrave ou s'oppose à elle. L'amour donc étant, selon saint Augustin, un mouvement vers l'objet aimé, il cherche, quand il est intense, à écarter tout ce qui lui résiste.

C'est là proprement ce qui constitue le zèle, que l'on définit encore : « Un amour qui ne peut supporter de partage dans l'objet aimé ».

Ainsi, continue le Docteur Angélique, les maris sont animés d'un zèle ardent contre ceux qui chercheraient à leur disputer le cœur de leur femme, qu'ils veulent posséder exclusivement et tout entier. De même les ambitieux s'en prennent à ceux qui semblent se distinguer, comme venant entraver leur propre succès.

Le zèle est donc bon ou mauvais selon la qualité de l'objet sur lequel se porte l'amour. S'il naît de la vraie charité, il s'attaque à tout ce qui empêche l'homme d'aimer Dieu, son âme, et son prochain. Il désire la gloire de Dieu et l'accomplissement de sa volonté ; il ne peut souffrir les résistances qui arrêtent cette volonté, les offenses qui attentent à cette gloire : c'est lui qui porta Phinéas à tuer Zamri pour avoir bravé publiquement la Loi ; Elie à faire massacrer les prêtres de Baal, Mathatias à égorger le Juif qui osait offrir sur l'autel un sacrifice aux idoles. C'est lui encore qui animait saint Jean-Baptiste, quand il appelait les Pharisiens : race de vipères, et Notre-Seigneur lui-même, quand il les menaçait de la malédiction divine.

Il excite l'âme à rechercher les vertus, détruit sa pusillanimité

## N'avoir ni zèle ni envie

té, brise les liens qui entravent son avancement spirituel. Il désire aussi le bien du prochain, souffre de voir celui-ci en proie aux vices ou aux défauts, cherche par tous les moyens à l'en corriger. Il perce l'âme de douleur à la pensée du grand nombre d'hommes qui se perdent : il l'incite à tout mettre en œuvre, à ne craindre ni sa peine, ni les humiliations, ni les souffrances pour empêcher ces irréparables malheurs.

Ce bon zèle est indispensable pour faire des progrès dans le chemin de la perfection : s'il manque, s'il n'agit que faiblement, l'âme est condamnée à végéter dans la tiédeur. Mais pour exercer les effets salutaires que nous venons d'indiquer, il doit demeurer soumis à une sage discrétion : sinon il s'égarera, se mettra insensiblement au service de l'amour-propre, et deviendra « le zèle d'amertume » qui engendre « l'envie » et conduit à la mort.

Saint Benoît distingue en effet le « zèle » et l'« envie ». Certaines éditions anciennes de la Règle, même, portent ici deux instruments différents : *Zelum non habere* ; *invidiam non exercere*. Le sens des deux mots se trouve par là précisé : le premier désigne un sentiment intérieur d'amertume, de tristesse, d'inquiétude, qui porte à prendre en mauvaise part tout ce que l'on voit ; le second s'applique au même sentiment, mais passé dans la volonté et se traduisant par des actes de malveillance. Le zèle est un état habituel de méfiance, qui incline à voir dans tout ce que font les autres une atteinte portée à son honneur, à sa situation, à ses privilèges, à ses droits ; l'envie au contraire s'en prend à telle ou telle personne déterminée. Tandis que le zèle peut être mauvais ou bon, l'envie est toujours un péché.

Saint Jean Damascène a défini celle-ci : « une tristesse du bien d'autrui » ; à quoi saint Thomas ajoute : « en tant qu'elle

## Les instruments de la perfection

diminue notre propre excellence ». Il peut arriver en effet que la prospérité d'autrui fasse naître en nous, par comparaison avec notre propre infortune, un certain regret, sans qu'il y ait là aucune faute : ainsi Anne – celle qui devait être un jour mère de Samuel – pleurait en voyant sa compagne Phenenna entourée de ses nombreux enfants, tandis qu'elle-même était stérile.

Il n'est pas défendu non plus de s'attrister devant les succès remportés par nos ennemis, les ennemis de l'Eglise ou ceux de notre patrie, comme le firent par exemple Esther et Mardochée en voyant la fortune d'Aman.

Il arrive fort souvent, écrit saint Grégoire, que, sans manquer à la charité, la ruine d'un ennemi nous comble de joie, et qu'au contraire, sans qu'il y ait péché d'envie, sa gloire nous attriste : car nous entrevoyons que sa chute sera pour beaucoup une délivrance, tandis que sa prospérité nous fait redouter l'oppression d'un grand nombre.

Pour qu'il y ait vraiment péché d'envie, il faut que cette tristesse soit causée par le bien du prochain, non pas en tant que ce bien risque de devenir, pour nous ou pour les autres, une source de maux ; mais en tant qu'il diminue notre propre excellence, c'est-à-dire nous éclipse, nous abaisse, nous ravit de la considération et de la gloire. Telle fut la tristesse de Saül, lorsqu'il entendit ce que chantaient les femmes d'Israël, après sa victoire sur les Philistins : Saül, disaient-elles, en a abattu mille, et David dix mille. Il fut rempli, poursuit la Sainte Ecriture, d'une vive colère et ce langage déplut à ses yeux ; et il dit : Ils en ont donné dix mille à David, et à moi mille : que lui manque-t-il après cela, si ce n'est seulement la royauté ? Et à partir de ce jour, il ne regardait plus David avec des yeux francs [I Reg. XVIII, 7 sqq.].

## N'avoir ni zèle ni envie

Le vice de la jalousie est un des plus pernicieux qui soient : lorsque l'homme a le malheur de lui prêter l'oreille, il ne sait dans quels abîmes il peut être entraîné. Cette passion l'aveugle, lui fait perdre le sentiment le plus élémentaire de la justice ; elle ferme son cœur à la crainte de Dieu, à la tendresse, à la miséricorde, à l'humanité ; elle le pousse aux actes les plus insensés et aux crimes les plus abominables. C'est par la jalousie du démon que la mort est entrée dans le monde, dit la Sainte Ecriture [Sap. II, 24]. C'est elle qui porta Lucifer, malgré la beauté de Séraphin dont il était orné, à haïr l'homme, pour les privilèges que Dieu lui réservait, et à se précipiter ainsi dans sa propre ruine. C'est elle qui excita Caïn contre Abel, Esaü contre Jacob, Saül contre David, les Juifs contre Notre-Seigneur.

Ce vice est d'autant plus dangereux qu'il passe inaperçu dans ses commencements ; par là il s'insinue dans les milieux les plus saints, où il opère rapidement de grands ravages si on le laisse croître. Aussi importe-t-il de l'arrêter dès son principe :

Dieu nous garde, écrit sainte Thérèse, de prononcer des paroles ou de nous arrêter à des pensées telles que celles-ci : Mais je suis plus ancienne de religion, mais je suis plus âgée, mais j'ai plus travaillé, mais on traite une telle mieux que moi ! Ces pensées, si elles se présentent, doivent être rejetées promptement ; car, pour peu qu'on s'y arrête ou qu'on en parle, c'est une peste et la source des plus grands maux. Si vous avez une prieure qui souffre, si peu que ce soit, semblables choses, croyez que c'est en punition de vos péchés que Dieu a permis qu'elle fût placée à votre tête, pour devenir le commencement de votre perte, et priez-le

## Les instruments de la perfection

avec ferveur d'y apporter remède, parce que vous êtes en grand péril.

Aucun vice n'est aussi contraire que celui-là à l'esprit de « paix ». L'homme qui en est atteint porte la guerre au-dedans de lui-même :

C'est la teigne de l'âme, dit saint Cyprien, c'est la rouille du cœur, c'est la vermine des pensées, que de jalouser dans autrui son bonheur ou sa vertu, c'est-à-dire de haïr en lui ses propres mérites ou les dons de Dieu, de convertir en mal pour soi le bien des autres, d'être torturé par leur prospérité, de faire de leur gloire son propre châtement ; d'introduire en quelque sorte des bourreaux dans son cœur, d'attacher des tortionnaires à ses pensées et à ses sentiments, pour déchirer ceux-ci de supplices internes et pour torturer, comme avec des ongles de fer, les secrets du cœur. Ni nourriture, ni boisson, n'ont plus pour l'envieux aucun agrément : toujours il soupire, il gémit, il souffre ; et parce qu'il n'arrive jamais à se dépouiller de sa jalousie, son cœur, obsédé nuit et jour, est ravagé sans relâche. Les autres péchés ont une fin : l'adultère, l'homicide, le vol, le mensonge, ne durent que le temps de leur accomplissement ; la jalousie n'a point de terme, c'est un péché perpétuel, et plus celui qui est jaloué prospère, plus le feu de sa passion consume l'envieux.

Gardons-nous donc d'un vice aussi détestable. Sans doute, en voyant autrui prendre le pas sur nous, réussir là où nous avons échoué, emporter une place, une faveur, une amitié que nous escomptions, il est impossible de ne pas ressentir une certaine tristesse. Mais hâtons-nous de combattre celle-ci, de crainte qu'elle ne dégénère en envie. Souvenons-nous que notre Sauveur s'est vu préférer Barabbas, et, ce divin modèle

## N'avoir ni zèle ni envie

sous les yeux, usons des remèdes préconisés en la matière par les auteurs spirituels, savoir : l'humilité, le détachement des choses d'ici-bas et, d'une façon plus immédiate, la pratique de la charité fraternelle envers ceux que nous serions tentés d'envier.

L'envie ayant sa source dans l'orgueil, il est tout naturel de recourir contre elle à l'humilité, spécialement aux sixième ou septième degrés de cette vertu, tels qu'ils sont indiqués dans la Règle : se tenir pour content d'avoir la dernière place et les objets les plus vils ; se regarder, pour n'importe quelle besogne, comme un ouvrier sans valeur ; se croire sincèrement le plus petit et le plus méprisable de tous.

En outre, il faut remettre à leur juste place les richesses, les dignités, les avantages de ce monde ; se souvenir, avec le Sage, de la vanité des vanités, et que tout est vanité [Eccl. I, 2], et ne pas s'exposer à perdre, pour des biens fragiles ou des honneurs absolument vains, le trésor de joie et de gloire que Dieu nous ménage dans les cieux.

Enfin c'est un excellent moyen de réprimer l'envie, que de dire du bien des personnes contre lesquelles on sent gronder ce sentiment ; de reconnaître leurs qualités, de les défendre, d'interpréter favorablement ce qu'elles font, de les obliger si l'occasion s'en présente, d'imiter leurs qualités ou leurs vertus. En se conduisant ainsi, on tue l'envie avec ses propres armes, et la tristesse naissante, au lieu d'engendrer le péché, sera une source de nombreux mérites.

La Sainte Ecriture nous montre le modèle de l'âme qui sait dominer la jalousie dans Jonathas, fils de Saül. Témoin des succès de David et de l'enthousiasme des Juifs pour celui-ci, Jonathas voyait clairement que la couronne de son père lui

## Les instruments de la perfection

échapperait pour aller à son jeune ami. Au lieu de s'en affliger et d'en concevoir de l'aversion pour David, il se fait le protecteur de ce dernier. Il s'oublie lui-même, et fait bon marché du royaume qui devrait lui revenir en héritage ; bien loin de profiter des dispositions hostiles de son père contre l'homme qu'il pourrait regarder comme un rival, il emploie toute son industrie à le réconforter, à l'aider, à le consoler : Ne crains rien, lui dit-il un jour qu'il a pu le rejoindre au fond de la forêt où il se cache, la main de Saül mon père ne t'atteindra pas : c'est toi qui régneras sur Israël, et moi je serai ton second [I Reg. XXIII, 17]. On s'explique, après cela, les éloges que David lui décerne dans le cantique qu'il composa en apprenant sa mort : car comment douter qu'il n'eût une âme exquise, l'homme qui, avant l'Evangile, savait mettre la charité au-dessus des biens de la terre, et préférerait se voir frustré d'un royaume, plutôt que de perdre un ami ?

## NE PAS AIMER LA CONTENTION

*Contentionem non amare.*

L'envieux, écrit Dom Calmet, fait son supplice du bonheur des autres ; il se plaint, il murmure, il soulève les autres contre les Supérieurs, qui n'ont pas, à son gré, pour lui, tous les égards qu'il mérite, et qui en ont trop pour d'autres, qui, selon lui, ne le méritent pas. C'est une des plus dangereuses pestes de la société et, en particulier, des communautés religieuses. Elle produit les contentions, les disputes, les querelles que saint Benoît condamne immédiatement après, par ces mots : *Contentionem non amare.*

Le terme de contention, – comme d'ailleurs celui de contentio dans le latin classique, – se prend en français dans un double sens : il signifie tantôt : grande application, et l'on dit par exemple : trop de contention fatigue l'esprit ; tantôt débat, discussion, dispute, comme lorsque l'on dit : c'est une source perpétuelle de contention.

Dans le langage théologique, cette dernière acception est la seule en usage. Ne pas aimer la contention veut donc dire ici : ne pas aimer à discuter. Remarquons une dernière fois la nuance indiquée par saint Benoît dans la formule dont il sert. Il nous invite à ne pas aimer à discuter, et non pas absolument à

## Les instruments de la perfection

« ne pas discuter » : car ce serait une grande erreur de croire que l'on peut écarter de parti pris toute controverse. Il est des circonstances où l'on n'a pas le droit de rester neutre, et où se taire devient une lâcheté. À trop vouloir garder la paix avec les hommes, on risque parfois d'exciter la colère de Dieu. Ici, comme en toutes choses, il faut soumettre sa conduite au contrôle préalable de la discrétion, « mère des vertus », qui seule peut nous faire connaître le temps de parler et le temps de se taire [Eccl. III, 7]. « Approuver tout, et n'approuver rien n'est pas bon », disait déjà Aristote. Sur quoi le Père de Saint-Jure écrit :

[De même qu'il y a] des esprits de contradiction... faits à contre-pointe, pour pointiller sur tout, contrarier tout, et avoir toujours des sentiments opposés à ceux des autres ; comme [certain] chevalier navarrais... qui portait pour sa devise : Que si, que non, se faisant gloire d'être contentieux et de discuter sur tout ; aussi est-il des esprits d'approbation et d'acquiescement à tout, des âmes molles et liquides, pour ainsi dire, qui n'ont aucune fermeté, qui prennent toutes les couleurs, comme le caméléon, et reçoivent, à la façon des liqueurs, toutes les figures, applaudissant à tout ce qui se fait et à tout ce qui se dit, et qui ne résistent et ne contredisent jamais à rien.

Sainte Hildegarde dépeint en ces termes l'état d'esprit de ces âmes pusillanimes :

Je n'agirai contre personne, leur fait-elle dire, de peur de me trouver abandonnée et sans secours. Car, si j'agissais contre quelqu'un, je perdrais mes biens et mes amis. J'honorerai les grands et les riches ; pour ce qui est des saints et des pauvres, je n'en aurai cure, car ils ne peuvent me rendre

## Ne pas aimer la contention

en retour aucun service. Je veux être paisible avec un chacun, crainte de périr, car si je me battais avec quelqu'un, il me frapperait peut-être à son tour ; et les coups que je porterais me seraient rendus avec usure. Aussi longtemps que je serai avec les hommes, je demeurerai en paix avec eux qu'ils fassent le bien, qu'ils fassent le mal, je garderai le silence. Mieux vaut pour moi mentir parfois que de dire la vérité ; mieux vaut acquérir quelque chose que perdre, et fuir les puissants, que combattre contre eux. Souvent, en effet, ceux qui proclament la vérité perdent leurs biens, et ceux qui combattent se font tuer.

Bien loin, donc, d'être toujours une faute, la discussion, lorsqu'elle a pour objet la défense raisonnable de la justice ou de la vérité, est une bonne œuvre. Ne voyons-nous pas, dans l'Évangile, avec quelle persistance Notre-Seigneur s'est attaqué aux Pharisiens ; comment Il a sans cesse souligné leurs erreurs, repris leur conduite, flétri leur hypocrisie ? C'est en ce sens qu'Il disait de Lui-même : Je ne suis pas venu apporter la paix, mais la guerre [saint Matthieu, X, 34]. À son exemple, les saints, obligés de combattre les abus ou les erreurs de leur temps, ont été souvent parmi les hommes un signe de contradiction. Et les luttes sévères qu'il leur fallait ainsi mener n'ont pas été les moindres de leurs souffrances : Malheur à moi, s'écrie le prophète Jérémie ; ma mère, pourquoi m'avez-vous engendré, pour être un homme de dispute, un homme de discorde sur toute la terre ? [Jer. XV, 10]

On ne saurait condamner non plus les discussions qui se sont élevées parfois entre les saints eux-mêmes, sur tel ou tel point de doctrine ; comme celle, par exemple, qui sépara un moment saint Augustin et saint Jérôme, à propos d'un passage

## Les instruments de la perfection

de l'Épître aux Galates. L'un comme l'autre, ces deux grands Docteurs, en s'engageant dans la controverse, n'eurent d'autre mobile qu'un ardent amour de la vérité catholique, que chacun d'eux croyait menacée par la théorie de son contradicteur. Si la vivacité des expressions dont ils se sont servis nous étonne parfois, on la doit attribuer à la seule véhémence de leur zèle, non à l'irritation de leur amour-propre ; et il suffit de lire la correspondance qu'ils continuèrent d'échanger par la suite pour se convaincre que cette dispute n'altéra jamais les sentiments de respect, de vénération et de vraie charité qu'ils avaient l'un pour l'autre.

La contention devient une faute, soit lorsqu'elle s'attaque à la vérité, soit lorsqu'elle se pratique de façon inopportune. Laissons de côté le premier point, sur la gravité duquel il n'est pas besoin d'insister. Ce qui est proprement visé ici, c'est l'amour des discussions oiseuses et des contestations inutiles. Le disciple de saint Benoît doit les éviter de son mieux, s'attachant à n'être point opiniâtre en ses avis ni querelleur en ses discours, mais s'efforçant au contraire de déférer volontiers au sentiment d'autrui, toutes les fois que les intérêts du royaume de Dieu ne sont point en jeu. Ne contestez point de paroles, écrit l'Apôtre, cela ne sert de rien, sinon à malédifier ceux qui écoutent... Le serviteur de Dieu ne doit point disputer, mais être doux envers tous, docile et patient II Tim. II, 14, 24].

Si l'on croit avoir des raisons sérieuses de discuter, et si l'on entreprend vraiment une discussion pour que d'elle jaillisse la lumière, comme le veut le proverbe, il faut avoir soin de s'armer de mansuétude, afin d'éteindre dès le principe tout mouvement de colère. Faute de quoi, la conversation s'échauffera, l'irritation se mettra peu à peu de la partie, obscurcissant le

## Ne pas aimer la contention

regard de la raison et empêchant celle-ci de discerner et dégager la vérité. L'homme qu'excite l'esprit de contention continue de disputer, non plus pour chercher la lumière, mais uniquement pour faire prévaloir son sentiment. Il n'écoute plus ce que l'on dit, s'obstine contre l'évidence, parle sans réfléchir et jette dans la lutte, sans avoir préalablement pesé leur valeur, tous les arguments qui se présentent à son esprit. C'est pourquoi Job, harcelé par ses prétendus amis, leur disait : Répondez-moi sans contention, je vous en prie, et quand vous parlez, jugez des choses selon la justice, sans prévention ni passion [Job VI, 29].

Ce qui nous porte à entrer en discussion, c'est souvent le souci de sauvegarder notre réputation, de défendre notre honneur : et c'est là, sans doute, aux yeux du monde, faire œuvre raisonnable. Cependant, saint Jacques enseigne qu'une telle sagesse ne vient point du ciel, mais qu'elle est terrestre, animale, diabolique [Jac. III, 15]. D'une part, en effet, le souci du « point d'honneur », comme dit sainte Thérèse, est un des plus sérieux obstacles que rencontre l'avancement spirituel. D'où la nécessité de le combattre et de le fouler aux pieds, en faisant bon marché, par amour pour Jésus-Christ, de ce qui peut être dit ou pensé sur notre compte. D'autre part, à vouloir ainsi défendre à tout propos sa réputation, on s'expose à perdre des biens d'une valeur beaucoup plus considérable, tels que la charité et la paix de son cœur. On s'engage dans une voie sans issue, les contestations de ce genre n'aboutissant jamais à convaincre l'adversaire ; on s'expose à monter de ton, à mentir, à devenir violent. Le cœur s'embrase d'une ardeur qui le poursuivra partout longtemps après que la discussion sera close, il retournera sous mille formes, en soi-même, les arguments déjà

## Les instruments de la perfection

employés, en cherchera de nouveaux, se persuadera de son bon droit, n'aura ni trêve ni repos qu'il n'ait repris la lutte.

Est-il bien certain d'ailleurs que la réputation elle-même gagne à être défendue par de telles disputes ? L'honneur est à l'homme qui se retire des discussions, dit le livre des Proverbes [XX, 3]. Les philosophes de l'antiquité sont d'accord avec les Docteurs de l'Église pour nous enseigner que, dans ce genre de rencontres, le vrai vainqueur est celui qui se tait, et qu'il y a beaucoup plus de gloire à se retirer doucement qu'à triompher à force de cris. Ce qui doit nous importer, ce n'est point l'opinion des hommes, mais le jugement de Dieu. Or, ce jugement est toujours rigoureusement conforme aussi bien à la vérité qu'à la justice : il demeure, lumineux et immobile, sans que ni accusations mensongères, ni justifications intempestives puissent l'obscurcir ou l'ébranler. Qu'aurait gagné Suzanne à discuter avec les deux vieillards ? Chargée par eux d'une accusation infamante, condamnée par le peuple, elle demeurerait innocente devant Dieu ; et, confiante dans l'équité de ce juge souverain, elle préférerait se taire que de disputer pour se défendre. Dieu cependant eut cette conduite pour si agréable qu'il la récompensa sur-le-champ par un miracle. Ainsi la modestie silencieuse de la jeune femme lui mérita à travers les siècles une gloire incomparablement plus grande que celle qu'elle aurait acquise en se justifiant devant ses compatriotes. D'autres fois, c'est un amour mal réglé de la vérité qui nous porte à entrer trop vite en discussion. Or, le désir de défendre des choses vraies sans doute, mais de peu d'importance, ne doit pas prendre le pas sur le souci de garder la paix de notre âme.

Encore que le rouge soit rouge, écrit le Père de Saint-Jure, et le jaune, jaune, ce serait néanmoins simplicité et un

## Ne pas aimer la contention

défaut d'esprit de vouloir soutenir cette vérité et semblables avec obstination et de s'altérer pour leur querelle ; il ne faut pas épouser leurs intérêts jusqu'à ce point, elles n'en sont pas dignes. Il n'y a que les seuls mystères de la foi, émanés d'une infaillible vérité, et sur qui notre salut éternel est fondé, auquel on se doit attacher inséparablement, et pour lesquels il faut donner des batailles et ne céder jamais.

Au lieu donc de prendre feu à tout propos, même pour des raisons justes, il convient de s'appliquer de son mieux à garder l'union et la concorde avec son prochain. Tel est, à n'en pas douter, l'esprit de l'Évangile : Cède volontiers à ton adversaire, lorsque tu es en route avec lui, dit Notre-Seigneur... Si quelqu'un veut discuter avec toi devant le juge et prendre ta tunique, abandonne-lui aussi ton manteau [saint Matthieu, V, 25, 40]. Tel est aussi l'esprit de notre Bienheureux Père, comme l'indique le beau mot de « Pax » dont notre Ordre a fait sa devise, et qu'il tient assurément de son fondateur. Puisse-t-il, ce signe que nous portons, ne pas rester un simple emblème extérieur, mais marquer chaque jour d'une empreinte plus profonde les pensées, les paroles et la vie de quiconque veut être vrai fils de saint Benoît !



## FUIR L'ÉLÈVEMENT DU CŒUR

*Elationem fugere.*

L'esprit de contention, dont il a été question au chapitre précédent, a sa racine dans l'orgueil : « S'ils ne commençaient pas par s'enfler dans leur cœur, dit saint Grégoire, parlant des hérétiques, ils n'en viendraient point aux discussions pour soutenir des affirmations erronées. » Saint Benoît donc, après avoir nommé la contention, remonte tout naturellement à la cause dont elle procède, et qui n'est autre que l'elatio, ou élèvement de l'esprit. L'elatio est une forme de l'orgueil. Notre Bienheureux Père a précisé, au Prologue de sa Règle, le sens dans lequel il entend cette expression, lorsqu'il parle de ceux qui « s'élèvent – se reddunt elatos – de leur bonne observance ». Le vice qu'il veut désigner ici, c'est le sentiment de vanité secrète qui s'allume dans le cœur du religieux, précisément parce qu'il est bon religieux, parce qu'il est fidèle à sa règle, assidu à l'office, exact à garder les moindres observances et à pratiquer les vertus. De tous les périls auxquels le moine se trouve exposé, il n'en est pas de plus subtil que celui-là : il s'insinue partout, et il est extrêmement difficile à découvrir. Les plus grands saints eux-mêmes en ont senti la morsure, et nombre de solitaires, après avoir atteint aux vertus les plus

## Les instruments de la perfection

hautes, pratiqué les mortifications les plus dures, nourri les désirs les plus fervents, se sont perdus pour n'avoir pas su discerner et détruire, dans le jardin de leur âme, cette plante vénéneuse.

On a vu souvent des hommes, écrit saint Grégoire, à qui leur grande vertu a été l'occasion de leur perte. Pour s'être témérement appuyés sur leurs propres forces, ils sont tombés soudain, devenus négligents à se garder. Il arrive en effet que le combat contre les vices engendre dans l'esprit une certaine complaisance en soi-même : l'homme se relâche alors de la crainte qui le rendait vigilant, et, confiant en sa propre valeur, s'abandonne à une trompeuse sécurité. Mais le démon, témoin de ce laisser-aller, se met à lui représenter tout le bien qu'il a fait pendant sa vie ; il enfle son cœur, il l'exalte, il lui persuade qu'il est plus vertueux qu'aucun de ses semblables. Il advient de là que, aux yeux du juste Juge, l'homme qui suppute ainsi ses propres mérites se précipite dans un abîme : tandis qu'il s'élève à ses propres yeux, il s'abaisse dans la pensée divine. C'est aux âmes qui s'enorgueillissent ainsi qu'il est dit : Plus vous vous croirez belle, plus vous descendrez [Ez. XXXII, 19]... À elles encore s'adresse ce reproche que le Prophète faisait à Jérusalem : Tu étais accomplie, grâce à ma beauté que j'avais posée sur toi, dit le Seigneur : et tu as eu confiance dans cette beauté, et tu t'es pervertie en ton propre nom [Ez. XVI, 14, 15]...

c'est-à-dire : tu t'es pervertie à partir du moment où tu as cherché non plus la gloire de mon nom, mais celle du tien.

Deux choses contribuent à rendre la vaine gloire particulièrement dangereuse : d'une part, la variété infinie des moyens

## Fuir l'élévation du cœur

qu'elle emploie pour attaquer l'âme ; et, d'autre part, l'aliment qu'elle trouve dans les vertus qu'elle rencontre, et jusque dans les propres défaites qui lui sont infligées. Les autres vices ne nous attaquent qu'en certains points déterminés : la vaine gloire, elle, se glisse partout. On la retrouve dans la démarche, dans le vêtement, dans la façon de se tenir, dans la manière de parler, dans celle de chanter, dans l'étendue des connaissances que l'on possède, dans l'autorité que l'on exerce, dans le soin que l'on met à garder le silence, dans la pauvreté, dans l'obéissance et jusque dans l'humilité.

Le soleil répand sa lumière sur toutes les créatures, écrit saint Jean Climaque, et la vaine gloire répand son venin sur toutes nos bonnes œuvres : si, par exemple, je jeûne, j'en ai de la vanité ; si je romps mon jeûne afin de cacher cette mortification, j'en ai encore de la vanité, et je m'en glorifie en moi-même comme d'une adresse sainte et louable. Lorsque je me vois magnifiquement vêtu, j'en suis tout vain et glorieux ; et lorsque je quitte ces habits magnifiques pour en prendre de pauvres et de misérables, je le suis encore. Si je parle, je tire de la gloire de mes discours ; et si je me tais, j'en tire de mon silence. De sorte que cette passion pourrait se comparer à ces pièges de fer à trois pointes, qui, de quelque côté que vous les jetiez, en ont toujours une droite pour percer les pieds de ceux qui marchent dessus.

Les Pères ont comparé encore ce vice à la bulbe de l'oignon. À peine en a-t-on retiré une pelure qu'on en trouve une autre, et on a beau continuer, on en trouve toujours. Les autres défauts se combattent par l'acquisition des vertus qui leur sont opposées, et ils diminuent dans la mesure où celles-ci se développent. La vaine gloire, au contraire, s'accommode fort bien

## Les instruments de la perfection

du commerce des vertus. Les progrès que l'on fait dans la pénitence, dans la piété, dans la charité, etc. lui deviennent aisément matière à s'exalter davantage : elle les détourne à son profit et entraîne ainsi l'homme dans des illusions d'autant plus dangereuses qu'il se croit plus fort. « Jamais la fragilité humaine n'est en sûreté, écrit saint Jérôme, et plus nous faisons de progrès dans la vertu, plus nous devons craindre d'être précipités de ces hauteurs. »

C'est pourquoi l'auteur sacré a soin de dire, au livre de la Genèse, que Dieu avait placé l'homme dans le Paradis terrestre, non seulement pour cultiver celui-ci, mais aussi pour le garder [Gen. II, 15]. Il faut savoir, en effet, qu'au sens moral, le Paradis terrestre est la figure de la vie religieuse, ou de la vie parfaite ; c'est le jardin fermé, séparé du monde, où l'âme s'adonne à la culture des différentes vertus, symbolisées par les essences multiples des arbres que Dieu avait placés dans ce lieu de délices. Mais il ne lui suffit point de les faire croître : il faut encore qu'elle les protège contre un ennemi toujours prêt à les ravager. Car le démon s'attache avec une ténacité particulière à ceux qui font des progrès dans le bien : ne pouvant les entraîner au péché de la chair, il s'efforce de les perdre en leur inspirant des sentiments de vaine gloire et de présomption. Les anciens Pères nous ont transmis le souvenir de quelques-unes des chutes retentissantes que firent au désert, faute de s'être ainsi gardés, des solitaires renommés pour leur mérite. Palladius, par exemple, rapporte l'histoire d'un certain moine Valens, qui vécut longtemps dans une grande austérité, mais que ses pénitences extraordinaires enflèrent peu à peu d'un secret orgueil, au point qu'il refusa un jour avec hauteur quelques friandises que lui faisait porter saint Macaire d'Alexandrie. Le démon

## Fuir l'élévation du cœur

comprit à ce signe que l'homme était mûr pour la ruine : la nuit suivante, il se manifesta à lui sous la figure du Christ, escorté d'un millier d'anges portant des flambeaux allumés. Il l'invite à se prosterner et à l'adorer, ce que le malheureux, ravi, s'empresse de faire. Le lendemain, encore tout plein de la faveur insigne dont il croyait avoir été l'objet, Valens se présente à l'assemblée des frères et déclare : « Moi, je n'ai pas besoin de communier, car j'ai vu le Christ aujourd'hui. » Sur quoi, continue l'auteur, les Pères, comprenant l'illusion dont il était victime, se saisirent de lui et le mirent aux fers, jusqu'à ce que leurs prières et leurs bons offices eussent réussi à détruire la haute opinion qu'il avait conçue de lui-même, et à le ramener dans le droit chemin.

Sans doute, de tels exemples sont rares. Dieu les permet cependant pour notre instruction, afin de montrer à tous combien il est dangereux de ne pas se garder contre la vaine gloire. L'âme qui se laisse gagner par ce vice se détourne infailliblement de la recherche de Dieu. Elle cède peu à peu à la séduction des pensées qui l'amuse. Elle néglige de s'examiner, elle oublie ses fautes passées et ses défauts présents ; elle se complaît au contraire dans le souvenir des bonnes œuvres qu'elle a accomplies ; elle se croit des qualités exceptionnelles et se persuade qu'elle réussirait à merveille dans les charges les plus élevées, dans le gouvernement d'un monastère ou celui d'un diocèse, dans la prédication, dans la direction des âmes, etc. Elle se laisse bercer par son imagination, qui l'emporte en des aventures où elle lui donne toujours le beau rôle. Elle vit dans une sorte de rêve et en jouit comme si c'était une réalité.

Cassien rapporte à ce sujet une histoire bien connue, mais si savoureuse qu'on la relit toujours avec plaisir :

## Les instruments de la perfection

Je me souviens, dit-il, de l'aventure d'un vieillard que je connaissais lorsque j'habitais le désert de Scété. Il allait un jour rendre visite à un frère, et, en approchant de la porte de sa cellule, il l'entendit parler à l'intérieur. Il s'arrêta un instant pour écouter quel passage de l'Écriture Sainte il lisait ou récitait selon l'usage des solitaires. Il fut bien surpris, dans sa pieuse curiosité, de reconnaître que l'esprit de vaine gloire égarait ce pauvre religieux, qui se croyait dans une église et faisait un sermon. Le bon vieillard voulut en attendre la fin ; mais il reconnut que le solitaire changeait de ministère et faisait les fonctions de diacre à la messe des catéchumènes. Il frappa enfin. Le religieux sortit et salua son visiteur avec tout le respect qu'il avait l'habitude de lui témoigner ; mais comme sa conscience était troublée de ce qu'il venait de faire, il lui demanda s'il avait eu le malheur de le faire attendre trop longtemps à la porte. Le vieillard lui répondit en souriant : J'arrivais lorsque vous chantiez la messe des catéchumènes.

Contre un vice aussi insinuant et aussi tenace, que faire ? Il semble qu'aucun moyen n'en puisse venir à bout, et l'on comprend que de saints Docteurs aient écrit : « L'unique remède contre la vaine gloire, c'est de prier Dieu qu'il daigne nous en délivrer. » À la prière, cependant, il faut joindre l'exercice de l'humilité : il n'est pas douteux que les divers degrés de cette vertu, tels que les détaille saint Benoît, ne soient autant de préservatifs contre l'élévation intérieure. En outre, les maîtres de la vie spirituelle préconisent, d'une façon particulière, l'observation des trois règles suivantes :

– 1° ne jamais rien entreprendre pour un motif de vanité, se souvenant qu'à vouloir attirer sur soi la louange des hommes,

## Fuir l'élévation du cœur

on accumule sur sa tête les sujets de honte pour le jour du jugement. Dieu, dit le Prophète royal, a dispersé les ossements de ceux qui ne cherchent qu'à plaire aux hommes ils ont été couverts de confusion, parce que Dieu les a méprisés [Ps. LII, 6] ;

– 2° avoir soin, lorsqu'on a commencé quelque bonne action, de garder pure jusqu'au bout l'intention qui nous l'a fait entreprendre, de peur que la vanité ne vienne gâter le fruit de notre effort ;

– 3° éviter tout ce qui est de nature à attirer sur soi l'attention ou les louanges des hommes. L'amour-propre nous pousse sans cesse à rechercher les distinctions, les hautes dignités, les situations en vue, et tout ce qui est propre à exciter l'admiration de la foule : il vaut mieux, à l'exemple de Notre-Seigneur et de ses saints, s'efforcer de fuir ces honneurs, d'en comprendre la vanité, et laisser là, de bon cœur, toute cette gloire humaine, qui n'est qu'une ombre, pour obtenir de Dieu, au dernier jour, la seule gloire vraie, celle de l'éternité.



## LE RESPECT DES ANCIENS

*Seniores venerari.*

L'élévation du cœur, dont il a été question au chapitre précédent, porte insensiblement le moine qui en subit les atteintes à faire peu de cas des anciens ou de leurs avis ; et à se montrer sévère pour les jeunes frères qui, franchissant à peine le seuil de la vie religieuse, ne sont point encore coulés dans le moule de ses habitudes. De là, les deux instruments qui suivent : « vénérer les anciens ; aimer les plus jeunes ».

Sous le nom d'« anciens » ou de « sénieurs », employé ici par saint Benoît, il faut entendre non seulement les religieux avancés en âge, mais encore tous ceux que leur rang, leur charge, leur savoir, leur expérience ou leurs mérites désignent à des égards particuliers. On doit les « vénérer », et cela surtout : en leur témoignant de la déférence quand on les rencontre, en recourant à leurs conseils, en acceptant leur autorité.

Pour ce qui est des marques de déférence extérieure, la Règle les précise au chapitre LXIII :

En quelque lieu que les frères se rencontrent, dit-elle, le jeune demandera la bénédiction à l'ancien. Si un ancien vient à passer, le jeune se lèvera et lui donnera sa place pour s'asseoir ; et il ne se permettra pas de se rasseoir que son

## Les instruments de la perfection

ancien ne lui en fasse signe, afin d'accomplir ce qui est écrit : Prévenez-vous d'honneur les uns les autres.

Notre Bienheureux Père trouvait la substance même du précepte qu'il formule dans la Sainte Écriture, où il est dit : Lève-toi devant la tête blanche, et honore la personne du vieillard [Levit. XIX, 32]. Par ailleurs, il n'est pas douteux que son tempérament profondément romain ne l'inclinât dans le même sens : si les hommes ont toujours considéré l'âge comme donnant droit au respect, – même, remarque saint Jérôme, quand il s'agit de la personne d'un ennemi, – les peuples forts, comme ceux de Rome et de Sparte, se montrèrent particulièrement attentifs à cette déférence, où ils voyaient à juste titre une garantie pour l'intégrité de leurs mœurs. Cicéron rapporte comment, de son temps encore, les vieillards voyaient chacun

les saluer, s'approcher d'eux, se ranger sur leur passage, se lever à leur aspect, les escorter, les reconduire, les consulter... Plus les mœurs sont pures, ajoute-t-il, plus ces usages sont religieusement observés. On raconte qu'aux jeux d'Athènes, un vieillard étant entré au milieu du spectacle, personne, dans cette foule immense, ne se dérangea pour lui faire place. Mais comme il s'était approché des ambassadeurs de Lacédémone, qui avaient leur banc particulier, ceux-ci se levèrent tous et le firent asseoir au milieu d'eux.

Aux prescriptions ordonnées par saint Benoît, les auteurs postérieurs en ont ajouté d'autres. Ils recommandent de venir en aide aux anciens, lorsque, par suite de leur âge ou de leurs infirmités, ceux-ci se trouvent dans l'embarras ; de ne pas leur laisser assumer les travaux pénibles que requiert le service de la communauté ; de se découvrir pour leur parler si l'on est couvert ; de les appeler seulement, quand on s'adresse à eux :

## Le Respect des Anciens

mon Père, sans ajouter leur nom propre, à moins qu'on ne soit contraint de le faire pour éviter une confusion ; d'éviter à leur égard tout geste ou toute attitude qui sentirait la familiarité. Saint Clément d'Alexandrie veut même que l'on s'abstienne de rire en leur présence, sauf toutefois s'ils y invitent les premiers par quelque propos joyeux.

Notre-Seigneur a daigné montrer à sainte Gertrude combien ces marques de déférence lui étaient agréables : c'est en effet au moment où la sainte venait de s'incliner devant une ancienne, « selon, dit-elle, les usages respectueux de notre Ordre », qu'elle mérita de Le voir pour la première fois, sous les traits d'un adolescent de seize ans, de la plus ravissante beauté.

La jeunesse a pour elle l'ardeur, la force, l'enthousiasme : mais la vieillesse est douée d'une prudence, d'une expérience qui lui confèrent le droit de donner des conseils et d'exercer l'autorité. Le jugement des hommes d'âge est plus sûr que celui des jeunes gens, et cela pour trois raisons : parce qu'ils ont acquis au contact de l'existence une science qui ne se trouve point dans les livres et qui leur apprend à être prévoyants, patients, indulgents ; parce qu'ils se sentent plus près de la mort, dont la pensée, mieux que toute autre, donne aux choses de la vie présente leur couleur et leurs proportions véritables ; parce qu'enfin l'âge éteint en eux l'ardeur des passions. Or celles-ci « suffoquent la sagesse, dit saint Jérôme, comme la fumée étouffe le feu dans le bois vert, et l'empêchent de déployer sa lumière » durant le temps de la jeunesse. La raison humaine, de sa nature, irait à la vérité si elle n'était aveuglée et égarée par les passions. Plus celles-ci s'affaiblissent, plus l'homme a chance de raisonner juste.

## Les instruments de la perfection

De là vient que la sagesse a toujours été considérée comme l'apanage de la vieillesse. L'Écriture le donne à entendre sous l'étrange histoire de cette jeune Sulamite, nommée Abisag, que les serviteurs de David amenèrent à leur maître, quand ils le virent glacé par l'âge, pour le réchauffer. « Si l'on s'en tient à la lettre qui tue, écrit à ce propos saint Jérôme, cette aventure semble une invention de comédien, un fragment des Atellanés. » Mais si l'on va jusqu'à l'esprit qui vivifie, on trouve un sens plus profond : David, incapable de se réchauffer et acceptant pour compagne une jeune fille qui devient son épouse sans cesser de rester vierge, est l'image de la vieillesse, qui, lorsqu'elle n'éprouve plus aucun goût pour les plaisirs de la vie, mérite de voir la sagesse venir à elle et lui communiquer, par ses chastes embrassements, une nouvelle ardeur.

Amis de la sagesse, les vieillards sont en outre les dépositaires de la tradition. Dans leurs discours, dit encore le même auteur, « retentit quelque chose de supérieur à la voix humaine : on entend en eux comme l'écho du tonnerre de la parole divine ». Le respect de la tradition des anciens est une des assises de l'état monastique : saint Benoît fait de ce point la matière du VIII<sup>e</sup> degré d'humilité, et il est peu de principes sur lesquels le Pères du désert aient insisté avec autant d'unanimité que sur celui-là. Interroge ton père, disait déjà Moïse, et il t'instruira ; interroge tes aînés, et ils t'enseigneront [Deut. XXXII, 7]. De même que dans l'Église celui qui veut connaître la vérité doit la chercher dans la sainte Écriture, mais interprétée selon la tradition catholique, et non pas selon son propre sentiment, de même celui qui veut connaître la vraie doctrine monastique doit la chercher dans la Règle, interprétée par les usages et les exemples des anciens. Dieu n'a point coutume

## Le Respect des Anciens

d'éclairer les hommes par des inspirations directes ou des révélations privées : Il les instruit, comme les Anges, par la voie de la hiérarchie, c'est-à-dire par les organes de la tradition.

Le démon, écrit saint Laurent Justinien, n'a pas de piège plus dangereux pour entraîner un religieux dans le précipice que de lui inspirer la pensée de dédaigner les conseils des vieillards, et de suivre son propre jugement et ses idées particulières ».

La sagesse se trouve ainsi, sur cette terre, comme déposée par Dieu dans le cœur des anciens il est donc raisonnable, non seulement d'écouter les conseils de ceux-ci, mais encore de se mettre sous leur direction.

Le mot senior a donné en français le nom, peu usité – encore qu'il figure au Dictionnaire de l'Académie –, de « sénieur », qui veut dire ancien, et celui de « seigneur », qui veut dire : maître. C'est qu'en effet, de tout temps, la prudence populaire a cru qu'il était bon, en règle générale, de confier à l'expérience des anciens le gouvernement des sociétés. À Rome, le pouvoir était concentré entre les mains du Sénat, à Sparte entre celles de la Gérosie, mots qui signifient l'un et l'autre : conseil des Anciens. Et l'Écriture nous donne sur ce sujet l'exemple de Roboam, qui, dès son avènement, ruina le magnifique royaume que lui avait laissé Salomon, pour avoir préféré aux avis des anciens ceux des jeunes gens ses compagnons [III Reg. XII, 13 et sqq.].

Mais s'il est sage de remettre aux hommes âgés la gestion des affaires temporelles, il est bien plus indiqué encore de leur confier le soin des âmes, ce soin qui constitue, au dire de saint Grégoire, l'art par excellence, ars artium.

## Les instruments de la perfection

Moïse, écrit cet éminent Docteur, ordonne dans sa Loi que les Lévités, à partir de vingt-cinq ans, servent à l'autel ; et que, lorsqu'ils ont atteint cinquante ans, ils soient commis à la garde des vases sacrés... Il est clair que, dans la jeunesse, les tentations de la chair sont violentes, mais qu'à partir de cinquante ans la chaleur du corps diminue beaucoup. Les vases sacrés figurent les âmes des fidèles. Il est donc nécessaire que les élus, tant qu'ils sont exposés aux tentations, vivent dans l'obéissance, servent les autres, se fatiguent dans les emplois et les travaux ; mais lorsque l'affaiblissement de la tentation laisse à leur esprit une paix plus grande, ils sont préposés à la garde des vases sacrés, c'est-à-dire qu'ils deviennent les directeurs des âmes.

Ce serait cependant une grande erreur de croire que la sagesse arrive infailliblement avec l'âge, et qu'elle est la compagne nécessaire de la vieillesse. On ne devient pas prudent et expérimenté sur ses vieux jours si l'on n'a eu soin de s'adonner, pendant sa vie, au travail, à l'étude, à la mortification des passions. Ce que tu n'as point ramassé dans ta jeunesse, écrit l'Ecclésiastique, comment le trouverais-tu dans ta vieillesse ? [Eccli. XXV, 5] Déjà les philosophes païens condamnaient avec la dernière sévérité les cheveux blancs que n'accompagnent point un sens rassis et une conduite réglée :

Il n'y a rien de plus honteux, écrit Sénèque, qu'un vieillard qui ne montre les longues années qu'il a vécues que par son âge.

Les Docteurs de l'Église sont unanimes à tenir le même langage. Saint Bède le Vénérable par exemple, à propos de l'expression : *in senectute bona*, fréquemment employée dans la Sainte Écriture, remarque que

## Le Respect des Anciens

ceux-là seuls méritent vraiment le titre de vieillards qui se sont longtemps consacrés à la pratique des bonnes œuvres. Il en est auxquels l'âge n'apporte aucune sagesse, parce que, vivant loin des choses divines, leur conseil ne s'est point mûri : ils ne se sont point auréolés de l'éclat des vertus, ils ne sont seulement chargés de vices. C'est à eux que fait allusion le Prophète, quand il dit : L'enfant de cent ans mourra, et le pécheur de cent ans sera maudit [Is. LXV, 20], c'est-à-dire : celui qui aura conservé la légèreté de l'enfance, eût-il cent ans, n'aura pas la vie éternelle, et celui qui aura vécu dans le péché jusqu'à l'âge le plus avancé sera maudit, malgré les égards que devraient lui mériter ses cheveux blancs.

Au contraire, l'Écriture enseigne, au livre de la Sagesse, qu'une vie pure tient lieu d'années [Sap. IV, 9], et c'est pourquoi il est dit de Notre Bienheureux Père que, dès le temps de son enfance, il avait un cœur de vieillard. Dans le même sens, chacun doit s'efforcer, en maîtrisant ses passions en mûrissant son jugement, en adoucissant ses mœurs et son langage, de devenir, le plus tôt possible, un « vieillard », ou plus exactement, un « sénieur », afin de mériter, comme David, de recevoir en sa maison la Sulamite, c'est-à-dire la Sagesse, et de l'épouser dans son cœur.



## LA CHARITÉ ENVERS LES JEUNES

*Juniores diligere*

Saint Benoît, après avoir recommandé à son disciple la déférence envers les anciens, l'invite maintenant à se montrer charitable et bienveillant envers ses confrères plus jeunes : car il sait que les religieux atteints de l'« élèvement qu'engendre la bonne observance », sont enclins à regarder de haut ceux qui débutent à peine dans la vie monastique, à s'irriter de leur inexpérience, de leurs défauts, de leurs ignorances, et à prononcer sur leur compte des jugements trop sévères.

Sans doute, la jeunesse porte avec soi de graves défauts. La raison, chez elle, n'ayant encore à son service ni la lumière de l'expérience ni le frein des bonnes habitudes, est impuissante à dominer les passions, qui sont alors dans toute leur force, et qui agitent cet âge, dit saint Jean Chrysostome, « avec plus de fureur que n'en montre la mer Égée, si fameuse en tourmentes et en naufrages ».

Saint Basile a tracé de l'adolescence un portrait peu flatteur :

Elle est, dit-il, très légère et portée au mal ; il y a en elle des concupiscences effrénées, des transports de colère dignes d'une bête ; elle ne contient point sa langue ; elle est

## Les instruments de la perfection

insolente, arrogante, pleine de morgue et traîne, attachés à elle, des essaims innombrables de vices.

Ajoutez à cela qu'elle est instable dans ses voies, et qu'il est impossible de savoir avec certitude ce qu'elle donnera plus tard : Il y a trois choses difficiles pour moi, dit Salomon, et une quatrième que j'ignore complètement : la voie de l'aigle dans le ciel, la voie de la couleuvre sur la pierre, la voie du navire au milieu de la mer, et la voie de l'homme dans son adolescence [Prov. XXX, 18, 19]. Sous cette forme énigmatique, l'auteur veut faire entendre que rien dans la nature n'égale l'inconstance de la jeunesse : elle se perd dans les chimères comme l'aigle dans les nuages ; elle va tour à tour d'un excès à l'excès opposé, plus capricieuse que le corps de la couleuvre qui n'avance qu'en passant sans cesse d'un côté à l'autre du droit chemin ; elle s'écoule sans acquérir de vertu, sans produire de résultat durable, comme le navire qui fend la mer et ne laisse aucune marque de son passage.

Et cependant, des défauts si manifestes ne doivent pas faire oublier les riches qualités que lui départit libéralement la nature. Forte de la vie qui monte en elle à pleine sève, elle possède une confiance dans l'avenir que les échecs et les désillusions n'ont point entamée, et qui lui permet d'entreprendre de grandes choses. Elle ignore les calculs mesquins, les vues étroites, les petites ambitions : elle est généreuse, désintéressée, prompte au sacrifice. Elle n'est point en défiance contre les hommes : elle se laisse aisément convaincre et entraîner. Elle a une fraîcheur d'âme, dont il est facile d'user et d'abuser pour l'émouvoir, lui plaire, lui demander beaucoup. Elle s'enthousiasme sans peine pour un idéal et se donne à sa poursuite sans arrière-pensée comme sans restriction. Elle aime volontiers,

## La charité envers les jeunes

elle aime pleinement, elle aime passionnément. Le cœur agit chez elle plus que la tête, et la fait ainsi génératrice de vie, d'ardeur, d'entrain et de progrès. Sans doute la prudence des vieillards est, dans toute société humaine, la garantie nécessaire de la sécurité et de l'ordre. Mais cette prudence, laissée à elle-même, devient vite un obstacle au développement comme à la marche normale du corps qu'elle gouverne. Insensiblement elle oublie l'esprit, qui vivifie, et se rapproche de la lettre, qui tue [II Cor. III, 6]. Elle devient timorée, défiante à l'endroit des initiatives même les plus nécessaires. Au nom du respect dû à la tradition, elle contraint toutes les activités qui dépendent d'elle à suivre sans écart le chemin tracé, fût-ce l'ornière de la routine. Elle s'attache aux détails plus qu'à l'ensemble, et l'on peut dire d'elle, selon le dicton populaire, que « les arbres l'empêchent de voir la forêt ».

Sans doute il est éminemment sage d'écouter la voix de la raison : encore faut-il ne point s'y attarder trop longtemps, car le cœur a parfois des intuitions qui voient plus juste et vont plus vite que la raison. C'est pourquoi David se réjouissait d'avoir eu plus d'intelligence que les vieillards [Ps. CXVIII, 100] : et c'est pourquoi encore, des deux disciples qui courent au tombeau du Sauveur, la Sainte Écriture souligne que ce fut le plus jeune qui arriva le premier [saint Jean, XX, 4].

Pour ces motifs, pour bien d'autres encore, la jeunesse mérite d'être aimée et suivie avec sollicitude. Mais comment faut-il l'aimer ? Que doit être l'affection dont il convient de l'entourer ? — On peut, nous semble-t-il, demander à cette affection trois qualités, savoir : la patience, l'intelligence, la fermeté.

Elle doit être patiente, pour supporter les défauts des jeunes

## Les instruments de la perfection

religieux, ne point se scandaliser de leurs faiblesses, ne pas leur imposer des fardeaux trop lourds, ne pas exiger d'eux des progrès trop rapides. La grâce agit comme la nature : elle « ne fait point de sauts », ainsi que disait l'adage scolastique. Ce n'est point en un jour qu'elle façonne un religieux et qu'elle élève à la sainteté ceux mêmes qui y sont appelés. Trop souvent il arrive que l'on demande aux jeunes d'être accomplis d'un seul coup.

J'ose le dire, écrit sainte Thérèse, quiconque n'est pas encore parfait a besoin, pour suivre le chemin de la perfection, d'un plus grand courage que pour endurer un prompt martyre. En effet, à moins d'un privilège spécial que le Seigneur accorde à qui il lui plaît, la perfection ne s'obtient pas en peu de temps. Et cependant, à peine le monde voit-il une personne entrer dans la carrière, qu'aussitôt il la veut parfaite... Voilà une pauvre âme qui n'a pas encore commencé à marcher, et l'on exige d'elle qu'elle vole. Elle n'a pas encore vaincu ses passions, et l'on veut que dans les occasions les plus difficiles elle se montre aussi inébranlable que les saints déjà confirmés en grâce dont on a lu la vie. Grand Dieu ! que ne lui fait-on pas endurer ! Et quel cœur n'en serait navré ! Beaucoup d'âmes en effet retournent en arrière, parce qu'elles ne savent plus, les pauvres petites, que devenir.

Tout au contraire, la Sainte Écriture nous offre l'exemple du saint homme Job, permettant à ses enfants des réjouissances auxquelles il se gardait bien de prendre part lui-même : mais il avait égard à leur âge, dit saint Thomas, et il comprenait la nécessité de tolérer chez les jeunes gens des choses qui sont répréhensibles chez des personnes plus âgées.

## La charité envers les jeunes

En disant que cette affection doit être intelligente, nous voulons dire qu'elle doit relever du domaine de la raison plutôt que de celui de la sensibilité, et par conséquent tendre à un but, à une fin, puisque c'est là ce qui caractérise les œuvres de la raison. Le but qu'elle poursuit ne saurait être autre chose, évidemment, que la sanctification de ceux que l'on aime. Ainsi cette affection ne doit pas découler de l'inclination naturelle que l'on ressent pour la jeunesse, sous l'action du charme spécial que dégage celle-ci ; charme que la langue grecque désigne du nom d'ῶραιδτης et qui ressemble à celui des fleurs dans leur première fraîcheur. Elle doit procéder d'un acte de l'intelligence : celle-ci reconnaît, dans les nouveaux venus, des hommes destinés à assurer l'avenir du monastère, et celui de l'Ordre tout entier ; des hommes choisis par Dieu pour exercer la plus noble des fonctions qui soient sur la terre et pour mener ici-bas : une vie semblable à celle des Anges. Dès lors, il convient de les entourer d'une affection vigilante, qui cherchera à connaître les qualités, les défauts, le point sensible de chacun d'eux, afin de les aider à faire triompher leurs bonnes inclinations sur les mauvaises et ainsi de les rendre aptes à leur mission.

Pour qu'une terre produise de bonnes récoltes, il ne suffit pas de jeter sur elle les semences convenables. Il faut encore veiller avec soin à la cultiver, à en arracher les ronces et les mauvaises herbes, à en écarter les animaux malfaisants. De même, pour qu'un novice devienne un bon religieux, il ne suffit pas d'exposer devant lui les principes de la perfection en de doctes conférences : il est nécessaire d'observer de près sa conduite, de lui apprendre à obéir, à ouvrir sa conscience, à combattre ses défauts, à acquérir les vertus, à déjouer les pièges des démons.

## Les instruments de la perfection

Celui qui débute dans la vie religieuse ressemble à un arbre qui sort à peine de terre : il est facile alors de l'infléchir à droite ou à gauche, vers la perfection ou vers la médiocrité. Mais, avec le temps, il perdra sa flexibilité et demeurera incliné dans la direction qui lui a été donnée d'abord.

On comprend sans peine, après cela, pourquoi l'affection envers les jeunes demande à être ferme. Sans doute, la note dominante en sera la douceur : mais la vraie douceur, remarque saint Augustin, consiste parfois à sévir, tandis qu'il est des cas où l'indulgence devient une cruauté. C'est être cruel que d'abandonner un enfant à la violence de ses instincts et de ne pas fortifier sa conscience par la crainte salutaire des châtiements. « Si on leur montrait le bien et si on les corrigeait sérieusement du mal qu'ils font, disait un jour Notre-Seigneur à sainte Mechtilde, il n'y en aurait pas autant qui se perdraient dans la religion et dans la vie spirituelle. » Notre Bienheureux Père recommande à l'Abbé de se souvenir du malheur d'Héli, grand-prêtre de Silo, qui attira la colère de Dieu sur sa famille et sur tout le peuple d'Israël, pour n'avoir pas corrigé ses deux fils de leur inconduite [I Reg II, 12 et sq.]. Et l'Écriture nous montre encore, dans le sort tragique que subirent successivement trois des fils de David : Amnon, Absalon et Adonias, les funestes conséquences de l'indulgence trop grande que leur père leur avait témoignée [II Reg. XIII, 21,28 ; III Reg. I, 6, 24, 25].

Dieu n'agit pas ainsi à l'égard de ses saints : Pour moi, dit-il, ceux que j'aime, je les reprends et je les châtie [Apoc. III, 19].

Il ne peut tolérer dans les âmes qui lui plaisent aucune imperfection. Plus Il les chérit, plus Il met de soin à détruire en

## La charité envers les jeunes

elles les racines du péché : Il les plonge et les replonge dans le bain des épreuves de toutes sortes, pour les purifier, les débarrasser de leurs moindres souillures, les rendre nettes et limpides comme du cristal. Son amour même lui fait haïr le mal qui pointe en elles : et cette ligne de conduite, que les vrais formateurs d'âmes ont toujours cherché à imiter, a été condensée par saint Benoît dans ce conseil donné à l'Abbé : qu'il haïsse les vices, qu'il aime les frères.

Nous avons fait remarquer, en terminant le chapitre précédent, que, si la sagesse était la compagne naturelle de la vieillesse, il ne s'ensuivait pas pour autant que les vieillards fussent tous des sages ni qu'ils fussent seuls à l'être. De même, en parlant ici des qualités ordinaires de la jeunesse, nous ne voulons pas dire que tous les jeunes gens les possèdent, ni qu'il faille les perdre nécessairement en avançant en âge. Ces qualités peuvent être étouffées dès le principe par l'égoïsme, tandis qu'au contraire la pratique de l'obéissance et de la charité les conservent indéfiniment. À l'image de Dieu qui est à la fois chargé d'années, puisqu'Il est éternel, et toujours jeune, puisqu'Il déborde de vie, le religieux doit s'efforcer d'être « vieillard » par la prudence de son jugement, et toujours jeune par sa promptitude à obéir, son désintéressement, son enthousiasme pour les nobles causes, son ardeur à poursuivre l'idéal qu'il s'est choisi, son zèle à servir sans défaillance le Maître auquel il s'est donné, le Dieu qui, chaque matin, au Sacrement de l'autel, réjouit sa jeunesse [Ps. XLII, 4].



## **PRIER POUR SES ENNEMIS**

*In amore Christi pro inimicis orare.*

Nous avons rencontré déjà, dans la série des Instruments, un commandement qui prescrivait d'«aimer les ennemis». Nous l'avons commenté en exposant les avantages qu'une âme chrétienne doit savoir retirer des persécutions dirigées contre elle, et en montrant combien il est utile pour soi-même d'avoir des détracteurs. Il reste maintenant à expliquer qu'il faut aussi aimer ses ennemis pour eux-mêmes, d'une affection désintéressée, et fondée tout entière sur l'amour que le Christ porte à tous les hommes : ce sera l'objet du présent chapitre.

L'amour des ennemis, nous l'avons vu, est le sommet de la charité, le point le plus élevé que puisse atteindre la morale humaine. Sa cime est tellement haute que les philosophes païens ne l'ont pas entrevue, et que l'Ancien Testament, s'il a montré le chemin qui y conduit, n'a pas cherché à gravir celui-ci jusqu'au bout. Les hommes ont toujours considéré la vengeance comme un droit, souvent comme un devoir : et cette opinion est si fortement enracinée chez eux que Moïse lui-même n'a pu faire autre chose que de chercher à maintenir l'exercice de celle-ci en de justes limites.

La Loi Nouvelle est allée beaucoup plus loin : non seule-

## Les instruments de la perfection

ment elle met le chrétien dans l'obligation de pardonner à ses ennemis, mais elle lui prescrit de les aimer, de prendre en main la cause de leur salut, et d'intercéder auprès de Dieu en leur faveur. Voilà pourquoi Notre-Seigneur, lorsque ses disciples lui demandèrent de faire descendre le feu du ciel sur les Samaritains, qui lui refusaient l'entrée de leur ville, répondit : Vous ne savez pas sous quel esprit vous vivez [saint Luc, IX, 55]. L'esprit du christianisme est un esprit de douceur et de mansuétude : au monde ancien qui étouffait sous le règne de la force, le Christ est venu offrir la délivrance par le règne de l'amour. Il a montré aux hommes le moyen de faire cesser toutes les guerres, toutes les oppressions, toutes les injustices, toutes les cruautés, en s'aimant les uns les autres. Mais pour que cet amour réalise l'effet attendu, il faut qu'il dépasse les limites de la nature et triomphe de tous les obstacles auxquels il se heurte ; il faut qu'il recouvre, comme une marée, tous les désirs, tous les sentiments, toutes les passions contraires, et que, franchissant le cercle étroit des parents et des amis, puis l'immense multitude de ceux qui nous sont indifférents, il aille chercher ceux-là mêmes qui paraissent le plus réfractaires à son action, nos persécuteurs et nos ennemis, pour les amollir, les gagner et les fondre, en quelque sorte, dans l'unité du corps mystique de Jésus-Christ.

Cependant le précepte ainsi formulé est tellement opposé aux inclinations naturelles de l'homme, qu'il semble en vérité dépasser nos forces. Les âmes les plus généreuses sentent la révolte monter en elles, à la pensée qu'on leur demande d'aimer des êtres qui ont été leurs bourreaux ; qui les ont blessées, parfois aux points les plus sensibles, qui les ont vilipendées, déshonorées, ruinées, et qui trop souvent ne témoignent de cela

## Prier pour ses ennemis

ni le moindre regret ni le moindre repentir. Un terrible combat s'engage en elles, combat dont le Prophète royal, au Psaume LIV, nous fait entendre l'écho. La plainte déchirante qu'il exhale est proprement celle du Christ, sous l'étreinte de la souffrance que lui cause l'obstination des Juifs : mais elle convient aussi à quiconque se trouve victime d'une persécution ou d'une trahison. Mon Dieu, dit-il, écoutez ma prière et ne méprisez pas ma demande : Soyez attentif à me secourir, et exaucez-moi. J'ai été rempli de tristesse dans mon exercice et agité de trouble.

Affligé, troublé, en quoi ? se demande saint Augustin — Dans mon exercice. Il va parler des méchants qui le persécutent, et des épreuves qu'ils lui font subir : c'est là son exercice... Après avoir essayé de pousser la charité jusqu'à aimer ses ennemis, se voyant en butte à l'hostilité d'innombrables adversaires, il a été accablé de tristesse et comme assailli par autant de chiens enragés ; il a défailli sous l'effet de la faiblesse humaine. Une tentation affreuse s'est présentée à son esprit ; il a senti son âme envahie par une pensée diabolique, celle de prendre ses ennemis en haine. Alors il a lutté contre ce mouvement désordonné de son cœur ; il a voulu hausser la charité jusqu'à sa perfection, et, au milieu de ce combat, il est tombé dans le trouble. [Comme Pierre, il a voulu imiter son Maître et marcher sur les flots.] Le Christ en effet marchait sans crainte sur les eaux de la mer, parce que nulle épreuve ne peut éteindre en Lui l'amour qu'il ressent pour ses ennemis... [Mais Pierre, quand] il se vit assailli par la tempête, eut peur, et les flots cédèrent sous ses pas... Quelle était cette tempête : La voix de l'ennemi et la persécution des pécheurs ».

## Les instruments de la perfection

Lorsque l'âme en effet se voit en butte aux outrages, aux reproches injustes, aux calomnies surnoisées de ses ennemis ; lorsqu'elle subit la persécution des pécheurs, leurs mauvais procédés, leurs violences, leur cruauté, alors, malgré son désir d'imiter le Sauveur, elle sent le courage lui manquer et juge impossible de tenir la résolution qu'elle avait prise, de garder la charité envers et contre tout.

Que fera-t-elle pour surmonter cette défaillance ? — Ce que fit l'Apôtre, quand il se vit sur le point d'être englouti. Il cria vers le Seigneur, et Jésus lui tendit une main secourable. De même l'âme fidèle fera monter sa supplication vers Dieu, elle lui dira son angoisse, elle cherchera en lui son refuge et son soutien : et c'est ce qu'a voulu exprimer saint Benoît, en écrivant ici : prier pour ses ennemis.

Lorsque le chrétien se sent en butte à de pareilles tribulations, poursuit le Docteur d'Hippone, il ne doit ni se laisser emporter par le sentiment de la haine, ni se raidir contre ses persécuteurs : son devoir est de recourir à la prière afin de conserver la charité. [Pour le lui faire entendre, le Psalmiste ajoute un peu plus loin :] Qui me donnera des ailes comme à la colombe ? [Ps. LIV, 7] “Comme à la colombe” et non point “comme au corbeau”. La colombe cherche à s'envoler loin de ceux qui la tourmentent, mais elle ne perd point pour cela la charité. Elle est le symbole de l'amour, et on aime à entendre son chant plaintif. Nul n'aime comme elle à gémir : elle se plaint nuit et jour, on dirait que Dieu ne l'a placée ici-bas que parce qu'il faut y gémir. Que veut donc exprimer par cet exemple le Psalmiste, cet homme au cœur plein d'amour ? C'est comme s'il disait : “Je ne puis supporter les outrages des hommes, ils grincent des dents, la rage

## Prier pour ses ennemis

les transporte, la fureur les enflamme ; dans leur colère, ils me couvrent de noirceur. Je ne puis leur être utile : puissé-je donc goûter le repos quelque part, loin d'eux par le corps, non par le cœur. Puisse mon amour pour eux ne point vaciller ! Si je ne puis leur servir de rien par mes paroles, je leur ferai du bien du moins par mes prières.

Ainsi, la répugnance que l'homme éprouve à aimer ses ennemis ne peut se surmonter que par la prière. Mais cette prière elle-même coûte tellement à la nature, que saint Benoît, pour la rendre plus aisée, recommande de la faire « dans l'amour du Christ ». Par là, il nous invite à sortir des préoccupations mesquines où s'enlise notre amour-propre, pour nous élever d'un coup d'aile jusqu'au Cœur de notre Divin Maître, à ce Cœur qui a enveloppé tous les hommes dans son amour infini. Nous aimerons donc nos ennemis parce que, tant qu'ils ne sont point réprouvés, le Christ les aime, et parce que cet adorable Sauveur nous a donné lui-même sur la Croix le plus sublime exemple d'amour envers ses meurtriers.

Comment oserions-nous haïr, en effet, des hommes que Jésus aime au point d'avoir accepté pour eux les pires souffrances et une mort ignominieuse ? Du haut de sa croix, Il nous demande de faire le sacrifice de notre rancune ou de notre vengeance. Il nous supplie, si nous avons quelque affection pour lui, d'épargner ces hommes qu'Il a rachetés de son sang. Aurons-nous le courage de demeurer insensibles à cette prière muette ?

Bien plus, ces hommes, quoique pécheurs, n'en continuent pas moins à faire partie du corps mystique du Christ. Ils en sont les membres, membres malades il est vrai, couverts par leurs péchés de plaies et d'ulcères, mais membres tout de même. Les

## Les instruments de la perfection

persécuter à notre tour, ou même simplement les dénigrer, c'est frapper Notre-Seigneur lui-même sur les parties déchirées de sa chair, comme Il l'expliqua un jour à sainte Gertrude. Au contraire, implorer pour eux sa miséricorde, c'est, disait-il, lui rendre « le même service que si l'on appliquait sur ses blessures des médicaments excellents ».

En outre, Notre-Seigneur nous a montré le chemin à suivre, lorsque, mourant sur la croix, Il fit monter vers le ciel cette incomparable prière : Mon Père, pardonnez-leur : ils ne savent pas ce qu'ils font [saint Luc, XXIII, 33]. Rien, mieux que cette parole, ne trahit la violence de l'amour qui consumait son Cœur. Il prie pour ceux qui l'ont bafoué, torturé, haï et qui ont rejeté le prix de son sang. Il prie, non point dans la paix glorieuse qui viendra couronner son supplice, mais au moment où la souffrance atteint à son paroxysme et semble devoir étouffer en lui tout autre sentiment. Il prie pour ses ennemis, avant de penser ni à sa Mère, ni à ses disciples, comme si ce pardon était la chose qui lui tenait le plus au cœur. Il implore en disant : Mon Père, parce qu'Il sait que ce mot, qui prend dans sa bouche une tendresse infinie, ne peut rester sans effet sur le cœur de Dieu. Il formule sa demande sans conditions, sans réserver, comme il l'avait fait au jardin des Oliviers, le bon plaisir de Dieu, semblant marquer par là qu'il veut absolument être exaucé.

Qui pourrait cependant déclarer les conséquences de cette prière ? Qui pourrait dire combien de rancunes ont été étouffées, de colères apaisées, de vengeances arrêtées, de réconciliations opérées, d'âmes arrachées à l'Enfer, par l'effet de ces paroles sublimes ? À la suite de saint Étienne, qui, le premier, les répète sous les pierres dont il est accablé, la liste est innom-

## **Prier pour ses ennemis**

brable des martyrs, des confesseurs, des chrétiens de tout âge et de tout rang qui les ont redites pour imiter leur Seigneur et leur Maître. Elles ont été plus éloquentes que toutes les prédications, plus fortes que toutes les résistances pour arracher les païens à la tyrannie du démon et les gagner à la Loi nouvelle. Elles ont été, elles sont toujours, elles resteront jusqu'à la fin des temps, le plus puissant des instruments de conquête spirituelle, en même temps que l'un des plus grands témoignages d'amour que l'on puisse donner à Dieu, et le plus sûr moyen pour chacun d'obtenir, avec la rémission de ses péchés, la vie éternelle.



## LA RÉCONCILIATION

*Cum discordantibus ante solis occasum  
in pacem redire.*

S'il est louable de prier pour ceux qui nous haïssent, il est préférable encore de chercher à ne point avoir d'ennemis et à vivre en bonne amitié avec tout le monde. Dans ce sens, rien n'est plus efficace, rien ne contribue davantage à écarter toutes les inimitiés, que l'empressement à effacer les moindres différends, à peine nés, par une prompte réconciliation.

La colère n'est pas encore de la haine, dit saint Augustin. Nous ne haïssons pas encore ceux contre lesquels nous avons de l'irritation. Mais si cette colère demeure, si elle n'est point extirpée aussitôt, elle se développe et devient de la haine. Afin donc que la colère soit extirpée sans délai et qu'elle ne se change point en haine, la Sainte Écriture nous dit : Que le soleil ne se couche pas sur voire colère [Eph. IV, 26] ».

Reprenant ce précepte de l'Apôtre, saint Benoît nous accorde un délai, jusqu'au soir, pour nous remettre en paix, quand nous avons été troublés par quelque différend. Ce serait d'ailleurs trop souvent demander l'impossible, que de prétendre exiger une réconciliation immédiate : il faut, pour rap-

## Les instruments de la perfection

procher les adversaires, que la chaleur de la discussion ait eu le temps de disparaître et que, leur irritation tombée, ceux-ci soient accessibles de nouveau aux arguments de la raison et aux reproches de leur conscience.

Toutefois le répit d'un jour représente la limite extrême qui puisse être consentie. L'Abbé Bernard du Mont-Cassin, dans son Commentaire sur la Règle, recommande de ne pas attendre jusque-là, et de se réconcilier le plus tôt possible. Il nous exhorte même à entendre le précepte de saint Paul, non pas seulement dans son sens littéral, mais encore dans le sens mystique que lui attribue la tradition des Pères. Le soleil, en effet, dont il est ici question, représente allégoriquement le Christ, que la liturgie appelle tour à tour : Soleil de justice, et : véritable soleil, comme si l'autre, celui qui éclaire la terre, n'était que l'image de celui-là. Ce soleil, qui illumine tout homme venant en ce monde [saint Jean I, 9], ne connaît point, à proprement parler, de déclin, puisqu'il brille, toujours égal à lui-même, dans l'éternité bienheureuse : néanmoins on dit qu'il se couche dans l'âme, lorsque la colère, s'élevant comme une tempête, le force à retirer sa lumière et à s'éclipser. Ne pas laisser le soleil se coucher sur sa colère, cela veut donc dire : ne pas permettre à la colère de voiler en nous le rayonnement de la divine présence.

Mais la pratique de ce commandement, ainsi entendu, demande une vertu déjà éprouvée : pour nous, qui, ne sommes que des débutants dans les voies spirituelles, il faut nous appliquer d'abord à le mettre en œuvre dans son sens littéral, c'est-à-dire nous imposer la règle de ne jamais aller prendre notre repos, sans avoir fait ce qui est en notre pouvoir pour rétablir la concorde avec ceux dont quelque différend nous aurait séparés.

## La réconciliation

Est-il besoin de souligner l'importance de cette conduite, dans la vie chrétienne, quand on sait le prix que Notre-Seigneur attache à la charité ? quand Il a pris soin lui-même de nous dire : Si tu portes ton offrande à l'autel, et que là, il te revienne en mémoire que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande devant l'autel, et va d'abord te réconcilier avec ton frère : et ensuite tu reviendras présenter ton offrande [saint Matthieu V, 23-24] ?

Ainsi, aucune prière, aucun sacrifice, pas même l'oblation du Corps et du Sang de son Fils, n'est agréable à Dieu, si elle part d'un cœur indifférent aux dommages que souffre la charité. Rien n'indispose Dieu contre les hommes, comme de voir le peu d'amour qu'ils ont les uns pour les autres.

Il y a, disait la Très Sainte Vierge à la bienheureuse Marie d'Agréda, trois péchés qui excitent l'indignation du Très-Haut contre les hommes, et qui arrêtent sa miséricorde et la mienne. Le premier est que, se sachant fils d'un même Père qui est dans les cieux, ils se traitent avec tant d'inhumanité les uns les autres, se querellent, s'injurient, et se laissent aller à de mortelles inimitiés entre eux. Le second est le peu d'efforts qu'ils font pour se réconcilier, quand ils se sont ainsi emportés contre leurs frères. Le troisième – que Dieu a spécialement en horreur est de ne pas recevoir son adversaire, lorsqu'il fait les premiers pas pour se réconcilier, et de ne pas se tenir pour satisfait de ses excuses.

L'homme donc qui veut vivre dans la paix de l'amour avec Dieu doit s'attacher à garder la paix avec son prochain. S'il a témoigné de la mauvaise humeur à l'un de ses frères, ou s'il sait que quelqu'un est irrité contre lui, il n'aura point de cesse qu'il n'ait calmé ce ressentiment, dans son cœur ou dans celui

## Les instruments de la perfection

de l'autre, par une démarche empreinte à la fois d'humilité et de charité. Ces dispositions sont spécialement requises de ceux qui veulent s'approcher de la Sainte Table ; et il ne faut pas craindre d'appliquer à ce point particulier la parole de l'Apôtre : Que l'homme s'éprouve soi-même ; c'est-à-dire : que l'homme examine s'il pardonne, dans le fond de son cœur, à ceux qui l'ont offensé, et s'il a fait ce qui est en son pouvoir pour être en paix avec tous ; alors, s'il en est ainsi, qu'il mange de ce pain et qu'il boive de ce calice. Car celui qui mange et qui boit le Corps et le Sang du Sauveur indignement, c'est-à-dire sans la charité requise, mange et boit sa propre condamnation, ne jugeant point quels égards sont dus au Corps du Seigneur [I Cor. XI, 28-29]. Il n'introduit le Sauveur dans son cœur que pour renouveler sur Sa chair sacrée les souffrances de la Passion, les pensées de haine qu'il entretient en soi faisant le même office qu'au Calvaire les épines et les clous.

Si l'on veut bien prendre garde aux paroles de l'Évangile citées plus haut, au sujet de la réconciliation, on remarquera qu'elles concernent aussi bien l'offensé que l'offenseur. Notre-Seigneur ne dit pas celui qui est dans son tort d'aller faire des excuses à celui qu'il a blessé : il demande au premier qui saura l'entendre, d'immoler son ressentiment, même juste, au bien de la paix, et d'oublier l'injure pour garder sauve la charité.

[Ton frère] t'a manqué, dit saint Augustin, et, en te manquant, il s'est fait une profonde blessure : tu n'as aucun souci de la blessure de ton frère ? Tu le vois périr, peut-être est-il déjà mort, et tu ne t'en inquiètes pas ? Tu fais plus de mal par ton silence, qu'il n'en a fait en t'outrageant.

On est frappé, en lisant les Vies de nos anciens Pères, de voir combien ils étaient attentifs à maintenir entre eux une paix

## La réconciliation

parfaite. Saint Jean Climaque, parlant de l'admirable charité qui régnait dans un monastère dont il fut l'hôte, près d'Alexandrie, note par exemple le trait suivant :

Si quelqu'un d'entre les religieux venait à être témoin d'une dispute entre deux frères, il se prosternait aussitôt sur le sol : par cette humiliation extérieure, il adoucissait les esprits des deux antagonistes et dissipait les premiers mouvements de leur colère. S'il s'apercevait qu'il leur était resté sur le cœur quelque ressentiment de leur contestation, il en donnait aussitôt avis au Prieur, lequel engageait les délinquants à se réconcilier ensemble avant que le soleil se couchât. Si l'on ne pouvait fléchir la dureté de leur cœur, on les privait de nourriture jusqu'à ce qu'ils fussent réconciliés, ou bien on les chassait du monastère.

Parmi ceux qui mirent le plus de soin à pratiquer ce précepte, nul peut-être ne se distingua autant que le célèbre patriarche d'Alexandrie nommé saint Jean l'Aumônier.

Un jour, rapporte son biographe, après avoir défendu énergiquement les droits des pauvres contre les prétentions d'un sénateur, nommé Nicétas, il dut quitter celui-ci vers midi, le laissant fort en colère, et rentra chez lui, tout attristé. Sur les cinq heures du soir, n'y pouvant tenir, il dépêcha au sénateur un prêtre de sa maison, porteur de cette simple parole : « Le soleil est près de se coucher. » À peine Nicétas eut-il entendu ces mots, qu'il sentit son irritation fondre comme la cire au soleil : il courut chez le patriarche, et tous deux, se mettant aux genoux l'un de l'autre, s'embrassèrent en pleurant.

Un autre jour, durant la célébration des divins mystères, le saint se souvint, en arrivant à l'Offertoire, qu'un ecclésiastique de son diocèse, auquel il avait dû infliger la peine de l'excom-

## Les instruments de la perfection

munication pour sa mauvaise conduite, avait proféré contre lui toutes sortes d'injures. Aussitôt, il prescrit au diacre qui l'assistait à l'autel de prolonger les prières jusqu'à son retour. Pour lui, feignant une indisposition, il se rend à la sacristie et mande en toute diligence l'ecclésiastique qu'il avait puni. Celui-ci, par bonheur, se trouvait dans le voisinage : il accourt. À peine est-il sur le seuil de la porte que l'évêque se met à ses pieds et lui dit : « Pardonnez-moi, mon frère. » L'autre, stupéfait, se jette à genoux à son tour, demandant miséricorde. Le patriarche se relève, le relève, l'entraîne à l'église et se fait assister de lui pour achever le saint sacrifice. L'ecclésiastique fut si ému de cette aventure qu'il se corrigea et se conduisit dès lors d'une manière exemplaire.

Bien qu'il semble léger et ne compromettre en rien la santé du corps, cet instrument de la perfection représente cependant une pratique de pénitence presque héroïque. On lit, toujours dans les Vies des Pères du désert, que :

Saint Épiphane, évêque de Chypre, envoya un jour prier saint Hilarion de venir le voir, afin de s'entretenir ensemble avant que la mort les séparât. Saint Hilarion étant venu, comme ils étaient à table, on leur présenta à manger quelques oiseaux. Saint Épiphane voulut en servir à son hôte. « Excusez-moi, mon Père, lui dit ce dernier, depuis que je porte l'habit de solitaire, je n'ai jamais rien mangé qui ait eu vie.

— Et moi, repartit saint Épiphane, depuis que je porte le même habit, je n'ai jamais souffert que personne s'endormît ayant quelque chose sur le cœur contre moi ; comme aussi, je ne me suis jamais endormi, ayant quelque chose à démêler contre un autre.

## La réconciliation

— Pardonnez-moi, mon Père, répondit saint Hilarion, la règle que vous observez est plus excellente que la mienne.

On conçoit sans peine, en effet, qu'il est impossible de demeurer longtemps fidèle à cette pratique sans faire à son amour-propre de continuelles violences, et sans acquérir, à un degré éminent, les vertus d'humilité et de charité. Il faut parfois un courage vraiment surhumain pour refouler l'indignation qui bouillonne encore au fond de l'âme, et faire, le premier, des excuses ou des avances. N'écoutons point cependant la voix de l'orgueil qui nous persuade que c'est là s'avilir et se déshonorer : sachons bien, au contraire, qu'en pareilles circonstances, celui-là se montre vraiment noble et magnanime, qui fait les premiers pas et prévient la partie adverse. C'est lui qui sort vainqueur de l'affaire par le triomphe qu'il remporte sur ses passions, et c'est lui qui méritera la bénédiction de Dieu, pour avoir su s'immoler soi-même au règne de la paix et de la charité.



# NE JAMAIS DÉSESPÉRER DE LA MISÉRICORDE DE DIEU

*Et de Dei misericordia numquam desperare.*

Pour arrêter les âmes sur le chemin de la perfection, le démon n'a pas de moyen plus efficace que de les porter au découragement, devant les fautes multiples qu'elles commettent chaque jour, ou de les pousser au désespoir, si elles ont eu le malheur de tomber dans quelque péché grave. Aussi saint Benoît ne pouvait-il mieux terminer la série de ses instruments, qu'en nous invitant à ne jamais « désespérer de la miséricorde de Dieu », mais à reprendre sans cesse et à poursuivre jusqu'au bout notre ascension vers l'idéal que nous nous sommes proposés d'atteindre.

Lorsque nous retombons dans des fautes dont nous étions décidés à nous corriger, lorsque nous trébuchons sur les aspérités de l'étroit chemin qui conduit à la vie, nous sentons souvent la tristesse nous envahir et nous paralyser. Nous avons l'impression que Dieu se détourne de nous, qu'Il se désintéresse de notre effort, que nous n'avons plus rien à attendre de sa tendresse, et nous voilà tout prêts à abandonner la partie.

Or, c'est là bien mal connaître le cœur du Père que nous

## Les instruments de la perfection

avons dans les cieux. Dieu n'ignore pas que nous sommes chair[Ps. LXXVII, 39] ; Il connaît la fragilité de notre nature et son penchant au mal ; Il sait quel effort, quelle ténacité il faut à l'esprit pour triompher de la concupiscence, et pour s'établir ici-bas dans une paix relative. Sans doute, Il pourrait nous donner des grâces plus fortes, et porter chacun de nous, en quelques bonds, au degré de perfection qu'Il a prévu pour lui : mais sa Bonté préfère nous laisser longtemps aux prises avec nous-mêmes, afin de nous entretenir dans l'humilité et de nous faire acquérir des mérites plus grands. Les saints n'ont pas passé par un autre chemin, et ce serait une erreur de croire qu'ils sont arrivés à maîtriser leur nature sans combats, sans labeur et sans défaillances. Le secret de leur victoire consiste seulement en ceci, qu'ils se sont toujours relevés par la pénitence après être tombés, faisant confiance quand même à la miséricorde divine. À leur exemple, si nous méditons davantage la bonté de Dieu pour les hommes, si nous connaissions sa tendresse et le désir qu'Il a de voir chacun d'eux s'élever dans les voies de la sainteté, rien ne serait capable de nous faire perdre courage, et nos chutes quotidiennes ne serviraient qu'à nous rendre plus ardents pour le bien. C'est à cette persévérance dans l'effort que saint Benoît nous invite, en terminant l'énumération de ses soixante-douze conseils :

Voici, dit-il, quels sont les instruments de l'art spirituel. Si nous en faisons un usage constant le jour et la nuit, et qu'au jour du jugement nous les représentions, notre récompense de la part du Seigneur sera celle qu'il a promise et dont il est écrit : Ni l'œil n'a vu, ni l'oreille n'a entendu, ni le cœur de l'homme n'a connu ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment.

## Ne jamais désespérer de la miséricorde de Dieu

À côté du découragement que menacent d'engendrer les fautes quotidiennes, il faut signaler le désespoir, où peut sombrer une âme, après avoir commis un grand péché. Si haut, en effet, que l'on se soit élevé dans les voies spirituelles, nul n'est à l'abri d'une chute grave. David avait été favorisé déjà des grâces les plus rares ; il s'était vu ravi en esprit sur les cimes de la contemplation : et cependant, un regard jeté vers une femme suffit à le faire tomber coup sur coup dans le crime d'adultère et dans celui d'homicide. Saint Pierre avait entendu la Vérité elle-même lui dire Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle [saint Matthieu XVI, 18]. Ce qui ne l'empêchait pas, un peu plus tard, de renier, publiquement et solennellement, le nom de Jésus-Christ. Mais, l'un comme l'autre, le Roi-prophète et le Prince des Apôtres, une fois tombés, se souvinrent du Seigneur : et parce qu'ils ne désespérèrent point de sa miséricorde, ils recouvrèrent aussitôt leur grâce, ne perdant rien de leurs mérites, de leurs privilèges et de leur gloire.

Au contraire, le bon larron avait accumulé les crimes pendant toute sa vie. L'heure de rendre ses comptes était enfin venue, et il ne lui restait plus qu'à recevoir au tribunal de Dieu le châtiment dont la justice humaine déjà lui avait donné les arrhes. Cependant, à ce moment suprême, il fit un acte de confiance en la miséricorde de Dieu. De toute la série des bonnes œuvres, ce fut la seule qu'il eut le temps, entre sa conversion et sa mort, de mettre à exécution : Seigneur, dit-il à Jésus, souvenez-vous de moi, lorsque vous serez dans votre royaume [saint Luc XXIII, 42]. Mais voyez l'action merveilleuse de ce seul instrument ! Jésus fut si touché de cette confiance, qu'il accorda sur-le-champ au misérable cette pos-

## Les instruments de la perfection

session de la vie éternelle qui est le but même du chemin de la perfection. Aujourd'hui, répondit-il, tu seras avec moi en Paradis [verset 43]. Aujourd'hui : avant les justes, avant les Apôtres, avant la Très Sainte Vierge !

De tels exemples montrent d'une façon éclatante que, même après les désordres les plus graves, même après les chutes les plus brutales, il ne faut pas cesser d'implorer son pardon. Non seulement Dieu est prêt à remettre n'importe quel péché, mais c'est là son désir le plus cher, et Il tire infiniment plus de gloire des fautes qu'Il peut pardonner que de celles qu'Il est obligé de punir. Rien ne peut exprimer l'étendue et la profondeur de sa miséricorde. C'est là sa vertu dominante, si l'on ose ainsi parler, et celle qui surpasse toutes ses autres perfections. Lorsque l'Église, dans la première oraison des Litanies majeures, nous fait dire : « Mon Dieu, Vous dont c'est le propre de pardonner toujours et de faire miséricorde... », il ne faut pas craindre d'entendre l'expression : « c'est le propre », dans son sens exact et plein. Elle marque en effet que l'exercice de la miséricorde est en quelque sorte l'acte spécifique de Dieu ; et que, de même que le propre d'un peintre est de peindre, et celui d'un navire de voguer sur l'eau, le propre de Dieu c'est de faire miséricorde, toujours, et de pardonner. Aussi rien ne l'offense davantage, rien n'outrage plus cruellement son amour, que de mettre en doute cette miséricorde, et de dire avec Caïn : Mon péché est trop grand pour mériter grâce [Gen. IV, 13].

Voilà, confiait-Il à sainte Catherine de Sienne, le péché irrémissible, qui n'est pardonné ni en ce monde ni en l'autre... Ce péché est plus grave à mes yeux que tous les autres... Aussi, le désespoir de Judas fut-il plus offensant pour Moi et plus douloureux pour mon Fils que sa trahison

## Ne jamais désespérer de la miséricorde de Dieu

elle-même... Ma miséricorde est incomparablement plus grande que tous les péchés que peuvent commettre toutes les créatures ensemble aussi est-ce le plus cruel affront que l'on puisse me faire, que d'estimer le crime de la créature plus grand que ma Bonté... Au moment de la mort, après une existence passée tout entière dans le désordre et dans le crime, je voudrais que les pécheurs prissent confiance dans ma miséricorde, tant j'ai horreur du désespoir...

Un jour, au tribunal de la pénitence, saint Benoît Labre entendit le confesseur lui poser cette question : « Que feriez-vous, si un Ange venait vous annoncer que vous êtes damné ? — J'aurai confiance, répondit le saint. » Aux derniers instants de notre vie, quand les premiers rayons de la justice divine commenceront d'éclairer notre âme ; lorsque nous verrons, à leur lumière, et le nombre effrayant des fautes que nous avons commises, au cours des heures, sans jamais nous en repentir, et la gravité des moindres d'entre elles, au regard de l'infinie sainteté de notre Créateur ; lorsque le démon, peut-être, exploitant cette crainte, cherchera à la tourner à son profit et à nous précipiter dans le désespoir, nous n'avons autre chose à faire, pour sortir vainqueurs de ce combat suprême, que d'êtreindre de toutes nos forces la miséricorde de Dieu, et d'espérer, là où il semblerait ne plus y avoir place pour aucune espérance. Quand bien même nous entendrions un Ange nous annoncer notre damnation ; quand nous verrions le Seigneur nous repousser et prêt à nous maudire, nous devons tenir pour assuré que, si nous avons le courage de passer outre et d'implorer sa pitié, nous ne saurions être réprochés. Car Dieu, à la lettre, ne peut pas résister à une demande de pardon : la charité infinie, qui est son propre être, Lui fait comme une nécessité d'y

## Les instruments de la perfection

répondre, et sa miséricorde s'allume devant le moindre signe de pénitence comme la poudre devant une étincelle. C'est en ce sens qu'Il disait, par la bouche du prophète Ézéchiel : Je suis la vie, moi ; je ne veux point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. Quand même j'aurais dit à l'impie : Tu mourras de mort,... s'il fait pénitence de son péché, il vivra de vie, et il ne mourra point. Et tous les péchés qu'il a commis ne lui seront point imputés [Ez. XXXIII, 11, 14, 16]. Il n'y a point de faute que la divine miséricorde ne puisse effacer, point de blessure qu'elle ne puisse guérir, point d'abîme qu'elle ne puisse combler : Si vos péchés sont comme l'écarlate, dit le prophète Isaïe, ils seront blanchis comme de la neige ; et s'ils sont rouges comme le vermillon, ils deviendront semblables à de la laine blanche [Is. I, 18]. Pour entretenir notre âme dans cette disposition de confiance, pour l'entraîner à des réactions de cette sorte devant les coups que peut lui porter le démon, rien n'est plus utile que de mettre notre espérance entre les mains de Celle que l'Église appelle Mère de miséricorde, de la Très Sainte Vierge Marie.

Je suis, disait-elle à sainte Brigitte, la Reine du Ciel, la Mère de miséricorde, la joie des justes et l'avocate des pécheurs auprès de Dieu... Personne, quel que soit le poids de ses malédictions, n'est privé de mes miséricordes ; car c'est à cause de moi que les tentations du démon deviennent plus faibles. Il n'est pas d'homme si repoussé de Dieu, à moins qu'il ne soit damné, qui ne puisse se réconcilier avec lui et obtenir son pardon, s'il implore mon assistance.

Marie est notre avocate, notre médiatrice, notre rempart, notre cité de refuge. Elle est la tour inexpugnable, sur laquelle le démon est sans prise : quiconque se cache dans cette tour n'a

## Ne jamais désespérer de la miséricorde de Dieu

rien à craindre de l'Enfer. Elle est figurée, dans l'Ancien Testament, par la bague dont Moïse frappa le rocher, et qui en fit jaillir une eau abondante. Le rocher est le symbole de la justice de Dieu, qui paraît dure et inflexible au pécheur : mais celui qui touche cette pierre, en invoquant l'intercession de la Vierge, en fait aussitôt couler la grâce et l'indulgence. Comme Ruth la Moabite, qui plut à Booz et qui obtint de lui toute licence de glaner dans son champ les épis laissés par les moissonneurs, la Sainte Vierge Marie va, ramassant précieusement dans le champ de l'Église les âmes perdues, les âmes abandonnées, les âmes déracinées, celles dont personne ne veut plus : elle les met en quelque sorte dans son tablier, les protège contre le Juge redoutable devant lequel, seule, elle a su trouver grâce, et les introduit comme furtivement dans les greniers éternels du Père de famille.



Ô très miséricordieuse Vierge, Reine des Anges et Mère des hommes, en arrivant au terme des instruments de l'art spirituel énumérés par Notre Bienheureux Père, rien ne pouvait nous être plus doux que de les sceller de votre nom béni ! Nous vous supplions de vouloir bien être notre Maîtresse dans cette école de la perfection où nous sommes entrés. Soyez notre guide, notre lumière et notre consolation dans le sentier abrupt qui mène au Paradis. Protégez-nous contre les pièges de celui auquel, dès le premier instant de votre Conception, vous avez écrasé la tête, et daignez nous conduire comme par la main vers la Cité céleste dont vous êtes la Reine ; afin que là, nous goûtions dans sa plénitude cette « Paix » qui aura été notre devise ici-bas, et que nous y bénissions sans trêve, durant l'éternité, le

## **Les instruments de la perfection**

Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation.

## TABLE DES MATIÈRES

<i>Les instruments de la perfection.....</i>	<u><a href="#">3</a></u>
<i>Chapitre préliminaire.....</i>	<u><a href="#">11</a></u>
<i>L'amour de Dieu.....</i>	<u><a href="#">19</a></u>
<i>L'amour du prochain.....</i>	<u><a href="#">25</a></u>
<i>Où l'on défend le meurtre sous toutes ses formes.....</i>	<u><a href="#">31</a></u>
<i>Ne pas être adultère.....</i>	<u><a href="#">37</a></u>
<i>Ne pas voler.....</i>	<u><a href="#">43</a></u>
<i>Ne pas convoiter.....</i>	<u><a href="#">47</a></u>
<i>Ne pas dire de faux témoignage.....</i>	<u><a href="#">53</a></u>
<i>Honorer tous les hommes.....</i>	<u><a href="#">59</a></u>
<i>La vraie justice.....</i>	<u><a href="#">63</a></u>
<i>Le renoncement.....</i>	<u><a href="#">67</a></u>
<i>La mortification corporelle.....</i>	<u><a href="#">73</a></u>
<i>La fuite des plaisirs.....</i>	<u><a href="#">81</a></u>
<i>Le jeûne.....</i>	<u><a href="#">87</a></u>
<i>L'aumône.....</i>	<u><a href="#">93</a></u>
<i>Encore l'aumône.....</i>	<u><a href="#">99</a></u>
<i>Le soin des malades.....</i>	<u><a href="#">105</a></u>
<i>Le soin des morts.....</i>	<u><a href="#">111</a></u>
<i>L'assistance à ceux qui sont dans la tribulation.....</i>	<u><a href="#">117</a></u>
<i>La compassion.....</i>	<u><a href="#">123</a></u>
<i>L'éloignement du monde.....</i>	<u><a href="#">131</a></u>
<i>L'amour de Jésus-Christ.....</i>	<u><a href="#">137</a></u>

## Les instruments de la perfection

<i>Contenir sa colère.....</i>	<u><a href="#">143</a></u>
<i>Renoncer à se venger.....</i>	<u><a href="#">149</a></u>
<i>La simplicité.....</i>	<u><a href="#">155</a></u>
<i>La paix.....</i>	<u><a href="#">161</a></u>
<i>La garde du cœur par la charité.....</i>	<u><a href="#">167</a></u>
<i>Ne pas jurer.....</i>	<u><a href="#">173</a></u>
<i>La Vérité.....</i>	<u><a href="#">179</a></u>
<i>Ne pas rendre le mal pour le mal.....</i>	<u><a href="#">185</a></u>
<i>L'oubli des injures.....</i>	<u><a href="#">191</a></u>
<i>L'amour des ennemis.....</i>	<u><a href="#">199</a></u>
<i>Encore les injures.....</i>	<u><a href="#">207</a></u>
<i>Les persécutions.....</i>	<u><a href="#">213</a></u>
<i>L'humilité.....</i>	<u><a href="#">219</a></u>
<i>La Sobriété.....</i>	<u><a href="#">225</a></u>
<i>L'abstinence.....</i>	<u><a href="#">233</a></u>
<i>Les veilles.....</i>	<u><a href="#">239</a></u>
<i>Ne pas être paresseux.....</i>	<u><a href="#">245</a></u>
<i>Ne pas murmurer.....</i>	<u><a href="#">251</a></u>
<i>Ne pas dire du mal de son prochain.....</i>	<u><a href="#">257</a></u>
<i>La confiance en Dieu.....</i>	<u><a href="#">263</a></u>
<i>Que Dieu est l'unique source du bien.....</i>	<u><a href="#">269</a></u>
<i>Que le péché a pour seule cause la volonté de l'homme.....</i>	<u><a href="#">275</a></u>
<i>La crainte du Jugement.....</i>	<u><a href="#">281</a></u>
<i>La crainte de l'Enfer.....</i>	<u><a href="#">287</a></u>
<i>Le désir de la vie éternelle.....</i>	<u><a href="#">293</a></u>
<i>La pensée de la mort.....</i>	<u><a href="#">301</a></u>
<i>La vigilance sur soi-même.....</i>	<u><a href="#">307</a></u>
<i>Le sentiment de la présence de Dieu.....</i>	<u><a href="#">313</a></u>
<i>La lutte contre les mauvaises pensées.....</i>	<u><a href="#">321</a></u>
<i>L'ouverture de conscience.....</i>	<u><a href="#">329</a></u>

## Table des matières

<i>La garde de la langue.....</i>	<u><a href="#">337</a></u>
<i>La discrétion dans l'usage de la parole.....</i>	<u><a href="#">343</a></u>
<i>La gravité dans les paroles.....</i>	<u><a href="#">351</a></u>
<i>La modestie dans le rire.....</i>	<u><a href="#">359</a></u>
<i>La lecture.....</i>	<u><a href="#">367</a></u>
<i>La prière.....</i>	<u><a href="#">377</a></u>
<i>La componction.....</i>	<u><a href="#">385</a></u>
<i>La haine de la volonté propre.....</i>	<u><a href="#">393</a></u>
<i>L'obéissance.....</i>	<u><a href="#">401</a></u>
<i>Ne pas vouloir être dit saint.....</i>	<u><a href="#">409</a></u>
<i>L'accomplissement quotidien de la volonté de Dieu.....</i>	<u><a href="#">417</a></u>
<i>La chasteté.....</i>	<u><a href="#">425</a></u>
<i>Ne haïr personne.....</i>	<u><a href="#">433</a></u>
<i>N'avoir ni zèle ni envie.....</i>	<u><a href="#">441</a></u>
<i>Ne pas aimer la contention.....</i>	<u><a href="#">449</a></u>
<i>Fuir l'élévation du cœur.....</i>	<u><a href="#">457</a></u>
<i>Le Respect des Anciens.....</i>	<u><a href="#">465</a></u>
<i>La charité envers les jeunes.....</i>	<u><a href="#">473</a></u>
<i>Prier pour ses ennemis.....</i>	<u><a href="#">481</a></u>
<i>La réconciliation.....</i>	<u><a href="#">489</a></u>
<i>Ne jamais désespérer de la miséricorde de Dieu.....</i>	<u><a href="#">497</a></u>
<i>Table des matières.....</i>	<u><a href="#">505</a></u>